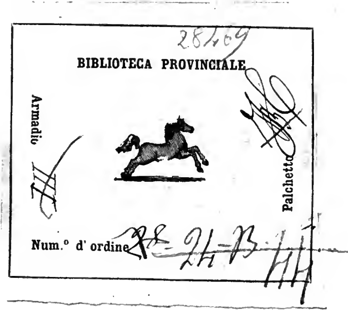



28469
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.º d' ordine

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ART DE LA GUERRE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE LA MARINE, ET DE L'INSTITUT
ROYAL DE FRANCE.

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ART DE LA GUERRE.

PAR LE BARON ROGNIAT,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL.



A PARIS,

CHEZ MAGIMEL, ANSELIN, ET POCHARD,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1816.

TABLE DES CHAPITRES.



CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

INTRODUCTION.

L'HISTOIRE de la guerre peut se diviser en deux grandes périodes, fort distinctes par la nature des armes et la manière de se battre : la première comprend tous ces temps anciens jusqu'au siècle de Louis XIV, où les armes de main jouèrent le principal rôle dans les combats ; la seconde, qui ne remonte guère au-delà du XVIII[e] siècle, est marquée par la révolution que l'usage général des armes à feu a introduite dans l'art de la guerre. Le système de guerre dut changer avec les armes : la victoire, qui ne s'obtenait autrefois que par le choc et la mêlée des armées belligérantes, l'adresse et la force des combattants, s'obtient aujourd'hui par la régularité et la précision des manœuvres, souvent sans en venir aux mains. Les armes de jet, qui n'avaient été qu'accessoires chez les anciens, sont devenues les armes principales chez les modernes. Nos batailles ne se décident plus guère que de loin, à coups de canon et de fusil ; et nos timides fantassins, sans armes défensives, effrayés par le bruit et l'effet de nos armes à feu, n'osent plus s'aborder : les combats à l'arme blanche sont devenus fort rares.

Les spectateurs superficiels, témoins de nos combats modernes, si différents de ceux des anciens, en ont conclu, sans autre examen, que notre système de guerre ne pouvait avoir rien de commun avec le leur; mais les observateurs plus exacts remarquèrent que, si la différence des armes en apportait dans la manière de ranger les troupes et de les faire combattre, elle ne pouvait pas en introduire dans celle de les lever, de les organiser, de les discipliner, de les nourrir, de les ordonner pour la marche, de les diviser et subdiviser en différents corps, de les endurcir aux travaux militaires, et de les animer au combat. Ils aperçurent que la méthode des retranchements, et l'art d'unir la célérité avec la stabilité par le mélange de différentes espèces de troupes, pouvaient très-bien se concilier avec les armes à feu, en y apportant les modifications convenables; enfin, ils jugèrent que nos ordres de bataille, si différents en apparence de ceux des Romains, devaient cependant se rapprocher de leur excellente méthode de faire soutenir les troupes engagées au combat par une seconde ligne et des réserves.

Quelle que soit la différence des armes, le système de guerre des anciens est une source abondante où nous aurons souvent l'occasion de puiser d'excellents principes, applicables à nos guerres modernes; il ne sera donc pas inutile de le faire connaître avant d'entrer en matière, et

c'est là l'objet de cette introduction. Je passerai sous silence les essais rudes et grossiers des nations barbares, qui ne peuvent contribuer en rien aux progrès de l'art militaire ; je ne dirai qu'un mot de la tactique des Grecs, dont nous avons deux excellents traités, celui d'Élien et celui d'Arrien, que l'on peut consulter au besoin : mais je me livrerai à des recherches plus approfondies sur l'art militaire des Romains, si imparfaitement développé jusqu'à présent, parce que c'est chez ce peuple guerrier que l'art de la guerre, fondé sur les anciennes armes, a été porté à son plus haut point de perfection. Je diffère souvent d'opinion avec les commentateurs qui en ont traité ; je n'ai pas les mêmes yeux qu'eux, et j'ai dû exposer les principaux points de la milice romaine tels que je les voyais dans les auteurs anciens : mais, comme il n'est point juste qu'on me croie sur parole, j'ai été obligé de citer mes autorités, et d'entrer dans des discussions que j'ai renvoyées dans des notes à la fin de cet ouvrage, afin de ne pas interrompre le fil du discours. Ce sont des pièces à l'appui de mon opinion, que je livre aux lecteurs curieux de ces sortes de recherches.

Les Romains commencèrent, comme tous les peuples, par des essais rudes et grossiers : leurs premières troupes, mal armées, mal disciplinées, se battaient en désordre ; et l'armée de Romulus ne ressemblait sans doute guère plus à celle de

César, que l'armée d'Agamemnon ne ressemblait à celle d'Alexandre. Romulus, après avoir rassemblé et réuni différentes bandes de pâtres et de vagabonds, en forma, dit-on, un corps de trois mille fantassins et de trois cents cavaliers, qu'il divisa en trois parties égales. Il assigna à chacune un quartier de sa ville naissante, qui n'était qu'un camp fortifié, et il la partagea ainsi en trois *tribus* ou quartiers. Chaque tribu fut commandée par un chef nommé tribun, et subdivisée en dix *curies* ou *centuries* de cent fantassins, et en dix *décuries* de dix cavaliers. Il plaça un centurion à la tête de chaque centurie, et un décurion à la tête de chaque décurie. Telle fut l'origine de la légion, et la première formation de ce corps, que le temps et l'expérience portèrent dans la suite à un haut degré de perfection.

La nuit qui enveloppe les premières institutions romaines ne permet pas de signaler les changements successifs de la légion; on soupçonne seulement que l'infanterie légionaire fut doublée, ainsi que les officiers, lors de la réunion des Sabins aux Romains : ce qui porta à soixante le nombre des centuries et de leurs centurions, et à six celui des tribuns. Les doubles centuries formèrent des *manipules*, *ainsi nommées, dit le savant Varron, de leurs premières enseignes, faites avec une poignée de foin liée au haut d'une perche (manipulum).*

Ces troupes n'étaient ni armées, ni habillées, ni nourries, ni soldées par l'État : on doit se les représenter comme des bandes de paysans rassemblés par leurs magistrats, au moment même d'une expédition. Chacun s'armait le mieux qu'il lui était possible, et prenait des vivres pour quinze jours ; cette troupe confuse marchait à l'ennemi, toujours fort rapproché, puisque le territoire de Rome ne s'étendait qu'à quelques lieues. Si l'on était vainqueur, on pillait son camp, on ravageait son territoire, on emmenait ses troupeaux et ses récoltes, et l'on revenait, après une campagne de quelques jours, à Rome, où l'armée était dissoute. Si l'on était vaincu, on rentrait dans Rome, où tous les habitants de la campagne se réfugiaient avec leurs denrées et leurs troupeaux, pour les soustraire à la rapacité de l'ennemi, dont les armées, sans consistance comme celles des Romains, ne tardaient pas à se dissiper. Le défaut de solde et de vivres, la nécessité de pourvoir aux besoins de leurs familles, rappelaient promptement les légionaires chez eux, et les premières expéditions des Romains duraient rarement plus de quinze jours. Des guerres aussi courtes les empêchaient d'entreprendre des siéges, et leur procuraient rarement des conquêtes stables. Le parti vaincu trouvait un refuge assuré dans sa ville, dont les fortifications étaient à l'épreuve des armées éphémères de ces temps-là.

Mais les Romains, entourés de peuples belliqueux, ne tardèrent pas à prendre d'eux les premiers éléments d'un art qu'ils aimaient avec passion. Toujours au milieu des combats, l'expérience les éclairait, et l'ardent desir de vaincre les portait à imiter, à perfectionner ou à inventer tout ce qui pouvait tourner à leur propre profit ou au détriment de leurs ennemis. Leur organisation légionaire, leurs armes, leur discipline, tout se perfectionna promptement; et vers la fin de la dernière guerre punique, ils purent paraître sur la scène des combats avec plus d'avantage que tous les autres peuples. C'est cette époque, signalée par la rapidité et l'immensité de leurs conquêtes, et par la splendeur de leur gloire militaire, que je choisis pour faire connaître leur milice. J'indiquerai ensuite les progrès que l'art de la guerre fit durant les guerres civiles, où les plus grands talents furent mis en jeu par des passions impétueuses et de grands intérêts, jusqu'au moment où le génie de César lui imprima le sceau de la perfection. Il n'y eut plus rien au-delà; et, comme les choses de ce monde ne restent pas long-temps stationnaires, cet art ne tarda pas à dégénérer sous les empereurs. Nous n'arrêterons que très-peu de temps nos regards sur cette décadence; car c'est dans toute sa beauté, et non pas dans sa décrépitude, qu'il nous importe d'envisager l'art militaire chez les différents peuples.

Les Romains, pour lever leurs troupes, avaient adopté la méthode suivante, qu'ils nommaient *élection*, parce que les magistrats choisissaient les citoyens qui leur paraissaient les plus propres au service militaire. Le consul ou le préteur convoquait au Champ-de-Mars ou au Capitole tous les citoyens qui devaient concourir pour la formation des légions, levées chaque année, d'après un décret du sénat. Cette obligation comprenait tous les Romains au-dessus de dix-sept ans, jusqu'à quarante-six ou cinquante ans, qui n'avaient pas accompli vingt campagnes comme fantassins, ou dix campagnes comme cavaliers, à l'exception de la dernière classe, que sa pauvreté exemptait du service. On levait ordinairement quatre légions: pour cela, on commençait par nommer six tribuns par légion, au choix du peuple ou des consuls. Tous les conscrits étaient rangés par tribus; le magistrat chargé des levées en désignait quatre successivement dans chaque tribu. Les tribuns des quatre légions inscrivaient aussitôt ces jeunes gens dans leurs légions, en les choisissant tour-à-tour parmi les quatre désignés par les magistrats. Cette opération, qui établissait une égalité parfaite dans la composition des légions, se répétait jusqu'à ce qu'elles fussent complètes (I).

L'élection terminée, chaque légionaire prêtait individuellement son serment entre les mains du général, en lui jurant de lui obéir, et de faire

de tout son pouvoir tout ce qu'il lui commanderait; et ce n'était pas une vaine cérémonie, car l'on sait combien les Romains, élevés dans la crainte des dieux, étaient esclaves de leurs serments (II).

Les citoyens romains, pendant long-temps, furent admis seuls dans les légions, jusqu'au moment où les guerres civiles vinrent bouleverser la république, et renverser toutes les lois établies. Ceux d'entre eux qui avaient accompli le temps du service prescrit par les lois, ou atteint leur cinquantième année, n'étaient plus obligés de prendre les armes que pour la défense de la ville, dans le cas très-rare où elle était menacée par l'ennemi d'un danger imminent. Cependant ces braves vétérans, habitués à la vie des camps, se faisaient souvent inscrire pour marcher volontairement.

« Dès que le serment est prêté, dit Polybe, « les tribuns renvoient tous les légionaires, après « avoir indiqué le jour et le lieu où ils doivent « se rassembler. Au jour prescrit, ils choisissent « dans chaque légion les plus jeunes et les plus « pauvres pour en faire des *vélites;* ils prennent « pour *hastaires* ceux qui viennent ensuite; pour « *princes* la classe au-dessus; et, enfin, ils forment « les *triaires* des plus âgés et des plus riches; « car telles sont les classes qu'on établit dans « chaque légion, suivant les armes, la fortune, « et l'âge.

« La légion se compose ordinairement de « 1200 hastaires, 1200 princes, 1200 vélites, « 600 triaires, et 300 chevaliers; ce qui porte « la force de ce corps à 4500 hommes.

« Les tribuns, de concert avec les centurions, « divisent les trois classes des hastaires, des princes « et des triaires, chacune en dix parties, qu'on « nomme *rangs*, *manipules*, ou *enseignes.* Les « vélites sont répartis par portions égales dans « chacun de ces trente manipules. Les chevaliers « sont divisés en dix parties, qu'on appelle *tur-* « *mes* (III). »

Il s'agit de faire connaître quel rôle jouaient ces classes : les hastaires, ainsi appelés, suivant Varron, du nom de l'*hast,* dont ils étaient primitivement armés, formaient ordinairement la première ligne dans l'ordre de bataille; les princes étaient placés en seconde ligne; et les plus anciens et les meilleurs légionaires, classés sous le nom de triaires, formaient une réserve en troisième ligne. Les triaires étaient primitivement les seules troupes armées du *pilon*, espèce de gros javelot que nous décrirons incessamment : c'est pour cela que les anciens historiens les désignent quelquefois sous le nom de *pilani*, tandis que les princes et les hastaires sont nommés *antepilani;* mais ces dénominations durent cesser lorsque les trois lignes adoptèrent les mêmes armes. Ces trois classes, dont les principales distinctions avaient été dans la différence des armes,

se confondirent avec le temps, et elles finirent par disparaître totalement, après la troisième guerre punique, lorsqu'on forma leurs manipules en cohortes, comme nous le verrons plus tard.

Les vélites répartis dans chaque manipule étaient l'infanterie légère de la légion, dont ils formaient environ un quart. Connus d'abord sous le nom de *rorarii* et d'*accensi*, on les appela ensuite vélites, et enfin *ferentarii*. On doit se garder de confondre ces troupes légères, faisant partie de la légion, avec les cohortes d'archers et de frondeurs dont on fit usage dans les armées du temps de César; celles-ci étaient des troupes auxiliaires, qui n'avaient rien de commun avec la légion.

La cavalerie légionaire, composée d'un corps de deux ou trois cents chevaux, qu'on nommait *aile*, ne faisait guère que la vingtième partie de la légion. L'aile se divisait en dix *turmes* d'une trentaine de cavaliers, et le turme en trois *décuries*. Ces cavaliers ne pouvaient être choisis que parmi les chevaliers, qui formaient un des premiers ordres à Rome. L'état leur fournissait ordinairement des chevaux; mais, peu habitués à l'équitation, ou persuadés qu'on est plus fort à pied qu'à cheval, ils mettaient souvent pied à terre, pour prendre une part plus décisive aux combats sérieux. Telle était l'opinion des Romains de la supériorité de l'infanterie sur la ca-

valerie, que, non contens de n'avoir qu'un petit nombre de cavaliers, ils les transformaient encore en fantassins dans les occasions critiques (IV).

Nous prenons toujours Polybe pour guide; c'est le plus exact et le plus judicieux que nous puissions choisir. « Aussitôt que le classement « est terminé, dit cet historien, les tribuns de « chaque légion procèdent à la nomination des « centurions. Ils commencent par nommer dix « *premiers centurions* dans chaque classe, à l'ex- « ception de celle des vélites; et l'on nomme « ensuite de la même manière, par une seconde « élection, un pareil nombre de *seconds centu-* « *rions.* Lorsque la division de l'infanterie lé- « gionaire en dix manipules d'hastaires, dix « de princes, et dix de triaires est faite, et que « les vélites sont répartis dans chacun de ces ma- « nipules, suivant la méthode indiquée, on « place un premier et un second centurion par « manipule. Le premier commande la droite, le « second la gauche, sous les ordres du premier, « qu'il remplace en cas d'absence. Et ce n'est pas « sans raison qu'on donne deux centurions au « manipule, afin qu'il ne reste jamais sans chef, « en cas que les maladies ou les accidents de la « guerre le privent du premier; car la guerre ne « souffre ni délais ni interruption dans le com- « mandement. C'est par la même raison qu'on « nomme aussi deux porte-enseignes par mani- « pule.

« Les tribuns nomment également trois dé-
« curions pour chacun des dix turmes de che-
« valiers; mais le premier nommé a seul le com-
« mandement, et les deux autres ne sont que ses
« lieutenants (V). »

Ainsi, la légion avait soixante centurions ou officiers d'infanterie, trente décurions ou officiers de cavalerie, et six tribuns ou officiers d'état-major. Les tribuns commandaient tour-à-tour la légion, pendant deux mois, jusqu'à l'époque des guerres civiles, où l'usage s'introduisit d'en confier le commandement à un *légat* (VI). Les tribuns de service surveillaient l'établissement, le tracé et les fortifications du camp, disposaient et établissaient les gardes pour sa sûreté, transmettaient aux centurions les ordres du général, veillaient à leur exécution, et étaient chargés de la discipline et de l'exercice des troupes. Les autres tribuns étaient placés par le légat, ou le consul, à la tête des détachements, des reconnaissances, ou des fourrages; on leur confiait ordinairement le commandement des places de guerre, et ils obtenaient souvent des missions particulières, pour lever de l'argent, des vivres, des habits, des armes sur les pays conquis; en un mot, c'étaient des officiers d'état-major disponibles pour toute espèce de service.

Les centurions étaient divisés en plusieurs grades : outre les distinctions de premier et de second centurion établies par manipule, ils sui-

vaient encore entre eux la prééminence des classes auxquelles ils appartenaient; de sorte qu'un premier centurion des triaires était au-dessus d'un premier centurion des princes. Le premier centurion de chaque classe, je veux dire le *premier hastaire*, le *premier prince*, le *premier triaire* ou *primipile*, commandait toute sa classe, ou l'une des lignes de bataille de la légion; c'est ce qui explique la haute considération dont ces trois officiers supérieurs jouissaient chez les Romains. Ils étaient presque toujours admis au conseil du général, avec les tribuns; et le primipile, le chef de tous les autres à cause de la prééminence de sa classe, commandait la légion entière en l'absence des tribuns.

Chaque centurion et décurion se choisissait, ou recevait des mains des tribuns, un sous-officier pour l'aider dans les détails du service. On plaçait de plus, suivant Végèce, à la tête de chaque escouade ou tente de dix soldats un *décanier*, espèce de bas-officier, que nous avons conservé dans nos troupes sous le nom de caporal.

Les citoyens romains inscrits pour faire partie des légions se fournirent long-temps eux-mêmes leurs armes; ce qui établit une différence entre l'armement des riches et celui des pauvres. Les uns s'armaient de toutes pièces; les autres ne pouvaient se procurer que quelques armes grossières et peu coûteuses. Tandis que

les premières classes établies par Servius Tullius se couvrirent du casque, du bouclier et de la cuirasse d'airain, et s'armèrent de l'épée et du pilon; les dernières classes, trop pauvres pour s'acheter des armes dispendieuses, avaient pour toute arme le petit bouclier de bois, la fronde, et quelques traits. On était obligé de les diviser dans la légion en plusieurs classes, suivant leur armement; de là l'origine des quatres classes, des vélites, hastaires, princes, et triaires. Ce ne fut que lorsque les légionaires reçurent une solde de la république, que les consuls purent exiger de l'uniformité dans l'armement des différentes troupes. Le questeur de l'armée faisait donner des armes de modèle à celui qui n'en avait pas, en en retenant le prix sur sa solde. L'uniformité s'établit par degré, et, dès le début des guerres puniques, tous les légionaires de ligne adoptèrent des armes semblables.

Les Romains hésitèrent long-temps sur le choix de leurs armes : ce ne fut qu'après plusieurs siècles d'essais et d'expériences, et après avoir imité ce que les autres nations avaient de mieux en ce genre, qu'ils adoptèrent définitivement l'armement que nous décrit Polybe. Ces armes sont sans doute les plus parfaites que les anciens aient inventées, puisque, après la bataille de la Trébie, Annibal s'empressa d'adopter pour ses Africains les armes des vaincus, et que cet armement n'éprouva plus de change-

ments essentiels jusqu'à la décadence de l'empire. Les soldats de César et de Trajan furent armés à-peu-près de la même manière que ceux de Scipion.

Les armes défensives du légionaire de ligne étaient le *grand bouclier*, la *cuirasse* ou le *pectoral*, le *casque*, et l'*ocréa*. Ses armes offensives étaient l'*épée espagnole* et le *pilon*.

Le grand bouclier demi-cylindrique, fait en forme de tuile, avait quatre pieds ou quatre pieds et demi de haut, et deux pieds et demi de convexité, ce qui suppose un pied et demi de diamètre. Il se construisait avec deux ou trois planches en forme de douves, rassemblées et collées ensemble, et recouvertes entièrement d'un cuir de veau ou de bœuf. Chaque extrémité était renforcée d'une bande de fer, et le milieu était garni d'une plaque bombée de métal, destiné à faire glisser de côté les traits et les piques de l'ennemi.

La tête du légionaire était couverte d'un casque d'airain, ombragé d'un panache rouge ou noir, et attaché sous le menton par des mentonnières d'écailles d'airain, afin de garantir cette partie de la tête contre le tranchant de l'épée.

Le pectoral était une plaque d'airain d'un pied carré, que le légionaire s'attachait sur la poitrine avec des bandes de cuir garnies de métal. Ces courroies lui ceignaient le corps quatre ou cinq fois, et lui passaient par-dessus les

épaules en guise d'épaulières, assemblage qui servait à garantir tout le buste. Mais les centurions et les premiers légionaires se rendaient encore plus impénétrables au fer de l'ennemi, en se couvrant d'une cuirasse tissue de chaînettes de fer, ou recouverte d'écailles d'airain.

Enfin l'ocréa, espèce de bottine garnie de fer, couvrait la jambe droite, que le soldat portait en avant en frappant son adversaire. Telles étaient les armes défensives qui rendaient le légionaire impénétrable au fer de l'ennemi sans gêner ses mouvements.

Il portait pour armes offensives l'épée espagnole, dont la lame, courte, droite, tranchante des deux côtés, renflée au milieu, et bien acérée au bout, était plus propre à frapper d'estoc que de taille; et le *pilon*, espèce d'arme qu'on ne trouve que chez les Romains, également propre à frapper l'ennemi de loin en le lançant comme un javelot, et à l'atteindre de près en s'en servant en guise de pique. On en portait ordinairement deux, qui ne différaient entre eux que par la grosseur, et qui avaient l'un et l'autre six pieds et demi à sept pieds de long. On faisait le pilon quelquefois carré, plus souvent rond; sa hampe, de quatre pieds et demi de long, était armée d'un fer de même longueur, dont une partie, en forme de tube ou d'ailes parallèles, recevait la hampe, qui y entrait de deux pieds, et y restait fixée

par des chevilles de fer; l'autre partie du fer se terminait en pointe longue et effilée, avec un crochet en forme d'hameçon à l'extrémité, afin de la retenir dans le bouclier de l'ennemi. Le légionaire courait sur son adversaire en brandissant un de ses pilons par-dessus la tête, lui lançait, d'un bras vigoureux, cette lourde machine à douze ou quinze pas, et mettait aussitôt l'épée à la main. Il paraît qu'il gardait ordinairement l'autre pilon à la main gauche, dont le bras soutenait le bouclier : c'était un point d'appui dans la mêlée, une pique dans les combats de main, sur-tout contre la cavalerie, et il ne le lançait qu'à la dernière extrémité.

Telles étaient les armes des troupes de ligne; passons à celles de l'infanterie légère. Les vélites étaient défendus par un casque de cuir et un bouclier ovale d'osier recouvert de cuir. Leur arme de main était l'épée espagnole; et ils se servaient pour arme de jet de l'*hast*, espèce de trait de la grosseur d'un doigt, long de trois pieds et demi, dont la pointe en fer était fort effilée : le vélite portait ordinairement sept de ces traits.

L'arc et la fronde furent rarement maniés par les troupes légères de la légion, depuis que l'usage s'introduisit d'avoir à la suite des armées des cohortes d'archers et de frondeurs de troupes auxiliaires.

Les chevaliers étaient revêtus du casque et de

la cuirasse, et se couvraient du bouclier rond ou écu. Leurs armes offensives étaient un long sabre suspendu à droite, la lance grecque, armée d'un fer à chaque bout, afin que si elle se rompait le tronçon même pût servir, et trois ou quatre traits renfermés dans un carquois, semblables à ceux des vélites (VII).

La jeunesse romaine acquérait la force et l'adresse nécessaires pour manier ses armes avec dextérité, en s'exerçant sans cesse au Champ-de-Mars, sous les yeux des sénateurs et des magistrats, qui l'animaient, l'excitaient, et se livraient eux-mêmes à ses jeux. Rome entière n'était qu'un vaste camp d'exercice, où tout respirait la guerre, et où les jeux même de gladiateurs étaient de véritables combats. Tous les citoyens étaient soldats par leurs goûts, leurs exercices et leur éducation : c'est ce qui explique cette étonnante facilité qu'on trouvait à former des légions prêtes à marcher à l'ennemi, souvent dès le lendemain de leur formation (VIII).

Végèce entre dans de grands détails sur les exercices des armes, auxquels on formait les nouveaux soldats ; mais il est beaucoup moins satisfaisant sur l'ordre de bataille, l'ordre de marche, et les manœuvres de sa légion, qui d'ailleurs n'avait presque plus rien de commun avec l'ancienne légion. Je vais exposer ici brièvement l'idée que je me suis faite de ces trois

points importants de la tactique romaine à l'époque des guerres puniques, en renvoyant à mes notes pour les discussions et les preuves.

Chaque manipule de la légion ne formait qu'un seul rang dans l'ordre de bataille; ainsi, nous devons nous représenter les cent vingt légionaires du premier manipule des hastaires étendus sur un seul rang, à trois pieds les uns des autres de milieu en milieu, ce qui donne à ce rang soixante toises de long. Le premier centurion occupe l'extrémité droite, et le second l'extrémité gauche du rang. A trois pieds derrière ce premier rang, le second manipule des hastaires se range de la même manière, chaque légionaire placé exactement derrière son chef de file, et ainsi des autres manipules des hastaires jusqu'au dixième; ce qui donne une première ligne sur dix rangs. Cette ligne a, de cette manière soixante toises de front et cinq ou six d'épaisseur; elle est garnie d'officiers sur ses deux flancs, et tous les hommes occupant trois pieds dans le rang, les files ne se touchent pas entre elles; elles laissent des vides de seize pouces environ, qui sont des passages transversaux fort importants pour la circulation des vélites et le mécanisme du combat, comme nous allons le voir.

A trente toises en arrière de cette première ligne, on forme de la même manière une seconde ligne composée des dix manipules des

princes; et, enfin, les dix manipules des triaires forment la réserve en troisième ligne, à trente toises plus loin. La légion entière, rangée de cette manière sur trois lignes, forme un ordre carré, aussi profond que large. Les turmes de cavalerie couvrent les flancs des lignes; et l'aigle, l'enseigne générale de toute la légion, est confiée à la garde du *primipile*, à la droite de la ligne des triaires. Quant aux enseignes manipulaires, elles sont placées chacune à la droite de son manipule, auprès du premier centurion. Les vélites ne font pas partie des rangs; ils sont dispersés en tirailleurs sur le front et sur les flancs des lignes.

Tel fut l'ordre de bataille de la légion, et même son ordre de marche en pays ouvert et en présence de l'ennemi, jusqu'au moment où ce corps fut divisé en dix cohortes, pour la facilité de la marche et du combat, comme nous le verrons plus tard. Gardons-nous cependant de croire que les lignes de bataille des Romains fussent toujours formées sur dix de hauteur. On les voit, dans plusieurs circonstances, amincir leurs lignes pour étendre leur front, et combattre sur cinq rangs au lieu de dix; genre de formation plus conforme à la nature de leurs armes. Rien n'était plus aisé que ce doublement du front de la légion : les cinq derniers manipules ou rangs de chaque ligne marchaient par le flanc gauche pour sortir de derrière les cinq

premiers rangs, et ils s'alignaient ensuite avec ceux-ci : la légion présentait alors un front de cent vingt toises. En général les Romains, depuis qu'ils eurent été châtiés si souvent par Annibal, pour s'être laissés déborder, cherchaient à former un front égal à celui de leurs adversaires.

La légion étant ainsi formée en présence de l'ennemi, mais hors de portée de ses traits, voici quel était le mécanisme du combat :

Les vélites couraient en avant en tirailleurs, et harcelaient de loin l'ennemi à coups de traits; mais, aussitôt que les lignes opposées s'approchaient et paraissaient vouloir en venir aux mains, ils se retiraient en arrière, en se portant sur les flancs de la légion, ou en s'écoulant entre les files des hastaires, qui, comme nous l'avons observé, laissaient seize pouces d'intervalle entre elles; car les Romains se rangeaient à rangs ouverts, le combat à l'épée leur faisant une loi de conserver leurs coudées franches. Les hastaires couraient ensuite sur la ligne ennemie, le pilon haut, lançaient ce lourd javelot à douze ou quinze pas, mettaient aussitôt l'épée à la main, et fondaient sur leurs adversaires déja étonnés et ébranlés d'une aussi rude décharge. Si les deux lignes opposées se heurtaient sans se pénétrer, le premier rang seul pouvait se battre à l'épée. On combattait à la manière des gladiateurs, le pied droit en avant, le bouclier

supporté par le bras gauche, frappant avec l'épée d'estoc et non pas de taille, et heurtant l'ennemi avec la convexité du bouclier. *Alors le pied presse le pied, les armes froissent les armes*, dit le poète Ennius. Les autres rangs soutenaient le premier, et remplaçaient successivement les hommes promptement blessés ou fatigués, dans un genre de combat aussi vif et aussi meurtrier. Mais si, comme cela arrivait le plus souvent, les lignes se pénétraient, on se mêlait, le combat devenait plus général, et tous les rangs y prenaient part. Pendant ce temps, les vélites circulaient entre les combattants; ils leur fournissaient des traits, qu'ils allaient chercher sur les chariots ou les bêtes de somme, qui en transportaient à la suite des légions; ils en lançaient eux-mêmes par-dessus la tête des combattants, et ils secouraient les blessés.

Si les hastaires étaient repoussés, les princes marchaient à leur secours, les faisaient passer en arrière entre leurs files; et, frais et dispos, ils renouvelaient le combat contre un ennemi déja harrassé, fatigué et en désordre.

Cependant les triaires se tenaient en réserve, un genou en terre, afin de mieux se couvrir de leurs boucliers contre les traits qui pouvaient parvenir jusqu'à eux. S'ils voyaient que les princes lâchassent pied, ils se relevaient aussitôt, ralliaient les princes et les hastaires, les recevaient dans leurs rangs, formaient une espèce

de phalange serrée, et marchaient en avant, le pilon en guise de pique. L'ennemi, épuisé et rompu par deux combats meurtriers, voyait tout-à-coup s'élever devant lui une nouvelle ligne encore plus formidable que les précédentes. Dans son désordre, il n'était plus en état de s'opposer à la marche de cette phalange, qui le chassait et le forçait à tourner le dos. On lançait aussitôt à sa poursuite les vélites et la cavalerie légionaire. Quant aux légionaires de ligne, ils se ralliaient, se reformaient, et s'avançaient en ordre pour soutenir les troupes légères, en cas que l'ennemi se ralliât et opposât une nouvelle résistance. César, sur les côtes d'Afrique, défendit à ses légionaires de ligne de s'avancer plus de quatre pieds hors du rang; les anciennes lois prononçaient la peine de mort contre celui qui quittait son rang dans le combat (IX).

C'est ce jeu admirable des trois lignes entre elles; c'est ce triple combat successif pour lasser et épuiser l'ennemi; c'est ce mélange convenable des différentes armes, qui alliait la solidité et la vélocité dans un même corps de troupes; ce sont ces armures impénétrables au fer de l'ennemi, et ce terrible pilon, dont le bouclier le plus solide avait de la peine à soutenir le choc, qui rendirent la légion si redoutable à toutes les nations du monde. C'est en vain que les barbares, en se battant ordinairement sur une

ligne profonde, cherchaient à renverser de front les légions romaines; elles bravaient leurs efforts, et, s'ils parvinrent à en détruire quelques-unes, c'est en les enveloppant et en les attaquant de flanc, ou en les surprenant au milieu des défilés et des pays coupés. Aussi le judicieux Polybe trouve-t-il la légion romaine bien supérieure à toutes les autres formations de troupes, et même à la phalange grecque, dont il est à propos que je donne une idée, maintenant que j'ai fait connaître la légion.

Les Grecs comptaient trois espèces de fantassins: les *hoplites* ou *phalangistes*, couverts d'une cuirasse, d'un casque, d'une bottine garnie de fer, d'un bouclier ovale, et armés d'une *sarisse* ou longue pique de vingt-quatre pieds; les *peltastes*, qui différaient des hoplites, en ce qu'ils avaient le bouclier plus petit et la pique moins longue; et les fantassins légers, qui n'avaient ni cuirasse, ni bouclier, ni casque, et qui se servaient pour toute arme de l'arc et de la fronde.

Ils avaient deux espèces de cavaliers: les *cataphractes*, armés de toutes pièces, hommes et chevaux, et les cavaliers légers, sans armes défensives. Les uns étaient armés de la lance; les autres du javelot, de l'arc et du sabre. Cette espèce de cavalerie ne faisait que voltiger autour de l'ennemi, sans le charger en ligne.

L'armée complète des tacticiens grecs (armée qui n'était ordinairement qu'un être de raison,

puisque les états de la Grèce pouvaient rarement mettre sur pied d'aussi grandes forces) se composait de seize mille hoplites, huit mille peltastes, quatre mille fantassins légers, et un sixième de cavalerie. Telle était à-peu-près la composition de l'armée d'Alexandre, lorsqu'il entra en Asie à la tête de trente mille fantassins et de cinq mille chevaux. Les seize mille hoplites étaient formés en bataille sur seize rangs de hauteur et mille hommes de front; chaque file était commandée par un chef de file qui combattait au premier rang; et le commandement des autres officiers s'étendait sur un plus ou moins grand nombre de files, suivant leur grade. Ce corps était ce qu'on appelait proprement la phalange, la force de l'armée, dont il formait le centre. Les flancs de la phalange, qui étaient sa partie faible, étaient couverts par les huit mille peltastes répartis sur les ailes en deux corps rangés sur huit de hauteur. L'infanterie légère se dispersait en tirailleurs sur le front et sur les ailes; la cavalerie de ligne, formée par escadrons de huit ou seize de front sur quatre de profondeur, couvrait les ailes; et la cavalerie légère voltigeait autour de l'ennemi, en lui lançant des traits.

Dans la marche, les phalangistes occupaient trois pieds dans le rang; mais, lorsqu'ils se préparaient à recevoir le choc de l'ennemi, toute la phalange se serrait de manière que les hommes se touchassent dans tous les sens. Les six ou

huit premiers rangs présentaient la sarisse, en la tenant à deux mains, de sorte que chaque homme du premier rang était défendu par six ou huit pointes de sarisses. Les autres rangs tenaient leurs piques haut, parce qu'elles ne pouvaient pas déborder le premier rang, malgré leur longueur de vingt-quatre pieds. Ainsi, les huit premiers rangs seuls prenaient part au combat; les autres ne servaient qu'à les soutenir, à remplacer les hommes blessés, ou à faire volte-face lorsque la phalange, étant chargée par derrière, ce corps se voyait obligé de faire front des deux côtés. Du reste, on diminuait quelquefois la profondeur de la phalange pour augmenter l'étendue de son front, et on ne la rangeait alors que sur douze et même sur huit de profondeur.

Telle était la phalange macédonienne : rien n'était mieux imaginé que cette masse compacte, hérissée de longues piques, pour repousser la nombreuse cavalerie des Perses; mais cet ordre était très-faible contre l'infanterie romaine. Les légionaires, après avoir accablé les phalangistes sous une grêle de pilons, s'élançaient dessus l'épée à la main; ils écartaient aisément, avec l'épée et le bouclier, ces longues piques, si difficiles à manier entre deux files, et ils s'ouvraient ainsi un passage jusqu'aux phalangistes, qu'ils trouvaient presque sans défense, comme on le remarqua au combat de Flaminius contre Philippe. S'ils s'avisaient de tourner et de pren-

dre en flanc cette lourde masse presque immobile, ils la détruisaient bien plus sûrement encore.

Mais le vice radical de la phalange était de ne former son ordre de bataille que sur une seule ligne. On faisait cette ligne assez profonde, il est vrai, pour que les rangs qui prenaient part au combat fussent soutenus par d'autres rangs en repos; mais ces troupes de réserve, immédiatement derrière les combattants, se trouvaient comme eux exposés à tous les traits de l'ennemi, et elles étaient enveloppées dans le désordre des premiers rangs. L'ordre légionaire, au contraire, n'exposait que les combattants, les troupes de soutien et de réserve, formant des secondes et des troisièmes lignes, placées hors de la portée des traits de l'ennemi; et le désordre des combattants ne pouvait pas arriver jusqu'aux réserves : elles restaient intactes jusqu'au moment d'entrer en scène.

Mais revenons aux institutions romaines, qui présentent, par leur excellence, un bien plus grand intérêt que toutes celles des autres nations.

Dans les premiers temps de la république, deux légions paraissaient suffisantes pour une guerre ordinaire; on leur adjoignait un pareil nombre de troupes alliées, pour former une armée, qu'on appelait *consulaire*, parce qu'elle

était ordinairement commandée par un des consuls. L'exact Polybe nous fournit quelques détails sur les troupes alliées ou *sociales*. « En « même temps que les levées se font à Rome, « dit cet auteur, les consuls font connaître aux « magistrats des villes alliées d'Italie la quan- « tité de troupes qu'elles doivent fournir, en leur « indiquant le jour et le lieu du rassemblement; « les levées s'y font comme à Rome, et les sol- « dats sont soumis au même serment.

« L'infanterie des alliés ne surpasse pas en « nombre l'infanterie légionaire dans une armée « consulaire, mais leur cavalerie est le double « des chevaliers. On choisit le cinquième de « leur infanterie, et le tiers de leur cavalerie, « pour en former un corps d'élite, appelé *ex-* « *traordinaire ou élu*, sous les ordres immédiats « du consul. Le reste des troupes sociales se « divise en deux corps; l'un se nomme *l'aile* « *droite* et l'autre *l'aile gauche*. »

Chaque *aile* d'alliés était commandée par six préfets, au choix du consul, qui remplissaient les mêmes fonctions que les tribuns des légions. Elle était organisée et classée comme la légion, en manipules d'hastaires, de princes et de triaires; comme on le voit à la bataille du lac Régille (X).

Ainsi, une armée consulaire comprenait, suivant la formation de Polybe :

En troupes romaines.

6,000 légionaires de ligne,
2,400 vélites,
600 chevaliers.

En troupes sociales.

6,700 fantassins *alaires*,
1,700 fantassins *extraordinaires*,
800 cavaliers *alaires*,
400 cavaliers *extraordinaires;*

ce qui portait la force de cette armée à 18,600 hommes.

Lorsqu'on avait à soutenir une guerre difficile, on levait deux armées consulaires, et les deux consuls se mettaient en campagne; ce qui arrivait presque chaque année. Enfin, lorsque l'empire des circonstances l'exigeait, on doublait les armées consulaires, et on les réunissait pour vaincre un ennemi redoutable; c'est ainsi que les Romains rassemblèrent à Cannes, deux doubles armées consulaires, ou près de 80,000 hommes, pour tenter la fortune contre Annibal. On les vit, au fort de la seconde guerre punique, mettre sur pied jusqu'à vingt-trois légions, (*plus de cent mille hommes*) à une époque où Rome ne comptait que cent trente-sept mille citoyens pubères. Alors, les armées se multiplièrent en raison de ce grand nombre de légions;

les deux consuls choisissaient celles qui leur convenaient, et le commandement des autres était confié à des préteurs, à des proconsuls, et à des propréteurs. Le sénat dirigeait ordinairement tous ces corps d'armée, et en faisait concourir souvent plusieurs au même but, comme on le vit au siége de Capoue, opération pour laquelle il réunit trois armées: ou bien on nommait un dictateur qui, durant sa courte magistrature, devenait le maître absolu de toutes les forces de la république.

Les armées romaines qui firent la guerre sans solde pendant près de trois cent cinquante ans, ne purent se livrer qu'à des expéditions fort courtes pendant tout ce temps, jusqu'à l'époque du siége de Veïes, où l'on commença à les payer (XI). Dès-lors on put les retenir plus long-temps sous les drapeaux : l'usage s'introduisit peu-à-peu de conserver sur pied les mêmes légions pendant toute une guerre, et de les recruter annuellement par des levées envoyées de Rome. Les généraux cherchèrent ensuite, au milieu des guerres civiles qui ensanglantèrent la république, à conserver constamment leurs troupes, les soutiens de leur puissance. L'on voit César et Pompée éluder le licenciement, avec la mauvaise foi de deux hommes ambitieux qui roulent dans leur tête des projets sinistres contre la liberté de leur patrie. L'heureux Auguste ayant élevé son trône impérial sur les

ruines de la république, parvint à le consolider par l'établissement d'une armée permanente; innovation qui fut imitée par ses successeurs.

On vient de voir que l'armée consulaire ne comprenait que dix-huit cents chevaux, ou un dixième de cavalerie. Tant que les Romains ne firent la guerre qu'aux Italiens, peuples fort pauvres en chevaux, ils n'éprouvèrent pas le besoin d'augmenter leur cavalerie; mais lorsque Annibal vint porter la guerre dans le sein de l'Italie, sa nombreuse et excellente cavalerie, par la hardiesse et la rapidité de ses mouvements, lui assura une grande supériorité sur la cavalerie des Romains, malgré l'art avec lequel ceux-ci cherchaient à suppléer au nombre, en entremêlant des vélites parmi leurs cavaliers (XII). Cependant la république fut obligée de soutenir long-temps cette lutte inégale, parce que l'Italie manquait de chevaux, et qu'elle était trop pauvre pour en acheter chez les nations étrangères. Scipion l'africain fut le premier qui sut se procurer une nombreuse cavalerie auxiliaire chez les étrangers, par ses alliances, ou à prix d'argent. Ses cavaliers numides, espagnols et siciliens, lui donnèrent la supériorité sur Annibal en cavalerie, comme ses légions la lui donnaient en infanterie, et il battit, dans les plaines de Zama, le vieux général carthaginois, par ses propres armes.

Cet exemple fut imité: les Romains prirent

à leur solde, ou obtinrent des rois alliés, de nombreux corps de cavalerie étrangère, qu'on nommait cavalerie auxiliaire; car on appelait auxiliaire toutes les troupes qui n'étaient point italiennes, tandis qu'on nommait sociales, les troupes fournies par les alliés d'Italie. La cavalerie entra dès-lors pour un septième dans la composition des armées.

Les anciens réglements destinaient les deux légions d'une armée consulaire à occuper le centre de la bataille; les deux ailes sociales, à former les deux extrémités des lignes, et la cavalerie, à couvrir les flancs de l'infanterie; quant aux extraordinaires, tant à pied qu'à cheval, on en formait un petit corps de réserve sous les ordres immédiats du consul; et un turme d'élite, connu sous le nom d'*ablecti*, lui servait d'escorte. Les légions, ainsi que les ailes, formées, comme je l'ai expliqué, en trois lignes d'hastaires, de princes, et de triaires, laissaient entre elles des espaces vides ou voies, pour le passage des vélites, de la cavalerie, et quelquefois, sans doute, pour celui des lignes: ces trois lacunes dans les lignes se remplissaient de vélites au moment du combat. L'ordre de bataille de l'armée consulaire, y compris la cavalerie des ailes, devait avoir près de trois cents toises de front, et soixante toises de large, distance de la première à la troisième ligne.

Mais cet ordre primitif n'était point invariable,

et les généraux y faisaient tous les changements convenables, soit par l'arrangement des différents corps entre eux, soit par la suppression des voies ou passages dans les lignes, soit par le nombre des rangs dont ils composaient les lignes, soit par le nombre des lignes elles-mêmes. Scipion, au milieu de la bataille de Zama, exécuta la manœuvre hardie de faire sortir ses princes et ses triaires de derrière ses hastaires, en faisant marcher les uns par le flanc droit et les autres par le flanc gauche, et de ne former ainsi de ses trois lignes, qu'une ligne unique; mouvement audacieux qui causa la perte d'Annibal, en le débordant sur ses deux flancs.

Lorsque le général avait résolu de sortir de son camp pour offrir la bataille, il faisait arborer sur sa tente le *vexillum*, espèce de drapeau rouge, le signal des combats. Alors les légionaires laissaient dans leurs tentes tous leurs effets et leurs bagages; ils se couvraient de leur armure, et on les rangeait en bataille au sortir du camp, devant celui de l'ennemi, qui n'était pas ordinairement à plus de trois ou quatre cents toises de distance. Si l'armée ennemie acceptait le défi, elle se formait aussi de son côté hors de son camp, et les deux armées se trouvaient en présence, à moins de deux cents toises l'une de l'autre. Un général romain ne se dispensait jamais de haranguer ses troupes, pour les animer

au combat, au moment d'en venir aux mains. La harangue terminée, les deux armées s'approchaient en ordre jusqu'à portée de trait, ou à environ cinquante toises; alors les légionaires, au bruit de tous les instruments, (XIII) s'élançaient au pas de course, en poussant le cri de guerre, *frappe*, *frappe*, pour s'exciter mutuellement au combat, et épouvanter l'ennemi. Ce cri était-il fort, plein et sonore? on en tirait un bon augure; mais des cris lents, inégaux et faibles, semblaient trahir une crainte secrète.

Les soldats de la première ligne couraient sur l'ennemi, le pilon haut, déchargeaient ce lourd javelot à douze ou quinze pas, et tiraient aussitôt l'épée.

La seconde ligne suivait pour remplacer les hastaires, s'ils étaient repoussés, ou pour les secourir dans la mêlée.

La troisième ligne restait ordinairement en position; c'était une réserve dont on ne disposait que dans les moments critiques ou décisifs.

Les Romains manœuvraient peu; ils gagnaient ordinairement leurs batailles en abordant l'ennemi de front, par la supériorité de leurs armes, de leur bravoure, et de leur discipline. Ils choisissaient des plaines pour leurs champs de bataille, et ils paraissent n'avoir jamais fait grand cas des positions, et cela par deux raisons: d'abord, comme toutes les batailles se gagnaient à l'arme blanche, les deux partis en

venaient aux mains sur le même terrain, et sur un champ de bataille commun; l'art des positions n'est devenu important que chez les modernes, dont les armées se battent de loin sur des terrains et des champs de bataille différents. Ensuite, les retranchements dont ils environnaient leurs camps, les rassuraient plus que tous les obstacles de terrain, contre les surprises de l'ennemi.

Lorsqu'une armée romaine approchait de l'endroit où elle se proposait de camper, les tribuns de service et les centurions chargés d'asseoir et de tracer le camp, devançaient la colonne avec l'avant-garde; on choisissait une position commode pour l'eau, le fourrage et le bois, découverte tout autour, afin d'éviter les embûches de l'ennemi auprès du camp, et d'un terrain facile, qui permît aux troupes de se former en bataille hors du camp. Le tracé était toujours le même, et indiqué par des drapeaux de différentes couleurs; de sorte que lorsque chaque corps arrivait, il reconnaissait aussitôt l'emplacement qui lui était destiné. On dressait les tentes, dont chacune contenait dix hommes, en suivant les rues et les alignements indiqués par le tracé. Le camp d'une armée consulaire comprenait un espace quarré d'environ deux cent soixante toises de côté : à trente ou quarante toises des tentes, espace nécessaire pour la circulation des troupes, on élevait des retran-

chements qui formaient une enceinte quarrée, d'environ trois cent trente toises de côté.

Les deux ailes des alliés étaient chargées d'élever deux côtés de l'enceinte, tandis que les légions construisaient les deux autres. Les centurions, à la tête de leurs troupes, faisaient exécuter l'ouvrage assigné à chaque manipule : les tribuns et les préfets de service avaient la surveillance générale des travaux.

« On se contente ordinairement, dit Végèce, « sur-tout pour les camps d'une seule nuit, d'élever une espèce de mur en gazon ou en fas« cine, de trois pieds de haut; ensuite on se « hâte de creuser un fossé en avant, de neuf « pieds d'ouverture et de sept pieds de profon« deur, en jetant les terres derrière le gazon. » A en juger d'après les déblais du fossé, cette terrasse ou rempart de trois pieds de haut, devait avoir dix à douze pieds de large. On couronnait ensuite cette espèce de terre-plein, d'un rang de palissades ou de pieux de quatre pieds et demi de haut, qui en était comme le parapet. C'est du haut de ce rempart, à l'abri des traits de l'ennemi derrière la palissade et leurs boucliers, que les légionaires défendaient les approches et le passage du fossé, à coups de traits et de pilon. Ces retranchements passagers étaient l'ouvrage de trois ou quatre heures, en y employant dix mille hommes ou la moitié de l'armée; le reste de l'armée fournissait les gardes,

dressait les tentes, courait au fourrage, au bois, à l'eau, et préparait les aliments.

Les camps où l'on séjournait plusieurs jours étaient enceints de fortifications plus solides; on donnait au fossé douze pieds d'ouverture et neuf pieds de profondeur, et l'on renforçait le rang de palissades qui couronnait les remparts, de tours à deux étages, en bois, revêtues en clayonnage, espacées entre elles de cent à cent vingt pieds. C'est dans ces enceintes retranchées que les armées romaines campaient continuellement, en été sous des tentes, et en hiver sous des baraques en bois et en gazon (XIV).

Ces camps fortifiés offraient à un général romain l'immense avantage de n'être jamais forcé au combat : il y épiait l'occasion favorable, manœuvrait à l'appui de ses retranchements, choisissait le lieu et le moment de la bataille, et se ménageait, enfin, toutes les chances de succès. Il y laissait, pendant le combat, tous les bagages, ainsi que les blessés, les malades et les valétudinaires, qui suffisaient ordinairement pour la garde des retranchements. Si la bataille lui était contraire, il y trouvait un abri et un refuge contre les coups de la fortune.

Voici ce que Polybe nous apprend sur le décampement et sur la marche d'une armée : « Quand il faut décamper, dit cet auteur, le « premier signal de la trompette le fait connaî« tre; aussitôt les soldats plient les tentes en

« commençant par celles du général et des tri-
« buns, et font leurs paquets; au second signal
« on charge les bagages sur les bêtes de somme;
« enfin, lorsque la trompette sonne pour la
« troisième fois, toutes les troupes poussent le
« cri du départ, s'ébranlent et se mettent en
« marche.

« Les extraordinaires forment presque tou-
« jours l'avant-garde: l'aile droite des alliés mar-
« che ensuite à la tête de la colonne, suivie de
« ses bagages et de ceux des extraordinaires.
« On fait défiler après cela, la première légion
« avec ses bagages en queue, et la seconde lé-
« gion suivie aussi de ses bagages et de ceux de
« l'aile gauche des alliés; enfin, ce dernier corps
« ferme la marche. Quant à la cavalerie, elle
« est répartie en arrière des corps auxquels elle
« appartient, ou bien, sur les flancs de la co-
« lonne, pour la protéger contre les entreprises
« de l'ennemi, veiller au bon ordre, et faire
« marcher chacun à sa place. Dans une marche
« en retraite, toute la colonne suit le même
« ordre, à l'exception des extraordinaires qu'on
« fait passer de l'avant-garde à l'arrière-garde.
« Du reste, les ailes des alliés, ainsi que les lé-
« gions, alternent entre elles toutes les marches,
« pour occuper la tête de la colonne, afin que
« chaque corps jouisse à son tour de l'avantage
« de profiter le premier des ressources qu'offre
« le pays. »

Les troupes marchaient ordinairement par le flanc, sur dix files, toutes les fois que la largeur du chemin le leur permettait. Chaque manipule, qui formait un rang en bataille, formait une file en marche; ainsi, on doit se représenter les dix manipules des hastaires de la légion, marchant par le flanc, suivis des dix manipules des princes, qui avaient eux-mêmes en queue les dix manipules des triaires. Tous les soldats marchaient le pas égal ou militaire, qui était de deux espèces pour la vîtesse; le pas ordinaire, de trente-neuf toises par minute, et le pas accéléré, de quarante-six toises par minute. On habituait le soldat à n'occuper que trois pieds dans la file comme dans le rang, de sorte que l'infanterie d'une armée consulaire formait une colonne dont la longueur n'excédait pas sept à huit cents toises, non compris les bagages que la plupart du temps on rejetait à l'arrière-garde, afin que les légions se suivissent sans interruption.

Tant que la guerre se fit aux portes de Rome, on put se passer de bagages, ou du moins n'en avoir que très-peu: mais lorsqu'on fit des expéditions lointaines, les bagages que les Romains nommaient, avec tant de raison, *impedimenta*, devinrent un mal nécessaire. On fut alors obligé de transporter à la suite des armées, des armes de rechange, et surtout une grande quantité de traits, des machines de guerre, des tentes, des

habillements, des provisions de blé et de vinaigre. Dans les commencements, on ne se servit que de bêtes de somme pour ces transports, parce qu'elles passent par-tout où les troupes peuvent passer; mais dans la suite, lorsque l'empire fut percé d'un grand nombre de voies, on se servit de chariots à deux et à quatre roues.

Une armée romaine partait habituellement à trois heures du matin, et faisait sa marche ordinaire de sept lieues, en sept heures de temps. Elle arrivait par conséquent à l'emplacement de son camp, à dix heures du matin; de sorte qu'il lui restait neuf à dix heures de jour pour élever les retranchements, dresser les tentes, se procurer de l'eau, du bois, du fourrage, préparer et cuire les aliments, etc.

Nous venons de voir que l'armée consulaire formait une colonne de marche d'environ huit cents toises de long, non compris les bagages. Lorsqu'on approchait de l'ennemi, les généraux craignaient d'être attaqués de front, et sur-tout de flanc, avant d'avoir le temps de se déployer, et de passer de cet ordre de marche à l'ordre de bataille; aussi, les plus habiles d'entre eux, dès qu'ils arrivaient en présence de l'ennemi, prenaient un autre ordre de marche, plus resserré et plus convenable pour les combats, toutes les fois que la nature du terrain leur permettait de s'étendre. Il consistait à faire prendre à chaque légion son ordre de bataille

en trois lignes, d'hastaires, de princes, et de triaires, et à faire marcher les légions ainsi formées, les unes derrière les autres, en une seule colonne. Chaque ligne légionaire faisant ainsi une des sections de la colonne, conservait sa distance de bataille de trente toises. On obtenait, de cette manière, une colonne de soixante toises de large, et de près de trois cents toises de longueur, y compris les intervalles nécessaires entre les légions; longueur analogue à celle de l'ordre de bataille : les bagages marchaient entre les sections, et les vélites couvraient les flancs. Dans cet ordre de marche, l'ennemi menaçait-il le front, chaque légion allait se mettre successivement en ligne avec celle de la tête; la seconde y arrivait en un instant; la troisième un peu plus tard, et la quatrième, ou la plus éloignée, y parvenait en sept minutes. Ainsi, il ne fallait que sept minutes pour se développer en ordre de bataille sur le front.

Mais l'ordre de bataille sur le flanc était bien plus prompt encore; les bagages sortaient d'entre les sections, et s'agglomeraient du côté opposé à l'ennemi; chaque légion faisait un quart de conversion sur ses hastaires, et toute l'armée se trouvait en bataille en deux minutes, temps nécessaire pour exécuter ce mouvement si simple. Tel était le fameux *quadratum-agmen* des Romains, qu'on avait si peu expliqué jusqu'à présent. Les

historiens blâment sévèrement les généraux qui négligeaient de le prendre en présence de l'ennemi, parce que, également propre à la marche et au combat, il permettait à une armée de repousser ses adversaires, de quelque côté qu'ils se présentassent (XV).

Les Romains, animés par l'opinion de leur supériorité sur les autres peuples, conduisirent pendant long-temps leurs guerres avec beaucoup de vivacité. Ils marchaient promptement sur leurs ennemis, sans trop s'inquiéter de leurs derrières, les attaquaient sans hésiter, et leur livraient des batailles décisives. Je *suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, écrit César au sénat romain, en lui rendant compte de son expédition contre Pharnace; c'était l'histoire de la plupart des campagnes romaines. Les généraux qui n'étaient placés à la tête des légions que pour un temps fort limité, se hâtaient de s'illustrer et de mériter les honneurs du triomphe, par des entreprises importantes, pendant l'année de leur commandement. Les armées romaines, fortes de leur courage, de leurs armes, de leur discipline, de la modicité de leurs besoins, et de la simplicité de leur nourriture, étaient mieux organisées que celles des autres peuples, pour entreprendre avec succès des campagnes rapides, difficiles et lointaines. Chargées de vivres pour quinze ou vingt jours, sûres de trouver à renouveler leur provision de blé presque partout,

(XVI) pouvant se passer de munitions de guerre, et remplies de confiance dans la victoire qui leur était rarement infidèle, elles ne craignaient pas de pénétrer jusqu'au centre des pays ennemis, sans dépôts, sans magasins, sans communications, et sans autre appui que leurs camps, leur seul asyle contre les revers de la fortune. Elles faisaient une guerre d'invasion, qu'elles ne pouvaient soutenir qu'à force de victoires, plutôt qu'une guerre méthodique. Mais lorsque la fortune leur opposait un grand général qui manœuvrait habilement contre elles, tel qu'Annibal, ou des ennemis rusés qui traînaient la guerre en longueur, tel que Jugurtha, que Mithridate, que Sertorius, ou que les Parthes, alors elles éprouvaient de terribles désastres, si elles ne changeaient leur manière d'agir et d'opérer. L'intérêt de leur conservation leur faisait une loi, dans ce cas, de changer de système, de temporiser, de choisir leur terrain pour les batailles, de conserver leurs communications avec Rome et l'Italie, de s'appuyer sur des places de dépôt, et de faire, en un mot, une guerre lente et méthodique (XVII).

Je me suis occupé jusqu'à présent de la milice romaine, telle qu'elle existait du temps de Polybe, le contemporain et l'ami du second Scipion : je dois rendre compte maintenant d'un changement important introduit depuis Polybe dans l'organisation légionaire, changement qu'on

attribue à Marius, et qui paraît avoir commencé à l'époque des guerres contre Jugurtha. Les légions cessèrent alors de se ranger par lignes d'hastaires, de princes et de triaires; et le dernier ordre de bataille sur cette ancienne formation, qu'on trouve dans les historiens, est celui que décrit Salluste, de Métellus, contre Jugurtha. Depuis cette époque, on voit toujours les légions rangées par cohortes, sur deux ou trois lignes, sans distinction de classes.

Le classement qui avait été amené primitivement par la différence des armes, ne servit plus, depuis que toutes les troupes de ligne furent armées de la même manière, qu'à diviser la légion en trois gros corps d'environ 1600 hommes chacun, y compris les vélites qui en faisaient partie. C'était, à proprement parler, la seule division de la légion, puisque les manipules formaient des rangs et non pas des corps distincts. Mais l'expérience apprit que ces gros corps, trop nombreux pour se mouvoir aisément à la voix d'un chef, et pour se plier facilement à tous les besoins de la tactique, étaient lourds et incommodes sur un champ de bataille. On imagina de les remplacer par des corps plus petits, et par conséquent plus aisés à manier, qu'on nomma cohortes. On prit un manipule de chaque classe pour en composer une cohorte, et la légion se trouva ainsi formée en dix cohortes. Ce nouveau corps, composé de trois manipules, eut de cette

manière six officiers, qui conservèrent leur dénomination et leur commandement sur leur manipule. Il fut commandé pendant long-temps par le premier centurion des triaires, qui était d'un rang au-dessus des autres, jusqu'au moment où les empereurs mirent à sa tête un officier supérieur, connu sous le nom de préfet de cohorte. La force de la cohorte s'élevait depuis 400 jusqu'à 600 hommes; et l'usage s'introduisit de faire de la première cohorte un corps d'élite chargé de garder l'aigle, sous les ordres du primipile.

Depuis cette nouvelle formation, les distinctions d'hastaires, de princes et de triaires disparurent sur le champ de bataille, où les cohortes formèrent les lignes. On en mettait ordinairement cinq en première ligne et cinq en seconde, en laissant dans la ligne un faible intervalle entre chaque cohorte; cependant on voit les bons généraux, tels que César, faire disparaître presque toujours ces lacunes comme dangereuses, en serrant leurs cohortes, et aborder l'ennemi en ligne pleine. Les lignes, formées habituellement sur dix rangs comme dans l'ancienne milice, s'amincissaient cependant souvent pour étendre le front de bataille : c'est ainsi que César, à la bataille de Pharsale, ne forma ses cohortes que sur cinq rangs, pour égaler le front de l'armée de Pompée, le double de la sienne. Il paraît que l'usage s'introduisit sous Trajan de ne former les cohortes que sur six rangs.

Les généraux renoncèrent un moment à l'ordre de bataille sur trois lignes, et ne se rangèrent plus que sur deux : mais César et Pompée, si dignes de servir de modèles par leurs talents, rappelèrent par leur exemple aux anciens principes, et l'on revint à la formation sur trois lignes. On plaçait quatre cohortes de chaque légion en première ligne, trois en seconde, et trois en troisième (XVIII).

L'organisation des armées subit des changements au milieu des troubles civils qui ensanglantèrent les derniers moments de la république; la cavalerie légionaire disparut un moment, et l'on n'employa plus que de la cavalerie auxiliaire; les étrangers, et même les esclaves, furent admis dans les légions, dont la force varia depuis quatre mille jusqu'à six mille hommes; et les troupes sociales disparurent, par l'admission de tous les Italiens au rang de citoyens romains. Les armées, qui ne devaient être composées que de quatre légions, furent augmentées arbitrairement par leurs chefs, et l'on vit César porter la sienne, dans le cours de la guerre des Gaules, jusqu'à dix légions.

Enfin, l'habile Auguste, après avoir triomphé de tous ses rivaux, resta seul maître de l'empire, à la tête de quarante-cinq légions et de quinze mille chevaux, formés des débris de toutes les armées qui avaient figuré dans les dernières guerres civiles. Les lois de la république vou-

laient qu'il licenciât toutes ces troupes à la paix générale, qui succéda à ces sanglants débats; cependant il eut l'adresse d'en conserver une partie sur pied. Cet empereur entretint constamment vingt-cinq légions et cinq mille chevaux, pour la défense des frontières de l'empire, neuf à dix cohortes prétoriennes de mille hommes chaque pour sa garde, trois ou quatre cohortes urbaines de quinze cents hommes pour la police de Rome, et un nombre de troupes provinciales égal à celui des troupes légionaires. Ces troupes, qu'on trouve dans les armées des empereurs sous le nom de cohortes *alaires*, faisaient ordinairement le service de troupes légères (XIX).

Je passe sous silence l'histoire de l'art militaire sous les empereurs, qui, n'étant plus que l'histoire de sa décadence, ne nous offre qu'un tableau pâle, décoloré, et d'un faible intérêt. On y voit la mollesse et la corruption passer de la cour à la ville, de la ville dans les camps, détremper toutes les vertus militaires, et effacer jusqu'au souvenir des anciennes institutions de la république. Les légions se peuplent peu-à-peu d'étrangers et de vagabonds de tous les pays; les troupes légères, moins chargées d'armes, s'y introduisent dans une proportion qui en affaiblit toute la solidité; enfin, les légionaires de ligne eux-mêmes, renonçant à toute pudeur, et préférant la honte de fuir un jour de combat à la fatigue de porter leurs armes chaque jour, ne

rougissent pas de demander à l'empereur Gratien de quitter le casque et la cuirasse. Cet empereur y consent! Dès-lors, ces légions, qui n'ont plus rien de commun avec les anciennes légions que le nom, deviennent des bandes désordonnées de fantassins timides, indisciplinés, faibles et mal armés, qui ne se présentent devant les barbares que pour prendre la fuite au premier choc de leur cavalerie.

Végèce, qui vivait dans le IVe siècle, essaya de rappeler ses contemporains aux anciennes institutions, dans un ouvrage où l'on trouve de bons préceptes et quelques idées utiles, au milieu de la confusion et de l'obscurité qui y règnent trop souvent. La légion qu'il offre pour modèle est de dix cohortes, composées chacune, à l'exception de la première, de deux cent cinquante légionaires de ligne, d'un pareil nombre de légionaires légers, parmi lesquels il classe les machinistes, et de soixante cavaliers; en tout cinq cent soixante hommes. La première cohorte, le double des autres, est une troupe d'élite formée des soldats les plus riches, les plus forts et les plus braves. Il range sa légion en bataille sur deux lignes, en plaçant cinq cohortes à chaque ligne. La ligne est formée sur six rangs, à six pieds de distance les uns des autres; les combattants occupent trois pieds dans le rang, afin de pouvoir manier aisément leurs armes : les deux premiers rangs sont composés

de soldats de ligne couverts du casque, de la cuirasse et du bouclier, et armés de l'épée et de deux javelots inégaux, l'un de cinq pieds, et l'autre de trois et demi; le troisième et le quatrième rangs, armés de dards, de javelots, de flèches et de frondes, sont des fantassins légers. Ce sont eux qui ouvrent le combat avec les armes de jet, en passant en avant au travers des deux premiers rangs : s'ils mettent l'ennemi en fuite, ils le poursuivent avec la cavalerie; s'ils sont repoussés, ils se replient sur les deux rangs de ligne, et regagnent leurs places en passant entre leurs files, tandis que ceux-ci, inébranlables comme un mur de fer, soutiennent tout le choc de la bataille dès qu'on en vient aux mains. Ils doivent combattre et repousser l'ennemi de pied ferme, sans se livrer à sa poursuite, de peur de troubler leurs rangs. Végèce fait un cinquième rang des arbaletriers, et de tous ceux qui servent les catapultes et les balistes de bataille; enfin, son sixième rang, composé d'anciens soldats armés de toutes pièces, est une espèce de réserve destinée à soutenir les premiers combattants.

On voit, par le soin que prend Végèce de munir ses combattants d'un grand nombre de traits, et son ordre de bataille de machines de guerre, que les fantassins dégénérés de son temps, craignant de se mesurer corps à corps avec leurs adversaires, plaçaient leur principale confiance dans l'effet des armes de jet. Rien n'annonce

mieux leur défaut de courage que ces précautions timides pour éluder les combats de main. Aussi les barbares, remplis de bravoure, quoique sans art et sans discipline, méprisaient-ils tout ce vain appareil de guerre! Ils se jetaient hardiment sur ces lignes de soldats effrayés par leur seul aspect, les abordaient la lance ou le sabre à la main, sans leur donner le temps de renouveler leur décharge de traits, et les terrassaient dans des mêlées où la force et le courage sont des qualités décisives.

La perte des vertus militaires, ces vertus si indispensables à l'existence des états, amena promptement la destruction de l'empire. Les barbares, long-temps refoulés vers le nord et vers l'orient par les anciennes légions, s'apperçurent que les nouvelles légions dégénérées qu'on leur opposait comme des digues, pour arrêter leurs incursions, n'avaient plus la même valeur et la même force. Enhardis par de premiers succès, ils finissent par les renverser; et ces peuples, guidés par leur courage et l'appât du pillage, se succèdent les uns aux autres, comme les flots de la mer, et inondent tout l'empire. Leurs conquêtes sont marquées par les plus affreux ravages, par le meurtre, les ruines, l'incendie; ils détruisent tout dans leur aveugle férocité, et les malheureux habitants sont massacrés, ou sont réduits en esclavage, ou s'échappent pour se cacher au milieu des forêts

et des solitudes. Ils établissent leur gouvernement, leurs lois et leurs coutumes sauvages sur les débris des lois et du gouvernement des Romains, et toute l'Europe est plonglée dans la barbarie. Bientôt, au milieu du cahos et du bouleversement de la société, et de l'anéantissement de la civilisation, tristes fruits des ravages et des conquêtes de ces barbares, on n'apperçoit plus aucuns vestiges des sciences et des arts, qui avaient fait la gloire de la Grèce et la puissance de Rome. L'art militaire que les Romains avaient cultivé pendant long-temps avec des succès si éclatants, avait disparu comme les autres, au milieu des épaisses ténébres de l'ignorance, qui couvraient le globe. La guerre, il est vrai, exerçait plus que jamais ses fureurs; mais les armées des barbares, formées d'une multitude confuse et indisciplinée, se battaient sans art et sans méthode, et ne devaient leurs succès qu'à leur courage, à l'impétuosité de leur nombreuse cavalerie qui faisait leur principale force, et surtout à l'ignorance et à la lâcheté de leurs ennemis.

La grandeur des conquêtes de Charlemagne, semble annoncer que les connaissances militaires de ce grand homme étaient supérieures à celles de son siècle, et que ses armées étaient mieux organisées que celles des autres souverains. Mais les chroniqueurs de ces temps reculés, en nous indiquant les principaux évène-

ments militaires de son règne, nous laissent dans l'ignorance des moyens qui les ont amenés, et ses capitulaires ne nous fournissent que peu de lumières à ce sujet. Ce n'est guère qu'à l'époque du XIe et du XIIe siècle, que les historiens commencent à nous donner des détails moins obscurs sur l'état de la milice européenne, et la manière de faire la guerre sous le gouvernement féodal, que les barbares, après avoir détruit l'empire Romain, avaient imposé à toute l'Europe.

Les armées de ces temps n'étaient ni régulières, ni permanentes : le seigneur suzerain convoquait ses gentilshommes et ses vassaux en nombre déterminé par l'importance de son fief, et marchait à leur tête pour se rendre à l'appel du roi, qu'on nommait *ban* et *arrière-ban*, ou pour faire la guerre pour son propre compte. La durée du service était fixée, tantôt à trois mois, tantôt à quarante jours seulement, ce qui déterminait la quantité de vivres qu'on devait prendre en partant. Ce laps de temps écoulé, l'armée était dissoute, et chacun rentrait chez soi.

Les gentilshommes ou gendarmes, armés de la lance et couverts d'armes défensives, combattaient sur des chevaux de bataille bardés de fer; les paysans ou serfs qu'ils menaient à leur suite, troupe confuse et méprisée, presque sans arme défensive, et munis, pour toute arme offensive, de l'arc, de l'arbalète ou de la fronde, combat-

taient à pied. Les gendarmes armés de toutes pièces, chargeaient sans danger sur cette multitude désordonnée de fantassins timides, et la dispersaient au premier choc; de sorte que la cavalerie, qu'on nommait par excellence la *bataille*, faisait toute la force des armées, et décidait presque toujours de la victoire : l'infanterie était à-peu-près nulle. Cette prééminence de la cavalerie sur l'infanterie dura aussi long-temps que notre ignorance dans l'art de la guerre. Elle est ordinaire chez les peuples barbares; car toute la force de l'infanterie est dans l'ordre, l'ensemble et la discipline, qui exigent des calculs, des connaissances, et des exercices, auxquels ils se livrent rarement; au lieu que la cavalerie se rend redoutable par son courage seul, et la rapidité de ses mouvements, quelque confuses et désordonnées que soient ses charges.

Cependant l'Italie commençait à sortir de cette nuit profonde qui enveloppait le reste de l'Europe. Ses villes, qui, la plupart, formaient des états indépendants sous un gouvernement républicain, prenaient quelque teinture des sciences et des arts; elles s'enrichissaient et se poliçaient par le commerce; mais leurs paisibles citoyens, plus jaloux de richesses que de gloire militaire, préféraient les occupations lucratives du commerce au métier pénible des armes. Ils prenaient une part très-peu active aux guerres assez fréquentes qui les agitaient, et ils aimaient

mieux payer des mercenaires pour vider leurs querelles, que d'entrer eux-mêmes en lice. Les conducteurs des bandes qu'ils soudoyèrent, fort indifférents aux divers intérêts de ces républiques, semblaient s'entendre entre eux pour gagner de l'argent sans perdre leurs soldats; ils ne se faisaient qu'un simulacre de guerre, dans des combats aussi ridicules qu'innocents, où le vaincu, comme le vainqueur, ne perdait pas une goutte de sang. Machiavel décrit sérieusement une de ces singulières batailles perdue par les Florentins, où le parti vaincu laissa sur le champ de bataille un seul homme froissé par une chûte de cheval. On voit que ces prétendus combats sans passions, n'étaient que des espèces de joutes fort innocentes.

A cette époque, les Suisses fatigués du joug des Allemands, prirent les armes pour chasser ces étrangers et conquérir leur liberté. La maison d'Autriche envoya, pour les soumettre, des armées dont la force était dans la cavalerie, suivant l'usage du temps. Ces montagnards, privés de chevaux dans leur propre pays, et trop pauvres pour en acheter chez l'étranger, se virent forcés, par l'impérieuse nécessité de se défendre, de placer leur confiance dans l'infanterie. Ils couvrirent leurs fantassins du casque et de la cuirasse, et les armèrent de la pique ou hallebarde, et de l'épée; ils en formèrent de gros bataillons serrés, espèce de phalanges hérissées

de piques, qui résistaient aisément au choc des gendarmes. On peut remarquer que ces montagnards, placés dans les mêmes circonstances que les Grecs assaillis par la nombreuse cavalerie des Perses, adoptèrent à-peu-près les mêmes armes et le même ordre, peut-être sans le savoir. C'est avec ces armes de longueur que les Suisses repoussèrent toujours la cavalerie allemande, et finirent par triompher de tous les efforts des Autrichiens.

Cet exemple frappa d'étonnement et d'admiration un siècle grossier, habitué à mépriser les fantassins comme de vils instruments, presque inutiles à la guerre. Les piquiers suisses jouirent d'une grande réputation, et les principaux souverains de l'Europe voulurent prendre à leur solde des corps de cette infanterie, si supérieure à la leur. Le roi de France, Louis XI, attira à son service six mille de ces étrangers, et cet exemple fut imité par la plupart de ses successeurs.

Plusieurs souverains trouvèrent plus facile, plus commode et moins coûteux, d'armer et de discipliner leurs propres sujets à la manière des Suisses, que de dépendre du caprice et de l'avarice de ces mercenaires étrangers, qui passaient ordinairement au parti qui leur offrait le plus d'argent. Les Allemands, les Espagnols, et ensuite les Français, formèrent des corps de piquiers, qui, à l'aide du temps, rétablirent l'opinion,

long-temps abandonnée, de la supériorité de l'infanterie sur la cavalerie.

On s'apperçût que toute la force de l'infanterie est dans l'ordre et la discipline; qualités qui ne peuvent s'acquérir que par des exercices continuels. La nécessité d'exercer les troupes en temps de paix, pour les rendre propres à la guerre, jointe à des raisons politiques, fit peu-à-peu bannir des armées ces bandes de paysans, ignorants et maladroits, levés tumultuairement au moment du besoin, pour leur substituer des troupes régulières et permanentes, soldées et nourries par le prince, et toujours prêtes à marcher pour son service.

Charles VII donna l'exemple d'entretenir une armée permanente, forte de seize mille hommes d'infanterie et de neuf mille hommes de cavalerie. Les neuf mille cavaliers étaient divisés en quinze compagnies d'ordonnance, composées chacune de six cents hommes, ou *cent lances fournies*, suivant le langage du temps. Un gendarme avec les cinq personnes de la suite, savoir; un écuyer, trois archers, et un page ou valet, formaient une *lance fournie*. Les cent gendarmes, tous gentilshommes, armés de toutes pièces, et la lance en arrêt, se rangeaient en haie sur un seul rang; les cent écuyers, armés de sabres, formaient le second rang; les trois cents archers, espèce de cavalerie légère, étaient destinés à escarmoucher et à poursuivre, en se

servant de l'arc; ils mettaient souvent pied à terre pour tirer plus aisément, et alors les pages, jeunes gens de quinze ou seize ans, étaient employés à tenir leurs chevaux.

Les seize mille fantassins, connus sous le nom de francs-archers, formaient une espèce de milice qui ne se rassemblait qu'à de certaines époques. Il paraît qu'une moitié était armée de la pique, et l'autre moitié de l'arc ou de l'arbalète; et qu'ils portaient pour armes défensives, un casque et une *jacque*, espèce de cuirasse, faite de plusieurs feuilles de toiles cousues les unes sur les autres. Ils étaient partagés en quatre corps de quatre mille hommes chacun, commandés par un capitaine-général. Chaque corps était composé de huit compagnies ou bandes, de cinq cents hommes, sous les ordres d'un officier.

Une armée, toujours subsistante en temps de paix comme en temps de guerre, donnait à ce prince un tel avantage sur ses voisins, que les autres souverains ne tardèrent pas à l'imiter; l'intérêt de leur conservation leur en faisait une loi. Louis XI augmenta encore l'armée que lui avait laissée son père, et la porta à quinze mille chevaux et vingt-cinq mille fantassins.

On vit alors des armées régulières et permanentes dans toute l'Europe, et on s'habitua à les regarder comme la seule force des états. Les gentilshommes et leurs *suivants* militaires, quoique convoqués encore quelquefois jusqu'au

règne de Louis XIV, sous le nom de *ban et d'arrière-ban*, ne furent plus regardés qu'avec mépris, comme une multitude plus embarrassante qu'utile, par des soldats formés et instruits par des exercices pénibles et l'expérience des combats.

Jusques-là l'infanterie avait été formée en bandes dont la force varia depuis trois cents jusqu'à mille hommes. François I[er] tenta de la former en légions : il voulut créer sept légions de six mille fantassins chacune ; mais cette grande et belle idée, qui lui mérita les applaudissemenfs de tous les guerriers les plus célèbres de son siècle ne fut jamais exécutée qu'imparfaitement. Cette ébauche de la légion romaine tomba en désuétude après la mort de ce prince, et l'on en revint aux bandes isolées de trois ou quatre cents hommes.

Ces bandes ou compagnies ne tardèrent pas à être réunies pour l'administration et le combat, en corps de deux ou trois mille hommes, qui prirent le nom de régiments, et furent commandés par des *mestres-de-camp* ou colonels. Mais on s'apperçut bientôt que la plupart de ces régiments étaient trop nombreux pour former une seule unité dans le combat, et on les partagea alors, suivant leur force, en deux, trois ou quatre divisions de six ou sept cents hommes, qu'on nomma bataillons.

L'infanterie fut divisée en gens de trait, armés

de l'arc, de l'arbalète et de la fronde, et en piquiers. Les premiers, à l'instar de l'infanterie légère des anciens, se dispersaient en tirailleurs en avant des piquiers, qui, rangés en phalange, devaient soutenir tout l'effort de la bataille.

L'opinion sur la cavalerie était encore partagée ; on hésitait à n'assigner que le second rang à cette arme brillante, et à la réduire à de justes proportions avec l'infanterie. Du reste, elle éprouva des changements : ces gendarmes si lourds, si chargés de fer, troupe excellente contre l'infanterie, étaient peu propres à ce genre de service, qui exige de la célérité, tel que les reconnaissances et les poursuites. On suppléa aux qualités qui leur manquaient, par la formation d'une espèce de cavalerie légère, armée de l'arc, de l'arbalète, et du sabre; on eut alors des gens de trait à cheval comme à pied.

Telles étaient la formation et la composition des armées : on commençait à étudier les anciens, et à revenir sur leurs traces, à quelques idées saines sur la guerre, lorsqu'un nouveau genre de machines et d'armes de jet, bien plus terribles que toutes celles connues jusqu'alors, vint produire de nouvelles révolutions dans l'art militaire. On voit que je veux parler des armes à feu : l'invention du canon suivit de bien près celle de la poudre, et, dès la fin du XIV[e] siècle, on commençait à en faire usage plus, il est vrai, pour les siéges que pour les batailles. Bien-

tôt après, on s'avisa de faire de petits canons portatifs à main, qui, suivant les différents perfectionnements introduits par l'expérience et l'usage, prirent successivement les noms d'arquebuse, de mousquet, et de fusil. On voit ces armes à feu s'introduire dans les armées au commencement du XVIe siècle : d'abord les arquebusiers se mêlent aux archers et aux arbaletriers ; bientôt ils les remplacent, et la supériorité de ces nouvelles armes de jet sur les anciennes est généralement reconnue, lorsqu'on voit le marquis de Pescaire gagner la bataille de Pavie, par l'heureux emploi qu'il fait de ses arquebusiers contre la cavalerie française.

Les armes à feu étaient admirables comme armes de jet ; mais elles devenaient inutiles dans les combats de main : on ne dut donc les donner qu'aux troupes légères, destinées à se battre de loin. L'infanterie de ligne conserva encore longtemps la pique. Les arquebusiers ne formaient guère que le quart des légions instituées par François Ier ; le reste était composé de piquiers.

Cependant ces piquiers, presque toujours dans l'impossibilité d'en venir rapidement aux mains avec l'ennemi, se trouvaient exposés à une grêle de projectiles, sans pouvoir rendre le mal pour le mal. D'un autre côté, il paraissait difficile et embarrassant d'armer le même soldat du fusil et de la pique. On imagina alors de procurer au fusil les avantages de cette dernière arme, en y

adaptant une baïonnette. Puységur en fit l'essai au commencement du règne de Louis XIV, et cette heureuse invention fut généralement adoptée avec les perfectionnements indiqués par l'usage. Dès-lors le fusil à baïonnette put remplacer toutes les armes; les piques se discréditèrent et furent reléguées aux derniers rangs ou au centre du bataillon. Enfin Louis XIV, sur la fin de son règne, acheva cette révolution mémorable, et fit disparaître entièrement les piques, pour armer toute l'infanterie du fusil à baïonnette.

La cavalerie quitta aussi la lance pour la carabine et le mousquet, mais avec beaucoup moins de raison, puisque son feu, incertain et lent, était fort peu dangereux, et ne pouvait pas lutter avec avantage contre celui de l'infanterie.

L'usage redoutable de ces nouvelles armes, généralement adoptées, joint à celui du canon de bataille, qui se multiplia dans les armées, introduisit de grands changements dans l'art militaire.

Le casque, la cuirasse, et toutes les armes défensives, furent successivement abandonnées, sous le vain prétexte qu'elles n'étaient point à l'épreuve du mousquet; comme si l'on eût renoncé dès-lors à se battre à l'arme blanche! comme si, à la distance ordinaire de cent cinquante toises, à laquelle on se fusille, il fallait des cuirasses fort lourdes pour résister à la balle, déja affaiblie par ce long trajet! Ainsi, par une

contradiction frappante, on abandonnait les armes défensives au moment où les armes offensives devenaient fort dangereuses.

Avant la découverte des armes à feu, l'infanterie de ligne, armée de la pique, se formait sur six ou huit rangs, et les fantassins légers, ou archers, se dispersaient en tirailleurs sur le front et sur les flancs de ces phalanges. L'arquebuse et le mousquet remplacèrent d'abord l'arc et la fronde, sans changer cet ordre de bataille; mais lorsque les armes à feu se multiplièrent, les piquiers, réduits à un petit nombre, ne suffirent plus pour donner de la consistance aux armées. Les mousquetaires entrèrent dans l'ordre de bataille, et firent partie de l'infanterie de ligne. On en forma quelquefois deux premiers rangs, suivis de trois ou quatre rangs de piquiers, dont les longues armes les dépassaient et les défendaient. Cet ordre, qui fut celui de Montécuculli, à la bataille de Raab, paraissait allier fort heureusement les deux armes, en les plaçant de manière à se soutenir réciproquement. Cependant l'usage de mettre les piquiers au centre du bataillon, et les mousquetaires sur les deux ailes, prévalut; les piquiers formaient le corps de bataille, en phalange serrée sur cinq ou six rangs, et les mousquetaires, partagés en deux divisions sous les noms de *manche de droite* et *manche de gauche*, se rangeaient à droite et à gauche. Tel fut l'ordre qu'adoptèrent les généraux de Louis XIV, jus-

qu'au moment où le fusil à baïonnette ayant totalement banni la pique de nos armées, causa une nouvelle révolution dans la tactique.

Cette arme, beaucoup moins longue que la pique ordinaire, obligea de réduire le nombre des rangs à quatre seulement; et même, bientôt après, ce quatrième rang fut jugé inutile : on s'étendit davantage, et l'on ne se forma plus que sur trois rangs.

Les armes à feu, destinées dans le principe uniquement à l'infanterie légère, ayant été données également à l'infanterie de ligne, ces deux espèces de troupes se mêlèrent et se confondirent par la similitude des armes. Il n'exista plus de différence entre les fantassins légers et les fantassins de ligne; on les soumit à la même éducation, à la même tactique, aux mêmes exercices, et l'on se servit indistinctement des uns et des autres en tirailleurs et en ligne. Cependant des espèces de services aussi différents paraissaient réclamer une éducation différente.

Les marches des armées devinrent plus lentes, plus lourdes, plus timides, plus dépendantes de la qualité des chemins, par la nécessité de traîner à leur suite une immense quantité de canons et de chariots de munitions. Comme l'art de déployer les troupes et de les ranger en bataille était encore dans son enfance, même sous le règne brillant de Louis XIV, où l'on ne connaissait pas encore le pas égal, qui ne fut découvert

qu'au milieu du XVIIIe siècle, les plus petites armées s'astreignaient à marcher sur plusieurs colonnes, afin de faciliter les déployements et d'éviter les surprises. Les armées de Turenne, celles de Luxembourg, formaient ordinairement cinq colonnes de marche : celle du centre, composée des canons et des bagages de l'armée, suivait la route principale; elle était flanquée par deux colonnes d'infanterie, l'une de la première et l'autre de la seconde ligne; et enfin la cavalerie de la première et de la seconde ligne formait les colonnes des ailes. Ces colonnes subsidiaires, qui se tenaient sans cesse à distance de déployement, étaient obligées de s'ouvrir des chemins et des passages à travers champs; ce qui ralentissait singulièrement la marche de toute l'armée, obligée de régler ses mouvements sur ceux des colonnes les plus lentes. Aussi une journée de trois ou quatre lieues était-elle alors regardée comme une marche forcée!

Gustave-Adolphe est peut-être celui des généraux modernes qui se rapprocha le plus de l'ordre de bataille des Romains. Il formait de ses troupes de gros bataillons quarrés sur deux ou trois lignes de huit ou dix rangs, à l'instar de l'ancien ordre légionaire. De brillants succès justifièrent la bonté de cette méthode, dans un temps où les armes à feu, encore grossières et incommodes, n'avaient été adoptées que par l'infanterie légère; mais lorsqu'elles se perfection-

nèrent, et que leur usage devint plus général, on renonça à cet ordre resserré pour s'étendre davantage, et obtenir, par ce moyen, une plus grande quantité de feux. Les généraux de Louis XIV se formaient ordinairement sur deux lignes de quatre ou six rangs chacune, l'infanterie au centre, la cavalcrie sur les ailes; ils ne conservaient d'autre réserve que quelques escadrons de cavalerie.

C'est donc dans le siècle de Louis XIV que les armes à feu, généralement adoptées, bannirent des armées l'ancien système de tactique, qui reposait presque uniquement sur l'emploi des armes de main. On rechercha un nouveau système plus convenable à la nature des nouvelles armes. Cependant l'ancienne méthode conserva encore long-temps des partisans, et le chevalier Folard, dans ses Commentaires sur Polybe, combattit en faveur des anciennes armes et de l'ancienne tactique, avec plus d'esprit et d'ardeur, il est vrai, que de jugement. Le maréchal de Saxe, lui-même, dans ses *Rêveries*, paraît regretter la phalange hérissée de piques : mais l'expérience, ce grand maître des hommes, a fait triompher le nouveau système, ébauché durant les guerres de Louis XIV, et amélioré de guerre en guerre jusqu'à nos jours.

On fit beaucoup sans doute sous le règne de ce monarque; on perfectionna les armes à feu

de toutes espèces, grosses et petites; on arma toute l'infanterie du fusil à baïonnette; on essaya une nouvelle tactique en rapport avec des armes de jet, que leur effet terrible rendait souvent décisives dans les combats; et enfin, le génie de Vauban inventa, et peut-être porta à sa dernière perfection, l'art de réduire les places par les sapes et l'artillerie.

Frédéric II, dans le cours de ses guerres, fit faire de grands progrès au nouveau système; il apprit à l'infanterie à manœuvrer avec ordre et précision, à passer de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille avec promptitude, à marcher avec ensemble, à faire des feux redoutables par leur vivacité et leur intensité, et à braver les charges de cavalerie. L'infanterie devint entre ses mains, ce qu'elle doit être, la force des armées; et la cavalerie, jusqu'alors beaucoup trop nombreuse pour le rôle qu'elle doit jouer, fut enfin réduite à des proportions convenables.

Enfin, la guerre de la révolution, cette guerre terrible dont nous avons été les témoins et les acteurs, qui, en déchaînant toutes les passions, a mis tous les peuples aux prises, qui a ensanglanté l'Europe entière pendant un quart de siècle, qui a placé sur la scène des combats des hommes d'un grand talent; cette guerre, dis-je, si fertile en événements extraordinaires, a fait faire des progrès à presque toutes les parties de

l'art militaire, et a sur-tout perfectionné le grand art des batailles.

Cependant le système de guerre, fondé sur les armes à feu, n'est pas encore fixé : l'expérience parle en faveur de plusieurs usages et de plusieurs institutions; elle en réprouve plusieurs autres; l'opinion se partage ou flotte incertaine sur quelques points; la généralité de certains faits semble établir des règles et des principes qui sont encore épars et mal tracés. Les matériaux sont immenses; il s'agit de trouver un architecte qui sache les classer, les mettre en œuvre, et élever l'édifice; il s'agit de rechercher et de puiser dans l'ancien système fondé sur les armes de main, que les Romains portèrent au plus haut degré de perfection, les principes éprouvés par le succès et le temps, applicables au système moderne fondé sur les armes à feu; il s'agit de fixer ce nouveau système d'après l'expérience des guerres du siècle dernier et de celui-ci, d'éclairer l'opinion sur quelques erreurs, de balancer les avantages et les inconvénients des différents usages, afin de choisir ce qu'il y a de mieux, de soumettre les innovations à l'examen critique de la raison, et de rassembler les règles et les principes qui résultent de l'expérience, des faits, et du raisonnement, pour en former un corps de doctrine militaire. Je vois ce qu'il faudrait faire.... je voudrais avoir la force de l'exécuter.

Puisse cet ouvrage être utile à ma patrie, en contribuant aux progrès d'un art malheureusement indispensable à l'existence des nations, aussi long-temps que notre globe sera ensanglanté par le choc de leurs passions et de leurs intérêts opposés !

CHAPITRE PREMIER.

DE LA LEVÉE DES TROUPES.

Les anciennes républiques, pour lever leurs armées, faisaient choisir par leurs magistrats, parmi les citoyens en état de porter les armes, ceux qui, d'après leur fortune et leur force physique, paraissaient les plus propres au service militaire; elles formaient ainsi, de l'élite de la nation, ces excellentes armées dont les exploits, le courage et les travaux ont retenti d'âge en âge jusqu'à nous, et causent encore notre surprise et notre admiration.

Chez les nations barbares, qui ravagèrent et conquirent l'empire romain, les armées étaient composées de tout ce qui avait la force de porter les armes. Lorsqu'elles s'établirent au milieu des peuples qu'elles avaient subjugués, elles conservèrent le même esprit guerrier; elles se cantonnèrent dans les pays conquis, en se tenant toujours prêtes à se rassembler en armes aux ordres de leurs chefs. Nous avons encore sous les yeux, en Europe, un exemple de cet état de

chose : les Turcs, après avoir conquis plusieurs nations de l'Europe, se sont cantonnés au milieu d'elles, et cette milice, nourrie et entretenue par les vaincus, se tient prête à se réunir en corps d'armée aussi souvent que l'ordonnent le grand-seigneur et les pachas, qui sont ses chefs militaires. La différence des religions est une barrière qui les sépare constamment des peuples vaincus, qu'une crainte politique les empêche d'armer pour s'en servir à la guerre.

Les anciens barbares, moins politiques ou moins fanatiques que les Turcs, adoptèrent la même religion que les peuples vaincus, et se servirent d'eux, la plupart du temps à la guerre; deux causes qui, en mélangeant les nations conquérantes et conquises, affaiblirent le gouvernement militaire imposé par les vainqueurs, et lui enlevèrent cette stabilité qu'il conserve en Turquie.

La méthode introduite par le gouvernement féodal, de lever des troupes comme un impôt établi sur les terres provenant de la couronne, dut disparaître peu-à-peu avec ce gouvernement. L'usage des armées permanentes, constamment à la disposition du prince, destinées à remplacer des levées temporaires et tumultuaires, s'établit dans toute l'Europe; et l'on soumit les villages à l'obligation de fournir annuellement un certain nombre d'hommes, pour les former et les recruter. Ces soldats ou *miliciens* (*milites*),

étaient désignés par la voie du sort sur toute la population, et allaient alimenter l'armée active, ou bien ils formaient des bataillons provinciaux pour la défense des places fortes. Ce mode de levées, connu en France sous le nom de *milice*, fut presque toujours employé par Louis XIV, pour former ses nombreuses armées, qui s'élevèrent jusqu'à quatre cents mille hommes.

On avait recours en même temps aux enrôlements volontaires, qu'on favorisait ordinairement par des primes en argent. Mais ce moyen, dont l'efficacité diminuait pendant la guerre, en raison des dangers qu'on avait à courir, justement au moment où l'état avait le plus besoin de soldats, était bien rarement suffisant pour recruter les armées en temps de guerre. On fut presque toujours obligé de suppléer par la voie de la milice, au défaut des recrues volontaires, ou engagées à prix d'argent.

D'ailleurs, les enrôlements volontaires fussent-ils suffisants, il serait sans doute avantageux de renoncer à ce mode de recrutement, ou du moins de le restreindre dans des bornes convenables, en n'engageant que des jeunes gens nationaux et bien nés. Quelque séduisant qu'il paraisse au premier aspect, parce qu'il semble soulager la société de gens inutiles, ou même nuisibles, pour les consacrer à sa défense, il est cependant réprouvé par une longue et funeste expérience, qui en a dévoilé les graves inconvé-

nients. Il avait fait de nos armées le refuge et le réceptacle des déserteurs et des étrangers de toutes les nations, de malheureux accablés sous le poids de la paresse, de la misère et des vices de toute espèce, qui dégradèrent dans l'opinion publique la plus noble de toutes les professions; et tel fut l'avilissement dans lequel tombèrent nos soldats par cette composition vicieuse, que l'honnête homme, au lieu de voir avec orgueil ses fils se consacrer à la défense de sa patrie, était réduit à rougir lorsqu'ils s'enrôlaient.

De quels moyens bas et odieux les recruteurs ne se servaient-ils pas pour attraper dans leurs filets une jeunesse inconsidérée? Mais n'agitons pas cette source impure. Ces prétendus enrôlements volontaires, qui n'étaient souvent que des piéges tendus à l'ignorance et à la simplicité, favorisaient les vices et les désordres de la société, et peuplaient nos armées de soldats sans énergie, sans amour de la patrie, et toujours prêts à déserter aux premiers revers.

Figurons-nous que les illustres guerriers de la Grèce et de Rome, la tête hors du tombeau, eussent pu voir nos armées européennes telles qu'elles étaient composées il y a vingt-cinq ans! quel eût été leur étonnement, en appercevant ce ramas de vagabonds et d'étrangers, d'hommes sans aveu, perdus de dettes et de débauches, de malheureux sans moyens d'existence, dont se recrutaient alors nos troupes! Ne se seraient-ils

pas écriés, dans leur surprise? « C'est donc ainsi « que les modernes confient leurs intérêts les « plus chers, leur liberté, leur existence politi- « que, la défense sacrée de la patrie, à ceux qui « ont le moins d'intérêt à la conservation de « l'état, à cette dernière classe, la lie de la so- « ciété, que sa misère et ses vices rendent avide « de désordres, de troubles, et de confusion! « Comment n'ont-ils pas cherché à imiter le no- « ble exemple que nous leur avions donné? « Parmi nous, tout citoyen se devait à la défense « de la patrie; mais tous n'étaient pas également « admis à remplir l'emploi honorable de soldat. « On faisait un choix, et l'on ne prenait que ceux « qui, par leur fortune et leur force physique, « inspiraient de la confiance aux magistrats. Nous « formions ainsi nos armées de l'élite de la na- « tion, et la défense de notre liberté, le plus « grand, le plus cher de tous les biens, n'était « confiée qu'à nos meilleurs citoyens. »

Les Français ont entendu les premiers cette voix des anciens, qui leur criait, que tout citoyen se doit à la défense de sa patrie. Ils ont commencé, il y a vingt-cinq ans, à consacrer en Europe, par leur exemple, ce principe qui devint la source de leurs brillants succès, jusqu'au moment où les autres peuples furent contraints, par l'intérêt de leur conservation, de l'adopter également. Ce n'est qu'alors que l'équilibre,

rompu en Europe par l'imitation d'une seule institution antique, à pu se rétablir.

Chez les anciens, les magistrats désignaient l'élite des citoyens pour composer leurs excellentes armées : mais l'austérité de ce mode d'appel qui, d'ailleurs, serait sujet dans nos monarchies à de nombreux abus, ne peut guère convenir, ni à la nature de nos gouvernements, ni à la mollesse de notre éducation, qui éloigne la classe opulente du métier pénible des armes. Lorsque les Français, au commencement de leur révolution, se virent forcés, par l'impérieuse nécessité de se défendre contre une coalition générale, d'avoir recours aux appels, pour former des armées capables de repousser leurs nombreux ennemis, la voie du sort leur parut plus juste et moins voisine des abus; ils crurent même devoir adoucir et mitiger la sévérité de leur admirable loi de la conscription, en tolérant les remplacements. C'est un adoucissement qui prive, il est vrai, nos armées de la classe la plus riche, et par conséquent la plus intéressée au soutien de l'état, mais qui était peut-être nécessaire pour ménager notre délicatesse et l'influence des gens riches.

Les Français paraissent vouloir abandonner aujourd'hui cette institution, qui fut pendant vingt-cinq ans le principe de leur gloire militaire et de leur influence en Europe. Parce qu'un

gouvernement qui abusait de tout, a abusé de la conscription, j'entends crier de toutes parts, qu'il ne faut plus de conscription; belle conclusion! J'aimerais autant qu'on me dît que, parce qu'on a abusé quelquefois de la nourriture, il faut y renoncer pour toujours, et se laisser mourir de faim.

Sachons distinguer l'abus d'une loi, de la loi même. Si la conscription nous a fourni d'excellentes armées; si des triomphes éclatants ont garanti la bonté de ce mode de recrutement; si la plupart des autres nations de l'Europe, convaincues de son excellence par une funeste expérience, l'ont imité sous différents noms; si cette institution semble nécessaire aujourd'hui pour assurer le recrutement des armées, et par conséquent l'indépendance des états, pourquoi y renoncerait-on? Mais ce mot de conscription effarouche les esprits de la multitude! Hé bien! changeons ce mot terrible; prenons-en un autre, celui de milice, par exemple, qui rappelle d'anciennes institutions, et gardons la chose qui est excellente en elle-même. Mais on s'est servi de la conscription pour faire périr des générations entières dans de folles expéditions! Hé bien! sachons prévenir les abus, en donnant des limites convenables à ce mode de recrutement. Les deux chambres arrêtent annuellement les levées d'argent nécessaires pour les dépenses de l'état; pourquoi n'arrêteraient-elles pas en même

temps les levées d'hommes nécessaires à sa défense? L'un est encore plus important que l'autre.

La première chose à examiner, c'est la quantité d'hommes qu'on peut lever annuellement et consacrer à la guerre, sans épuiser un état; car, si les consommations excèdent les reproductions, la population diminue par degrés, et l'état s'affaiblit par ses conquêtes mêmes, puisqu'il se dépeuple tout en s'agrandissant. Qu'un souverain, par exemple, dépense à la guerre cinquante mille hommes par ans, tous levés dans son royaume! Il est évident que, pour réparer cette perte immense, il faut que, parmi les mâles, le nombre des naissances excède de cinquante mille celui des morts par d'autres causes que la guerre; sinon, l'état se dépeuple et penche vers sa ruine, quels que soient ses succès militaires.

C'est donc les registres civils des naissances et des morts qu'il faut consulter pour connaître le nombre d'hommes qu'on peut consacrer à la guerre. L'excédent des naissances sur les morts, parmi les mâles, fixe la consommation qu'on peut se permettre sans affaiblir la population.

Voilà des calculs qu'on trouvera sans doute bien froids, lorsqu'il s'agit de la vie des hommes; mais, je le demande, est-ce en invoquant l'humanité que l'on obtiendra des conquérants, qu'ils restreignent les levées de troupes dans de justes bornes? Ce mot n'est-il pas vide de sens

pour eux? Au lieu de tenter inutilement de s'adresser à leur cœur, ne vaut-il pas mieux s'adresser à leur raison, en leur prouvant, par des calculs positifs, qu'au-delà d'un certain terme, la guerre ne fait que les affaiblir, en affaiblissant la population du royaume qui sert de base à leur puissance, et que l'échafaudage de leurs conquêtes s'écroule, lorsqu'il ne s'appuie plus que sur des armées qui dépérissent journellement par l'impossibilité de se recruter? C'est ce qui est arrivé à Napoléon, à la fin de sa carrière, et c'est ce qui arrivera à tous les conquérants qui, n'écoutant qu'une aveugle ambition, se jeteront dans des entreprises disproportionnées à la population de l'état qui sert de base à leur puissance.

Je sais qu'il est des circonstances critiques où toutes ces considérations doivent céder devant le salut public, et où non-seulement une partie de la jeunesse, mais la population entière doit courir aux armes, comme les Romains après la bataille de Cannes; mais ces crises politiques sont rares, de courte durée, et le danger passé, on doit bien vite abandonner ces mesures dépopulatrices pour rentrer dans des limites convenables. Il est certain qu'en général, l'intérêt d'un souverain lui défend de dépasser dans les consommations les limites que lui assigne la reproduction de l'espèce humaine, sous peine de voir son royaume se dépeupler, et de ne régner

bientôt plus que sur des tombeaux. L'exemple des Romains, qui employèrent souvent presque toute leur jeunesse à la guerre, est pour nous un exemple trompeur, puisque leurs armées n'étant pas permanentes comme les nôtres, les légionaires revenaient à Rome contribuer à la population dans l'intervalle d'une guerre à l'autre, et que d'ailleurs les étrangers, attirés par le doux attrait de la liberté et par les prérogatives du nom romain, s'établissaient en foule dans cette cité fameuse, et contribuaient à remplacer les consommations de la guerre.

Nous avions circonscrit avec raison nos levées dans la classe des jeunes célibataires. Cette classe, dégagée et libre des soucis et des inquiétudes domestiques, dans cet âge où le mouvement est un besoin, où l'impétuosité des passions aveugle sur les dangers, ne craint pas de se livrer aux fracas et aux périls de la guerre. Les Romains choisissaient leurs légionaires parmi les citoyens mariés ou non, depuis dix-sept jusqu'à quarante-six ans. Le mode d'élection qu'ils avaient adopté leur permettait de laisser une grande latitude aux magistrats, qui sans doute évitaient d'enlever les jeunes gens trop faibles pour porter les armes, et les hommes mariés nécessaires à l'existence de leur famille. Nous ne pouvons pas les imiter; car l'aveugle sort, qui remplace parmi nous les magistrats pour désigner les soldats, peut atteindre l'homme faible,

comme l'homme fort, l'homme indispensable à la subsistance de sa famille, comme l'inutile célibataire. Le seul moyen de prévenir ces méprises, ou du moins de les rendre moins fréquentes, c'est de ne soumettre à son empire que la classe la plus propre à la guerre, celle de vingt à vingt et un ans. L'expérience a prouvé que les individus de cette classe, sont en général assez robustes pour soutenir les fatigues de la guerre, et assez jeunes pour s'habituer facilement à la vie des camps, si différente de la vie civile, et pour se plier aisément à la discipline militaire.

Il se présente une question importante à examiner; c'est de savoir jusqu'à quel âge il est convenable au bien des armées et de l'état de retenir les soldats sous les drapeaux. Vers l'âge de trente ans, lorsque l'homme a fini son accroissement, ses membres commencent à perdre leur souplesse; il devient bientôt lourd, pesant; le mouvement cesse de lui être agréable; l'effervescence de la jeunesse, qui lui faisait trouver des charmes dans la vie errante et variée du militaire, se calme par degrés pour faire place à des idées de repos et de tranquillité; dès-lors, le soldat, qui ne se livre plus qu'à regret à ses exercices, fait mal un métier qu'il cesse de faire avec plaisir, à moins que des idées d'ambition et d'avancement ne viennent le stimuler; mais ces idées ne peuvent germer que dans la tête du

plus petit nombre. C'est donc non loin de ce terme qu'il faut borner la carrière militaire.

Le soldat, en servant dix ans, depuis vingt jusqu'à trente, consacre à la guerre la période de sa vie qui y est la plus propre. En supposant qu'il faille deux ans pour l'aguerrir et le plier à tous les détails de la milice, l'armée jouira de ses services, dans sa force physique et morale, pendant huit ans. Au-delà de ce terme, son corps, usé et cassé par les fatigues, les blessures et les travaux, demande un genre de vie plus tranquille et moins pénible.

D'ailleurs, il est important pour la population, pour la tranquillité publique, et pour le bonheur de ces braves vétérans, que l'époque de leur retraite soit dans un âge qui leur permette de suivre une nouvelle carrière, et de passer du service de Mars à celui de Vénus, par des mariages contractés à une des époques les plus convenables de la vie.

Les Romains, il est vrai, n'étaient exempts du service militaire qu'après vingt campagnes; mais leur position était fort différente, tant que leurs armées ne furent point permanentes, puisqu'ils ne passaient qu'une partie de l'année dans les camps. Lorsque leur service devint continu sous les empereurs, sa durée fut réduite à seize ans au lieu de vingt.

On tomberait dans d'autres inconvénients, en

fixant la durée du service militaire à moins de dix ans à cinq ans, par exemple, comme elle était déterminée dans la loi de la conscription, par une disposition que l'intérêt et le besoin des armées n'ont jamais permis d'observer. Les congés délivrés à cinq ans de service priveraient les corps de leurs meilleurs soldats au moment où ils sont instruits, aguerris et endurcis aux fatigues de la guerre, pour les remplacer par des soldats novices et ignorants. Qu'on ne pense pas que ces congés précoces, évidemment contraires aux intérêts de l'armée, fussent davantage dans ceux de la population. En renouvelant les armées par cinquièmes, au lieu de les renouveler par dixièmes, on serait obligé d'y appeler chaque année le double de recrues. C'est ce premier départ qui afflige les familles, et qui fatigue les jeunes gens, en interrompant le cours de leurs occupations ordinaires pour les livrer à l'existence militaire, et non pas la nécessité de passer aux armées quelques années de plus. Lorsque les jeunes gens sont pliés et habitués à la vie des camps, ils la mènent sans répugnance, et même avec plaisir, tant que leur jeunesse leur permet d'en soutenir les fatigues. Nous sommes tous gouvernés par l'influence de l'habitude, et c'est le passage d'un genre de vie à un autre qui est désagréable, et non pas la nécessité de nous y livrer pendant dix ans au lieu de cinq.

Je voudrais que les congés fussent religieuse-

ment délivrés après dix ans de service, et que la guerre même ne fût pas un prétexte pour en suspendre l'expédition. Qu'on ne délivre pas de congé en temps de guerre, lorsque la durée du service est fort limitée, je le conçois : on y est peut-être contraint par la nécessité de conserver de bons soldats sous les drapeaux. Mais, lorsque cette durée est de dix ans, les congés n'atteignent plus que des hommes usés et affaiblis par leurs blessures et de longues fatigues, qui n'aspirent qu'au repos : ces hommes ne seraient plus qu'une faible ressource pour la guerre.

D'ailleurs, n'est-il pas juste d'épargner à ces braves vétérans l'ennui de n'appercevoir d'autre terme à leurs dangers et à leurs travaux, que la mort? Contentons-nous du sacrifice de leur jeunesse, et laissons-les jouir, dans leur vieillesse, de cette tranquillité qu'ils nous assurèrent longtemps au prix de leur sang. Ne leur refusons pas des congés après dix ans de milice; et qu'alors la reconnaissance nous fasse un devoir de leur assurer des moyens d'existence par des pensions proportionnées à leurs services. L'exemple de ces récompenses nationales stimulera la jeunesse au métier des armes; et qu'on ne craigne pas que le trésor public se trouve dans l'impossibilité d'acquitter ces dettes de la reconnaissance nationale, car elles ne seront pas nombreuses. Combien peu de soldats parviendront au terme de dix ans, fixé pour leur carrière mili-

taire, au travers des hasards et des dangers de la guerre, et des maladies engendrées par les fatigues et les privations de toute espèce! On peut calculer qu'il en restera à peine un quart.

Les Anglais, le peuple du monde qui a les meilleures institutions civiles et militaires, forment de leurs premières levées, des troupes de réserve qui ne se rassemblent qu'à certaines époques pour s'exercer, et qui ne sont soldées que lorsqu'elles sont rassemblées : les troupes actives puisent dans cette milice les hommes nécessaires pour se recruter. Les Français ont aussi formé pendant long-temps une milice désignée par la voie du sort; mais qui différait de celle des Anglais, en ce qu'on s'en servait rarement pour recruter les troupes de ligne.

Une milice en réserve, formée par des appels annuels sur la classe des jeunes gens qui atteignent leur vingtième année, destinée à renforcer les troupes actives en temps de guerre, et à les recruter en tous temps, serait pour la France d'un avantage immense. Les jeunes gens, rassemblés par arrondissement à certaines époques, lorsque les travaux de la campagne sont le moins pressants, formeraient des cohortes momentanées où ils commenceraient à s'exercer et à s'habituer à la vie militaire. L'armée de ligne, alimentée annuellement par une portion de cette réserve désignée par le sort, ne recevrait plus que des soldats instruits et disciplinés; et, lors-

6.

que la guerre éclate, la réserve entière se tiendrait prête à marcher au premier signal, pour aller renforcer les troupes actives en s'incorporant dans leurs cadres. On doublerait ainsi les forces militaires d'un état en temps de guerre, sans fatiguer la population, avec un léger surcroît de dépense en temps de paix; car la réserve ne serait soldée que durant ses rassemblements, et tout le reste du temps, les soldats seraient rendus à leurs travaux. Ce système, qui s'étend et se resserre à volonté, se prête avec facilité à l'augmentation de troupes exigée par l'état de guerre, à l'économie recherchée dans l'état de paix. Rien n'est plus dans l'intérêt de la population et des finances d'un état, que de n'avoir à entretenir habituellement que la moitié des troupes qu'il peut opposer à ses ennemis.

A Rome, tous les citoyens en état de porter les armes, qui n'avaient point accompli vingt campagnes, formaient une réserve qui s'exerçait journellement au Champ-de-Mars, sous les yeux des magistrats. La ville entière n'était qu'un camp d'exercice, et c'est ce qui explique cette étonnante facilité qu'on avait de lever des légions prêtes à se battre dès le lendemain de leur formation. Mais les peuples modernes, moins passionnés pour la guerre, moins avides d'exercices, ont besoin d'être stimulés par des institutions qui forcent la classe destinée à re-

cruter et à renforcer l'armée active, à se livrer aux exercices militaires : c'est là l'objet des réserves que nous proposons.

Dans un vaste état, les habitudes et le caractère des habitants ne sont pas par-tout les mêmes; ils varient suivant les provinces, et conviennent plus ou moins aux différentes armes. Rien de plus important que de saisir ces nuances, afin d'assigner les recrues d'un pays à l'arme pour laquelle elles sont le plus propres. Il est des provinces, par exemple, telles que la Lorraine et l'Alsace, dont les habitants montent beaucoup à cheval, et ne se servent que de chevaux pour l'agriculture : les jeunes gens de ces contrées, élevés au milieu des chevaux, s'attachent à ces animaux, apprennent à les panser, et l'usage journalier de les monter à cru dès leur enfance, leur donne plus de souplesse, de hardiesse, et d'à-plomb, que plusieurs années de leçons d'équitation. Ce sont ces pays qu'il est important de réserver exclusivement pour le recrutement de la cavalerie; car, si on prenait pour cette arme des jeunes gens qui n'eussent aucune habitude du cheval, leur éducation exigerait plusieurs années pour les transformer en cavaliers adroits; au lieu qu'en suivant la méthode que je propose, la cavalerie se formera plus promptement encore que l'infanterie, parce qu'elle exige moins de précision dans ses mouvements et dans ses manœuvres.

Le service de l'infanterie légère demande des jeunes gens vifs, intelligents, lestes, nerveux, et légers à la course, tels qu'on les trouve dans le midi de la France. Les pays septentrionaux, au contraire, produisent des hommes robustes, patients, flegmatiques, fermes et inébranlables à leur poste, qualités précieuses pour l'infanterie de ligne.

Le climat et les aliments ont une grande influence sur le physique et sur le moral des hommes : les habitants du nord, engourdis par les frimas, engraissés par la bière, ont le corps gros et lourd, l'humeur patiente et flegmatique, et l'imagination paresseuse. Ceux du midi, animés par la double chaleur du climat et du vin, ont le corps sec et maigre, mais nerveux, l'imagination vive, et l'humeur inconstante. Cette différence dans leur organisation en établit une très-grande dans leurs qualités pour la guerre. Les premiers, habitués à une vie dure au milieu de leurs affreux climats, où ils vivent de privations, doués d'une constance et d'une patience à toute épreuve, soutiennent les travaux et les fatigues de la guerre sans proférer de plainte, sont impassibles aux coups de la fortune, et obéissent machinalement sans aucune réflexion ; mais froids, apathiques et lents, ils soutiennent difficilement les marches rapides, et sont peu propres aux attaques brusques et aux saillies de l'audace. Les seconds, vifs et

agiles, susceptibles d'enthousiasme et d'élan, marchent rapidement en avant, courent sur l'ennemi, et se précipitent au milieu des périls. Rien de plus redoutable que leur première impulsion; mais ce premier feu se calme bientôt; un long danger les dégoûte; de longs travaux les impatientent; la vie rude des camps, qui ne leur offre aucune des douceurs auxquelles ils sont accoutumés, leur paraît insupportable; les marches rétrogrades les découragent; si le succès les enflamme, le moindre revers les abat; indociles et inconstants, ils n'obéissent que difficilement au frein de la discipline.

Il ne m'appartient pas de décider entre ces deux espèces d'hommes quelle est la plus propre à la guerre. Cette question d'ailleurs serait assez oiseuse, puisque les souverains, n'ayant pas ordinairement le choix de lever leurs troupes dans le nord ou dans le midi, sont obligés de les prendre indistinctement dans tous les pays de leur domination. Je veux seulement conclure de ces observations sur les variétés de l'espèce humaine, que la guerre ne doit pas se faire de la même manière avec des troupes septentrionales ou des troupes méridionales. Les premières doivent se mouvoir et se conduire avec ordre et précision, d'une manière lente, réglée et uniforme. Avec les secondes, il faut marcher rapidement, attaquer brusquement, et se livrer à toutes les saillies de l'audace. Celles-ci, vives et

fougueuses, supportent impatiemment le feu de l'ennemi, et s'assujétissent difficilement à la défense d'une position ; si on ne les fait marcher en avant, elles cèdent bientôt du terrain, ce qui les rend plus propres aux combats offensifs qu'aux combats défensifs. Celles-là, tranquilles et calmes, préfèrent d'attendre froidement leur ennemi, plutôt que d'aller au-devant de lui, et elles restent inébranlables sous son feu, ce qui les rend plus propres aux combats défensifs qu'aux combats offensifs. L'obéissance passive est la première vertu des soldats septentrionaux ; mais pour tirer parti des méridionaux, il ne suffit pas de commander, il faut savoir de plus émouvoir leur imagination et parler à leur esprit, ce qui les rend beaucoup plus difficiles à conduire. Avec les uns, on fait des conquêtes lentes, il est vrai, mais stables. Avec les autres, on peut se promettre des succès prompts et brillants, mais peu solides ; le moindre revers les décourage, et tout l'édifice de leurs conquêtes s'écroule au premier caprice de la fortune : et qui peut se flatter de fixer longtemps cette volage déesse !

CHAPITRE II.

DE L'ORGANISATION LÉGIONAIRE.

Les levées ne donnent qu'une multitude confuse, incapable de se mouvoir avec ordre, et de prendre les formes convenables à la marche ou au combat, jusqu'à ce qu'on les ait divisées, subdivisées, et classées dans de justes proportions. Il s'agit de former de ces éléments un corps dont tous les membres puissent obéir subitement aux mouvements qu'on veut leur imprimer, et rendre les services qu'on se propose d'en obtenir; c'est ce que nous entendons par organisation d'armée. Iphicrate, l'athénien, comparait un corps d'armée au corps humain, dont le général en chef serait la tête, les officiers les nerfs, l'infanterie de ligne, ou corps de bataille, le buste, la cavalerie les pieds, et l'infanterie légère, les mains. Quoique cette comparaison ne soit pas parfaitement juste, elle peut cependant servir à nous donner une première idée du genre de service des différentes armes, et sur-tout de l'o-

béissance de toutes les parties à une volonté unique.

Mais, pour organiser cette multitude confuse, et la transformer en une armée dont toutes les parties soient mues par une seule volonté, comme les membres de notre corps, il ne suffit pas de lui donner un chef unique; car un seul homme ne peut avoir d'action immédiate que sur un petit nombre. Il faut donner à ce chef des agens intermédiaires, pour faire exécuter ses ordres à de certaines portions de troupes, qui elles-mêmes soient divisées en plusieurs parties dirigées par d'autres agents, et ainsi de suite, jusqu'aux plus petites subdivisions. Le général parvient, de cette manière, à communiquer par degrés sa volonté aux derniers soldats, et à les faire agir comme il l'entend. C'est ainsi que, dans une machine compliquée, la roue motrice, qui ne peut communiquer immédiatement son mouvement qu'à un petit nombre de roues, en fait cependant mouvoir des milliers par des rouages intermédiaires.

Les Romains sont les maîtres de tous les peuples dans le grand art de l'organisation des armées, cet art qui nous apprend à diriger avec ensemble et précision, et à faire concourir à nos desseins toutes les forces partielles d'une multitude immense. Nous avons vu qu'éclairés par l'expérience ils avaient adopté, pour l'organisation de leurs troupes, trois divisions principales:

la cohorte, la légion, et l'armée consulaire. Je me propose ici, en comparant la formation de leurs cohortes et de leurs légions avec celle de nos bataillons et de nos régiments, de faire sentir l'immense supériorité de l'ancienne sur la moderne, et l'importance d'imiter leur admirable organisation légionaire, autant que le permet la différence de nos armes. Quant à la formation des corps d'armée, je n'en parlerai que plus tard.

La cohorte était l'unité dans les batailles des Romains; c'est-à-dire que c'était une masse d'hommes qui combattaient, marchaient, et agissaient ensemble à la voix d'un chef. On se rappellera qu'elle était d'environ quatre cent quatre-vingts hommes, divisés en trois manipules, dont chacun était composé de cent vingt légionaires de ligne, destinés à combattre en rang et de pied ferme, et de quarante vélites, troupe légère chargée de reconnaître, d'escarmoucher, et de poursuivre.

Nos bataillons ont remplacé les cohortes romaines, comme unités dans les batailles; leur force, qui n'a jamais été déterminée d'après des principes fixes, a varié depuis trois cents jusqu'à mille hommes. Aujourd'hui l'usage, fondé sur l'expérience, veut qu'on leur donne de six à huit cents hommes : mais, ce qui a varié encore plus que leur force, c'est le nombre des compagnies dont on les a composés, qu'on a augmenté ou

diminué, sans se rattacher à aucun principe. On a composé les bataillons au hasard, tantôt de quatre, tantôt de six, tantôt de huit, tantôt de neuf, tantôt de dix compagnies, de cinquante, cent, et même deux cents hommes, suivant le caprice du moment.

Louis XIV fit choisir six hommes d'élite par bataillon, pour lancer les grenades dans les siéges, si fréquents sous son règne. Cet essai fit sentir l'importance d'avoir des soldats d'élite, pour servir d'exemple et de modèle au reste du bataillon; on étendit cette institution, et l'on forma de ces *grenadiers* une compagnie d'élite, qui se rendit plus utile encore dans la guerre de campagne que dans la guerre de siéges. Mais, au lieu de faire de la grenade la récompense du mérite et de la valeur, nos chefs de bataillon, trop souvent guidés par une vanité puérile, qui sacrifie des intérêts réels à une vaine ostentation, la donnèrent aux soldats les plus grands; comme si le courage se mesurait à la taille! Une haute stature n'est un garant ni de la bravoure ni de la force physique; elle n'en impose point à un ennemi aguerri. Les Romains, quoique petits, bravaient hardiment la taille gigantesque des Gaulois et des Germains.

La guerre de la révolution a introduit l'usage dans les bataillons français d'une seconde compagnie d'élite, composée des hommes les plus

petits : cette innovation a du moins le mérite de corriger le préjugé qui flétrit les petites tailles dans l'opinion des militaires. D'ailleurs, les petits hommes, ordinairement fort lestes et fort légers, paraissent très-propres au métier de troupes légères, auquel on destine cette compagnie de *voltigeurs*.

Mais le plus grand vice de nos bataillons, c'est de n'avoir qu'une seule espèce d'infanterie. Autrefois nous en avions de deux espèces : les piquiers, qui combattaient de pied ferme, et les arquebusiers, destinés à tirailler. Lorsque l'infanterie de ligne et l'infanterie légère eurent également adopté le fusil, cette similitude des armes conduisit par degrés à confondre ces deux espèces de troupes, dont le service est cependant fort différent. Tous les fantassins reçurent la même éducation, et furent exercés aux mouvements et aux manœuvres régulieres de ligne. Dès-lors il n'y eut plus d'infanterie légère; car je ne regarde pas comme telle ces bataillons qui parmi nous portent encore ce nom, puisqu'ils sont non-seulement armés, mais encore instruits et exercés comme le reste de l'infanterie. Ils n'ont de *léger* que le nom; pour tout le reste, c'est de l'infanterie de ligne.

Cependant, en temps de guerre, on éprouve l'indispensable nécessité de couvrir de tirailleurs le front d'un bataillon, pour éloigner ceux de l'ennemi dans un combat, et d'éclairer les co-

lonnes dans les marches, par des troupes éparses qui puissent battre et fouiller le pays ; de sorte qu'on se trouve obligé de consacrer dans chaque bataillon une compagnie de ligne, ou bien de tirer de chaque compagnie un certain nombre de soldats, pour faire le métier de troupes légères. Mais ces soldats ne peuvent faire que fort mal un métier qu'ils n'ont point appris, et auquel on ne les a jamais exercés. D'ailleurs qu'arrive-t-il ? c'est que les mêmes soldats, placés tantôt en ligne, tantôt en tirailleurs, reçoivent de leurs officiers des instructions opposées qui confondent et bouleversent toutes leurs idées. En ligne, on leur dit de rester constamment dans leurs rangs, inébranlables à leur poste ; en tirailleurs, au contraire, on leur crie de se disperser de tous côtés, et de se retirer devant l'ennemi sans jamais l'attendre. C'est ainsi que nous gâtons nos soldats de ligne par le métier de tirailleurs, en les accoutumant à quitter leurs rangs, et que l'habitude de manœuvrer en ligne les rend lourds, pesants et maladroits pour le service de troupes légères. La multitude n'a qu'une sphère d'intelligence fort circonscrite, et lorsqu'on lui demande des choses différentes, elle les confond, et ne les exécute qu'imparfaitement et à contre-temps. En général, veut-on réussir dans un art quelconque, il faut s'y livrer exclusivement ; mais si l'on s'adonne à plusieurs à-la-fois, on n'obtient jamais qu'un succès médiocre.

Je pourrais invoquer l'expérience à l'appui de cette assertion : combien de fois n'avons-nous pas vu nos bataillons se débander pour courir en désordre sur l'ennemi en retraite, et se faire ramener ensuite et mettre en fuite par une poignée de troupes en ordre! Combien de fois n'avons-nous pas vu nos généraux perdre toute la force qui naît de l'ensemble et de l'union, en laissant disperser successivement toutes leurs troupes en tirailleurs! Voyez nos meilleures troupes de ligne, nos grenadiers par exemple, en tirailleurs! Ces soldats, si braves en ligne, sont lourds, pesants, maladroits, timides même pour un métier qui leur est étranger; ils ne savent ni avancer, ni reculer, ni poursuivre l'ennemi, ni l'éviter. Qu'un peloton de cavalerie fonde sur eux, ils ne savent ni se sauver pour lui échapper, ni s'agglomérer pour lui résister, et ils se laissent tailler en pièces sans défense. Ayons deux espèces d'infanterie, et nous éviterons tous ces accidents. L'une contractera l'habitude de ne jamais se débander, afin d'arrêter, sans s'ébranler, la marche de l'infanterie de l'ennemi, et de soutenir, comme un mur, le choc de sa cavalerie; l'autre se rendra propre au service difficile et important de troupes légères, en s'exerçant à tous les mouvements rapides et irréguliers, et en acquérant toute l'adresse et la célérité qu'exige ce genre de service.

Le défaut de n'avoir qu'une espèce d'infan-

terie s'est fait sentir vivement dans le cours de la guerre de la révolution. Nous avons tenté d'y remédier par l'institution d'une compagnie de voltigeurs dans chaque bataillon. Cet essai a obtenu un grand succès, et l'expérience l'a signalé comme une idée heureuse dont se sont emparés plusieurs peuples de l'Europe; et cependant il est resté fort imparfait, puisque les voltigeurs, non-seulement sont armés et équipés de la même manière que les soldats de ligne, mais qu'ils manœuvrent avec eux, et reçoivent la même éducation. Si cette ébauche d'infanterie légère, toute imparfaite qu'elle est, a déja été fort utile à nos armées, quels résultats n'avons-nous pas le droit d'en attendre lorsqu'elle sera perfectionnée, et que nos voltigeurs, entièrement affranchis du service de ligne, seront exclusivement consacrés et exercés au service léger?

Voici de quelle manière je compose mon bataillon, que je nomme cohorte, pour rappeler que j'ai en vue l'organisation romaine. La cohorte en bataille n'a d'autre division naturelle que celle des rangs; j'adopte donc cette division, consacrée par l'exemple de l'ancienne légion romaine, et je fais de chaque rang une compagnie de ligne; ce qui me donne trois compagnies de ligne par cohorte, puisque nous nous formons en bataille sur trois rangs. La première compagnie, composée de soldats choisis, non pas à la taille, mais parmi les plus braves, les plus instruits et les

plus aguerris, formera le premier rang, qui est le plus exposé, et qui doit servir d'exemple aux autres : je lui conserve le beau nom de grenadiers, illustré par tant d'exploits, et qui rappelle des souvenirs si glorieux. La seconde compagnie, formée par un second choix, sera placée au troisième rang; et enfin, la troisième compagnie, composée des soldats les plus novices et les moins braves, encadrée au second rang, entre deux rangs d'élite, sera contrainte de faire son devoir.

Les soldats des compagnies les plus élevées jouiront d'une solde plus forte et de certaines marques distinctives; ce qui stimulera leur intérêt et leur amour-propre, pour passer d'une classe inférieure à une classe supérieure. Les grenadiers, par exemple, conserveraient les épaulettes rouges, que l'usage a consacrées parmi nous comme les interprètes brillants du courage; la seconde compagnie serait distinguée par des épaulettes blanches; et, enfin, la troisième compagnie serait privée de toute marque distinctive. Le desir d'obtenir des épaulettes blanches ou rouges, en passant à une classe supérieure, ou la crainte d'être dégradés en les perdant par une lâcheté, aiguisera le courage des légionaires; car l'amour-propre et la vanité sont de puissants ressorts pour faire agir les hommes. Voyez l'exemple de nos grenadiers actuels! Ils sont choisis plutôt à la taille qu'au courage, et cependant ils affrontent la mort avec plus d'ardeur que les autres

troupes. Pourquoi cette différence? c'est qu'ils ont l'honneur de porter des marques distinctives. L'appât d'un morceau de laine rouge fait courir à la mort; tel est le cœur humain!

Le nombre des compagnies, tellement arbitraire dans nos bataillons, où elles sont placées par section, qu'il a varié sans cesse et sans raison, se trouve du moins fixé ici sur un principe, le nombre des rangs de notre ordre de bataille. Cette organisation nous donne l'immense avantage de placer nos meilleurs soldats au premier rang, où ils donnent l'exemple du courage aux autres, qu'ils dérobent en partie au danger en les couvrant de leurs corps, et d'encadrer nos soldats novices entre deux rangs de bons soldats, où ils sont obligés, quelle que soit leur peur, d'imiter les braves qui les précèdent et qui les suivent, sans pouvoir s'échapper. Avec quelle facilité elle se prête à toutes les combinaisons et à tous les besoins de la guerre! Veut-on exécuter les feux de rang, dont je démontrerai l'excellence par la suite, elle les rend faciles; tandis qu'ils sont presque impossibles dans notre organisation par section. S'agit-il de former un corps d'élite sans diminuer le front de bataille d'une ligne, pour le porter sur la droite ou sur la gauche de l'ennemi, ou pour forcer un défilé en colonne, on prend les premiers rangs ou compagnies des cohortes, qu'on réunit ensemble, tandis que les deux autres rangs continuent leur feu sur le

même front. Veut-on dérober ce mouvement à l'ennemi, alors on retire le troisième rang au lieu du premier. La formation par rang offre encore l'avantage précieux de procurer plus d'ensemble dans la marche en bataille, plus d'uniformité dans la marche en colonne, que la formation par sections.

Outre ces trois compagnies de ligne, nous organiserons une quatrième compagnie de troupes légères, à laquelle nous conserverons le nom de voltigeurs, qui désigne fort bien leur genre de service : car il est certain qu'il faut créer deux espèces d'infanterie, l'une formant des masses ou des lignes pour soutenir le choc et l'effort de la bataille, et renverser l'ennemi, et l'autre pour le reconnaître, le harceler, et le poursuivre; c'est une vérité incontestable pour quiconque a fait la guerre. Ces deux genres de service n'ayant rien de commun, exigent que les soldats qu'on leur destine reçoivent une éducation fort différente. On doit apprendre aux uns à conserver leur rang, à manœuvrer régulièrement et avec ensemble, et à combattre de pied ferme. Les autres doivent être exercés à courir, sauter, nager, se disperser de tous côtés, ou se pelotonner rapidement; à combattre isolément et de loin, et à éviter l'ennemi. La stabilité et la solidité doivent être le partage des uns, la vivacité et la célérité celui des autres. Gardons-nous donc de confondre ces deux espèces de troupes, lors même qu'il serait

démontré qu'elles doivent être armées à-peu-près de la même manière.

Il est important de marier les troupes légères aux troupes de ligne dans une même cohorte, au lieu d'en faire des corps particuliers, parce qu'elles n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont soutenues par des lignes ou des colonnes, auprès desquelles elles puissent se réfugier dès qu'elles sont pressées par l'ennemi, et dont elles ne doivent, par conséquent, pas trop s'éloigner. Mais si on en formait des bandes isolées, indépendantes du chef de cohorte, leurs mouvements cesseraient d'être d'accord avec ceux de la ligne; elles s'éloigneraient des masses destinées à les soutenir, voudraient agir seules, et ces troupes, sans consistance, seraient promptement mises en déroute, ou taillées en pièces par la cavalerie. Les troupes de ligne, de leur côté, se trouveraient dégarnies de tirailleurs, et les réclameraient en vain au moment où ils deviennent nécessaires pour harceler et poursuivre l'ennemi. Les troupes légères sont nécessaires à la cohorte, comme les mains au corps humain, pour atteindre et saisir de loin.

On m'objectera, sans doute, qu'il faut envoyer des bandes de tirailleurs sans troupes de ligne, dans les bois et dans les pays fourrés; je ne le crois pas. Cette méthode vicieuse est celle des mauvais généraux, qui, ne sachant prendre aucune disposition, envoient successivement des

bataillons entiers en tirailleurs, sans doute pour se délivrer du poids du commandement. Qu'on fasse pénétrer dans le bois quelques troupes de ligne, par compagnie ou demi-compagnie, si on ne le peut par bataillon, et ces nuées de tirailleurs épars, sans consistance, puisqu'ils ne sont soutenus par aucune masse, seront bien vîte chassés. C'est ce que j'ai vu pratiquer avec succès au général Moreau, à la bataille d'Hohenlinden. Les Autrichiens étaient parvenus à repousser plusieurs bataillons de tirailleurs, d'un bois où s'appuyait la droite de son centre. Il était de la plus grande importance de reprendre ce bois occupé par une multitude d'ennemis épars en tirailleurs. Le général Moreau le fait attaquer, non par des bataillons entiers qui n'auraient pu y pénétrer, mais par des compagnies isolées. Chacune formait une petite colonne qui circulait facilement au travers du bois, en faisaient reculer devant elle les tirailleurs ennemis, qui furent chassés de cette manière en un moment.

Je reviens à mon organisation : la compagnie de troupes légères sera composée de soldats choisis parmi les plus lestes, les plus légers et les plus intelligents. Ils n'entreront jamais en ligne avec le reste de la cohorte, et ils recevront une éducation particulière, analogue à leur genre de service. On les exercera à courir, sauter, nager, et leurs armes, ainsi que leur équipement, différeront de ceux de l'infanterie de

ligne, comme je l'expliquerai par la suite. On les distinguera des autres compagnies, par des épaulettes vertes : en général, le vert doit être la couleur affectée aux troupes légères, afin que les tirailleurs, à la faveur d'une couleur semblable à celle de la campagne, puissent se dérober plus facilement à la vue de l'ennemi.

Cherchons maintenant à déterminer la force des cohortes, d'après le but de leur création, de partager l'armée en petits corps, en état de se mouvoir instantanément, et de prendre toutes les formes convenables à la marche et au combat, chacun à la voix de son chef. Il est donc indispensable que tous les soldats puissent entendre cette voix, au milieu même du tumulte des armes, et que par conséquent, les extrémités de la cohorte développée en bataille, ne s'étendent pas au-delà de la portée d'une voix ordinaire. Or, cette portée n'étant guère que de cinquante à soixante toises, la force de la cohorte doit être limitée, de manière que l'étendue de son front de bataille n'excède pas cet espace. Nous nous rangeons sur trois rangs, et nos soldats occupent de vingt à vingt-deux pouces dans le rang ; ainsi, cet espace de soixante toises contiendra cinq cent soixante-dix hommes. Telle sera donc la force de la cohorte en troupes de ligne, ce qui donnera cent quatre-vingt-dix hommes pour la force d'une compagnie ou rang. A ce nombre, on doit ajouter la compagnie de

troupes légères, qui n'augmente pas l'étendue de la ligne de bataille, puisqu'elle n'en fait pas partie.

La force de cette compagnie doit être déterminée d'après la quantité de tirailleurs nécessaires, pour garnir le front et les flancs de la cohorte en bataille. Ils ne peuvent pas être espacés à moins de trois pieds, quelque favorable que soit le terrain à ce genre de troupes, sans se gêner mutuellement, et sans courir les risques de se tirer les uns sur les autres; ainsi, les soixante toises du front de la cohorte recevront cent vingt tirailleurs; on en pelotonnera de plus, trente-cinq sur chaque flanc, afin de garnir les espaces des cohortes entre elles, et de remplacer les tirailleurs blessés ou fatigués; ce qui portera la force de cette compagnie à cent quatre-vingt-dix hommes, comme celles de ligne. Je sais que les pays ouverts exigent moins de fantassins légers; mais comme le service de ces soldats est très-fatigant, et se prolonge quelquefois toute la journée, il paraît convenable d'en tenir une partie en réserve, pour relever l'autre partie après quelques heures de feu: d'ailleurs, l'infanterie légère placée aux avant-gardes, aux avant-postes, entremêlée avec la cavalerie, doit être assez nombreuse pour suffire à tous ces genres de services.

La force totale de notre cohorte sera donc de sept cent soixante hommes, dont les trois quarts

de fantassins de ligne, et un quart de fantassins légers. Cette proportion de deux armes est à-peu-près celle qu'avaient adoptée les Romains, à l'époque la plus florissante de leur milice. Leur cohorte était un peu moins nombreuse, il est vrai, que la nôtre; mais l'expérience a prouvé qu'on pouvait sans inconvénient l'augmenter, et qu'un corps de sept à huit cents hommes n'était pas trop considérable pour se plier facilement et promptement à toutes les formes convenables à la marche et au combat, et pour être surveillé et discipliné par un seul chef, aidé d'une quantité suffisante d'officiers particuliers. Ne multiplions pas sans nécessité ces corps élémentaires de nos armées, en les faisant trop faibles, si nous voulons simplifier les combinaisons, et éviter le désordre et la confusion sur le champ de bataille; et donnons-leur autant de force et de consistance que nous pourrons, sans nuire à la rapidité de leurs manœuvres et de leurs mouvements.

Il est évident que la multitude des cohortes nécessaires pour former une armée ordinaire, et l'étendue de l'espace qu'elles occupent en bataille, ne permettent pas au général en chef de les surveiller toutes en même temps, de leur donner des ordres directs, de les ranger et de les placer lui-même dans un combat subit et imprévu, et de les embrasser toutes d'un seul coup-d'œil sur le champ de bataille. Ses facultés physiques ne

lui suffiraient pas, et le temps lui manquerait pour disposer convenablement, suivant le terrain et les circonstances du moment, cette multitude de petits corps isolés, pour les faire soutenir entre eux, et pour remédier à propos aux accidents des combats. Que son champ de bataille ait une lieue d'étendue; il ne pourra point appercevoir ce qui se passe à sa droite et à sa gauche, et les cohortes qui échappent à sa vue se verront attaquées successivement, sans recevoir les ordres convenables pour mettre de l'ensemble dans leur défense. En un moment, avant qu'il ait le temps d'être instruit de ce qui s'y passe, et de s'y transporter, le désordre et la confusion, préludes des défaites, régneront parmi ces petits corps épars, isolés, et incertains de leurs mouvements, comme des navires sans boussole. Ces observations, l'exemple des anciens, et notre propre expérience, font sentir la nécessité de partager les armées en plusieurs divisions, appelées légions par les Romains, qui réunissent un certain nombre de cohortes, sous les ordres d'un chef capable de remplacer le général en chef, et de le suppléer pour toutes les dispositions de détails, de parer aux accidents exigeant un prompt remède, d'agir suivant l'empire des circonstances du moment, et de saisir l'occasion favorable.

C'est sans doute un Dieu qui inspira la légion aux Romains! s'écrie Végèce, dans son enthou-

siasme, à la vue du mélange et du jeu admirable des différentes armes, des justes proportions et de l'harmonie de toutes les parties de ces petits corps d'armée, instruments de leur gloire et de leur fortune militaire.

La légion, composée de dix cohortes et de trois cents cavaliers, renfermait dans son sein, dans de justes proportions, de l'infanterie de ligne pour soutenir le choc et l'effort de la bataille, de l'infanterie légère pour reconnaître, harceler et poursuivre l'ennemi, de la cavalerie pour protéger les ailes, éclairer la marche, achever la déroute, poursuivre les fuyards et profiter de la victoire; ainsi que des administrations, des bagages, des machines, et en général, tout ce qui était nécessaire pour la guerre. C'était, en un mot, une petite armée en état de se suffire à elle-même dans toutes les circonstances. Tel fut l'artifice admirable de l'organisation légionaire, que les mêmes troupes ne pouvant pas réunir la légèreté et la vélocité avec la solidité, on parvint cependant à procurer toutes ces qualités à ce corps, par un heureux mélange des différentes armes.

Les modernes, au lieu de copier exactement ce modèle, dont la perfection était garantie par une longue expérience et de nombreux succès, formèrent des divisions d'armées, qui n'étaient fondées sur aucun bon principe. François Ier essaya, il est vrai, d'imiter la légion romaine, en

réunissant plusieurs bandes de fantassins en un seul corps; mais cet ouvrage, resté imparfait entre les mains de ce prince, ne fut qu'une ébauche inutile aux progrès de l'art. On forma ensuite des régiments partagés en deux ou trois bataillons, organisation née du hasard ou du caprice, que toutes les nations de l'Europe adoptèrent cependant, sans examen et sans raison. L'expérience des combats nous ouvrit enfin les yeux, et nous fit appercevoir que ces corps régimentaires de deux ou trois bataillons seulement, étaient trop faibles sur le champ de bataille. On réunit alors deux régiments, dont on forma dans la composition des armées, des brigades de cinq ou six bataillons; mais ces corps n'avaient que des chefs passagers, et n'existaient que pendant le combat. Enfin, la guerre de la révolution, qui a fait faire de grands progrès à l'art d'organiser les armées, nous a appris à former *des divisions* de deux brigades, ou de dix à douze bataillons, et à les faire commander sans interruption, par les mêmes chefs, durant toute une campagne. Nous avions même imité les Romains, jusqu'au point d'attacher de la cavalerie légère a nos divisions d'infanterie, et le succès justifiait journellement cette heureuse imitation, lorsque nous avons fait quelques pas rétrogrades, en renonçant à ce mélange des différentes armes, pour former des divisions particulières de cavalerie légère.

Ainsi, nos divisions actuelles se subdivisent en deux brigades, ou quatre régiments d'infanterie. On peut, à la rigueur, trouver quelqu'utilité aux subdivisions par brigades, lorsque l'une se place en première et l'autre en seconde ligne; mais à quoi bon nos subdivisions régimentaires? A quoi servent nos colonels un jour de combat? Ne sont-ils pas des intermédiaires superflus entre le général et ses chefs de bataillons? Ne deviennent-ils pas des rouages inutiles, et par cela même nuisibles, par la lenteur qu'ils occasionnent dans la transmission des ordres, en y introduisant une cascade de plus; car, c'est surtout aux armées que toutes les superfluités sont nuisibles. Je ne leur connais qu'un rôle, et il n'a rien de brillant; c'est celui d'administrer deux ou trois bataillons, qui pourraient bien s'administrer sans eux, par les soins de leurs chefs directs.

Je sais qu'il est important de concentrer l'administration, afin de simplifier la surveillance et le travail du ministère; mais au lieu de ne réunir sous la même administration que deux ou trois bataillons, pourquoi n'en réunirions-nous pas un plus grand nombre? Pourquoi n'administrerions-nous pas par légion, comme les Romains? Alors la marche de l'administration serait en rapport avec celle de la guerre, et nos *divisions*, qui n'ont maintenant qu'une durée éphémère, deviendraient permanentes, sous les

ordres de généraux qui mettraient d'autant plus d'intérêt à les entretenir en bon état, qu'ils en conserveraient continuellement le commandement, dans la paix comme dans la guerre. Nos bataillons, formés et excercés ensemble, seraient animés de cet esprit de confiance mutuelle, qui fait la force des armées, mais qui ne peut avoir lieu lorsque le hasard les réunit momentanément pour le combat, sans qu'ils se connaissent.

Nous renoncerons donc à ces incorporations régimentaires, que l'expérience a marquées du cachet de l'inutilité, pour organiser nos cohortes en légions, sans gradations intermédiaires. La force de la légion sera calculée, d'après ce principe, que son chef doit embrasser d'un seul coup-d'œil toute l'étendue de son front de bataille. Si nous la formons de dix cohortes, par exemple, comme celle des Romains, nous trouverons qu'elle occupera trois ou quatre cents toises, en bataille sur deux lignes, espace assez circonscrit pour qu'on puisse appercevoir ce qui se passe aux extrémités de droite et de gauche. Rien n'échappera à l'œil vigilant du chef de légion sur ce champ de bataille. Il verra les mouvements de l'ennemi, les besoins de ses propres troupes, et tous les accidents imprévus et irréparables de la guerre. Il pourra, sur-le-champ, modifier ses dispositions d'après celles de l'ennemi, remédier au désordre, se transporter en un instant d'une extrémité à l'autre, faire sou-

tenir ses cohortes entre elles, les rallier, les ranimer et les vivifier par sa présence, et saisir, en un mot, l'occasion favorable, toujours si fugitive à la guerre. Cette quantité, d'ailleurs, de dix cohortes, lui permet de soutenir le combat assez long-temps pour attendre les ordres et les renforts envoyés par le général en chef.

Je sais que cette légion occuperait six ou huit cents toises en bataille sur une seule ligne, espace un peu vaste pour être vu et parcouru aisément par un seul chef; mais elle se rangera habituellement sur deux lignes, comme nous l'expliquerons par la suite. Il n'y a donc point d'inconvénient à la former de dix cohortes.

La première cohorte sera composée de soldats d'élite, choisis dans toutes les autres cohortes. Rien de plus important que d'avoir un corps d'élite pour donner l'exemple et l'élan aux autres, pour stimuler leur émulation dans les attaques vives et brusques, et surtout, pour forcer en colonne les passages des défilés. On doit sentir que, dans ce cas, tout dépend de la tête de la colonne; c'est à elle à frayer le passage au reste de la légion; il faut donc avoir d'excellentes troupes à y placer. L'admission, dans cette cohorte d'élite, mieux soldée et plus honorée que les autres, sera une récompense pour la bonne conduite et la bravoure des légionaires.

Les dix cohortes de guerre de la légion seront alimentées par une cohorte de dépôt, qui rece-

vra les recrues, les habillera, les armera, les équipera, et leur donnera une première teinture des exercices, et une idée de la vie militaire. Trois ou quatre mois suffiront pour ces objets différents, après quoi ces nouveaux soldats, tous de la dernière classe, seront répartis dans les troisièmes compagnies des cohortes de guerre.

Telle sera l'organisation de notre infanterie légionaire; passons maintenant à la formation des autres armes qui doivent faire partie de la légion, afin que ce corps trouve en lui-même toutes les ressources nécessaires pour subvenir aux différents besoins de la guerre.

Soit que la légion engage le combat comme tête de colonne, ou qu'elle joue son rôle en bataille rangée, la cavalerie lui est également nécessaire; elle éclaire sa marche, couvre ses flancs, protége sa retraite, reconnaît l'ennemi, charge ses bataillons en désordre, achève leur déroute, les poursuit, et fait des prisonniers. La cavalerie gagne rarement la victoire, mais elle la prépare et la met à profit. Voyez nos généraux d'infanterie, lorsqu'ils sont privés de cette arme essentielle : ils marchent comme au milieu d'une nuit obscure, sans pouvoir s'éclairer à des distances convenables pour se procurer des nouvelles de l'ennemi, et ils gagnent des victoires sans résultat. Les bataillons ennemis, chassés en désordre d'une position, leur échappent aisément, cou-

rent se rallier à quelque distance, rétablissent leurs rangs, et renouvellent le combat.

C'est en vain qu'on a voulu subvenir aux besoins de l'infanterie, par des corps de cavalerie indépendants de ses généraux; une funeste expérience n'a que trop souvent démontré les vices de cette méthode. La rivalité et les jalousies des deux armes empêchent qu'elles ne se soutiennent et ne s'aident à propos; il faut attendre les ordres du général en chef, et pendant ce temps, l'occasion fuit et s'échappe. Qu'une division d'infanterie, par exemple, renverse une ligne ennemie; quelques centaines de cavaliers, lancés comme la foudre au milieu des fuyards, suffiraient pour faire plusieurs milliers de prisonniers. Mais les officiers de cavalerie n'ont point d'ordre à recevoir du général d'infanterie; il faut aller consulter le général en chef: cependant le temps de charger à propos se perd, et, lorsque les ordres arrivent, l'ennemi s'est déja rallié, à la faveur de sa seconde ligne et de sa réserve. J'en appelle au souvenir de tous les officiers qui ont fait les dernières guerres; n'ont-ils pas été souvent frappés comme moi de ces inconvénients? Il n'existe qu'un moyen de leur échapper, c'est d'attacher de la cavalerie aux légions.

Le genre de service de la cavalerie légionaire, qui consiste à éclairer, reconnaître, poursuivre, tendre des embûches, exige beaucoup de célé-

rité et peu d'ordre. Ces cavaliers doivent s'étendre, se disperser, se glisser par-tout; tout voir, tout observer, s'habituer aux combats particuliers, et compter sur la vîtesse de leurs chevaux, soit pour atteindre, soit pour échapper : ils feraient fort mal leur métier, si on les accoutumait à rester réunis. En un mot, c'est de la cavalerie légère, et non pas de la cavalerie de ligne qui doit faire partie de la légion. Quant à celle-ci, j'en parlerai plus tard, et je ferai connaître que son objet étant de chercher à renverser des lignes d'infanterie, on n'atteindra ce but qu'en en formant des masses considérables, au lieu de la disperser dans les légions.

La cavalerie légionaire des Romains ne formait guère que le vingtième de leur légion. Les Romains n'étaient point cavaliers, et ce peuple chercha toujours à se procurer chez ses alliés la cavalerie dont il manquait. Les *ailes* des alliés, de la force des légions, en infanterie, avaient le double de cavalerie, ce qui donnait à une armée consulaire environ un onzième de cavalerie.

Cette proportion d'un onzième semble suffisante pour remplir l'objet de la cavalerie légionaire ou légère : il paraît inutile de multiplier au-delà du strict nécessaire une espèce de troupe dont l'influence est presque nulle pour gagner les batailles. Ainsi, nous comprendrons dans l'organisation de la légion, un corps de

cavalerie de sept cent soixante chevaux. Il sera divisé en deux parties, que nous nommerons *ailes*, comme les Romains, pour désigner qu'elles sont destinées à voltiger sur les flancs de l'infanterie, afin de les protéger. Chaque aile sera subdivisée en cinq pelotons de soixante-seize chevaux; auxquels leur petitesse permettra de se mouvoir avec beaucoup de rapidité, de vivacité et de légèreté, avantages que ne pourraient avoir de gros escadrons. D'ailleurs, le nombre des pelotons, égal à celui des cohortes, permettra d'en attacher à chaque cohorte isolée.

Les chevaliers romains mettaient quelquefois pied à terre pour combattre; ce qui prouve seulement, à mon avis, que ces cavaliers, maladroits et peu exercés à l'équitation, ne sachant pas manier leurs chevaux dans les moments difficiles, trouvaient plus commode de se battre à pied. Les généraux de Louis XIV, parmi les modernes, se servirent avec succès des dragons, espèce de troupe légère combattant à pied comme à cheval. Mais, si l'on jette un coup-d'œil sur les armées de ce temps-là, on s'appercevra que la cavalerie, par un reste des préjugés consacrés par le temps, s'y trouvait dans des proportions trop fortes relativement à l'infanterie, et qu'on cherchait à corriger ce défaut en en faisant combattre une partie à pied. C'était un vice d'organisation de ces armées qui avait donné quelque importance aux dragons, comme infanterie légère. Ces exem-

ples ne doivent donc pas nous séduire, et nous porter à imiter ce genre de troupes mixtes, qui ne peut jamais former que de l'infanterie ou de la cavalerie fort médiocre. C'est une chose ridicule que l'éducation de nos dragons : sont-ils à cheval, on tâche de leur persuader que l'infanterie ne peut jamais résister à l'impétuosité de leurs charges; sont-ils à pied, on leur dit qu'ils sont invincibles contre la cavalerie : c'est ainsi qu'on leur inspire tour-à-tour du mépris pour les deux armes.

Évitons de demander des choses contraires aux mêmes hommes; et, si nous habituons nos cavaliers légionaires à mettre quelquefois pied à terre, que ce ne soit que rarement, et pour franchir des obstacles de terrain qui ne permettent pas aux chevaux de manœuvrer. Mais en voilà assez pour le moment sur la cavalerie légionaire : quant à la cavalerie de ligne, comme elle doit être réunie en réserve, et non pas disséminée dans les légions, je me propose de n'en parler que lorsque l'instant viendra de traiter des armées.

Les Romains se passèrent long-temps de machines dans leurs batailles; ils n'y eurent recours que lorsqu'à cet esprit de confiance, de bravoure et d'audace qui les excitait à s'élancer sur l'ennemi, succéda un esprit de timidité et de pusillanimité qui leur faisait craindre d'aborder leurs adversaires. Les légions dégénérées

tâchaient d'éloigner à coups de traits ceux qu'elles n'osaient pas attendre de pied ferme. Aujourd'hui le canon, qui a remplacé les machines des anciens, est d'un effet cent fois plus terrible; et, quelque brave que soit l'infanterie moderne, elle ne saurait s'en passer.

Ces lourdes machines sont, il est vrai, bien incommodes dans la marche; elles appesantissent la colonne, la retardent, l'allongent, et la forcent à ne suivre que des chemins praticables aux voitures. La légèreté, la vîtesse, la mobilité des anciennes légions, qualités si précieuses à la guerre, sont incompatibles avec l'emploi du canon. Mais, quelque graves que soient ces inconvénients, il est cependant indispensable que nos légions s'astreignent à en traîner à leur suite, si l'on veut qu'elles ne soient pas intimidées par celui de l'ennemi. Voyez une troupe qui ne peut pas répondre au canon de ses adversaires; elle s'impatiente de ce combat inégal; elle perd des hommes sans pouvoir rendre le mal pour le mal; elle se fait détruire en détail par des batteries mobiles, qui lui échappent dès qu'elle court dessus pour les attaquer : cette arme meurtrière a certainement une grande influence sur le gain des batailles. Ayons donc du canon dans nos armées, quelque gênant qu'il soit, puisque c'est une arme indispensable; mais n'en ayons que le strict nécessaire; car, audelà d'une certain terme, l'embarras de traîner

et d'approvisionner une grande quantité de bouches à feu, et la difficulté de les protéger et de les garder, sur-tout en route, peuvent non-seulement balancer, mais même surpasser les services qu'elles rendent, particulièrement dans les pays coupés, difficiles et resserrés : ceci s'expliquera mieux par la suite.

Mais est-il nécessaire de donner de l'artillerie à chaque légion, et ne pourrait-on pas rejeter toutes les pièces à la queue d'une armée pour éviter d'interrompre et de gêner la marche des troupes? Je crois qu'on ne peut le faire qu'en partie : les légions doivent avoir quelques bouches à feu pour se battre isolément, ou pour commencer et entretenir le combat, en attendant que les réserves d'artillerie arrivent sur le champ de bataille. Tout le reste de l'artillerie pourra marcher en réserve, à la suite de l'armée, pour ne pas embarrasser et retarder les mouvements des troupes.

Il est aisé d'appercevoir que la quantité d'artillerie de campagne dans une armée doit être en raison inverse du courage des troupes. A-t-on de l'excellente infanterie, qui franchisse rapidement l'intervalle qui la sépare de l'ennemi, qui coure sur lui, et l'aborde sans hésiter, il ne lui faut qu'un petit nombre de canons. Mais si l'on a des troupes timides que la crainte de l'ennemi empêche d'avancer quelque effort qu'on fasse pour les porter en avant, alors tout se décide à

coups de canon. L'artillerie devenant l'arme principale, par la pusillanimité de l'infanterie, on ne peut trop en avoir.

Nous supposerons nos légionaires braves, du moins nous ne négligerons rien pour les rendre tels; ainsi, nous ne leur ferons pas l'injure de leur donner beaucoup d'artillerie. Cinq bouches à feu par légion me paraissent suffisantes pour le rôle qu'elles ont à jouer jusqu'à l'arrivée des batteries de réserve. Cette batterie légionaire sera formée de trois pièces de six et de deux obusiers. Les pièces de six tiennent un juste milieu entre les pièces de huit, un peu trop lourdes pour obéir aux mouvements rapides, et les pièces de quatre, souvent trop faibles pour renverser et détruire les murs, et les autres obstacles derrière lesquels l'ennemi cherche un abri. Du reste, il sera aisé de varier les calibres suivant la nature du terrain qui sert de théâtre à la guerre : les pays de montagnes demandent des pièces légères, et les pays de plaine permettent l'emploi de pièces plus fortes. Les obus pénètrent dans tous les plis de terrain où l'ennemi croit se mettre à couvert : ils le chassent des villages par l'incendie, et établissent du désordre dans ses lignes, en effrayant le soldat beaucoup plus long-temps que le boulet; car le danger passe aussi vîte que le boulet; tandis qu'il reste, après la chûte de l'obus, jusqu'à ce que ce corps creux ait éclaté. Il me semble que nous

ne faisons pas encore assez d'usage, dans nos armées, de cette arme redoutable. Une demi-compagnie d'artillerie sera affectée au service de la batterie légionaire.

Enfin, pour compléter l'organisation de la légion et pourvoir à tous ses besoins, nous y comprendrons une compagnie de *pontoniers-sapeurs* de cent quatre-vingt-dix hommes. La moitié de cette compagnie, destinée à construire et à réparer les ponts de toute espèce, sera composée de charpentiers et de bateliers fort adroits; l'autre section sera plus particulièrement exercée aux mines de campagnes et aux sapes, et sera consacrée à l'attaque et à la défense des postes retranchés. Quant à la construction des retranchements, ce sera l'ouvrage de la légion entière, comme je l'expliquerai par la suite.

En résumé, notre légion sera composée de 5,700 fantassins de ligne, 1,900 fantassins légers, 760 cavaliers, une demi-compagnie d'artillerie, et une compagnie de pontoniers-sapeurs; en tout 8,700 hommes. Mais, comme il faut soustraire de ce nombre environ un cinquième pour les malades ou valétudinaires, et pour les hommes qui parviennent à se rendre inutiles, il ne nous restera que 7,000 hommes pour l'effectif des combattants. Nous estimerons donc la force de chacune de nos légions à sept mille combattants.

Il n'y aura, pour toute la légion, qu'une seule administration sous la surveillance du chef de

légion, soit pour la solde, soit pour l'habillement, soit pour les vivres. Ce corps entier ne formera de cette manière qu'une seule famille, administrée paternellement par son chef, plus intéressé que qui que ce soit à la bonne tenue et au bien être de ses soldats, sur lesquels reposent et sa réputation et sa gloire militaire. L'habitude de vivre ensemble, de se livrer aux mêmes exercices, de partager les mêmes travaux et les mêmes périls, animera les légionaires de cet esprit d'union et d'émulation, de cette confiance réciproque que nous nommons esprit de corps; feu sacré qu'il est bien important d'allumer et d'entretenir pour embraser les troupes dans les combats. Des soldats qui ne sont point unis et liés entre eux par cet esprit de corps, né de la confiance et de l'estime réciproque que donne l'habitude de vivre, de combattre ensemble, et d'affronter les mêmes dangers, quelque braves qu'ils soient individuellement, ne forment jamais que des bandes sans consistance, qui se dispersent à l'approche de l'ennemi; car les liens de la discipline ne suffisent plus pour les tenir réunis, lorsque le péril devient imminent : ces liens sont trop faibles pour enchaîner la peur. C'est le défaut d'esprit de corps et de confiance mutuelle qui produit si souvent des terreurs paniques parmi les troupes nouvellement rassemblées.

Les Romains, qui connurent mieux qu'aucun peuple les secrets ressorts qui meuvent les

hommes, donnèrent à leurs légions des noms qui leur rappelaient des souvenirs glorieux, tels que *l'invincible*, *la victorieuse*, *la fidèle*. C'était en quelque sorte faire prendre aux légionaires l'engagement de ne pas rester au-dessous de leur réputation : cet exemple ne doit pas être perdu pour nos légions.

Je ne dirai qu'un mot des instruments militaires, et ce sera pour tâcher de faire proscrire le tambour, instrument barbare, qui, par ses sons monotones et désagréables, assourdit, attriste et fatigue l'oreille la moins sensible. Ne vaudrait-il pas mieux chercher à calmer les peines et les ennuis, inséparables des détails fastidieux du métier de soldat, par des sons agréables, sonores et variés? Le cor, pour l'infanterie, pourrait remplir cet objet. Cette musique, destinée à transmettre des ordres aux légionaires, ne doit point exclure la musique d'agrément, qu'on pourra se procurer pour les distraire et les amuser dans les moments de réunion.

Maintenant que j'ai classé et divisé les troupes de la légion, il s'agit d'établir des officiers pour en diriger chaque partie : c'est ce que je vais faire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

DES GRADES MILITAIRES.

Les Romains n'avaient que deux centurions par manipule, l'un chargé du commandement, et l'autre destiné à remplacer le premier en cas de besoin; *car, comme dit Polybe, la guerre ne souffre ni interruption ni retard dans le commandement.* Nous avons besoin d'un plus grand nombre d'officiers que les Romains, pour suppléer au défaut de considération et d'autorité de de nos sous-officiers, et sur-tout pour fournir aux besoins de notre tactique. En effet, soit qu'une cohorte se forme en quarré, pour résister à la cavalerie, soit qu'elle marche en colonne d'attaque, on la divise en quatre parties, ce qui établit quatre divisions par rangs ou compagnies, à la tête de chacune desquelles il paraît convenable d'établir un officier. Je propose donc de donner à nos compagnies, fortes de 190 hommes, quatre officiers; savoir: un capitaine, un lieutenant et deux sous-lieutenants. Ce nombre d'ailleurs se trouve en rapport avec les besoins de

l'ordre de bataille, comme nous le verrons par la suite.

Notre tactique subdivise de plus les rangs ou compagnies d'une cohorte, en huit et en seize parties, ce qui fixe à huit et à seize le nombre des sergents et des caporaux nécessaires pour commander ces sections. Les mêmes sous-officiers seront toujours chargés du commandement des mêmes sections, afin d'intéresser leur amour-propre à soigner l'instruction et la discipline des soldats sous leurs ordres. On créera de plus un sergent et deux caporaux pour les détails administratifs de la compagnie.

Les officiers de la compagnie, à l'exception du commandant, seront, tour-à-tour, chargés et responsables des détails qui sont maintenant le partage exclusif de nos sergents-majors. On réprimera, de cette manière, les friponneries des sous-officiers; on rehaussera aux yeux des officiers, l'importance d'une administration qui intéresse le bien-être journalier du soldat, et on les obligera à s'instruire d'un genre de service qu'ils doivent un jour commander. C'est en obligeant les jeunes officiers à descendre dans tous les détails du service, qu'ils apprendront leur métier, et non pas en les laissant croupir dans une nullité et une oisiveté qui perpétuent leur ignorance.

Nos compagnies, fortes de 190 hommes, seront ainsi composées de quatre officiers, neuf

sergents, dix-huit caporaux et 160 soldats. Ce nombre d'officiers et de sous-officiers se prête à tous les besoins du service.

La cohorte, composée de quatre compagnies, sera commandée par un chef de cohorte, officier supérieur, chargé de faire mouvoir et combattre ce corps, d'après les ordres du chef de légion. Toutes les parties de la cohorte doivent obéir à sa voix, et suivre l'impulsion qu'il leur donne par les mots consacrés au commandement, de la même manière que les membres de notre corps obéissent à notre volonté. On choisira pour remplir ce poste important, un homme de tête et de main, qui sache plier sa troupe au joug de la discipline, par une volonté ferme et constante, qui l'embrase de son ardeur pour la gloire, qui l'entraîne au milieu des périls par son exemple, qui sache saisir, d'un coup-d'œil, les dispositions convenables aux circonstances du moment, et qui trouve dans son expérience, son jugement et ses connaissances, de prompts remèdes contre les accidents variés et imprévus de la guerre. Si, à ces qualités morales, il joint la force de corps, la taille élevée et l'air d'audace qui en imposent à la multitude, il sera vraiment digne du commandement. La réunion de toutes ces qualités est sans doute assez rare; mais elle est moins nécessaire pour les officiers particuliers, qui ne sont que les nerfs de la cohorte, que pour le chef, qui en est l'ame.

C'est avec raison qu'on donne un adjudant à cet officier supérieur, pour le soulager du poids de plusieurs détails de bureau et de surveillance. Nous aurons ainsi, dix-sept officiers particuliers et un officier supérieur par cohorte. Les officiers du même grade conserveront entre eux le classement établi pour leurs soldats, ce qui donnera trois classes de capitaines, de lieutenants, et de sous-lieutenants. L'officier de la classe la plus élevée commandera toujours à grade égal.

Il serait convenable que les officiers de la cohorte d'élite jouissent, comme leurs soldats, de quelque distinction honorifique et pécuniaire, et que ces places devinssent, comme chez les Romains, la récompense de la bravoure. Le chef de cette cohorte qui, comme le *primipile* des Romains, doit commander la légion entière, en l'absence des officiers de l'état-major, pourrait être distingué des autres chefs de cohorte par un grade plus élevé.

Les dix cohortes donneront 180 officiers d'infanterie pour toute la légion. C'est trois fois plus que chez les Romains; mais on remarquera que le commandement et le maintien de la discipline exigeaient moins d'agents parmi eux que parmi nous, parce que leurs troupes étaient toujours rassemblées et renfermées dans un camp fortifié.

A ce nombre, il faut ajouter deux chefs d'*ailes* de cavalerie, revêtus du grade de chef d'esca-

dron; dix capitaines et autant de lieutenants, pour commander les dix pelotons de cavalerie légionaire. On choisira, pour la cavalerie, les officiers de la légion les plus lestes et les plus vifs; car le service de la cavalerie légère s'accommode très-bien de ces officiers vifs, impétueux, passionnés, qui ne doutent de rien, parce qu'ils ne calculent rien. Il faut que la fougue de leur tempérament les emporte sans cesse sur l'ennemi pour avoir de ses nouvelles, et qu'ils percent souvent le rideau de troupes légères dont il cherche à masquer ses mouvements. Il faut qu'ils soient infatigables pour le barceler continuellement dans ses marches, et pour se tenir toujours prêts à fondre dessus au moindre désordre qu'ils apperçoivent dans ses colonnes. S'ils sont repoussés, c'est un petit malheur : ils trouvent leur salut dans la vîtesse de leurs chevaux; mais s'ils parviennent à pénétrer au milieu de son infanterie, ils obtiennent, en un clin-d'œil, de brillants succès.

Les grades et les classements, établis pour les officiers des cohortes, forment dix-huit degrés pour monter du grade de sous-lieutenant de troisième classe, à celui de chef de la première cohorte : ce sont autant d'appâts pour exciter et satisfaire tour-à-tour l'ambition des officiers, passion qu'il ne faut jamais laisser oisive chez les militaires; car c'est elle qui donne le mouvement et la vie aux armées.

On réservera, pour la cohorte de dépôt, les anciens officiers et sous-officiers appesantis par l'âge et les blessures. Ces vieux serviteurs, imbus de tous les détails des exercices et de la discipline, sont très-propres à instruire et à former les jeunes soldats.

Le commandement de la légion, corps composé de différentes espèces de troupes, sera confié à un *général;* et j'entends par ce nom, un officier qui s'est rendu propre à commander toutes les armes, par l'étude et la connaissance des diverses branches de l'art militaire. L'officier qui ne connaît qu'une seule arme, peut être un bon officier d'infanterie, de cavalerie, ou d'artillerie; mais, à coup sûr, ce n'est point un officier-général, quel que soit son grade.

Le chef de légion vivra toujours au milieu de ses troupes, comme un père de famille, pour pourvoir à tous leurs besoins, pour tout ordonner, tout voir, tout surveiller: la solde, les armes, l'habillement, les vivres, les fourrages, l'exercice, la discipline, les peines, les récompenses, les mouvements, les marches, les détachements, les gardes, les positions, les combats, les travaux, et les campements. Mais, comme il est impossible qu'un seul homme puisse suffire à des occupations aussi étendues et aussi variées, on lui donnera des officiers d'état-major pour exécuter et faire exécuter ses ordres, et pour le

soulager du poids des détails de tous les différents genres de services.

Ces officiers seront d'un grade supérieur à celui des chefs de cohorte, afin d'éviter tout conflit d'autorité, de les rendre plus respectables aux yeux des soldats, et sur-tout afin qu'ils puissent contraindre à l'obéissance tous les corps de troupes placés sous leurs ordres pour les expéditions dont ils seront chargés. Ainsi, puisque les officiers de troupes s'élèvent jusqu'au grade de lieutenant-colonel, nos officiers d'état-major seront revêtus du grade de colonel, que nous avons rendu disponible par la suppression des régiments; et leur chef sera d'un grade intermédiaire entre celui de colonel et celui de chef de légion. Voici quelles seront les fonctions de ces officiers :

Le chef d'état-major ou questeur de la légion, sera une espèce de commandant en second, chargé de tous les détails de service, sous les ordres du chef de légion. La transmission des ordres, le travail des bureaux, l'administration de la solde, des vivres, de l'habillement, de l'équipement, seront particulièrement de son ressort, afin d'épargner au général des détails multipliés et fastidieux, qui, en absorbant ses facultés et son temps, le distrairaient des occupations plus importantes de la guerre. Le chef de légion éprouve-t-il un accident qui l'empêche

de commander? Son chef d'état-major, la seconde personne de la légion et l'organe de ses ordres, le remplace aussitôt, sans laisser ni interruption ni lacune dans le commandement. A peine s'apperçoit-on du changement de chef; avantage bien précieux dans les moments critiques d'un combat!

Nous verrons que la légion se range en bataille sur deux lignes; qu'elle est obligée de se partager dans les marches, de former des détachements, de s'éclairer au loin, et d'envoyer des corps de troupes légères à la poursuite de l'ennemi. Trois colonels d'état-major, au choix du général, suffiront à peine à ces différents genres de service. Deux seront employés à commander les lignes de bataille, et les cohortes détachées, et le troisième conduira les troupes légères, infanterie et cavalerie, destinées à reconnaître ou à poursuivre l'ennemi. On peut déja appercevoir l'avantage de ne point attacher les colonels au commandement d'un nombre fixe et invariable de cohortes. Le général en dispose plus aisément suivant leur genre de talent; il ne leur donne que les troupes qu'il juge convenables au besoin du moment, et ces officiers, obligés de se servir de différentes armes, apprennent à les connaître toutes.

Un quatrième colonel pourra être chargé des reconnaissances, du choix important des positions et de l'emplacement des camps, du tracé

et de la surveillance des retranchements, de tous les travaux d'attaque et de défense, des constructions et réparations des chemins et des ponts, et de la surveillance des munitions et des machines de guerre. Cette espèce de préfet des ouvriers se servira de la compagnie d'artillerie pour le matériel de cette arme, et de la compagnie des pontoniers-sapeurs pour tracer, diriger, et exécuter la plupart des travaux.

On ne peut trop s'étonner que l'administration des vivres, qui intéresse si essentiellement le bien-être et l'existence même du soldat, soit abandonnée à des mains étrangères et quelquefois infidèles, au lieu d'en charger des officiers que leur état, leur honneur, l'opinion de leurs camarades, la surveillance de leurs chefs, forcent à s'acquitter noblement et avec zèle de ces fonctions importantes. Les grades les plus élevés ne doivent pas dédaigner des détails administratifs auxquels se rattache la conservation du soldat, et je voudrais qu'ils fussent confiés à un colonel d'état-major. Cet officier serait l'agent principal du questeur pour les vivres, les revues, la solde, l'habillement, et lui rendrait des comptes exacts des différentes parties de cette administration.

Enfin, un sixième colonel, choisi parmi les moins robustes et les moins valides, serait chargé du commandement des dépôts de la légion. Chacun de ces six colonels aurait un adjoint pour l'aider dans ses fonctions, et le suppléer en cas de besoin.

Tel sera l'état-major de la légion : nos colonels légionaires, espèce de tribuns romains, employés comme eux tour-à-tour aux différentes branches de l'art de la guerre, acquerront les connaissances variées nécessaires au généralat, qui doit être l'objet de leur ambition. Ce sera l'école de nos généraux, comme le tribunat était celle des généraux romains.

L'état-major doit être l'esprit de l'armée, le guide des troupes dans les marches et les combats, et la pépinière des généraux; on ne peut donc donner trop d'éclat et d'importance aux officiers qui le composent. Si nous jetons les yeux sur nos états-majors actuels, nous gémirons de les voir composés de quelques malheureux capitaines qui, n'ayant par leur grade ni autorité ni considération auprès des troupes, sont réduits à n'être que les porte-voix ou les courriers de leurs généraux. Qu'arrive-t-il? La plupart des généraux, pris immédiatement parmi les chefs de troupes, ne connaissent qu'un genre de service; on est forcé d'en multiplier le nombre pour en mettre à la tête de chaque détachement, ce qui diminue leur importance et leur considération aux yeux de l'armée : nos reconnaissances sont mal faites; nos colonnes sont mal guidées, et leurs mouvements sont mal calculés; le désordre et la confusion ralentissent leur marche et fatiguent le soldat inutilement; la construction des ponts, des retranchements, et tous les tra-

vaux militaires sont abandonnés à des officiers sans autorité sur les troupes; et, enfin, la subsistance du soldat est toujours négligée ou dilapidée honteusement. Mais tous ces maux disparaîtront par la création d'un état-major légionaire tel que je le propose.

Voilà quels sont les rouages nécessaires pour faire jouer nos légions : les grades qu'on pourrait y ajouter ne seraient plus que des rouages inutiles, qui en affaibliraient la force en multipliant les frottements sans nécessité. Toute cette multitude de grades supérieurs, disproportionnée aux besoins du service, qu'on prodigue dans plusieurs états de l'Europe, ne sert qu'à obérer le trésor public, qu'à paralyser et à affaiblir la force du commandement, qu'à embarrasser les armées, et dissiper ce prestige de considération qui ne s'attache qu'aux choses peu communes. Si ce vain luxe des grades est inspiré par la politique, j'avoue que toutes ces finesses m'échappent, et que je crois que la meilleure politique, pour un souverain, est de se créer une armée bien constituée dans toutes ses parties, qui le rende respectable au-dehors et maître au-dedans.

Quoique j'aie résolu de ne traiter que plus tard de la réunion des légions en corps d'armée et en armée, cependant je me trouve entraîné par mon sujet à parler ici des généraux en chef, afin d'achever dans un même chapitre tout ce que j'ai à dire sur les grades militaires.

Un corps d'armée composé de plusieurs légions doit avoir à sa tête un général en chef, distingué des généraux de légion par un grade plus élevé ou par une commission temporaire.

Nous nommons généralissime le chef qui commande plusieurs corps d'armée; il remplace, pour la guerre, le dictateur romain, auquel le sénat confiait toutes les forces de la république dans les moments de crise: mais, dans les temps ordinaires, cette sage compagnie dirigeait elle-même ses généraux, lors même que la guerre exigeait le concours de plusieurs armées. Charles-Quint, Louis XIV, et plusieurs souverains, à l'exemple du sénat romain, dirigèrent souvent, du fond de leur cabinet, leurs différentes armées. Cette conduite est sans inconvénient tant que les corps d'armée agissent sur des points éloignés; mais lorsque le théâtre de la guerre se resserre, et que les forces de deux grandes puissances se rassemblent dans le dessein de lutter sur un seul point et de vider leur querelle dans une grande bataille, chaque parti est obligé d'avoir recours à un généralissime pour rassembler les différents corps d'armée et les réunir sur un seul champ de bataille, et pour leur imprimer les mouvements convenables aux circonstances du moment.

Le rôle de généralissime doit être joué par le souverain en personne, s'il ne veut point compromettre la sûreté de sa couronne et de son trône. Qu'il craigne de se mettre à la discrétion

d'un de ses sujets, en lui confiant toutes ses forces; l'histoire du Bas-Empire n'est qu'un récit épouvantable des catastrophes sanglantes produites par la révolte des généraux en chef contre leur empereur : et, dans nos temps modernes, ne vit-on pas le fameux Walstein, fort de ses victoires, de ses richesses et de sa réputation, tenter de se servir des armées que lui avait confiées son maître pour le renverser du trône?

Je n'entrerai point dans l'énumération des talents nombreux que mes confrères les auteurs exigent des généraux en chef; ils leur tracent avec complaisance une longue liste de leurs devoirs; ils leur prodiguent les conseils, et l'un d'eux pousse la charité jusqu'à leur indiquer un remède d'écolier pour se garantir des séductions et des piéges de l'amour. Quant à moi, je me bornerai à remarquer que, puisqu'il faut à la guerre délibérer froidement et exécuter avec feu, un bon général doit réunir deux qualités fort différentes, et qui semblent s'exclure : d'abord, un jugement sain qui puisse le guider dans le choix des entreprises et des moyens d'exécution, en balançant avec calme les avantages et les inconvénients, le pour et le contre; en second lieu, des passions impétueuses qui lui impriment la force et la volonté d'exécuter rapidement ce qu'il a conçu avec sagesse. Les généraux qui ne sont que raisonnables, tels que les vieillards, chez lesquels les glaces de l'âge ont amorti le feu des passions, sont lents, timides, indécis, ennemis

du mouvement, de la fatigue et de la peine; de peur de faire des fautes, ils ne font rien, et ils se plaisent à décorer leur timidité et leur apathie du beau nom de prudence. Les jeunes gens fougueux et passionnés, au contraire, s'aveuglent sur les difficultés, et se jettent dans des entreprises téméraires sans rien calculer. Si la fortune, qui se plaît souvent à couronner l'audace, quelque imprudente qu'elle soit, semble caresser un moment leur folie, c'est pour les laisser retomber ensuite dans un gouffre de malheurs.

La fougue des passions trouble et égare le jugement, et nous conduit à la folie, qui, comme le remarque Hobbes, n'est que l'extrême passion; d'où il suit que les grandes passions et une saine raison marchent rarement de compagnie : et cependant ces deux qualités sont indispensables pour former les grands généraux : de là vient leur rareté. De tous les généraux qui figurent avec éclat dans l'histoire, je ne vois qu'Annibal et César qui me paraissent réunir dans une proportion convenable l'énergie que donnent les passions impétueuses et la prudence dictée par la raison, deux qualités nécessaires pour se livrer à des entreprises vastes et hardies, en se ménageant toutes les chances de succès qui dépendent des hommes. Quant au grand Alexandre, cet enfant gâté de la fortune me semble plus heureux que sage.

Ce que j'admire le plus chez les généraux ro-

mains, c'est cette heureuse alliance des talents politiques aux talents militaires, qui leur faisait gouverner avec sagesse les peuples que leur bras avait vaincus : car, si c'est la force des armes qui fait les conquêtes, c'est la politique qui les conserve; et par politique j'entends, non pas l'art de tracasser ses voisins, mais l'art de gouverner les peuples. Il faut donc que les généraux se livrent à cette science avec autant de soin qu'à celle de la guerre. Combien de généraux, après avoir accablé les peuples conquis sous le poids des maux sans nombre qu'enfante la guerre, les livrent au pillage et à l'insulte d'une soldatesque effrénée, au lieu d'adoucir leurs plaies par une sage administration, et d'éviter de froisser inutilement leurs plus chers intérêts. Cette conduite impolitique les exaspère, les réduit au désespoir, et on les oblige à se révolter et à s'insurger à force de vexations et de mauvais traitements. L'esprit de vengeance leur met les armes à la main : d'abord ce ne sont que des bandes éparses, qui cherchent à suppléer à la force par la ruse, en attaquant les troupes en détail, et en cherchant à les affamer dans leur camp; bientôt l'incendie gagne toutes les classes, et c'est la population entière qui se soulève en masse, et qui extermine ses conquérants ou s'en fait exterminer. Pizarre nous fournit un exemple frappant des maux causés par l'ignorance de toute politique chez un conquérant. Cet homme grossier

et ignorant, après avoir subjugué la plus belle partie du Nouveau-Monde, ne sut ni faire respecter son autorité de ses compagnons d'armes, ni gouverner les peuples que son bras avait vaincus. Il vécut comme un brigand, et périt misérablement, haï et méprisé des siens, au milieu des ruines et des débris de l'empire que la fortune lui avait donné.

Je n'ai rien de neuf à dire sur les avancements des officiers; car, dire que les grades doivent être la récompense du mérite, le prix des services et de la valeur; qu'ils doivent être accordés sur le champ de bataille, en présence de l'armée, et non pas dans l'obscurité du cabinet; qu'en les livrant à l'intrigue et à la faveur, on éteint l'énergie et l'esprit d'émulation des troupes, ce serait répéter ce qu'on a dit mille fois avant moi, et ce que tout le monde sent vivement. Cependant il se glisse, et il se glissera toujours des abus dans les avancements; car la parfaite justice est une vertu de spéculation plutôt que de pratique. Tâchons seulement de nous en écarter le moins possible, et donnons un frein à l'injustice, en nous imposant l'obligation de distribuer les grades sur le champ de bataille, en présence et d'après le suffrage des témoins des actions que nous récompensons. C'est ainsi que les Romains stimulaient l'ambition et l'amour-propre de leurs légionaires, par des distributions solennelles dans leur camp, après chaque combat.

CHAPITRE IV.

DES ARMES.

Les hommes n'étant point pourvus d'armes naturelles, comme les lions, les tigres, les aigles, et les autres animaux de proie, le démon de la vengeance et de la guerre leur mit à la main des armes artificielles; les unes propres à frapper leurs ennemis de près, telles que le bâton ou massue, l'épée longue ou courte, droite ou recourbée, tranchante ou aiguë, et différentes espèces de piques; les autres propres à les atteindre de loin, telles que les pierres, les balles, les dards, les traits, etc., lancés à la main, ou avec des machines de jet qui suppléèrent à la faiblesse de leurs bras. Enfin, l'intérêt de leur conservation leur inspira l'idée de se couvrir d'armes défensives, dont les unes sont fixées sur quelque partie du corps, comme le casque et la cuirasse, et les autres sont mobiles, comme le bouclier. Ainsi, le desir de combattre l'ennemi de près, de l'atteindre de loin, et de se garantir de ses coups, donna naissance à trois genres d'armes; les armes de main, les armes de jet, et les armes



défensives. Chacun de ces genres se subdivise en une foule d'espèces différentes; car les nations guerrières, persuadées que leur puissance et leur gloire reposent sur les bonnes qualités de leurs armes, cherchent et inventent tous les jours de nouvelles machines meurtrières et destructives, et leur esprit travaille sans cesse à trouver des instruments de carnage plus prompts et plus redoutables que ceux de leurs ennemis.

On voit les Romains s'étudier à perfectionner leurs armes pendant cinq siècles de guerres continuelles; on les voit les corriger sans cesse, emprunter celles de leurs ennemis, lorsque l'expérience leur en démontre la supériorité, et imiter tout ce que les autres nations possèdent de plus redoutable. Aussitôt qu'ils s'apperçoivent de la supériorité du bouclier samnite, de l'épée espagnole, de la lance grecque, ils s'empressent de les adopter. Enfin, à l'époque des guerres puniques, ils paraissent sur la scène du monde revêtus des meilleures armes offensives et défensives qui fussent connues alors; ce qui leur assure des succès faciles sur leurs ennemis, qui s'efforcent en vain de lutter contre la supériorité de leurs armes. Comment les autres peuples n'auraient-ils pas succombé! puisqu'ils se présentaient au combat presque nus, devant les légionaires couverts d'armes défensives, qui, sans gêner leurs mouvements, ne laissaient, pour ainsi dire, aucun passage au fer de leurs

adversaires. Aussi, lorsque Tite-Live parle d'une bataille gagnée par les Romains, il cite presque toujours la supériorité de leurs armes, comme une des causes de la victoire.

L'histoire moderne nous offre un exemple mémorable de l'influence de la qualité des armes sur le sort des nations : je veux parler des conquêtes de Pizarre et de Cortès dans le Nouveau-Monde. Ces deux aventuriers, à la tête de quelques bandes espagnoles, dispersent et détruisent des armées immenses de Mexicains et de Péruviens, peuples nombreux, courageux, et dans cet état de demi-civilisation où les nations développent le plus d'énergie pour leur défense. Leurs succès inouis ne peuvent s'attribuer qu'à la supériorité de leurs armes. Leurs mousquets et leurs canons, semblables au tonnerre pour le bruit et pour l'effet subit et inapperçu ; leurs chevaux, qui les métamorphosaient en centaures, frappaient de terreur l'imagination des Américains. Ces peuples ignorants des arts destructeurs de l'Europe, regardaient les Espagnols comme des êtres supérieurs, qu'il était impossible de vaincre avec leurs flèches et leurs lances, armées d'os de poisson ou de pierres aiguës, leurs massues et leurs piques de bois durci au feu : ils étaient vaincus avant même d'en venir aux mains, par l'opinion de leur infériorité.

Cette inégalité n'existe point aujourd'hui entre les différents peuples de l'Europe : ils ont tous

adopté à-peu-près les mêmes armes, et toute leur infanterie est maintenant armée du fusil à bayonnette, qui joue le double rôle d'arme de jet et d'arme de main.

C'est une arme admirable, comme arme de jet, soit pour la justesse du tir, soit par la force, la rapidité et la portée des projectiles qu'elle lance, soit par le peu de volume et de poids de ces projectiles, qui permettent au soldat d'en porter une grande quantité sans se surcharger. Le fusil a remplacé, avec raison dans nos armées, toutes les armes de jet des anciens, et l'opinion de sa supériorité sur l'arc, l'arbalète, la fronde, le javelot, et le *pilum*, est tellement établie dans l'esprit des militaires, par le temps, l'usage et l'expérience, que ce serait se couvrir de ridicule que de lui préférer ces dernières.

Mais, si le fusil est supérieur aux armes anciennes, comme arme de jet, il leur est inférieur comme arme de main. C'est une pique fort lourde et fort courte, puisqu'elle pèse onze livres, et qu'elle n'a que six pieds de long. Ce défaut de longueur se fait particulièrement appercevoir dans les combats contre la cavalerie. Les anciennes piques étaient faites de bois léger, et avaient depuis douze, jusqu'à vingt-quatre pieds de long : de pareilles armes tenaient la cavalerie à distance convenable. Le *pilum* des Romains, qui leur servait de pique pour repousser la cavalerie, n'était, il est vrai, guère

plus long que nos fusils; mais leurs armes défensives les rendaient impénétrables à la lance et à l'épée des cavaliers, qu'ils pouvaient braver en sûreté derrière leur bouclier.

Quoique le fusil à bayonnette n'ait ni la longueur, ni la légèreté des anciennes piques, il faut cependant s'en contenter pour remplir leur rôle; car on ne peut pas armer le même soldat d'un fusil et d'une pique : l'une de ces armes nuirait à l'autre. La pique le gênerait pour la charge et le tir du fusil, et le fusil, à son tour, deviendrait un embarras inutile, lorsqu'il s'agit de croiser la pique avec l'ennemi. Avant que l'invention de la bayonnette eût fait du fusil une arme de main, on avait divisé chaque bataillon en mousquetaires et en piquiers, plutôt que de surcharger le même soldat de deux armes de longueur. Les premiers étaient une espèce d'infanterie légère destinée à engager le combat de loin, et les seconds formaient une infanterie de ligne pour soutenir le choc de la bataille. Montécuculi, dans le récit qu'il fait de la bataille de Saint-Gotard, gagnée contre les Turcs en 1664, nous représente ses bataillons formés sur quatre rangs de piquiers, précédés de deux rangs de mousquetaires. Ceux-ci, lorsqu'on s'abordait, se rangeaient, en se courbant, sous les piques qui les défendaient par leur saillie, ou passaient derrière les piquiers. L'usage général de la bayonnette fit disparaître totalement les piques au

commencement du dix-huitième siècle. On s'aperçut dès-lors que le feu bien ménagé de l'infanterie de ligne, aidé de la bayonnette, suffisait pour repousser la meilleure cavalerie du monde, sans avoir recours à des rangs armés de piques de longueur, espèce d'armes presque inutiles dans nos combats modernes, où l'on s'aborde bien rarement. Le piquier serait souvent écrasé sous une grêle de projectiles avant de pouvoir faire usage de son arme.

Je ne vois rien de mieux que le fusil à bayonnette pour armer mes légionaires de ligne. Ce sera même leur seule arme offensive; car le sabre est inutile dans nos combats, où nous ne nous serrons jamais d'assez près pour pouvoir nous en servir. Nos soldats n'ont pas besoin d'aborder corps à corps leurs adversaires, comme les anciens, pour les combattre dans des mêlées devenues extrêmement rares, depuis l'invention des armes à feu. La bayonnette suffit entre gens qui ne sont garantis et protégés par aucune arme défensive. Si nos grenadiers portent encore le sabre, c'est plus par la force d'une aveugle routine, que par utilité : c'est un fardeau inutile dont on devrait les soulager.

Je ne sais si on a jamais essayé d'armer le soldat du fusil à deux coups. Cette arme pourrait n'être pas convenable pour les fantassins de ligne, auxquels le fusil simple suffit pour repousser la cavalerie, et qui, au milieu de la vi-

vacité et de l'ensemble de leurs feux seraient sans doute sujets à se tromper et à charger plusieurs fois le même canon. Cette innovation serait peut-être inutile pour eux; mais elle serait à coup sûr fort heureuse pour l'infanterie légère. Nos tirailleurs, avec leur fusil simple, craignent et doivent craindre extrêmement la cavalerie, leur ennemi le plus redoutable. Dès qu'ils ont tiré leur coup de fusil, ils se trouvent sans défense; car les cavaliers sont sur eux avant qu'ils aient le temps de recharger, et ils se voient percés de coups de lance, sans pouvoir les atteindre avec leur bayonnette. Mais, armons nos voltigeurs d'un fusil double, et leur confiance, ainsi que leur courage contre la cavalerie, en sera doublé. Ils sentiront que, s'ils manquent leur cavalier du premier coup, ils leur reste un second coup pour le tirer à bout portant; car ils ne doivent lâcher ce second coup qu'à la dernière extrémité. C'est une réserve destinée à les délivrer des dangers subits et imprévus. D'un autre côté, l'audace des cavaliers ennemis décroîtra en raison du péril.

Nos voltigeurs armés du fusil double, non seulement s'avanceront et braveront la cavalerie avec plus de confiance, mais encore ils feront beaucoup plus de mal à l'ennemi. On peut comparer le tirailleur caché et embusqué, au chasseur qui guette sa proie; s'il la manque du premier coup, le second lui donne une chance de plus pour l'atteindre.

Qu'on ne se presse pas de me reprocher d'armer les voltigeurs plus pesamment que l'infanterie de ligne, ce qui serait un contre sens; car, on verra bientôt que je les soulage du poids de leur sac et des armes défensives. D'ailleurs, il est très-possible de faire des fusils doubles aussi légers que les fusils simples, en économisant la matière par le travail, comme on le fait pour les fusils de luxe.

Quelques bataillons tiroliens ont renchéri sur l'idée des fusils doubles; car ils se sont armés de carabines à vent, qui tirent jusqu'à dix-huit coups de suite avec le même réservoir d'air. Cependant, cette arme n'est pas d'un usage fort redoutable, parce que le ressort de l'air diminuant à chaque coup, la balle diminue aussi de portée, et sur-tout, parce que le réservoir d'air étant épuisé, cette carabine devient inutile. Le soldat, obligé de quitter le champ de bataille pour aller recharger son réservoir, opération qui exige beaucoup de temps, est perdu pour le combat; il ne revient plus.

Nos soldats portent par-derrière, leur giberne, espèce de poche de cuir destinée à recevoir et à contenir leurs cartouches. Nous avons la mauvaise habitude de ne les charger que d'un côté, ce qui est contraire à toutes les lois de la mécanique. Leur sac, leur giberne, leurs vivres, forment sur leur dos un poids fort lourd, qui, n'ayant aucun contre-poids par-devant, les force, pour

conserver leur centre de gravité, à se courber, à se roidir et à prendre une attitude gênante, fatigante et contraire à l'organisation du corps humain. Ne vaudrait-il pas mieux placer la giberne par-devant, en lui donnant la forme d'une ceinture, à la manière de quelques troupes espagnoles? Ce serait autant de gagné pour la juste répartition de la charge du soldat, objet important sur lequel je reviendrai. On objecte contre cette manière, que des étincelles tombées du fusil de l'homme qui tire peuvent mettre le feu à sa giberne; mais, en la plaçant par-derrière elle est sujette à-peu-près au même inconvénient par le feu des derniers rangs : le danger n'est pas moindre d'une manière que de l'autre.

Les légionaires romains se couvraient d'armes défensives. Nos fantassins modernes, au contraire, se présentent nus au combat, non par l'ostentation d'une vaine bravoure comme les Gaulois dont parle César, mais parce que leur paresse et leur mollesse s'effrayent du poids des armes défensives; ils aiment mieux prendre honteusement la fuite un jour de combat, avant d'en venir aux mains, comme les Romains dégénérés du Bas-Empire, que de s'incommoder tous les jours par le poids d'une armure. Ce défaut d'armes défensives est très-funeste à nos fantassins; tous les coups qui les frappent, de quelque loin qu'ils viennent, les mettent hors de combat; ils sont blessés par les plus légères atteintes.

S'ils marchent à la baïonnette, ce n'est qu'un simulacre d'attaque; ils ne la croisent jamais avec celle d'un ennemi qu'ils craignent d'aborder, parce qu'ils se sentent sans défense contre ses coups, et l'un des deux partis prend la fuite avant d'en venir aux mains. Enfin, rien ne les garantissant de la lance du cavalier, lorsqu'une charge de lanciers parvient jusqu'à leurs baïonnettes, ils se troublent, s'effrayent, et tournent le dos.

Le prétexte dont nous nous sommes servis pour abandonner la cuirasse, c'est que cette armure ne peut pas être totalement à l'épreuve des armes à feu, sans devenir d'un poids insupportable. Singulière raison! Comme si nos fantassins renonçaient à soutenir le choc de l'infanterie, celui de la cavalerie, l'arme blanche et la mêlée, espèces de combats où les armures sont si nécessaires! Comme si nos bataillons se tiraient ordinairement à brûle-pourpoint! Nous voyons, au contraire, qu'ils s'arrêtent à cent ou cent cinquante toises pour faire leurs feux, et à cette distance la balle, qui a déja perdu une grande partie de sa vîtesse, frappe avec beaucoup moins de force, et peut être arrêtée par un obstacle léger. Combien de fois nos officiers d'infanterie n'ont-ils pas été garantis de la balle par leur baudrier ou leur ceinturon? Qui nous empêche donc de couvrir le buste tout entier, d'un cuir semblable à celui du ceinturon?

Il est facile de faire des cuirasses d'un poids

très-supportable, impénétrables aux coups de sabre, de baïonnette et de lance, et à l'épreuve de la balle à la distance de cent toises. Je suis persuadé qu'un plastron formé d'une double peau de buffle, bien matelassé et bien piqué, serait tout aussi impénétrable qu'une cuirasse en fer, à laquelle il serait d'ailleurs fort préférable sous les rapports de la légèreté et de la souplesse. Nous nous servirons de ces plastrons pour garantir le buste de nos légionaires contre l'arme blanche et la balle. Leur poids n'excèdera pas huit à neuf livres, et l'homme s'appercevra d'autant moins de ce nouveau fardeau, qu'avec la giberne, placée aussi par-devant, il formera équilibre avec le poids du sac, que je suppose bien collé et applati au dos du soldat, en forme de hotte. Cet équilibre de charge lui fera porter son sac avec plus de facilité que s'il le portait seul; car c'est moins la pesanteur des fardeaux, que l'inégalité de leur répartition sur notre corps, qui nous fatigue. On est parvenu à faire porter quatorze quintaux à des hommes ordinaires, en distribuant ce poids énorme sur toutes les parties de leur corps; les soldats romains faisaient des marches forcées, en portant quatre-vingts ou cent livres d'armes, de vivres et d'effets; le plongeur qui va chercher des perles au fond de la mer, se charge de deux ou trois cents quintaux d'eau, sans en être incommodé.

Il est inutile, je pense, d'expliquer que nous

nous dispenserons de cuirasser nos légionaires par-derrière; il faut que le soldat reste bien convaincu qu'il court plus de danger en tournant le dos à l'ennemi, qu'en lui faisant face.

La tête du légionaire de ligne sera garantie contre les coups de sabre et de lance, et abritée contre les balles, par un casque d'airain à-peu-près semblable à celui de nos dragons; mais au lieu de la crinière, qui forme un poids superflu et incommode, et un ornement de mauvais goût, je voudrais qu'il fût surmonté d'un cimier ombragé d'un panache rouge pour la première compagnie, et blanc pour la seconde : la troisième seule n'aurait pas de panache. Les oreilles et les machoires du soldat seront garanties, au moment du combat, par des mentonnières à écailles d'airain : ce casque aura très-bonne grace, et ne pesera guère plus que notre schakos actuel.

Les épaules des légionaires seront couvertes de larges épaulettes écaillées comme leurs mentonnières.

Le préjugé qui règne de nos jours contre les armes défensives est tellement enraciné, que je n'ose proposer des cuissards faits de peau de buffle, comme les cuirasses: mais je suis persuadé que les avantages de la cuirasse une fois bien constatés par l'expérience, on voudra se garantir, non-seulement le buste, mais encore les cuisses, que le ricochet des balles expose à plus de dangers que la partie supérieure du corps.

Quant au bouclier, son usage est incompatible avec celui du fusil; car la charge et le tir du fusil exigent que le soldat ne soit point gêné dans le mouvement de ses deux bras et de ses deux mains; ce qui ne serait pas, si le bras gauche était chargé d'un bouclier. Je me borne à couvrir le légionaire de ligne, du casque, de la cuirasse, et des épaulettes. Ces armes défensives, qui ne surchargeront pas le soldat de plus de dix à douze livres, lui sauveront au moins un tiers des coups de feu qu'il recevrait sans elles, dans les endroits du corps les plus sensibles; et elles lui inspireront une confiance et une ardeur admirables pour joindre son adversaire à l'arme blanche; car c'est surtout dans les combats de main qu'il sentira l'avantage d'être couvert. Les troupes de l'ennemi seront battues par mes légionaires, tant qu'elles ne seront pas cuirassées; et si elles se cuirassent, elles confirmeront par leur exemple la bonté de cette méthode.

Les voltigeurs ont moins besoin de cuirasse que les légionaires de ligne, parce qu'ils ne sont point destinés à combattre de pied ferme, et à en venir aux mains avec l'ennemi. Ils ne se battent que de loin, et presque toujours à couvert par des arbres, des haies, des fossés; leur rôle est de se retirer derrière les lignes, dès qu'ils sont serrés de près, et ils trouvent leur sûreté plutôt dans la vîtesse de leurs jambes que dans

la force de leurs bras. Des armes défensives ne feraient que leur ôter la légèreté et la souplesse qui doivent les caractériser. On pourra se borner à leur donner des épaulettes et des mentonnières à écailles d'airain, espèces d'armes défensives contre les coups de sabre, qui ne sont ni gênantes ni pesantes.

Leur casque sera en cuir, garni de quelques cercles de fer, pour résister aux coups de sabre de la cavalerie.

Les centurions romains se distinguaient de leurs soldats par la beauté, la bonté et la force de leurs armes. Nos officiers d'infanterie suivent une méthode bien différente; de peur de s'incommoder par le poids de leurs armes, ils ont pris le parti de se désarmer entièrement; car, l'épée qu'ils daignent encore porter n'est plus qu'un instrument de parade, plutôt que de combat, tant on l'a amincie et affaiblie pour en diminuer le poids! Il ne leur reste plus de l'antique cuirasse que l'inutile hausse-col, qu'ils suspendent sur la poitrine lorsqu'ils sont de service; de sorte qu'ils ne peuvent ni frapper, ni se défendre. Lorsqu'on aborde l'ennemi, ils deviennent inutiles, et quelquefois gênants. S'agit-il, par exemple, de forcer un défilé en colonne, l'honneur et le devoir prescrivent aux officiers de se mettre à la tête de leurs troupes; mais, lorsqu'ils arrivent sur l'ennemi, leur faible épée ne peut rien contre ses baïonnettes, et ils

gênent les soldats qui viennent derrière eux et les empêchent d'agir. C'est ainsi que j'ai vu manquer un assaut donné par les Français au fort de Sagonte en Espagne. La brèche était roide, et praticable seulement sur cinq ou six hommes de front. Les soldats, arrivés au pied, ayant hésité à monter, huit ou dix officiers s'élancent à leur tête; ils escaladent la brèche, et le reste de la colonne les suit; mais parvenus au sommet, ils s'efforcent en vain d'écarter avec leur épée les baïonnettes et les piques de remparts des défenseurs. Bientôt ils sont renversés dans cette lutte à armes inégales, et leur chûte entraîne celle du reste de la colonne.

Si nous refusons un fusil à l'officier de ligne, sous prétexte qu'il est trop occupé à diriger le feu de ses soldats avec ordre et précision, pour avoir le temps de tirer lui-même, donnons-lui du moins une demi-pique de sept à huit pieds de long, telle qu'on la portait sous Louis XIV. Elle lui servira à frapper et à se défendre dans les combats de mains, et dans les mêlées, où l'on se bat pour ainsi dire corps à corps.

Quant aux officiers de voltigeurs, je crois que l'arme la plus convenable pour eux est un fusil semblable à celui de leurs soldats, puisque leur service les oblige à se battre de loin.

Nous obligerons les officiers à se cuirasser avec plus de soin que les légionaires; car leur conservation est plus importante que celle du simple soldat.

Voilà quelles seront les armes de l'infanterie. Passons à celles de la cavalerie.

La lance est la reine des armes, dit Montécuculi. C'était l'arme des Grecs et des Romains, les peuples les plus guerriers de l'antiquité; c'était celle de nos anciens gendarmes, lorsqu'ils faisaient toute la force des armées européennes ; c'est encore celle des cavaliers polonais et russes. Le sabre droit ou recourbé est aussi d'un usage fort général. Chacune de ces armes a ses avantages et ses défauts, ses partisans et ses détracteurs, et l'on ne s'est pas accordé, jusqu'à présent, sur la prééminence de l'une sur l'autre. Le sabre est moins gênant, plus portatif, et plus facile à manier au milieu d'une mêlée de cavalerie, que la lance. Je crois cette arme préférable, lorsqu'on peut serrer de près son adversaire ; mais, pour rompre un escadron, pour poursuivre des fuyards, et sur-tout pour combattre l'infanterie, la lance, qui atteint de plus loin, vaut infiniment mieux. Les fantassins redoutent avec raison cette arme beaucoup plus que le sabre ; car, en présentant la baïonnette aux cavaliers ennemis, ils se tiennent hors de portée de leur sabre, mais non pas de leur lance. Ils ne peuvent compter que sur leur feu pour repousser une charge de lanciers, tandis qu'ils ont de plus la baïonnette pour se garantir du sabre.

Cette supériorité de la lance dans les charges sur l'infanterie, me fait pencher pour cette arme; mais qui nous empêche de concilier et de réunir les différentes propriétés de la lance et du sabre, en armant nos cavaliers de ces deux armes à-la-fois ? Ils peuvent les porter sans se gêner, en passant la lance au bras gauche, de manière à conserver toujours le bras droit libre pour le combat, et ils peuvent se servir successivement de l'une et de l'autre, suivant les circonstances. S'agit-il de charger sur de l'infanterie, sur des fuyards, d'enfoncer un escadron, ils mettent la lance en arrêt; se trouvent-ils au milieu d'une mêlée de cavalerie, ils passent la lance au bras gauche, et mettent le sabre à la main.

Le sabre de nos cavaliers légionaires sera droit comme celui des dragons, afin de les engager à frapper d'estoc plutôt que de taille. Ils porteront une lance de dix à douze pieds, dont la courroie sera passée au bras gauche, et ils auront une carabine fort courte, suspendue à l'arçon de leur selle. Je sais combien le feu de la cavalerie est incertain et peu redoutable; cependant il me paraît indispensable de donner à la cavalerie légère une carabine courte, et par conséquent peu gênante. Les coureurs s'en serviront pour tirer quelques coups, comme un signal annonçant la présence de l'ennemi, et nos vedettes pourront répondre à son feu; car elles

finiraient par être chassées de leur terrain, et seraient réduites à rétrograder sans cesse, si elles ne pouvaient pas rendre le mal pour le mal.

Leurs armes défensives seront absolument les mêmes que celles de l'infanterie de ligne. J'y ajouterai seulement de gros gants de peau de buffle, qui envelopperont l'avant-bras jusqu'au coude.

Une partie de la cavalerie de ligne de l'Europe a conservé le casque et la cuirasse de fer. Ces armures sont à-peu-près ce qu'elles doivent être. Je blâmerai seulement la méthode des Français de se cuirasser par derrière comme par devant. Cette seconde cuirasse est, non-seulement un poids et un embarras inutiles, mais encore elle semble placée pour favoriser la fuite du cavalier. Pourquoi chercher à garantir le lâche qui tourne le dos à l'ennemi? Il faut au contraire employer tous les moyens pour persuader au cavalier qu'il court plus de dangers en reculant qu'en avançant.

En résumé, le légionaire de ligne sera armé du fusil simple à baïonnette, du casque d'airain, garni de mentonnières, et de la cuirasse de peau de buffle avec des épaulettes à écailles d'airain: son officier portera une demi-pique, au lieu de fusil.

Les voltigeurs, ainsi que leurs officiers, porteront le fusil double avec une baïonnette

courte et légère, le casque de cuir, les mentonnières et les épaulettes d'airain.

Le cavalier légionaire aura le casque d'airain avec mentonnière, la cuirasse de peau de buffle, avec épaulettes d'airain, des gants à la crispin, la lance, le sabre droit, et la carabine courte.

Telles sont les armes que je propose pour les cavaliers et les fantassins; il s'agit maintenant de leur apprendre à s'en servir.

CHAPITRE V.

EXERCICES ET TRAVAUX MILITAIRES.

Marcher avec ordre, et combattre avec adresse et ensemble, tel est le métier du soldat de ligne : il est nécessaire de lui apprendre l'un et l'autre au dépôt, avant de l'envoyer à sa légion. Il ne suffit pas de donner des armes aux recrues, il faut encore leur enseigner à s'en servir avec dextérité; il ne suffit pas de les rassembler, il faut encore les ranger convenablement pour la marche et le combat, et leur apprendre à marcher avec l'ensemble et la précision nécessaires pour leur faire conserver leur ordre et leur rang. Ainsi, leur éducation au dépôt doit rouler principalement sur les maniements d'armes et sur les manœuvres.

Nos réglements, consacrés à l'instruction du soldat, sous ce double rapport, sont clairs, précis, et conviennent en général à l'organisation actuelle de nos troupes. Mon intention n'est point ici de les suivre dans les détails des exercices qu'ils prescrivent, et de répéter ce que tous

les militaires savent ; comme cet officier qui expliquait les grandes manœuvres des Prussiens au prince de Ligne : *Ces soldats que vous voyez en avant*, lui disait-il naïvement, *hé bien! c'est le premier rang ; ceux qui viennent ensuite, c'est le second rang ; et les derniers de tous, c'est le troisième rang.*

Indiquer quelques perfectionnements propres à simplifier nos exercices, et faire connaître les changements que réclame mon organisation légionaire, voilà tout ce que je me propose. Je serai cependant obligé d'entrer dans quelques détails sur l'éducation des troupes légères, espèce de troupes à peine connues dans nos armées actuelles, mais qui sont destinées à jouer un grand rôle dans la légion. J'entre en matière, en commençant par l'exercice du fusil.

Notre infanterie s'exerce à faire deux espèces de feux, des *feux sur trois rangs*, et des *feux de file*. L'opinion des militaires les plus éclairés semble proscrire les premiers, parce que l'attitude du premier rang, obligé de se mettre à genoux pour ne pas gêner le tir du troisième, est dangereuse et fatigante. Mais un inconvénient encore plus grave, c'est que les trois rangs se trouvant en même temps dégarnis de feux, après leur décharge générale, rien ne les appuie, rien ne les protége jusqu'au moment où ils ont rechargé leurs fusils. Qu'une charge de cavalerie, dérobée par un pli de terrain, ou entraînée par un mo-

ment d'audace, brave cette décharge unique, et continue sa course sans se laisser intimider par cette tempête d'un instant; dans quelle situation critique se trouvent nos fantassins! Les cavaliers sont sur eux, la lance en arrêt, sans leur donner le temps de recharger leurs fusils; ils les percent et les enfoncent à coups de lance, sans qu'ils puissent se défendre avec leurs baïonnettes, espèce de piques trop courtes contre la lance.

Ces motifs font préférer aux feux de trois rangs les feux de file, qui ne sont pas sujets aux mêmes inconvénients. Le soldat, moins pressé par le commandement, ajuste et ménage mieux son coup de fusil; et sur-tout, il est plus rassuré en se voyant protégé par ses voisins, dont les armes sont rechargées lorsqu'il décharge la sienne : mais le grand vice de ces sortes de feux, c'est que le troisième rang, réduit à ne pas tirer, dans la crainte de blesser les hommes du premier, devient presque inutile. Je sais qu'on cherche à en tirer parti, en lui faisant charger les armes du second rang; mais la perte de temps occasionnée au second rang par cet échange de fusils, est à-peu-près égale à celle nécessaire pour charger ses armes; de sorte que le feu de file n'est guère plus vif avec trois rangs qu'avec deux. Les Anglais ne tirent que sur deux rangs, et, certes, on n'a point remarqué que leur feu eût moins d'intensité que celui des autres nations.

Le feu de file réduit donc le troisième rang à la nullité. Cette espèce de feu, uniforme et continu, est sans doute fort meurtrier à la longue; mais il n'étonne ni n'ébranle point l'assaillant comme des décharges soudaines, qui, semblables à des coups de tonnerre, frappent son imagination de terreur; et c'est sur-tout sur l'imagination qu'il est important d'agir. Le feu de file est sans doute bon dans les combats de position à position; mais pour arrêter une colonne d'attaque, et sur-tout une charge de cavalerie, on peut desirer des effets plus subits, plus prompts, plus effrayants, sans cependant tomber dans les inconvénients reprochés aux feux de trois rangs.

Pour cela, introduisons à leur place, dans nos cohortes, des *feux de rang*, innovation que l'organisation légionaire rend facile, puisque chaque rang y forme une compagnie séparée et distincte. Voici comme on les exécutera :

Aussitôt que le chef de cohorte a commandé *feux de rang*, le capitaine de grenadiers, ou du premier rang, commande à sa compagnie : *Grenadiers, en joue, feu, chargez.* Tandis que le premier rang charge, le capitaine du second rang fait un commandement analogue à sa compagnie. Dès que le premier rang a fini de charger, le capitaine du troisième rang commande : *Troisième rang* (à ces mots les grenadiers baissent la tête pour ne pas gêner le tir), *en joue, feu, chargez.* Aussitôt que le second rang a fini de

charger, le premier rang recommence son feu, et ainsi de suite; de manière que les trois rangs ne soient jamais dégarnis de feux tous à-la-fois, et qu'il y en ait toujours un au moins de chargé, pour soutenir et protéger les deux autres. Nous obtiendrons ainsi l'avantage d'étonner et d'intimider l'infanterie ennemie par des décharges subites et très-fréquentes, de ne pas gêner le feu du troisième rang, et de rassurer les soldats par la certitude qu'ils sont défendus par un rang ou deux de fusils chargés, devant ou derrière eux.

Mais le triomphe des feux de rang est sur-tout contre la cavalerie : qu'une cohorte, exercée à ce genre de feux soit chargée par des escadrons ennemis; le premier rang fait sa décharge à vingt toises, et présente la baïonnette; le second fait la sienne à dix toises, et présente la baïonnette; enfin, le troisième rang, sous la protection des baïonnettes des deux premiers, formant une double fraise devant lui, ne fait sa décharge qu'à-brûle-pourpoint, lorsque le cavalier ennemi est arrivé jusque sur les baïonnettes. S'il se trouve de la cavalerie assez audacieuse pour vouloir soutenir et braver cette triple décharge, ménagée comme je viens de l'expliquer, tant pis pour elle, car elle se fera détruire; ses escadrons seront rompus, et la baïonnette fera raison du petit nombre de cavaliers épargnés par les balles.

Le *feu de rang* était connu depuis long-temps,

puisque Montécuculi le recommande dans ses Mémoires, comme le plus efficace de tous. Ce qui l'avait fait tomber en désuétude de nos jours, c'était sans doute la difficulté de le ménager convenablement avec nos compagnies actuelles, dont chacune forme des sections de bataillon. Il était en effet bien difficile qu'un rang, formé de différentes compagnies, pût mettre de l'ensemble et de la précision dans son feu.

Voilà le seul changement que j'aie à proposer pour l'exercice du fusil : je me hâte maintenant de jeter un coup-d'œil sur nos exercices-manœuvres, sans entrer dans des détails qui me meneraient trop loin. Qui voudrait tout dire sur l'art de la guerre, cet art si vaste, si compliqué, engendrerait une multitude de volumes, et l'ennui qui marche à leur suite.

Un préliminaire indispensable, pour établir de l'ordre et de l'ensemble dans les manœuvres, c'est d'enseigner aux soldats un pas militaire ou égal; car la nature a donné à chaque individu une allure, une démarche particulières, un pas plus ou moins allongé, qui ne pourraient point s'adapter à l'uniformité de marche qu'il faut obtenir des troupes, afin d'éviter de rompre les rangs. Toutes ces variétés et irrégularités dans la démarche doivent disparaître, pour faire place à un pas d'ordonnance, uniforme et réglé, auquel le soldat soit astreint sous les armes.

Nous avons deux pas militaires, comme les

Romains, mais qui ne ressemblent aux leurs ni pour la vîtesse ni pour le mécanisme. Notre pas ordinaire est d'une lenteur importune, et contraire à l'esprit des manœuvres, qui ne sauraient être exécutées avec trop de célérité. Notre pas accéléré n'est pas plus prompt que le pas ordinaire des Romains; et nous n'en avons aucun pour égaler la vîtesse de leur pas accéléré, qui approchait de la rapidité de la course. Au reste, la vîtesse n'était pas le seul avantage qu'il eût sur le nôtre; il était simple, naturel, souple, et conforme à l'articulation des membres : ils s'en servaient en route comme dans les manœuvres. Le nôtre, au contraire, est sautillant, roide, court, et si fatigant qu'on ne peut pas s'en servir en route. Voyez nos soldats à l'exercice; ils ressemblent à des automates qu'on fait marcher par ressort, tant on les oblige à roidir leurs membres. Les malheureux attendent avec impatience le moment de quitter cette démarche gênante et contre nature.

Je voudrais que le pas militaire de mes légionaires fût, comme celui des Romains, conforme à la démarche ordinaire de l'homme. Qu'on fasse marcher un homme bien constitué et d'une moyenne taille, qu'on mesure la longueur de son pas, et qu'on étudie le mouvement de ses genoux, de ses jambes, de ses pieds, et l'on obtiendra un type sur lequel on modélera le pas militaire des légionaires. On les exercera tous à

marcher ce pas, dans des temps égaux, avec une vîtesse ordinaire de trente-huit toises par minute, et, accélérée, de quarante-cinq toises par minute, comme celle des Romains. Il s'exécutera au son d'une musique militaire, afin d'en régler les temps et la cadence. Le pas ordinaire servira pour la marche, et le pas accéléré pour les manœuvres et les attaques.

Rien de plus facile que de trouver des méthodes pour déployer une troupe en ordre de bataille, pour la former en colonne, et pour changer son front ou sa direction, trois des principaux objets que se propose la tactique. On peut y parvenir de plusieurs manières; mais de toutes ces manières, il faut trouver la plus simple et la plus courte, et c'est là la difficulté. La plus simple, pour éviter le désordre et la confusion, qui sont la perte des armées; la plus courte, pour économiser le temps, le trésor le plus précieux à la guerre. Les manœuvres les moins compliquées que nous connaissions sont certainement celles des Romains; comme leurs cohortes marchaient ordinairement par le flanc, chaque légionaire n'avait qu'un quart de pirouette à faire pour passer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille. Mais c'est un point de simplicité que nous ne pouvons pas imiter; notre ordre de bataille à rangs serrés s'y oppose; quelque effort que nous fassions pour faire marcher une troupe par le flanc, aussi serrée qu'il

est possible, chaque soldat, quoique très-attentif à marcher immédiatement sur les traces de son chef de file, occupe néanmoins un plus grand espace qu'en bataille; la colonne traîne et s'allonge, et elle s'allonge d'autant plus que les soldats sont moins exercés et les chemins moins unis; de sorte que lorsqu'on s'arrête pour reprendre l'ordre de bataille, on occupe un espace presque double de celui qui est nécessaire. Ceci est une vérité d'expérience. Des troupes aussi disséminées sur le champ de bataille sont très-faibles jusqu'à ce qu'elles aient repris l'ordre serré; mais quelle perte de temps cette réunion n'entraîne-t-elle pas? C'est cet inconvénient qui nous a obligés d'abandonner les marches de flanc, pour rompre l'ordre de bataille par divisions ou sections, suivant la largeur des chemins; il n'y a que des passages fort étroits qui puissent obliger à manœuvrer par le flanc.

Au reste notre tactique a pourvu, par un grand nombre de manœuvres, à toutes les évolutions qu'une troupe peut être dans le cas de faire, et si elle mérite un reproche, ce n'est pas celui de pauvreté, c'est bien plutôt celui d'un luxe superflu. Nous exerçons souvent nos soldats à des manœuvres de parade, non-seulement inutiles, mais même dangereuses sur un champ de bataille, et qui ne servent qu'à embrouiller leurs idées. Cet axiôme que, *qui peut le plus, peut le moins*, n'est point vrai en tactique. Les troupes

ne sont susceptibles de faire avec exactitude et célérité qu'un petit nombre de mouvements simples qu'on leur fait répéter souvent; mais, lorsqu'on veut exiger d'elles plusieurs manœuvres compliquées, elles les confondent et les exécutent mal. *En retranchant des exercices le superflu, dit Montécuculi, on en apprend mieux le nécessaire.*

Bannissons donc de notre tactique une abondance stérile; n'exerçons nos légionaires qu'à des manœuvres strictement nécessaires, et ne perdons jamais de vue que les mouvements les plus simples et les plus faciles, seuls, peuvent réussir sur le champ de bataille, au milieu des périls et des dangers, dans des moments où la plupart des hommes ne conservent ni leur raison ni leur sang-froid.

L'éducation des troupes légères et celle des troupes de ligne ne doivent pas plus se ressembler que leurs services. A quoi bon enseigner aux voltigeurs des mouvements graves et réguliers, et des manœuvres de ligne, s'ils ne doivent jamais entrer en ligne, ni en faire usage? Exerçons-les plutôt à courir, à sauter, à nager, à franchir tous les obstacles, à se couvrir de tous les accidents du terrain, à se disperser en avant des lignes, à se rallier à toutes jambes pour se peletonner contre la cavalerie, à se mêler et à combattre avec nos cavaliers légionaires, à sauter en croupe derrière eux, et

sur-tout, à tirer avec beaucoup d'adresse dans toutes sortes de positions. Voilà l'éducation qui convient à la nature de leur service.

On les exercera très-souvent et avec grand soin, à tirer à la cible à différentes distances. La cible doit représenter un homme de taille ordinaire, et il faut les habituer à viser à la tête, parce qu'en tirant de loin au-delà du but en blanc, comme cela leur arrive presque toujours à la guerre, le coup baisse, et la balle frappe au-dessous du but. Rendons nos voltigeurs très-adroits à tirer, puisque c'est leur unique métier, et la seule manière qu'ils aient de se rendre redoutables. Apprenons-leur à tirer et à charger assis ou couchés par terre, position qu'ils prendront souvent à la guerre pour se dérober plus aisément au feu de l'ennemi. C'est en se traînant à travers champs qu'ils parviendront presque sans danger à s'approcher des lignes, et dès qu'ils en seront postés à bonne portée, ils dirigeront leur feu particulièrement sur les officiers; car il n'est pas de meilleur moyen d'effrayer et de décourager une troupe, que de mettre ses officiers hors de combat.

On ne peut trop habituer les voltigeurs à courir, tous leurs mouvements en présence de l'ennemi devant se faire au pas de course. Veut-on qu'ils se dispersent en tirailleurs : il faut qu'ils courent vîte se placer derrière des arbres, des haies, des fossés, et qu'ils se saisissent

promptement des postes les plus favorables pour voir sans être vus. Sont-ils pressés par l'ennemi: ils ne peuvent lui échapper que par leur célérité, en courant chercher la protection des lignes. Sont-ils chargés par la cavalerie : c'est bien alors que leur salut est dans la vîtesse de leurs jambes, soit pour l'éviter à la faveur des accidents du terrain, soit pour lui résister, en se ralliant et en se pelotonnant rapidement. Le pas de course est encore le seul qui leur convienne pour la poursuite des fuyards, et pour suivre la rapidité de la cavalerie légionaire, lorsqu'on les mélange avec cette arme.

Mais afin que rien ne les arrête dans leur course à travers champs, loin de tout sentier battu, il faut les rendre lestes et habiles à traverser les haies, à franchir les murs, à sauter les fossés, à grimper les rochers. Quant aux rivières, il est difficile qu'ils les passent à la nage sans mouiller leur fusil et leur poudre; cependant, il est fort important qu'ils apprennent à nager, soit pour aller prendre des bateaux sur la rive opposée, soit pour diriger les radeaux faits avec les bois que le hasard leur offre sur les bords d'un fleuve.

Les voltigeurs sont destinés à combattre et à marcher isolément; il est donc inutile de leur donner un pas uniforme, et de leur enseigner à manœuvrer avec régularité et ensemble comme la troupe de ligne. Il suffit de les habituer à se

réunir rapidement en cercle contre la cavalerie, et à se rallier derrière les lignes. Ils doivent, dans le premier cas, se rassembler au pas de course, se pelotonner tumultuairement autour de leurs officiers, et former un cercle plein qui présente des feux et des baïonnettes de tous côtés. C'est la manière la plus prompte et peut-être la meilleure, de former une petite troupe contre la cavalerie. Toute manœuvre plus régulière exigerait plus de temps, sans donner à la troupe plus de fermeté. J'ai vu souvent à la guerre, que l'instinct de nos tirailleurs les portait à se pelotonner ainsi en cercle, et dès-lors la cavalerie légère ne pouvait plus rien contre eux. Ces petits globes de feu, épars dans la plaine, bravaient hardiment des nuées de cavaliers, et parvenaient peu-à-peu à gagner la protection des bois ou des lignes. Dans le second cas, ils se rangeront en deux divisions égales sur les flancs de leur cohorte, qu'ils doivent protéger et couvrir.

La voix des officiers ne pouvant pas se faire entendre des voltigeurs, lorsqu'ils sont dispersés, on se servira du *cornet* pour les rappeler, et en général, pour leur transmettre les principaux commandements, comme de se porter en avant, en arrière, à droite, à gauche, de se former en cercle, ou de se rallier derrière les cohortes.

On exercera les voltigeurs à se mêler à la ca-

valerie légère et à combattre avec elle. Rappelons-nous que c'est ce mélange de mousquetaires avec la cavalerie qui rompit et mit en fuite la gendarmerie française à la bataille de Pavie, et donna la victoire au marquis de Pescaire. Nous formerons nos voltigeurs en pelotons de la force de nos escadrons légionaires de soixante-seize hommes. Chaque peloton sera attaché à un escadron, qu'il accompagnera au pas de course dans tous ses mouvements, afin de forcer ou de défendre les défilés. Ces deux armes se protégeront entre elles, et chacune recherchera la nature du terrain qui lui est le plus favorable pour le combat, mais sans cesser de rester à portée de se soutenir mutuellement. Le voltigeur doit s'exercer à sauter en croupe derrière son cavalier, afin que les pelotons d'infanterie puissent se transporter d'un endroit à l'autre, aussi vîte que la cavalerie. On l'habituera à passer son fusil en bandoulière sur son dos, et à sauter derrière le cavalier, en appuyant légèrement les mains sur la croupe du cheval; mais, afin que cette manœuvre puisse s'exécuter, nous donnerons à nos cavaliers des selles rases par-derrière, en leur faisant attacher leur porte-manteau par-devant. Ces porte-manteaux qui, dans leur situation actuelle ne sont qu'un embarras incommode pour monter à cheval, deviendront de cette manière une espèce de bastingue, très-

propre à couvrir la partie inférieure du buste de l'homme : c'est ainsi qu'on fera contribuer les effets même du cavalier à sa défense.

La plupart de ces exercices supposent que les voltigeurs ne portent pas de sac. Ce fardeau leur ôterait toute leur légèreté et leur souplesse, et nuirait sans cesse à la rapidité de leurs mouvements. Je voudrais qu'on chargeât leurs sacs sur des chevaux de bât, à la suite de chaque cohorte. Il en faudrait neuf par cohorte; cette quantité de bêtes de somme est sans doute un inconvénient; mais c'est un inconvénient moindre que celui de surcharger les voltigeurs d'un poids gênant, qui contrarierait continuellement la nature de leur service tout entier dans la célérité.

J'ai déja dit que les cavaliers légionaires doivent faire le service de troupes légères; ainsi, l'ordre, l'ensemble, la régularité, ne leur conviennent pas mieux qu'à nos voltigeurs. Leur éducation ne doit pas ressembler à celle de nos hussards et de nos chasseurs, que nous gâtons et que nous dénaturons par des manœuvres de ligne. En effet, si nous les habituons à se réunir et à escadronner avec ordre, comment pourrons-nous obtenir d'eux qu'ils éclairent, qu'ils reconnaissent et qu'ils fouillent un pays, qu'ils observent et qu'ils épient les mouvements de l'ennemi, qu'ils se glissent sur ses derrières et inquiètent ses convois, qu'ils tendent des em-

bûches, poursuivent les fuyards et fassent des prisonniers; qu'ils masquent, et couvrent la marche de nos colonnes, et qu'ils remplissent, en un mot, tous les autres devoirs des troupes légères dont ils ne peuvent s'acquitter qu'en se dispersant et en combattant isolément. D'ailleurs, que gagnerions-nous à rallentir et à enchaîner la rapidité et la vivacité de la cavalerie légère par l'ordre et la régularité? Quel avantage trouverions-nous à la faire charger en ligne? En deviendrait-elle plus redoutable à l'ennemi? Je ne le crois pas; et des exemples anciens et modernes se pressent en foule pour soutenir mon opinion. Mais, sans remonter jusqu'aux Numides et aux Parthes, ces bandes de cavaliers irréguliers et désordonnés, si célèbres chez les anciens, je me contenterai de citer les spahis turcs, et les Mameluks, qui passent pour les premiers cavaliers du monde, sans connaître d'autre manœuvre que celle de se pelotonner tumultuairement, et de charger en désordre et à bride abattue. J'en appelle aux Français qui ont appris à connaître en Égypte la valeur des Mameluks; nos escadrons européens, avec leurs mouvements compassés et leurs charges en ligne, brillaient-ils devant cette milice désordonnée? Pouvaient-ils lui résister un seul instant? N'étaient-ils pas rompus et taillés en pièces par les Mameluks, qui semblaient courir plutôt à des exercices qu'à des combats, tant ils trouvaient

peu de danger à ces sortes de charges? Quant aux fantassins français, s'ils parvinrent à braver des cavaliers aussi courageux et aussi adroits, au milieu des plaines rases de l'Égypte, c'est une preuve irrécusable de l'impuissance de la cavalerie, quelque bonne qu'elle soit, contre de la bonne infanterie.

Les hussards, qui forment la cavalerie légère des Autrichiens, ne furent, dans l'origine, que des bandes irrégulières de paysans hongrois, sans solde et sans discipline, faisant la guerre par l'appât du butin. Ils se dispersaient au loin, se glissaient par-tout, et combattaient toujours isolément; ils suivaient les sentiers les moins pratiqués; ils pénétraient jusqu'au milieu des camps, dans l'ombre et le silence de la nuit; ils se glissaient sur les flancs et sur les derrières des colonnes; ils surprenaient les parcs, les convois et les postes isolés; et enfin, ils observaient tous les mouvements de l'ennemi, en se tenant tapis de jour dans les bois et les fourrés. Cette espèce de milice se rendit assez redoutable pour que la plupart des nations de l'Europe cherchassent à l'imiter; mais bientôt on voulut régulariser ces bandes : on en forma des régiments brillants, exercés à toutes les manœuvres de ligne, et dès-lors les hussards perdirent presque toutes les qualités qui les avaient rendus si précieux.

Les Cosaques, cette excellente cavalerie légère des Russes, sont aujourd'hui ce qu'étaient autrefois les hussards hongrois. Mais si, sous prétexte de les régulariser, on veut les astreindre à l'ensemble et aux mouvements réguliers des troupes de ligne, ils perdront presque toutes leurs qualités actuelles, pour devenir de la cavalerie de ligne fort médiocre.

Concluons de tous ces exemples, que les mouvements méthodiques et les manœuvres régulières ne sont pas indispensables à la cavalerie en général, et qu'ils sont même nuisibles à la cavalerie légère, dont ils gênent la rapidité et contrarient le service. Il n'en est pas de la cavalerie comme de l'infanterie ; celle-ci n'a de force et de valeur que par l'ordre, la discipline, et l'ensemble ; l'autre peut agir confusément et tumultuairement, pourvu qu'elle agisse avec rapidité : il n'est pas jusqu'à son désordre même dont elle ne tire parti dans le combat, pour envelopper l'ennemi, le menacer dans tous les sens, se multiplier à ses yeux, l'éblouir par la rapidité et la variété de ses caracoles, et enfin, ébranler son imagination et la frapper de terreur. De là vient que la plupart des peuples barbares placent leur confiance plutôt dans la cavalerie, qui peut se rendre redoutable par la simple bravoure, sans art et sans discipline, que dans l'infanterie, qui puise toute sa force dans une tac-

tique savante et régulière, résultat des longues observations et des recherches laborieuses d'un peuple civilisé.

Je suppose mes cavaliers légionaires sur des chevaux souples, nerveux, légers à la course, et d'une petite taille, propres à tourner et à caracoler aisément; je les suppose assez écuyers pour être parfaitement maîtres de leur cheval. On les exercera ensuite à bien manier leurs armes, chose beaucoup trop négligée par nos cavaliers actuels. La lance sur-tout est une arme qui exige beaucoup d'adresse. On les habituera, non-seulement à s'en servir à la main, mais encore à la lancer sur l'ennemi, afin qu'ils puissent atteindre les fuyards qui cherchent à se sauver à la faveur des haies et des fossés. Ils doivent se disperser, au galop, à travers les champs, franchir les haies et les fossés, passer les rivières, s'exercer aux combats singuliers, céder de front à l'ennemi, pour se pelotonner et se tapir sur ses flancs et sur ses derrières, et se livrer, en un mot, à cheval, à tous les exercices que nous avons décrits pour nos voltigeurs à pied. Gardons-nous sur-tout de les faire escadronner en ligne, ce qui leur ferait perdre l'habitude du service léger.

Réservons nos manœuvres régulières pour la cavalerie de ligne, que nous nommons grosse cavalerie. Si la cavalerie légère est indispensable pour la guerre journalière de détails, la cava-

lerie de ligne peut rendre de grands services un jour de bataille; de fortes masses de cette cavalerie, en chargeant sur des lignes d'infanterie déja ébranlées, peuvent décider la victoire et procurer d'immenses résultats. Mais c'est par des évolutions exactes et précises qu'on peut faire mouvoir ces masses, et c'est principalement par des charges régulières, qu'on parvient à faire impression sur l'infanterie, et qu'on achève de la rompre. Nous avons donc raison d'exercer cette espèce de cavalerie à escadronner avec ordre et précision. Il faut réunir et former ses escadrons après chaque charge, en abadonnant la poursuite des fuyards à la cavalerie légère, qui doit voltiger sur les flancs au moment de la charge.

La cavalerie de ligne des Français, avec ses gros chevaux de traits, surchargés de selles énormes, est sans doute trop lente et trop lourde, quoiqu'en disent quelques officiers de cavalerie. Ils s'imaginent que si l'on donnait à leurs escadrons des chevaux plus légers ils ne pourraient plus choquer les lignes ennemies avec la même force. Mais ils se trompent; car le choc des corps étant en raison de la masse multipliée par la vîtesse, il s'ensuit qu'on peut gagner par la vîtesse d'un cheval, ce qu'on perd de sa masse. Au reste, l'expérience m'a prouvé que ce prétendu choc est assez chimérique, et a rarement lieu : les hommes et les chevaux ne sont pas des êtres insensibles; ils ne se précipitent pas

tête baissée au milieu du danger, et la peur bride plus ou moins leur impétuosité. L'essentiel est que le cavalier franchisse rapidement l'espace qui le sépare de son ennemi, afin d'être moins long-temps exposé à ses projectiles, et qu'il se conduise dans la mêlée avec vivacité et adresse; ce qu'il ne peut faire qu'avec un cheval léger et rapide: malheureusement cette espèce de chevaux est rare en France.

Les dépôts sont l'école des jeunes soldats: on les y exercera trois ou quatre mois, pour commencer à leur apprendre leur métier et à les habituer à la vie militaire, avant de les envoyer à leur légion, afin d'y être incorporés dans les troisièmes compagnies; mais ce serait une grande erreur que de croire alors leur éducation terminée. Non-seulement cette première instruction est insuffisante, mais encore ils oublieroient bien vîte ce qu'ils savent, si on ne les exerçait journellement. Exerçons souvent tous les soldats de la légion, les anciens comme les nouveaux, si ce n'est pour les rendre plus habiles, du moins pour les entretenir au même degré. *Le soldat maladroit*, dit Végèce, *n'est jamais qu'un conscrit, quelle que soit son ancienneté.*

Les exercices de détails sont la science des soldats et des officiers particuliers; mais les connaissances des généraux doivent être plus vastes et plus étendues; il faut qu'ils apprennent à

faire manœuvrer une ou plusieurs légions sur un terrain quelconque, avec la même facilité et la même précision qu'un bon chef de cohorte fait manœuvrer sa cohorte. Pour cela, il ne suffit pas qu'on leur donne des troupes à conduire au moment de paraître devant l'ennemi, suivant l'usage actuel; car, quelles que soient nos connaissances théoriques, nous n'exécutons point avec adresse ce que nous exécutons pour la première fois. Ce n'est qu'en se livrant aux grandes évolutions, à la tête de troupes nombreuses, dans des camps d'exercice, qu'ils pourront acquérir l'expérience et l'habileté qui leur sont nécessaires. Malheureusement, notre usage de disperser et de disséminer les troupes dans des cantonnements s'oppose à leur réunion fréquente, empêche les grandes manœuvres et nuit aux autres exercices.

On sait que cette méthode de cantonner les troupes dans les villes et les villages est la perte de la discipline, de l'esprit militaire, et des exercices; mais ce qu'on a moins remarqué, c'est qu'elle est aussi la cause de la plupart des maladies qui affligent les soldats. Cependant rien n'est plus vrai: ce passage subit de l'activité des camps à la vie casanière et inactive des villes, leur est très-funeste. Le repos paraît si doux, si agréable, après de grandes fatigues, qu'ils se livrent avec plaisir à l'inaction : rien ne les obligeant, rien ne les stimulant au mouve-

ment, dans leurs cantonnements, ils s'abandonnent à l'indolence et à la paresse, et ils croupissent dans une mal-propreté qui en est la suite. Mais bientôt les humeurs n'ont plus leur libre cours, les maladies s'engendrent, les hommes vont peupler en foule les hôpitaux, et l'on est tout surpris de voir une armée distribuée dans des cantonnements pour se rétablir, disparaître et s'évanouir plus vîte au sein du repos, qu'au milieu des fatigues et des accidents de la guerre. Qu'on n'objecte point que les officiers préviendront ces funestes effets en exerçant et en surveillant leurs soldats. Ignore-t-on que les officiers eux-mêmes trouvent dans les villes des distractions qui leur font perdre de vue les occupations militaires; qu'ils ne surveillent qu'imparfaitement et n'exercent que rarement des troupes disséminées; et que, loin de l'œil des généraux, ils donnent à leurs plaisirs des moments qui devraient être consacrés à leurs devoirs. Lorsqu'on veut recommencer la campagne, on s'apperçoit avec chagrin qu'on n'a plus que des soldats mal sains, faibles et maladroits, et des officiers sans énergie. Une triste expérience ne confirme que trop ces observations.

Voulons-nous avoir des soldats sains, robustes, adroits, une armée manœuvrière et disciplinée, et des généraux habiles et expérimentés: réunissons nos troupes dans des camps d'exer-

cice, où nous pourrons les plier au joug de la discipline, et leur faire exécuter toutes les manœuvres qui sont l'image de la guerre. Telle était la méthode des Romains, qu'on ne peut trop prendre pour modèle; ils établissaient leurs légions dans des camps permanents, en hiver comme en été, dont ils bannissaient l'oisiveté et les vices par des travaux et des exercices continuels. C'est dans ces écoles qu'ils s'endurcissaient aux fatigues, et qu'ils parvenaient à donner à leur corps une force plus qu'humaine.

Tel fut encore le système que Frédéric II établit en Prusse. Ce grand homme ne pouvant se donner la supériorité sur ses nombreux et redoutables ennemis, ni par la quantité, ni par la qualité de ses troupes, en partie composées d'étrangers, résolut, du moins, de les surpasser par l'habileté et la célérité de ses manœuvres: il réunit ses soldats dans des camps d'exercice, les fit manœuvrer avec beaucoup de soin, et parvint, de cette manière, à créer des armées lestes et manœuvrières, avec lesquelles il ne craignit pas de hasarder sur les flancs de ses ennemis, ces mouvements hardis qui balancèrent si souvent les avantages du nombre, et lui procurèrent plusieurs fois la victoire.

Je pourrais citer un exemple plus récent et non moins frappant; c'est ce fameux camp de cent mille hommes que les Français avaient

établi sur les côtes de la Manche. Quinze mois d'exercices et de travaux suffirent pour former des hommes en état de supporter les plus violentes fatigues, et une armée invincible, qui, en une seule campagne, dicta des lois au reste de l'Europe.

Nos légionaires vivront comme les Romains, dans des camps, loin du luxe et de la mollesse des villes; chaque camp contiendra un corps d'armée de trois ou quatre légions, qu'on exercera tous les jours aux détails, et deux ou trois fois par semaine aux marches et aux grandes évolutions. Les marches se feront au pas militaire ordinaire d'une lieue par heure, le soldat portant son sac, ses vivres, et sa charge complète. On passera par toutes sortes de chemins, et par toutes sortes de terrains, quelque mal-aisés et difficiles qu'ils soient, et l'on ne rentrera au camp qu'après avoir fait sept lieues, c'est-à-dire, une journée ordinaire. La colonne s'habituera à marcher serrée, et avec la même précaution que si l'on était en pays ennemi. On formera une avant-garde, une arrière-garde, et les troupes légères courront le pays, éclaireront le front de la colonne, et couvriront ses flancs. Les coureurs auront ordre de se replier subitement une ou deux fois par promenade, pour annoncer la présence de l'ennemi, tantôt de front, tantôt en flanc ou en queue. Le général se portera aussitôt du côté indiqué par les coureurs, pour recon-

naître le terrain, choisir son champ de bataille, déployer sa colonne, et prendre position suivant les circonstances locales et autres. Toutes les évolutions pour déployer la colonne se feront au pas accéléré; car la troupe qui se déploie se trouve dans une situation critique dont on ne peut trop tôt la tirer.

Les officiers d'état-major expliqueront sur le terrain l'art des positions; ils feront sentir que le passage des défilés, celui des rivières, étant l'opération la plus délicate de la guerre, on ne peut apporter trop de soin à faire des dispositions de troupes et d'artillerie convenables pour soutenir les têtes qu'on y engage; sans quoi ces premières troupes seraient défaites avant qu'elles ne fussent développées ou soutenues par d'autres. On simulera des retraites, des déroutes même, afin d'apprendre aux soldats à se rallier. Quelquefois on partagera le corps d'armée en deux partis, pour s'attaquer, se défendre, se tendre des embûches, et faire, en un mot, un simulacre de guerre véritable : car il faut familiariser les légionaires avec tous les exercices qui sont l'image de la guerre, afin que la guerre elle-même ne leur semble plus qu'un exercice.

Un objet d'instruction très-important, quoique absolument négligé parmi nous, c'est la science des retranchements de campagne. Il faut que chaque légionaire apprenne à former un abatis, planter une fraise, une palissade, faire des ga-

bions, des fascines, remuer de la terre, façonner un parapet, et le gazonner. On enseignera à tous les officiers d'infanterie les éléments de la fortification passagère; et on leur fera exécuter plusieurs fois, sur des terrains variés, des ouvrages qu'ils traceront eux-mêmes; car la théorie est bien peu de chose sans la pratique. On s'imagine savoir ce qu'on a lu, on se croit fort habile, et cependant, faut-il mettre la main à l'œuvre, on se trouve fort-maladroit, et d'autant plus embarrassé, qu'on rougit d'avouer son ignorance sur des choses qu'on est censé savoir.

Si l'on sait exciter l'émulation des légionaires, si l'on parvient à éveiller leur amour-propre, et à l'intéresser au succès par des louanges et des récompenses distribuées à propos, les exercices ne seront plus à leurs yeux qu'un jeu agréable, plutôt qu'un travail : ils s'y livreront avec ardeur, volontairement, et sans contrainte. C'est ainsi que toute la jeunesse romaine courait en foule au Champ-de-Mars, pour cultiver, sous les yeux du public, les exercices violents de l'ancienne gymnastique. Trop heureux ceux qui méritaient, par leur force et leur adresse, les applaudissements de leurs concitoyens, et les suffrages des magistrats! Ces moments de gloire étaient la récompense et le dédommagement de plusieurs années de peines et de fatigues. Nos jeunes gens seraient-ils insensibles à la gloire et à la louange, et inaccessibles au blâme? Non

certes ! Ainsi, les mêmes stimulants, les mêmes institutions produiraient sur eux le même effet, celui de les animer à des exercices de corps, qui, par eux-mêmes, ont déja beaucoup d'attraits pour la jeunesse.

Je voudrais qu'on consacrât un jour par mois à faire, dans chaque légion, une distribution solennelle de prix pour récompenser l'adresse dans les différents exercices, tels que la charge et le tir du fusil, la course et le saut, pour le fantassin; l'équitation, la voltige, l'escrime de la lance et du sabre, pour le cavalier. Ce serait un jour de fête pour tous les légionaires, qu'on ferait ranger en amphithéâtre, afin qu'ils fussent témoins et juges de ces jeux, image des jeux fameux de la Grèce. On admettrait au concours, pour chaque prix, dix hommes par cohorte, pris parmi ceux qui se seraient le plus distingués par leur adresse pendant tout le mois; et, bien loin d'exclure les officiers de la lice, il serait convenable de les porter à la noble émulation de disputer le prix à leurs soldats.

On peut déja s'appercevoir que les légionaires ne resteront pas oisifs dans leur camp; cependant les exercices ne prendront pas toujours tous leurs moments; il est un point où le soldat ne faisant plus de progrès sensibles, s'ennuie de ces mouvements mécaniques et uniformes qui ne lui apprennent plus rien. Dès qu'il sera parvenu à ce degré d'adresse, on ne l'exercera

plus que le temps nécessaire pour entretenir son habileté; on pourra l'occuper alors à d'autres travaux, afin de rompre l'uniformité de sa vie, et de prévenir l'oisiveté ainsi que les vices et les maladies qui marchent à sa suite. Mais évitons de l'occuper au hasard, sans but et sans utilité; imitons plutôt les Romains, qui employèrent leurs légions, dans leurs moments de loisir, à élever des monuments consacrés au bien public. Que la construction de nos routes, de nos canaux, de nos ponts, de nos forteresses, soit l'amusement de nos légionaires oisifs. Nous concilierons ainsi leur intérêt avec le bien de l'état; leur intérêt, parce que les gratifications journalières, fruit de leurs travaux, leur serviront à se procurer une nourriture plus abondante, et à améliorer leur sort; le bien de l'état, par l'économie qui en résultera pour la construction des monuments publics. On a déja souvent proposé cette méthode; on l'a même mise en pratique quelquefois; mais bientôt notre paresse s'effraie de tous ces travaux, et nous retombons dans notre indolence et notre insouciance accoutumée, sous le vain prétexte qu'ils ruinent la santé des soldats. C'est, au contraire, un moyen de les fortifier et de les endurcir aux fatigues. Un travail modéré et continu engendre la force et la santé; l'expérience le prouve. Pourquoi nos paysans sont-ils plus forts, plus

sains, plus robustes que les citadins? N'est-ce pas parce qu'ils travaillent sans cesse. Pourquoi, parmi nos troupes, les canonniers sont-ils généralement mieux portants et plus disciplinés que les fantassins? N'est-ce pas par la raison qu'ils sont continuellement occupés dans les arsenaux, les parcs et les batteries.

CHAPITRE VI.

ORDRE DE BATAILLE DE LA LÉGION.

HOMÈRE peint des combats tumultueux, irréguliers et confus, tels qu'ils étaient dans les temps reculés où il vivait, et tels qu'ils sont toujours dans l'enfance de l'art de la guerre chez les peuples ignorants et grossiers. On voit, dans l'Iliade, les chefs et les plus braves guerriers des deux partis, s'élancer en avant pour s'attaquer isolément, et se livrer des combats singuliers, tandis que la multitude qui les suit, se groupe derrière eux pour les soutenir. Qu'un guerrier terrible par sa taille, sa force, son adresse, sa bravoure, invulnérable par la qualité et la trempe de ses armes, un Achille, enfin, paraisse tout-à-coup au milieu des combattants, les chefs ennemis craignent de se mesurer avec un adversaire aussi redoutable; ils l'évitent et vont chercher sur d'autres points des combats moins dangereux; la multitude effrayée se replie et s'ouvre devant lui, et la présence seule du héros décide de la victoire. La puissance de l'ordre et

de l'union était encore inconnue, et chacun n'ayant que le sentiment de sa force ou de sa faiblesse individuelle, ne comptait point sur autrui, et ne plaçait sa confiance qu'en soi-même.

Les preux chevaliers remplacèrent chez les modernes, dans les siècles de barbarie, les héros de l'antiquité; ces braves, armés de toutes pièces, étaient comme eux redoutables par leurs armes, leur force et leur courage, pour une multitude désordonnée de fantassins mal armés et timides. Mais le règne de ces héros et de ces chevaliers dut cesser, lorsque l'ordre et la discipline s'introduisirent dans l'infanterie des anciens et des modernes. Les troupes, formées avec ordre sur plusieurs rangs, de manière à pouvoir se servir de leurs armes simultanément et sans se gêner mutuellement, purent braver, par leur union, la force et le courage individuel; dès-lors les combats partiels cessèrent pour faire place à des chocs en ligne.

On forma d'abord des lignes sur un ordre trop profond pour que les derniers rangs pussent faire usage de leurs armes. Ces rangs, inutiles pour frapper l'ennemi, n'avaient d'autre objet que celui de soutenir les premiers combattants, et de leur inspirer de la confiance. C'est ainsi que les Grecs formèrent leur phalange sur seize de hauteur, quoique les huit premiers seuls pussent prendre part au combat avec la *sarisse*, espèce de pique de vingt à vingt-quatre

pieds de long. Le rôle des phalangistes des huit derniers rangs était d'encourager et de fortifier ceux de devant par l'espoir d'un secours immédiat, et de remplacer les tués, les blessés et les fuyards.

Mais les vices de cet ordre profond ne tardèrent pas à se faire sentir : un des plus grands, sans doute, était d'exposer aux traits de l'ennemi les soldats de la réserve, comme ceux qui se battaient, avant qu'ils pussent prendre part au combat. Un autre défaut, non moins grave, c'est que les premiers rangs, rompus et mis en déroute par l'ennemi, risquaient d'entraîner dans leur désordre et leur fuite les rangs destinés à les soutenir et à leur succéder dans le combat. Afin d'échapper à ces inconvénients, on imagina d'éloigner des combattants les rangs de réserve, dont on forma une seconde ligne, placée hors de la portée des traits ennemis. Dès-lors les troupes de soutien purent rester intactes jusqu'au moment où elles entraient en jeu, et elles purent éviter de se voir entraînées dans la fuite des premiers combattants.

Végèce attribue aux Carthaginois l'invention des secondes lignes et des réserves ; les Romains les imitèrent, et justifièrent par des succès éclatants la bonté de cette méthode. Au lieu de former, comme les Grecs, une seule ligne profonde, ils rangèrent leur légion sur deux ou trois lignes, en rapport avec la nature de leurs

armes. La seconde suivait habituellement les mouvements de la première, tandis que la troisième restait en place jusqu'à ce que le général disposât de cette réserve pour rétablir le combat et saisir la victoire, comme nous le voyons à la bataille de Pharsale. Gustave-Adolphe forma ses troupes sur plusieurs lignes, à l'imitation des Romains; l'exemple de ce grand capitaine fut généralement suivi, et dès-lors les armées modernes prirent l'habitude de se ranger sur deux lignes, et de laisser quelques troupes d'élite en réserve derrière la seconde ligne.

La profondeur d'une ligne fut fixée d'après ce principe; que *le dernier rang pût se servir de son arme;* elle dépendit donc de la nature des armes que l'on adopta en Europe. Aussi long-temps qu'on conserva la pique, cette arme de longueur permit de se former sur six et même sur huit de hauteur; car la pique du huitième rang dépassait le premier, sans être d'une longueur démesurée. Lorsque les mousquets se mêlèrent aux piques, on forma la ligne de bataille de deux rangs de mousquetaires, défendus et fraisés par quatre rangs de piquiers; enfin, le fusil ayant totalement remplacé la pique, on réduisit la ligne à quatre et bientôt à trois rangs, parce qu'on s'apperçut que cette arme ne permet pas le tir et le combat de main sur une plus grande profondeur.

Toutes les nations de l'Europe ont adopté au-

jourd'hui l'ordre sur trois rangs, à l'exception des Anglais, qui amincissent encore davantage leur ligne et ne la forment que sur deux. Devons-nous imiter ce peuple, où vaut-il mieux suivre l'usage général? Telle est la question importante qu'il s'agit d'examiner.

Les Anglais ont dû remarquer, comme nous, que les feux de trois rangs ne pouvant s'exécuter qu'en faisait mettre le premier rang à genoux, sont fort dangereux devant l'ennemi, et qu'ils ont d'ailleurs l'inconvénient de laisser tout le bataillon dégarni de feux, jusqu'à ce que les armes soient rechargées; que les feux de file, les seuls en usage maintenant, ne s'exécutant que par les deux premiers rangs, rendent un troisième rang presque inutile; et, enfin, que, dans un combat de main, les baïonnettes du troisième rang ne saillent pas assez au-delà du premier pour être fort dangereuses. Voilà, sans doute, les observations qui, jointes au desir d'étendre la ligne, afin d'égaler le front d'un ennemi plus nombreux, ont pu porter les Anglais à adopter l'ordre sur deux rangs.

Si le troisième rang était effectivement inutile, soit pour augmenter l'intensité des feux, soit pour le combat à l'arme blanche, il est évident qu'il faudrait le supprimer, à l'exemple des Anglais; car des combattants qui ne peuvent point faire usage de leurs armes, doivent quitter une ligne dont ils n'augmentent point la force, pour

être placés en réserve. Mais l'inutilité qu'on lui reproche maintenant, non sans quelque raison, disparaîtra en armant le troisième rang de baïonnettes plus allongées, et sur-tout par l'usage des *feux de rang* que nous avons proposés. La longueur de la baïonnette lui permettra de prendre part au combat à l'arme blanche, et il jouera un rôle aussi actif que les deux autres pour les *feux de rang*, qui, comme je l'ai dit, sont presque toujours préférables aux feux de file.

Il est certain qu'un troisième rang ajoute de la force, de la consistance, et de la fermeté à une ligne de bataille, de l'intensité aux *feux de rang*, et de l'assurance et de la confiance aux soldats, sur-tout à l'arme blanche. Représentons-nous deux lignes en présence, l'une sur deux, et l'autre sur trois rangs; celle-ci obtient l'avantage d'un feu plus vif, et les pertes qu'elle éprouve par les petites armes sont moins sensibles, la dégarnissent moins, et y font moins de brèches. Les files qui présentent trois baïonnettes au lieu de deux ont encore à l'arme blanche un avantage matériel, sans compter la confiance du soldat, qui s'accroît souvent en raison du nombre.

Mais c'est sur-tout contre les charges de cavalerie qu'il est important de multiplier les feux et les baïonnettes, et de se former, par conséquent, sur trois rangs plutôt que sur deux. L'usage a voulu long-temps parmi nous qu'on doublât les rangs contre la cavalerie. Cette disposition

sur six était vicieuse, en ce qu'elle diminuait le front du bataillon, et par conséquent ses feux, sans ajouter à la force réelle de son ordre de bataille. Le quatrième, le cinquième, et sur-tout le sixième rang, ne pouvant ni tirer ni faire usage de la baïonnette, restaient spectateurs inutiles du combat. L'expérience apprit à se borner à trois rangs, même contre la cavalerie.

C'est donc sur trois rangs que nous formerons nos cohortes : cependant ne soyons pas exclusifs, et ne nous privons pas de la faculté de paraître sur deux rangs aux yeux d'un ennemi qu'il s'agit de tromper par le spectacle d'un front étendu. Dans ce cas, on peut prendre le rang des grenadiers de chaque cohorte pour en faire des corps d'élite, qu'on portera sur des points importants, sans diminuer le front de la ligne. C'est ainsi que l'organisation légionaire se prête à toutes les combinaisons utiles avec une grande facilité, et c'est ce qui en fait le mérite.

D'après mon organisation légionaire, que je prie le lecteur de se rappeler, les grenadiers forment le premier rang, la troisième compagnie le second, et la seconde compagnie le troisième. Les trois capitaines se placeront chacun à la droite de leur compagnie ou de leur rang ; les trois lieutenants occuperont des places semblables à la gauche. La cohorte se trouvera ainsi encadrée entre ces six officiers, qui préviendront et empêcheront, par leur présence immédiate, les

flottements et le désordre, qui, dans les moments critiques, commencent ordinairement par les flancs, les parties faibles de tout ordre de bataille. Ils se trouveront placés sur la même ligne que leurs soldats, qu'ils animeront et encourageront par leur exemple. Les six sous-lieutenants se placeront à égale distance, derrière la cohorte, pour maintenir l'ordre, et empêcher qu'aucun soldat ne quitte son poste. Les sergents et les caporaux prendront place chacun à la droite de leur section. Chaque compagnie, ou rang, se divise en quatre, huit, ou seize parties; il est important, pour la facilité des manœuvres, qu'elles ne se confondent point entre elles, et qu'elles soient toujours séparées et conduites par un sous-officier : c'est le moyen de passer de l'ordre de bataille à l'ordre en colonne, et réciproquement, sans désordre et sans confusion.

La nature de nos armes nous permet de combattre à rangs serrés; ainsi, nos légionaires doivent se toucher dans le rang, mais non pas se presser, de peur de gêner la charge du fusil. Nos soldats occupent en général, de cette manière, un espace de vingt à vingt-deux pouces; ce qui donne cinquante-cinq toises de front à notre cohorte, composée de cent quatre-vingt-dix files. On laissera toujours un intervalle de quatre ou cinq toises entre les cohortes; ce sont des voies nécessaires pour la libre circulation des voltigeurs, le passage de l'artillerie et celui de la

cavalerie. Les Romains, qui combattaient à rangs ouverts, se dispensaient quelquefois, il est vrai, de laisser ces intervalles, parce que leurs vélites avaient la facilité de passer au travers de leurs rangs; ils trouvaient que ces lacunes affaiblissaient les flancs de la cohorte, en fournissant à l'ennemi des brèches par lesquelles il s'introduisait lorsqu'on en venait aux mains. Elles sont moins dangereuses pour nous, qui nous battons rarement à l'arme blanche; d'ailleurs, l'indispensable nécessité de conserver des passages pour l'artillerie, et sur-tout pour les troupes légères, ne souffre pas d'excuse. Comment nos voltigeurs pourraient-ils, sans eux, se porter en avant, se retirer en arrière de la ligne? On peut seulement disputer sur leur largeur, qui peut n'être pas invariable.

Il est aisé maintenant de calculer que le front de bataille de la légion, rangée sur une seule ligne, serait d'environ six cents toises; mais l'usage, d'accord avec la raison et l'expérience, veut que tout ordre de bataille soit formé sur deux lignes au moins. Une seconde ligne sert à soutenir la première, à remédier sur-le-champ, par de prompts secours, au désordre et aux accidents des combats, à favoriser la retraite des troupes repoussées, à leur procurer la facilité de se rallier et de se reformer derrière elle, en arrêtant la poursuite de l'ennemi, et à renouveler le combat, avec des troupes fraîches, contre un

ennemi déja fatigué, et en désordre par une première action. La présence seule d'une seconde ligne, et l'espoir d'en être secourus, inspirent de la confiance et de l'audace aux soldats de la première; au lieu qu'une troupe qui ne se sent pas soutenue, et qui n'apperçoit aucun appui, aucun refuge en cas de malheur, ne marche au combat qu'avec un sentiment de crainte; elle est inquiète pour ses flancs, pour ses derrières, et le plus léger événement produit quelquefois une terreur panique qui la disperse sans qu'on puisse la rallier. La peur de se voir sans secours contribue à sa fuite plus encore que le danger; c'est pour cette raison qu'on a vu des secondes lignes, presque hors de tout péril, prendre la fuite avant les troupes de la première, engagées au plus fort de la mêlée.

La seconde ligne doit toujours se tenir à portée de soutenir la première, de la secourir, et de la remplacer dans le combat. Pour cela, il faut qu'elle marche sur ses traces et qu'elle suive tous ses mouvements; rôle qu'elle ne peut bien remplir qu'en recevant des ordres du même général. Cette unité d'ensemble et de mouvements, cet accord parfait qui doit régner entre les deux lignes, ne s'obtiendrait qu'avec beaucoup de peine si elles étaient composées de légions différentes. Les chefs de légion de la seconde ligne ne seraient pas toujours disposés à voler au secours de ceux de la première, soit par négligence, soit

par indifférence, ou même par jalousie. Ce serait une source constante de haines, de disputes et d'inconvénients graves, qu'il est facile de tarir, en distribuant les légions également dans les deux lignes. Si l'on place cinq cohortes d'une légion en première ligne, et autant en seconde, le chef de légion les aura toutes réunies dans un moindre espace, prêtes à s'entresecourir mutuellement.

Les lignes ne doivent être ni trop éloignées ni trop rapprochées l'une de l'autre; trop éloignée, la seconde ne se trouverait plus à portée de donner des secours promps et efficaces à la première; trop rapprochée, elle risquerait d'être enveloppée et entraînée dans sa déroute, et les projectiles ennemis lui feraient courir des dangers qu'il est important de lui épargner pour la conserver intacte jusqu'à ce qu'elle entre en scène. Les Romains, jaloux de concilier ces différents interêts, fixèrent la distance de leurs lignes à un moyen terme de 30 à 50 toises; mais cet éloignement ne suffit pas pour les modernes, dont les armes de jet ont une portée bien plus considérable, et sont d'un effet beaucoup plus terrible que celles des Anciens. Il est difficile sans doute qu'ils puissent soustraire la seconde ligne au boulet de l'ennemi; il faudrait pour cela la tenir au moins à cinq ou six cents toises de la première, ce qui la rendrait presque inutile, mais ils doivent du moins la placer hors de l'at-

teinte des petites armes et de la mitraille, en l'éloignant de cent cinquante toises des troupes engagées. Les réserves seules peuvent être placées hors de portée du boulet, comme nous le verrons par la suite.

Pour en revenir à ma légion, je la diviserai par tiers, lorsqu'elle sera seule sur le champ de bataille, en plaçant trois ou quatre cohortes en première ligne, trois en seconde, et trois en réserve. Si, au contraire, elle ne forme qu'une portion de la bataille, je placerai cinq cohortes en première ligne, et cinq en seconde. La réserve sera formée par d'autres corps, ainsi que je l'expliquerai plus tard.

Nous avons l'habitude de déployer et d'étendre en bataille la seconde ligne comme la première, ce qui rend nos passages de ligne extrêmement difficiles et dangereux. Combien de fois cette méthode n'a-t-elle pas enveloppé les troupes de la seconde ligne dans la déroute de la première? Lorsque les soldats, poursuivis vivement par l'ennemi, se sauvent en désordre à toutes jambes, la peur leur trouble la vue, leur fait perdre le jugement, et au lieu de passer dans les intervalles des bataillons de la seconde ligne, ils se jettent dessus, et y mettent le désordre et l'épouvante. Mais quelle nécessité d'étendre cette seconde ligne en bataille, tant qu'elle n'est que spectatrice du combat? et n'aurait-on pas le temps de déployer ses cohor-

tes, lorsqu'elles succèdent aux premières engagées, et que leur rôle commence?

Je voudrais que les cohortes de la première ligne fussent seules déployées, lorsqu'elles se battent seules, et que celles de la seconde ligne, espacées entre elles à distance de déploiement, restassent chacune formée en colonne par *division ou quart de cohorte à demi-distance*, prêtes à former le quarré ou à se déployer rapidement, suivant qu'elles auraient à combattre de la cavalerie ou de l'infanterie. Dans cette disposition, qu'on suppose les troupes de la première ligne dans une déroute aussi complète qu'il est possible de l'imaginer; n'est-il pas évident que les cohortes de la seconde ligne, formées en petites colonnes de quatorze toises de front, espacées de quarante-six toises l'une de l'autre, n'obstrueront point leur passage, et ne pourront pas être entraînées dans leur fuite; que les chefs de ces cohortes auront d'autant plus de facilité à les contenir dans ce moment critique, que leurs soldats seront plus rassemblés et réunis; et enfin qu'elles pourront se former en quarré en un clin d'œil, pour arrêter la cavalerie ennemie, ou bien se déployer en bataille avec la plus grande célérité, dès que la première ligne sera écoulée? Une cohorte en colonne par divisions à demi-distance, ne doit employer qu'une minute pour se déployer, ou un quart de minute pour former le quarré. Qu'on cal-

cule les distances à parcourir, et l'on trouvera que j'ai raison. La seconde ligne gagnera, par cette formation, de l'aisance dans ses mouvements, de la sûreté pour le passage des lignes, et de la facilité pour repousser la cavalerie; avantages qui ne sont neutralisés par aucun inconvénient: n'hésitons donc pas à l'adopter.

Une partie des voltigeurs de la première ligne sera dispersée en avant du front des cohortes. Le nombre de ces tirailleurs doit être proportionné à l'étendue de la ligne, à raison de trois ou quatre pieds par homme, espace nécessaire pour qu'ils puissent agir librement. Ce service n'emploiera guère qu'une demi-compagnie par cohorte; les autres voltigeurs se pelotonneront derrière la cohorte, où ils resteront en réserve prêts à succéder aux premiers tirailleurs, auxquels le repos devient nécessaire après deux ou trois heures de ce métier fatigant et périlleux. C'est cette réserve de voltigeurs qu'on emploiera à ramasser les blessés de la ligne pour les transporter aux ambulances, à aller chercher des suppléments de cartouches au parc, et enfin, à tous les offices qui forcent à quitter les drapeaux; de sorte que les soldats de ligne n'ayant plus aucun prétexte de quitter leurs rangs, s'habitueront à ne jamais les abandonner, et à rester inébranlables à leur poste : ce sera le moyen de conserver les lignes garnies et sans brèche. Les voltigeurs de la seconde ligne se pelotonneront à

droite et à gauche de leurs cohortes en colonne; ou bien, lorsque les cohortes formeront des quarrés, on les placera aux quatre angles, dans les portions que les faces laissent dégarnies de feu.

Les dix pelotons de la cavalerie légionaire couvriront les flancs de l'infanterie à hauteur de la seconde ligne, où ils pourront veiller à la sûreté des flancs, sans se trouver exposés au feu des petites armes.

Les cinq pièces d'artillerie marcheront réunies à cinquante toises environ en avant d'une des ailes, suivant la nature du terrain et le but qu'on se propose. Cette batterie, protégée et défendue par la mousqueterie à cinquante toises de distance, se rapprochera ainsi des ennemis qu'elle a à combattre, autant qu'il est possible, sans s'exposer à tomber entre leurs mains.

Voici donc l'ordre de bataille de la légion, tel que nous devons nous le représenter d'après les principes que nous venons de développer, en faisant toujours abstraction des formes et des accidents variés du terrain, dont nous nous occuperons plus tard.

D'abord, en première ligne, les cinq premières cohortes de la légion, rangées en bataille de droite à gauche par ordre de numéro, en commençant par la cohorte d'élite, l'exemple et la règle de la légion entière : les cohortes, de cinquante-cinq toises de front chacune, sont séparées

entre elles par des passages de cinq toises, ce qui donne trois cents toises pour l'étendue totale de la ligne.

Ensuite, à cent cinquante toises en arrière de la première ligne, se trouvent les cinq dernières cohortes formées chacune en colonne par *division*, espacées entre elles à distance de déploiement. Ces petites colonnes de quatorze toises de large sur quarante-sept files, et de quatorze toises de long en quatre sections, laissent entre elles des espaces vides de quarante-six toises.

Les voltigeurs de la première ligne sont en partie dispersés en avant du front de bataille, et en partie pelotonnés derrière leurs cohortes, près des intervalles qui les séparent. Ceux de la seconde ligne sont pelotonnés par demi-compagnie sur les flancs de leurs colonnes.

La cavalerie se tient en réserve sur les flancs, à hauteur de la seconde ligne, et l'artillerie légionaire forme une seule batterie à cinquante toises en avant d'une des ailes.

Supposons maintenant notre légion attaquée dans cet ordre de bataille, afin de reconnaître ses propriétés, et de pouvoir l'apprécier à sa juste valeur. Nous commençons par envoyer quelques pelotons de cavalerie mêlés de voltigeurs, afin de reconnaître l'ennemi et d'escarmoucher avec ses troupes légères. Les voltigeurs de la première ligne courent et se dispersent à deux ou trois cents toises en avant du front de

bataille; ils occupent tous les endroits fourrés, tous les défilés, tous les postes de chicane, pour harceler, gêner, retarder sa marche, et le retenir le plus long-temps possible sous le feu de notre batterie légionaire, qui commence à tirer à cinq ou six cents toises. Les voltigeurs se replient peu-à-peu, toujours en tiraillant, et enfin ils passent par les intervalles des cohortes pour démasquer la ligne dès que les masses de l'ennemi ne sont plus qu'à cent cinquante toises. Alors l'artillerie vomit de la mitraille, la ligne commence ses feux de rang, et les voltigeurs tirent par les intervalles des cohortes. C'est une grêle de projectiles qui doit toujours croître à mesure qu'il avance. Mais s'il continue à braver cette tempête sans effroi, il faut prévenir sa charge, et courir dessus à la baïonnette, dès qu'il n'est plus qu'à quinze ou vingt toises. Ce serait une grande faute que d'attendre la charge de l'assaillant, en repos, comme Pompée à la bataille de Pharsale; car on se priverait, par cette inaction, de la chaleur, de l'audace et du courage que le mouvement inspire aux soldats, et de la confiance que leur donne toute marche offensive.

Notre première ligne est-elle rompue et mise en fuite malgré tous nos efforts: les colonnes de la seconde ligne s'avançent aussitôt au pas de charge, tandis que les troupes en déroute s'écoulent entre elles, et vont se rallier sous leur

protection, à cent-cinquante ou deux cents toises en arrière. L'aspect soudain de ces nouvelles troupes, qui se déploient en ligne, étonne et ébranle un ennemi rompu, fatigué et harrassé par un premier combat, ordinairement fort vif et fort meurtrier. L'avantage des troupes fraîches sur des troupes qui ont déja combattu est immense; les unes, impatientes de joindre l'ennemi, marchent avec ordre dans toute leur force et leur vigueur; les autres, épuisées par leurs pertes, fatiguées et rompues par la marche et le combat, n'envisagent qu'avec crainte les nouveaux périls qui se présentent; car, nous n'avons tous qu'une certaine dose de courage, qui s'évanouit à l'aspect des dangers renaissants.

Si, cependant, cette seconde ligne, contre toute vraisemblance, se replie comme la première, alors les troupes de la première, ralliées et reformées en arrière, lui succèdent à leur tour; et ce jeu successif de deux lignes qui combattent et se rallient tour-à-tour, peut se répéter plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il fixe la victoire, qui reste ordinairement au parti le plus opiniâtre. L'on a vu des généraux, par leur constance et leur énergie, ramener ainsi jusqu'à sept à huit fois les mêmes troupes au combat.

Enfin, l'ennemi commence-t-il à s'épuiser par ses pertes multipliées: apperçoit-on des brêches, du désordre, des flottements, de l'incertitude

dans sa ligne : le moment est précieux et décisif; chargeons à la baïonnette, et que notre cavalerie, que nous avons ménagée jusqu'à présent, s'élance des ailes, pour achever de l'effrayer, de le rompre, et de le mettre en déroute. En même temps, les voltigeurs courent en avant, poursuivent les fuyards, de concert avec la cavalerie, les harcèlent, les empêchent de se rallier, et font des prisonniers. Cependant, les troupes de ligne s'avancent avec ordre, au pas accéléré, pour soutenir leurs troupes légères. C'est ainsi qu'on mène l'ennemi battant, jusqu'à ce qu'il s'appuie sur ses réserves.

Je suppose alors qu'il marche à nous avec des troupes fraîches pour prendre sa revanche; il balaie effectivement devant lui notre cavalerie et nos voltigeurs, qui accourent aussitôt se réfugier derrière notre ligne, comme derrière un rempart de feu ; mais il est obligé de s'arrêter à l'aspect de ce mur, et de se retirer promptement s'il ne se sent pas capable d'engager une nouvelle lutte sérieuse.

Tel est le mécanisme de la poursuite de l'ennemi, mécanisme qui roule tout entier sur le jeu successif des troupes légères et des troupes de ligne. Les unes atteignent par leur célérité et leur vîtesse, et les autres soutiennent par leur ordre et leur solidité; mais il faut avoir le plus grand soin de ne pas laisser se disperser celles-ci,

si l'on veut que la légion conserve de la consistance et de la fermeté.

On a disputé long-temps sur les propriétés de l'ordre mince et de l'ordre profond; chacun de ces deux ordres a eu ses partisans et ses détracteurs. Les deux partis conviennent de l'absolue nécessité de faire soutenir et remplacer les premiers combattants par des troupes de réserve. La question se réduit donc à savoir si ces troupes doivent faire partie de la ligne, comme dans la phalange grecque, dont les huit derniers rangs ne servaient qu'à prêter un secours immédiat aux huit premiers, sans pouvoir prendre part au combat, ou si elles doivent former une nouvelle ligne, hors de la portée des projectiles des combattants, comme chez les Romains.

L'expérience a prononcé depuis long-temps en faveur de la séparation des rangs qui soutiennent, de ceux qui combattent; et ce serait vouloir faire rétrograder l'art militaire, que de proposer d'abandonner les lignes pour la phalange. Les modernes sur-tout, dont les armes de jet sont terribles, ont le plus grand intérêt à éloigner leurs troupes de réserve des projectiles ennemis, en cherchant à les mettre hors de leur atteinte; car, s'ils les plaçaient immédiatement derrière les combattants, elles souffriraient autant qu'eux du ravage du canon, et même par l'effet des petites armes. Les premiers rangs,

une fois rompus et mis en désordre, au lieu de trouver à s'appuyer sur des réserves intactes, prêtes à leur succéder dans le combat, ne verraient plus derrière eux que des soldats effrayés, plus disposés à leur donner l'exemple de fuir que celui de combattre. Le raisonnement, d'accord avec l'expérience, nous prescrit donc de ne conserver en première ligne que les rangs qui peuvent prendre part au combat, et de tenir les autres troupes en seconde ligne et en réserve, éloignées des projectiles ennemis; ce qui établit la nécessité de l'ordre mince pour les combattants.

Mais une bataille ne se compose pas uniquement de combats; elle se compose encore de marches, sur-tout pour l'assaillant; et il est incontestable que l'ordre mince n'est pas favorable aux marches. Les pays fourrés et accidentés sont hérissés d'obstacles qui empêchent les troupes de s'avancer en ligne, et les pays les plus ouverts eux-mêmes, présentent des difficultés, telles que des haies, des fossés, des marais, qui rompent une ligne composée de plusieurs bataillons, ou du moins retardent sa marche. Au reste, les obstacles ne sont pas les seules causes qui produisent, dans la marche d'une ligne, des sinuosités, des flottements, du désordre et de la confusion; l'inégalité des pas sur les différents points, et le défaut de parallélisme des différentes directions, suffisent pour

cela. Voyez une longue ligne traversant une plaine rase, elle ne rencontre aucun obstacle; cependant ses différentes parties font des progrès inégaux; elle perd son alignement, et il s'établit des ondulations qui finissent par la rompre, si on n'a soin de la conduire lentement et de la faire arrêter souvent pour la rétablir: les boulets de l'ennemi viennent encore augmenter le désordre.

Veut-on passer des défilés, et franchir rapidement l'espace qui sépare de l'ennemi: il faut abandonner l'ordre mince, faire replier les troupes sur elles-mêmes, et prendre l'ordre profond en se formant en colonne; de cette manière on passe par-tout, et on avance rapidement et sans confusion. Mais la colonne, si favorable pour la marche, ne l'est pas pour le combat, puisque les troupes de la tête seules peuvent y prendre part; il ne faut donc adopter cet ordre que pour la marche. En général, s'agit-il de marcher: on doit se former en colonne; s'agit-il de se battre: on doit se déployer. Comme une bataille, surtout pour celui qui attaque, est une succession de marches et de combats, il s'ensuit que l'assaillant doit se former, tantôt en colonne, tantôt en ligne. C'est ce passage successif d'un ordre à l'autre, dont l'à-propos doit être saisi à chaque nouvelle circonstance, qui forme peut-être le nœud le plus difficile de l'art de la guerre. Je vais engager ma légion dans les cas qui se pré-

sentent le plus fréquemment à la guerre, afin de fixer l'opinion des militaires sur l'ordre qu'ils doivent adopter dans des circonstances semblables.

Supposons d'abord qu'il s'agisse d'aller attaquer l'ennemi sur un terrain nu et sans obstacle; la légion commencera à se former à douze cents toises, c'est-à-dire, hors de toute portée de canon, en deux colonnes serrées par *divisions*. La première, composée de cinq cohortes de première ligne, ouvrira la marche; la seconde, comprenant les cinq cohortes de seconde ligne, accompagnera et soutiendra les mouvements de la première, à environ cent-cinquante toises en arrière. Ces colonnes, précédées et flanquées d'une nuée de voltigeurs en tirailleurs, s'avanceront hardiment, sans craindre la cavalerie, qui ne peut rien contre leur ordre serré; elles marcheront au pas accéléré pour arriver promptement sur le champ de bataille, en profitant des plis de terrain qui peuvent les dérober aux coups de canon.

Il semblerait, d'après les principes que nous venons d'établir; que la première colonne ne doit se déployer que pour faire usage du fusil, c'est-à-dire, à cent ou cent vingt toises des lignes ennemies; mais ces principes ne peuvent pas être pris dans toute leur rigueur. Il est de son intérêt de le faire plutôt, sauf à marcher déployés sans tirer, l'espace de deux ou trois

cents toises. Si elle attendait pour se déployer d'être à portée des balles et de la mitraille de l'ennemi, les pertes multipliées qu'elle ferait sous cette grêle de projectiles introduiraient dans ses mouvements le désordre et la confusion, les préludes des déroutes. Qu'une charge de cavalerie eût lieu dans ce moment critique, et sa ruine serait consommée. C'est ainsi que j'ai vu, à la bataille d'Eylau, deux divisions françaises, qui s'avançaient en colonne sur le centre de l'armée russe, dispersées et anéanties par une charge de cavalerie, au moment du déploiement, parce que cette manœuvre se faisait sous le feu de l'ennemi. Les soldats, effrayés et désunis par une tempête de boulets, de mitraille, de balles, ne surent point réunir leurs efforts pour soutenir le choc de la cavalerie.

Ces considérations m'engagent à arrêter mes colonnes à trois ou quatre cents toises de l'ennemi, avant que ses projectiles puissent être fort dangereux. On les déploiera à cette distance; manœuvre qui n'exigera pas plus de quatre ou cinq minutes, et pendant laquelle la batterie légionaire engagera un combat d'artillerie. La première colonne formera une ligne dont on repliera les extrémités en deux petites colonnes prêtes à former le quarré contre la cavalerie, dans le cas où le terrain ne se prêterait pas à couvrir les flancs. Je m'explique; les mouvements de la cavalerie sont tellement rapides,

qu'elle peut se porter subitement du front sur le flanc d'une ligne, la charger perpendiculairement, et la renverser avant que celle-ci ait le temps de prendre des dispositions convenables pour lui résister. C'est ce qui arriva à l'arrière-garde des Russes au combat de Hof, non loin d'Eylau; six bataillons de leur infanterie s'avançaient en ligne au milieu d'une petite plaine, pour éloigner et chasser une division de cuirassiers français, qui les importunait avec son canon; les cuirassiers, après avoir simulé des charges sur leur front, se portent tout-à-coup au galop sur leur flanc gauche, et chargent perpendiculairement à la ligne russe, qui fut effacée et détruite en un clin d'œil. Il faut donc prendre des dispositions préliminaires pour couvrir les flancs de notre ligne contre la cavalerie. Afin d'y parvenir, nous ne déploierons que trois cohortes sur cinq; les deux autres se tiendront sur les flancs à droite et à gauche, formées en colonnes *par divisions à demi-distance*, prêtes à prendre le quarré aussitôt qu'elles appercevront la cavalerie s'avancer de leur côté.

La seconde colonne s'étendra à cent cinquante toises en arrière, rangée en petites colonnes, comme je l'ai expliqué. Ces dispositions prises, les deux lignes s'avanceront avec beaucoup d'ordre, tandis que les voltigeurs courront à deux ou trois cents toises en avant, pour

chasser les troupes légères de l'ennemi, et parvenir à s'embusquer à portée de ses lignes et de ses batteries.

Les attaques des modernes sont meurtrières et difficiles, parce que l'assaillant est obligé de franchir un espace de six ou sept cents toises sous le boulet de son ennemi avant de parvenir jusqu'à lui. Il faut mettre en usage tout ce qui peut en garantir, soit en profitant avec soin des couverts que présentent les plis du terrain, soit en marchant rapidement, soit en attirant l'attention de ses canonniers sur d'autres points. Si nous portons, par exemple, notre batterie légionaire en avant, hors du front de la légion, pour contre-battre l'artillerie ennemie, nous attirerons son feu sur ce point, et nous le détournerons par conséquent de notre infanterie. Nous lancerons en même temps nos cavaliers légionaires et nos voltigeurs; les premiers pour menacer les flancs de l'ennemi, et distraire son attention de l'attaque véritable; les seconds, pour le harceler, l'inquiéter, et attirer son feu sur eux.

Les tirailleurs peuvent être de la plus grande utilité pour favoriser les approches des lignes ennemies, et détourner ou troubler leur feu; ils ne doivent pas craindre de courir à deux ou trois cents toises en avant pour s'établir à leur portée, et les désoler à coups de fusils, d'autant plus sûrement, qu'elles ne pourront pas se ven-

ger; car, avec un peu d'intelligence et d'habitude, ils se mettent tous à couvert : les uns se tapissent au fond d'un fossé, les autres se couchent dans un sillon; ceux-ci se cachent derrière les arbres, ceux-là s'embusquent au milieu des haies et des bouquets de bois.

C'est sur-tout sur les batteries qu'ils doivent se diriger, en se glissant à travers champs presque toujours à couvert, afin de se dérober à la mitraille. Sont-ils parvenus à portée de leur but, ils ajustent les canonniers et les chevaux; ils les blessent, les tuent, ou les mettent hors de service par la justesse de leur tir. C'est ainsi qu'ils gênent sans cesse, et qu'ils interrompent quelquefois le service des pièces. Cachés et tapis derrière les moindres accidents de terrain, ils épient l'instant où la batterie cesse d'être protégée de près par les autres armes, pour s'élancer dessus et s'en emparer; lors même qu'ils ne peuvent pas la conserver, ils la désorganisent, ce qui est l'essentiel. Qu'on ne s'imagine pas que ces surprises soient difficiles; ces sortes d'entreprises, qui, après tout, n'exposent qu'un petit nombre d'hommes, réussissent souvent avec des tirailleurs alertes, vifs et intelligents. N'avons-nous pas vu au commencement des guerres de la révolution, les soldats français doués d'un mélange d'audace et d'adresse, surprendre et enlever de cette manière la nombreuse artillerie de leurs adversaires ? C'est par cette conduite qu'ils les

réduisirent à ne faire usage du canon que rarement, et avec circonspection et timidité : les combats cessèrent d'être des combats d'artillerie, et ne se décidèrent plus qu'avec les petites armes.

L'ennemi lancera sans doute sa cavalerie pour éloigner et châtier ces tirailleurs importuns; mais nos voltigeurs savent s'en garantir : ils se rallient à toutes jambes, se pelotonnent, et forment différents petits globes de feu, d'autant plus difficiles à aborder, que chaque soldat, armé d'un fusil double, a deux coups à tirer. D'ailleurs, les fossés, les haies, les bois, les vignes sont pour eux des retranchements suffisants contre la cavalerie; et enfin, s'ils sont trop exposés, ils trouvent un asyle sûr auprès de l'infanterie de ligne. Cependant notre batterie dirige ses feux sur cette cavalerie ennemie, qui se voit forcée de disparaître promptement.

Nous avons laissé notre infanterie de ligne marchant sur l'ennemi, qui, amusé et distrait par les escarmouches des troupes légères, ne peut donner qu'une partie de son attention à l'attaque sérieuse. C'est un principe reconnu qu'il faut marcher sans tirer; car, lorsqu'on veut faire deux choses à-la-fois, on les fait mal. Les troupes ne peuvent fournir en marchant qu'un feu incertain et lent aux dépens de la régularité et de la vîtesse de la marche. Mais, lorsqu'on arrive à bonne portée de fusil, c'est-à-dire à quatre-

vingts ou cent toises de l'ennemi, si son feu est très-vif, sa contenance assurée, ses rangs en bon ordre; s'il ne donne, en un mot, aucun signe de frayeur, on fera bien de s'arrêter pour faire des feux de rangs ou de file, afin de le troubler et de l'ébranler, par les pertes qu'on lui fera essuyer, avant de le charger à la baïonnette. C'est une témérité qui trouve souvent un prompt châtiment, que de s'opiniâtrer à vouloir aborder une ligne intacte, entière, et dans toute sa force, sous une grêle de projectiles qui met hors de combat le tiers des assaillants; car, de deux lignes qui en viennent aux mains, toutes choses égales d'ailleurs, celle qui n'a pas encore souffert doit renverser celle qui a déja éprouvé des pertes considérables. On ne chargera donc à l'arme blanche que lorsque l'ennemi, moins ferme et moins résolu, commence à trahir, par le désordre et la confusion de ses rangs, les craintes secrètes qui l'agitent. En le supposant brave, il est très-possible que notre première ligne, qui a déja beaucoup souffert, soit renversée à la baïonnette; mais la seconde ligne prend aussitôt sa place, et frappe un second coup qui doit être décisif, puisqu'elle attaque des troupes déja ébranlées par un premier choc. Les troupes légères achèvent la déroute, et s'élancent à la poursuite des fuyards.

On voit que je déploie ma légion aussitôt qu'elle est parvenue à portée de combattre, au

lieu de chercher à aborder la ligne ennemie en colonne serrée. Je sais que les dernières guerres nous offrent des exemples fréquents d'attaques en colonnes; mais ces sortes d'attaques, quoique justifiées quelquefois par le succès, n'en sont pas moins vicieuses lorsqu'elles ne sont pas commandées par le terrain, et qu'on peut s'étendre et combattre déployé. Le succès ne prouve dans ce cas que l'extrême bravoure des attaquants et les mauvaises dispositions des attaqués. Tout ordre est bon contre des troupes qui ne se défendent pas; il suffit de marcher. Si vos adversaires sont tellement lâches, que votre aspect seul leur fasse prendre la fuite, il ne s'agit que de marcher et non pas de combattre; et l'ordre le plus favorable à la marche est celui que vous devez préférer, sans perdre de temps à vous déployer; mais ceci ne s'appelle plus faire la guerre, c'est poursuivre de la canaille.

Qu'on suppose deux troupes dans un terrain uni, égales en armes, en nombre, en discipline, et en courage, et qu'on se les représente, l'une marchant en colonne d'attaque, sur l'autre formée sur deux ou trois lignes; la première est perdue. D'abord l'artillerie de l'attaqué frappe pendant plus d'un quart d'heure dans cette masse d'hommes agglomérés, et y cause un ravage affreux : ensuite les petites armes, qui toutes font converger leurs feux sur cette colonne, en détruisent aussi une grande partie. On

peut calculer qu'elle aura perdu le tiers, ou tout au moins le quart de ses soldats, avant de pouvoir en venir aux mains; et connaît-on beaucoup de troupes assez braves pour soutenir de pareilles pertes sans prendre la fuite?

Enfin, la voilà arrivée à son but; car c'est pour aborder son ennemi qu'elle a bravé de si grands périls. Si les soldats attaqués raisonnaient, il est certain qu'ils ne craindraient pas de soutenir le choc de cette colonne; car, quelle que soit sa profondeur, les trois rangs de la tête sont les seuls qui peuvent se servir de la baïonnette; tous les autres sont réellement inutiles; et cette pression des derniers rangs sur les premiers, que supposent les partisans de l'ordre profond, n'est-elle pas la chose du monde la plus chimérique? J'en appelle à tous ceux qui ont l'habitude de la guerre; ont-ils vu quelquefois la tête poussée en avant par le reste de la colonne? Les hommes ainsi portés malgré eux ne s'échapperaient-ils pas par les côtés? Le désordre et la fuite ne commencent-ils pas plutôt par la queue que par la tête? Car il est dans le cœur humain d'être moins vivement frappé de la présence du danger que de son image : l'imagination va toujours au-delà de la réalité.

Mais je sais que la multitude ne raisonne point, et qu'elle voit plutôt par les yeux du corps que par ceux de l'esprit : ainsi, je conviens que des soldats sur trois rangs n'envisagent

pas sans effroi cette masse d'hommes s'avançant sur eux. Ce sentiment de frayeur peut les porter à la fuite, si l'on n'a soin d'éviter le choc, en faisant replier la partie de la ligne que la colonne cherche à aborder. Cette ligne se courbe en cédant sur son centre, et enveloppe ainsi la colonne en forme de croissant, figure analogue à la *tenaille* que Végèce oppose au *coin*, la colonne d'attaque des Romains.

En même temps on fait avancer la seconde ligne en colonne s'il le faut, pour charger la colonne ennemie de front, tandis que les deux aîles de la première ligne fondent sur ses flancs, et que les voltigeurs et la cavalerie s'élancent pour la prendre en queue. Si l'on exécute ces mouvements avec des troupes braves et exercées, toute colonne d'attaque sera anéantie en peu d'instants, sur-tout si l'artillerie et la mousqueterie ont déja porté la mort et l'épouvante dans ses rangs.

Nous perdîmes la bataille d'Esling pour avoir attaqué en colonne le centre de la ligne autrichienne. Ce centre cédait à propos du terrain à mesure que nous nous avancions, tandis que les aîles se rapprochaient de nos flancs. Par cette manœuvre habile, nous ne tardâmes pas à nous trouver au centre d'un demi-cercle d'artillerie et de mousqueterie, dont les feux convergeaient tous sur nos malheureuses colonnes. Les boulets, les balles, la mitraille, se croisaient sur nous

dans tous les sens en faisant un ravage affreux. Tout était atteint, tout était renversé, et nos premières colonnes furent entièrement détruites; enfin nous fûmes contraints de céder à cet orage effroyable, et nous rétrogradâmes pour nous remettre en ligne avec les deux villages d'Asparn et d'Esling, les soutiens de nos ailes.

La bataille de Fontenoi est peut-être le fait le plus mémorable que nous offre l'histoire moderne d'une attaque en colonne. Les Anglais étaient séparés des Français par un défilé ; ils ne pouvaient pas le passer en bataille sans rompre leurs rangs; il fallait donc le passer en colonne : c'est ce qu'ils firent d'autant plus heureusement que les Français étaient trop éloignés pour s'y opposer. Jusque-là tout était dans l'ordre; mais les Anglais négligèrent de se déployer à mesure qu'ils arrivaient au-delà du défilé, et ils continuèrent à marcher en colonne sur l'armée française. Cette colonne fit d'abord quelques progrès, graces aux faibles dispositions du maréchal de Saxe, auquel une maladie aiguë ne laissait pas la liberté d'esprit et de corps, si nécessaire un jour de bataille : mais, malgré que les Français ne combattissent que partiellement et sans ensemble, et qu'ils oubliassent d'employer leur canon, dont ils ne mirent que quatre pièces en batterie, et cela au dernier moment, et malgré l'opiniâtre bravoure des Anglais, cette fameuse colonne finit par être, non pas simplement repoussée, mais anéantie.

Nos dernières guerres ont introduit l'usage d'attaquer en colonne les villages, dont on se sert si souvent pour appuyer une position. L'ordre en colonne est effectivement beaucoup plus convenable dans ce cas-ci que l'ordre mince ; car il s'agit d'arriver le plus promptement possible sans tirer, et par conséquent sans se déployer. Le combat serait trop inégal entre les deux partis, si l'assaillant le commençait hors du village ; il resterait exposé à tous les feux des défenseurs, tandis que ceux-ci, à couvert par les maisons, les haies, les fossés, braveraient les siens en sûreté. D'ailleurs, il faudrait toujours finir par se mettre en colonne pour entrer dans le village, dont les rues forment des défilés étroits. L'ordre étendu serait donc vicieux pour des attaques de village, et l'on doit préférer l'ordre profond. Mais ne formons point des colonnes d'attaque dont l'excessive longueur ne servirait qu'à étendre le danger sur un plus grand nombre, sans multiplier les chances de succès.

J'aimerais mieux qu'on formât sur trois colonnes que sur une seule les troupes destinées à l'attaque d'un village ; celle du centre le prendrait de front, tandis que les deux autres chercheraient à le tourner et à pénétrer par les côtés. Les feux de l'ennemi, divisés sur trois colonnes, paraîtraient moins terribles que lorsqu'ils convergent tous sur un même point, et l'on s'assurerait plus de probabilités de réussir. Ces trois premières colonnes seraient soutenues par d'au-

tres, prêtes à les remplacer en cas de malheur.

Les mêmes raisons conseillent d'attaquer en colonne les redoutes, et généralement tous les postes fortifiés, quelque meurtrières que soient ces sortes d'attaques. Ayons soin que nos colonnes d'attaque sur-tout ne tirent jamais un seul coup de fusil; car toute colonne qui perd son temps à tirer au lieu de marcher, est une colonne perdue, tant cet ordre est défavorable au combat.

Les bois, les marais, les rivières, les ravins, les escarpements, forment des défilés qui ne permettent pas de combattre déployé. Alors, on se trouve encore dans le cas de replier les troupes sur elles-mêmes, et de les franchir en colonnes d'attaque, sauf à se déployer de nouveau dès que le terrain le permet. L'essentiel est de pouvoir aborder l'ennemi sur un front égal au sien, chose possible lorsqu'il défend l'intérieur du défilé, puisque les mêmes obstacles qui vous resserrent en colonne l'empêchent également de s'étendre. Alors tout dépend de la bravoure de la tête de colonne, où il faut placer vos troupes d'élite; la première cohorte de la légion par exemple, créée principalement dans cette vue. Mais s'il vous attend en bataille au débouché du défilé, sans vous permettre de vous déployer après l'avoir passé, vous vous trouvez enveloppé de ses feux, et toutes les chances du combat sont contre vous. Il n'y a que l'extrême audace contre l'extrême timidité qui puisse réussir dans ce cas. Par exemple, voulez-vous forcer le passage

d'un pont : la colonne que vous engagez dans ce défilé, après avoir été écrasée sous une grêle de projectiles pleuvant sur elle dans tous les sens, trouve de l'autre côté des troupes en bataille qui l'enveloppent, et achèvent de la détruire à la baïonnette. C'est dans ce moment qu'on sent vivement le désavantage de l'ordre profond contre l'ordre étendu. Si l'on réussit quelquefois dans ces entreprises audacieuses, c'est en éloignant les défenseurs par une grande supériorité d'artillerie.

Les assauts exigent aussi des attaques en colonne, puisqu'on ne peut parvenir dans une place que par le défilé d'une brèche; mais par combien de temps, de travaux, et de coups de canon, ne faut-il pas en préparer et en acheter le succès?

Une colonne serrée a peu de chose à craindre de la cavalerie, si les serre-files ont soin de garnir sur les flancs les intervalles entre chaque section au moment de la charge. Elle peut donc dédaigner de prendre le quarré vide, de peur de ralentir ses mouvements, et continuer à s'avancer hardiment au milieu de la cavalerie qui voltige autour d'elle.

En résumé, s'agit-il de marcher plutôt que de se battre, prenons l'ordre en colonne ou profond; s'agit-il de se battre plutôt que de marcher, prenons l'ordre mince.

CHAPITRE VII.

DES ARMÉES, ET DE LEUR ORDRE DE BATAILLE.

La guerre de la révolution, cette guerre à laquelle les passions les plus violentes et de grands intérêts imprimèrent un caractère extraordinaire, fit lever des armées immenses qui surchargent l'Europe encore aujourd'hui. Dès le principe, la France, menacée dans son existence par les principales puissances européennes conjurées contre elle, fut obligée, pour l'intérêt de sa conservation, d'armer sa population entière. Elle repoussa ses ennemis et les poursuivit chez eux; la réaction fut terrible sur les autres peuples, qui, à leur tour, furent contraints d'armer toute leur jeunesse. On mit sur pied, de part et d'autre, des armées immenses, et l'on vit plusieurs fois, dans cette longue lutte, jusqu'à deux cent mille hommes aux prises de chaque côté.

L'expérience apprit à diviser ces grandes armées en différents corps, destinés à suivre cha-

cun une direction particulière, et à ne se réunir qu'un jour de bataille; division nécessaire pour la facilité des subsistances, de la marche, et du déploiement. Il devenait impossible de conduire, de faire mouvoir, et de ranger en bataille, ces immenses multitudes d'hommes, de chevaux et d'attirails de guerre, avec la promptitude réclamée par les besoins de la guerre, sans les partager en plusieurs colonnes de marche; les plus simples calculs le prouvent. En effet, prenons pour exemple une de nos grandes armées actuelles de deux cent mille hommes : si on voulait la faire marcher sur une seule colonne, elle se prolongerait, y compris ses chariots d'artillerie et de munitions, d'environ seize lieues sur une grande route, et du double, ou trente-deux lieues, dans un chemin étroit, comme nous le verrons dans le chapitre des marches. Ce calcul, bien loin d'être exagéré, est beaucoup au-dessous de la vérité, puisque je ne fais pas entrer en ligne de compte les lacunes qui se forment nécessairement dans une longue colonne, dont les différentes parties se reposent successivement sur plusieurs points à des heures différentes, et qui se trouvent retardées dans leur marche à chaque défilé. La queue se trouverait donc à plusieurs journées de marche en arrière de la tête; de sorte qu'il faudrait plusieurs jours pour déployer la colonne entière et la ranger en bataille. Cependant, si l'ennemi, que nous supposons marcher sur plu-

sieurs colonnes faciles à déployer, attaque la tête, la queue de la colonne ne peut arriver à son secours que le lendemain ou le surlendemain du combat; s'il tombe sur les flancs, il lui est facile de séparer la tête de la queue, sans qu'elles puissent se réunir : l'armée se ferait battre ainsi en détail.

La difficulté de faire subsister une grande multitude sur une seule route, dont les villages sont promptement épuisés par les premiers arrivés, est une raison de plus pour la répartir sur plusieurs.

Il est donc indispensable de faire marcher une grande armée sur différentes routes, en formant plusieurs colonnes de marche dont la longueur soit fixée par le temps qu'elles peuvent se promettre pour se déployer en bataille avant d'être attaquées, dès qu'elles ont des nouvelles de la marche de l'ennemi par leur avant-garde. Chaque colonne, séparée du reste de l'armée, doit renfermer dans son sein tout ce qui lui est nécessaire pour les combats et les campements, et recevoir les ordres d'un chef immédiat qui pourvoie sur-le-champ à ses besoins du moment.

Ces colonnes ou corps d'armée marchent et campent isolément, il est vrai, mais elles se réunissent en ligne un jour d'affaire, et se portent sur les points qui leur sont assignés sur le champ de bataille. Leurs chefs font leurs mou-

vements et leurs dispositions suivant le terrain et le rôle qui leur est prescrit par le généralissime, qui, ne pouvant voir ce qui se passe sur un champ de bataille quelquefois de plusieurs lieues d'étendue, est obligé de s'en rapporter à ses généraux. La bonne disposition des troupes exige que chacun d'eux n'ait à surveiller qu'une portion du champ de bataille, assez limitée pour qu'il puisse la parcourir aisément : c'est une condition de plus à faire entrer dans la fixation de la force d'un corps d'armée.

Les Romains, qui semblent avoir deviné tous les secrets de l'art de la guerre, formaient des corps d'armée de vingt mille hommes au moins et de quarante mille hommes au plus, commandés par des consuls et des préteurs, et dirigés par le sénat ou un dictateur. Turenne ne s'éloigne pas beaucoup de leur usage, lorsqu'il prétend qu'un général ne peut point conduire et ranger en bataille un corps de plus de cinquante mille hommes. Si nous fixons la force de nos corps d'armée de trente à trente-six mille hommes, nous concilierons par ce moyen la rapidité des mouvements, celle des déploiements, et la facilité des subsistances, avec la sûreté de nos colonnes, qui, marchant isolément, doivent trouver en elles-mêmes une force suffisante pour résister aux attaques de l'ennemi, jusqu'à ce qu'on arrive à leur secours, ou pour se replier sur les autres colonnes sans se laisser en-

tamer. Des corps d'armée trop faibles et trop nombreux courraient le risque de se faire détruire isolément les uns après les autres, parce qu'ils trouveraient bien rarement des chemins assez rapprochés pour leur permettre de marcher à portée de se secourir mutuellement. De là dérive la nécessité de réunir plusieurs légions en un seul corps d'armée.

Un corps de trente mille hommes marchant serrés sur une grande route, n'occupera guère que deux mille quatre cents toises, non compris les parcs d'artillerie et les bagages, qu'il faut rejeter à la queue des troupes. Calculons les distances, et nous trouverons qu'il faudra à peine deux heures à cette colonne pour se déployer et se former sur deux lignes. Si nous supposons, comme cela doit être, la tête précédée d'une ou de deux lieues par une avant-garde qui prévienne de la marche et des mouvements de l'ennemi, on aura le temps de faire arriver la queue et de prendre les dispositions convenables avant d'être attaqué; avantage dont ne jouirait pas un corps beaucoup plus nombreux.

On voit que la force d'un corps d'armée n'est pas plus arbitraire que celle d'une légion, que celle d'une cohorte. Si les bornes ordinaires de la voix, celles de la vue, fixent l'étendue de la cohorte et de la légion dans de certaines limites, le corps d'armée est également limité par le

temps nécessaire pour le déployer et le ranger en bataille. L'art de la guerre est fondé sur des principes que je cherche à développer dans cet ouvrage; les ignorants dédaigneront de les étudier, les fous s'en moqueront, les hommes bornés les suivront aveuglément, machinalement, et souvent à contre-temps; les hommes habiles seuls, qui en peuvent saisir l'esprit, sauront les appliquer, les modifier, ou s'en écarter, suivant les temps, les lieux et les circonstances.

Je composerai mon corps d'armée de quatre légions, plus une réserve de trois mille chevaux de ligne, ce qui ferait au complet plus de trente-six mille hommes classés de la manière suivante :

22,800 fantassins de ligne,
7,600 fantassins légers,
3,000 chevaux légionaires,
3,000 chevaux de ligne,

sans compter les artilleurs et les sapeurs.

Après avoir fait la part des convalescences, des maladies et des absences, qu'on peut estimer à un cinquième, il restera trente mille combattants.

On voit que la cavalerie forme un sixième de l'armée. Chez les Romains, elle n'en forma longtemps qu'un onzième, jusqu'à ce que Annibal leur eut enseigné à leurs dépens la puissance et l'importance de cette arme. Ils l'augmentèrent par le moyen des auxiliaires dans le cours des

guerres puniques, et dès-lors ils la firent entrer pour un huitième ou un septième dans la composition de leurs armées. La cavalerie, qui est toute puissante contre la mauvaise infanterie, fit long-temps toute la force de nos aïeux; elle faisait la moitié ou tout au moins le tiers de leurs armées. Quoiqu'on la diminuât à mesure que l'infanterie se disciplinait, on la voit encore jouer le rôle principal dans les armées de Turenne. Cependant le duc de Rohan, dans son *Parfait Capitaine*, excellent ouvrage écrit au commencement du dix-septième siècle, soupçonnait déja que la cavalerie se trouvait dans une proportion exagérée dans les armées de son temps. Ce judicieux général, imbu des idées militaires des anciens, propose de la réduire à un quart de l'armée pour les pays de plaine, et à un sixième pour ceux de montagne. Aujourd'hui les peuples de l'Europe, instruits par l'expérience, le plus grand de tous les maîtres, suivent généralement la proportion d'un sixième. Les Turcs sont presque les seuls qui en aient une plus grande quantité, sans doute pour suppléer à la faiblesse de leur infanterie, qui n'a ni l'ordre ni la discipline de celle des autres peuples.

La cavalerie est destinée à jouer deux rôles bien différents : elle doit, dans les marches, se disperser pour parcourir le pays, reconnaître, et poursuivre; dans les batailles, au contraire,

elle ne peut produire un grand effet qu'en donnant tout-à-coup en masse sur les points affaiblis et battus en brèche des lignes ennemies. Presque tous les peuples de l'Europe ont senti que des rôles aussi différents exigeaient deux espèces de cavalerie ; c'est ce qui les a engagés à distinguer la cavalerie légère de la cavalerie de ligne, qu'on nomme ordinairement grosse cavalerie. J'ai déja parlé de la première espèce, que j'attache aux légions; quant à la cavalerie de ligne, il paraît préférable de n'en former qu'un seul corps à chaque corps d'armée, puisqu'elle ne peut obtenir de grands résultats qu'en combattant réunie. Elle sera placée en réserve dans les batailles, sous les ordres immédiats du général en chef, prête à donner au moment opportun. On l'emploiera, lorsque toute la ligne sera engagée depuis longtemps, à tourner et à prendre en flanc et en queue celle des deux ailes qui est le moins appuyée; ou bien on s'en servira à faire une trouée dans les lignes ennemies, lorsque le canon et la mousqueterie y auront déja jeté du désordre et causé des brèches nombreuses. C'est ainsi que les mouvements de la cavalerie de ligne peuvent fixer la victoire, à la fin d'une bataille, à l'instant où l'infanterie, fatiguée et épuisée par un long combat, ne fait plus qu'un feu incertain et mal dirigé.

Mais, si nous voulions la faire charger, dès le commencement de la bataille, sur de l'infanterie

intacte et aguerrie, elle serait infailliblement ramenée sur le reste de l'armée, où elle communiquerait son désordre. Je sais qu'on pourrait opposer à ces raisonnements l'exemple récent de deux généraux illustres qui engagèrent leur cavalerie presque dès le début de la bataille de Waterloo. Voici comment : la droite des Français, composée de quatre divisions d'infanterie, chacune formée en colonne serrée par division, s'avançait pour attaquer la gauche et le centre de la ligne anglaise, lorsque le général anglais lança sur ces colonnes en marche une brigade de cavalerie de sa gauche. Cette charge eut du succès contre toute probabilité. Une de nos colonnes, effrayée au seul aspect de cette cavalerie, s'enfuit, et se dispersa en abandonnant une batterie de trente pièces d'artillerie qu'elle était chargée de soutenir : mais la cavalerie anglaise, en se retirant après sa charge, fut prise en flanc et à dos par les autres divisions d'infanterie et par quelques escadrons français ; elle souffrit beaucoup, et ces deux régiments furent presque détruits.

La cavalerie française s'engagea immédiatement après, et nous chargeâmes avec environ douze mille chevaux sur le centre de la ligne anglaise, au moment où notre infanterie de droite attaquait le village du Mont-Saint-Jean. Cette charge eut d'abord quelque succès; nous rompîmes plusieurs bataillons, nous prîmes du ca-

non, et une partie de la ligne anglaise perdit du terrain et fut obligée de reculer pour aller se rallier vers sa seconde ligne, qui se forma aussitôt en trois gros quarrés, qui arrêtèrent notre charge. Nos succès se bornèrent là, et notre cavalerie fit en vain des prodiges de valeur pour enfoncer les quarrés de la seconde ligne anglaise; ils restèrent entiers. Cependant on s'obstina à garder jusqu'au soir la position qu'on avait enlevée, et nos cavaliers se firent presque tous tuer sous une grêle épouvantable de projectiles plutôt que de l'abandonner.

Je remarquerai que ces charges de cavalerie, faites dès le début d'une bataille, quoique justifiées en partie par le succès, ne peuvent point être proposées comme des exemples à suivre. La charge de la brigade anglaise sur nos colonnes d'attaque, avant qu'elles ne fussent battues en brèche et démolies à coups de canon, ne réussit en partie que par l'inexpérience de nos fantassins, qui, nouvellement réunis sous leurs drapeaux, n'avaient pas encore acquis l'ensemble et l'esprit de corps, qui font la force de l'infanterie. Au reste, la manœuvre du général anglais, justifiée par le succès, ne compromettait qu'une faible partie de sa cavalerie.

Lorsque la cavalerie française s'engagea sur les lignes anglaises, avant qu'elles ne fussent ébranlées par le feu du canon et des petites armes, Napoléon, trop éloigné du champ de bataille

pour bien voir, parut surpris, et douta un moment que ces masses de cavalerie qu'il voyait au milieu des Anglais lui appartinssent; et, lorsqu'il en eut la certitude, il sembla mécontent de cette charge prématurée. Cependant, comme son caractère inflexible ne savait jamais céder à propos à l'empire des circonstances, il aima mieux faire détruire assez inutilement sa cavalerie sous le feu des Anglais que de la faire replier. Cette charge déplacée se fit sans doute à son insu; mais pourquoi se tenait-il hors de portée de bien voir? pourquoi ne surveillait-il pas son champ de bataille, pour donner et faire exécuter ses ordres? Tout général en chef n'est-il pas responsable des fautes qui se commettent sur un champ de bataille qui n'a qu'une demi-lieue d'étendue? et le sien n'était guère plus grand.

La cavalerie de ligne charge, comme l'infanterie, par lignes qui se succèdent tour-à-tour, et se soutiennent mutuellement. L'usage ne forme ces lignes que sur deux rangs, quoique les charges de cavalerie, qui amènent nécessairement des mêlées, où le nombre a ordinairement l'avantage, réclamassent peut-être une plus grande profondeur. Avant la charge, on joindra à cette cavalerie un quart de cavaliers légionaires, qui voltigeront sur les flancs pour poursuivre l'ennemi dès qu'il sera rompu. Les escadrons de ligne mis en désordre par leur charge, s'occuperont à se rallier au lieu de poursuivre.

Il est aisé de comprendre que la quantité de cavalerie de ligne doit varier suivant la nature du théâtre de la guerre; il en faut moins dans les pays montagneux et coupés, tels que la Suisse et l'Italie, qu'au milieu des plaines de l'Allemagne et de la Pologne. On pourrait réduire, dans certains cas, la cavalerie de réserve à quinze cents chevaux par corps d'armée, au lieu de trois mille.

On se rappelle sans doute que nous avons attaché cinq pièces d'artillerie à chaque légion, ce qui fait vingt pièces légionaires pour les quatre légions d'un corps d'armée. Ce nombre peut être suffisant pour les combats partiels et éventuels, dans lesquels les légions se trouvent quelquefois engagées; mais il ne l'est point pour une bataille. Je voudrais qu'outre ces batteries légionaires, un corps d'armée traînât à sa suite un parc de réserve de trente-cinq pièces, dont quinze obusiers et vingt canons de douze. On ne formerait, un jour de bataille, de toute cette réserve, qu'une seule batterie, dirigée sur le point de la ligne ennemie qu'on se propose de forcer. L'artillerie n'est terrible que par la réunion de ses feux; ce n'est que par ce moyen qu'elle ébranle, qu'elle épouvante, qu'elle détruit les masses qu'elle bat en brèche. Si, au contraire, elle promène et disperse ses feux sur un grand espace, elle peut atteindre une aussi grande quantité d'hommes; mais elle ne produit plus le même effet moral.

Chaque partie de la ligne ennemie, battue uniformément, ne l'est pas assez vivement pour en être épouvantée, et l'on manque le but qu'on doit se proposer à la guerre, d'effrayer encore plus que de détruire.

Enfin, cinq pièces légères seront destinées à marcher avec l'avant-garde; elles seront plus légères de calibre, mieux attelées que les autres, et seront servies par des canonniers à cheval, dont les chevaux porteront un poitrail avec des traits, afin de pouvoir s'atteler aux pièces dans l'occasion. Cette artillerie légère, ainsi organisée, passera par-tout, et se portera rapidement à la poursuite de l'ennemi.

Nous aurons, de cette manière, soixante bouches à feu pour un corps d'armée de trente mille hommes; c'est, je crois, tout ce qu'exigent les terrains découverts, les plus favorables à l'artillerie, en supposant une bonne infanterie. Quant aux pays boisés, coupés et montagneux, il leur faut des réserves d'artillerie moins considérables. Ces sortes de terrains, bouleversés et entrecoupés, s'opposent à la libre et prompte circulation des pièces de gros calibre, qui arrivent rarement à temps; ils n'offrent que peu d'emplacements propres à y déployer de grandes batteries, et ils paralysent l'action de l'artillerie par des couverts qui permettent aux assaillants d'arriver quelquefois sans danger sur les pièces.

L'usage est d'un faible secours pour fixer la

quantité d'artillerie qu'il faut attacher aux armées, puisqu'il a varié à chaque guerre. Une armée de cinquante mille hommes, qui, du temps de Louis XIV, n'avait pas plus de trente à quarante pièces, en eut cinq fois plus, c'est-à-dire cent cinquante ou deux cents, dans la guerre de sept ans. L'audace et l'élan des troupes françaises, au commencement de la révolution, rendirent inutile ce nombre prodigieux et embarrassant de bouches à feu ; mais aujourd'hui on les voit se multiplier de nouveau dans toutes les armées de l'Europe.

Un principe certain, c'est que la quantité d'artillerie doit être subordonnée à la qualité des troupes. A-t-on de la mauvaise infanterie qui hésite à marcher à l'ennemi, et craigne de l'aborder : on se voit contraint de placer toute sa confiance dans l'artillerie, et de faire la guerre à coups de canon. Cette arme devient décisive pour le gain des batailles, et l'infanterie se ravale jusqu'à n'être plus qu'une arme secondaire, sans autres fonctions que d'escorter le canon dans les marches, et de le garder sur le champ de bataille. De deux mauvaises armées qui se livrent bataille, c'est celle qui parvient à mettre le plus de pièces en batterie qui remporte la victoire : mais, dans ce cas même, il est une proportion qu'on ne doit pas dépasser, parce qu'au-delà d'un certain terme, les autres armes ne suffisent plus pour garder les pièces. Je crois que le *maximum*.

de l'artillerie qu'il est permis d'employer dans les armées, quelque mauvaises qu'elles soient, a été atteint dans la guerre de sept ans, et dans notre campagne de 1813 en Saxe, où nous cherchâmes à suppléer, à force de canon, aux qualités qui manquaient à notre jeune infanterie.

A-t-on de la bonne infanterie : il faut faire disparaître cette trop grande multitude de canons, comme un embarras inutile. L'armée en devient plus légère, plus leste, plus manœuvrière ; elle se multiplie par la célérité de ses mouvements ; elle se moque du canon de l'ennemi, qu'elle surprend dans les marches, qu'elle enlève dans les combats ; elle brave, par la vîtesse de son attaque, des batteries qui sont d'autant moins dangereuses qu'on les aborde plus rapidement.

La bonne infanterie a toujours été regardée, par tous les peuples éclairés, comme l'arme principale dans une armée bien constituée ; mais on ne peut la former qu'avec beaucoup de temps et de persévérance, tandis que la cavalerie se forme plus promptement, et que l'artillerie surtout est en état de se battre aussitôt qu'elle est attelée, en se servant des canoniers qu'on a ordinairement en réserve dans les places. Ce n'est donc pas sans raison que, dans les armées nouvelles, lorsqu'on est pressé par le temps, on place sa principale confiance dans l'artillerie. Napoléon fut obligé d'en agir ainsi, après ses

affreux désastres de Russie, lorsqu'il ne lui restait plus un seul bataillon de ces anciennes bandes qui avaient été si long-temps les instruments et les soutiens de sa puissance. L'Europe commençait à se soulever contre lui ; il lui fallait improviser à la hâte une armée, pour essayer de faire tête à l'orage grondant déja de toutes parts. Mais le temps lui manquait pour discipliner et instruire son infanterie ; il prit alors le parti de multiplier l'artillerie dans ses corps d'armée de nouvelle formation, à un point qui étonnait ses anciens officiers, habitués à remporter des victoires à la baïonnette. Mais des circonstances nouvelles exigeaient de nouvelles combinaisons : lorsqu'il reprit les hostilités en Saxe, son armée de trois cents mille hommes traînait à sa suite quatorze cents pièces de campagne ; tant il avait senti qu'avec une jeune infanterie sans expérience, il devait placer toute sa force et sa confiance dans l'artillerie. Au reste, on remarquera que c'était multiplier les pièces à un point exagéré, les autres armes ne suffisant plus pour les garder, comme l'événement le prouva ; car, à peine la campagne était-elle ouverte, qu'on lui enleva de tous côtés du canon, soit sur les routes, soit sur le champ de bataille.

Après avoir déterminé la force et la composition d'un corps d'armée, il nous reste à le ranger en bataille. Nous avons déja expliqué la formation des légions sur deux lignes ; mais cet

ordre de bataille est trop faible, s'il n'est soutenu par une réserve. En effet, dès que le combat est commencé et que les lignes sont engagées, le général en chef ne peut plus rien pour maîtriser les évenements et corriger la fortune, s'il ne s'est ménagé un corps de réserve. Sans une réserve, comment empêchera-t-il l'ennemi de tourner ses ailes, de prendre ses lignes en flanc et par derrière ? Qu'opposer à des corps détachés sur sa droite ou sur sa gauche ? Comment remédier aux malheurs d'une bataille, retirer des troupes engagées, et soutenir une retraite ? Qu'on ne s'imagine pas pouvoir parer à tous ces inconvénients, et remplacer la réserve par les troupes de la seconde ligne ; ces troupes ont un autre rôle, c'est celui d'animer par leur présence les soldats de la première ligne, de leur inspirer de la confiance, de favoriser leur ralliement, et de leur succéder dans le combat. Rien de plus dangereux que de les retirer pour les porter sur d'autres points ; ce mouvement décourage les troupes engagées, en leur enlevant leur appui ; et l'ennemi, qui le prend ordinairement pour une retraite, s'anime d'une nouvelle ardeur. C'est cette manœuvre imprudente qui perdit Labiénus à la bataille de *Munda*, contre César : les deux armées étaient engagées depuis plusieurs heures ; on se battait de part et d'autre avec acharnement, mais sans succès déterminé ; et la victoire planait incertaine, lors-

que Labiénus prend cinq cohortes de seconde ligne sur sa gauche pour les porter sur sa droite. César rend ce mouvement décisif, en s'écriant que l'ennemi se retire. Ses troupes, ranimées par cet espoir, font un nouvel effort, et renversent enfin leurs adversaires.

Une réserve est en quelque sorte une petite armée sous les ordres directs du général en chef. Tandis que les lignes s'engagent, que les chefs de légion font jouer successivement leurs cohortes de première et de seconde ligne, remplacent les unes par les autres, les rallient pour les ramener de nouveau au combat, lassent et fatiguent l'ennemi par ce jeu sanglant, et troublent tout au moins ses rangs, s'ils ne parviennent pas à les faire reculer, le général en chef se tient tranquille hors de combat, à la tête d'un corps d'élite, d'où il observe tout, prêt également à profiter de la bonne fortune, comme à corriger la mauvaise. Dans ce conflit d'événements qui se passent sous ses yeux, les uns sont favorables, les autres contraires; il envoie des troupes de sa réserve pour convertir les premiers en succès éclatants, et pour apporter aux seconds un remède prompt et efficace; enfin, dès que la fortune lui présente une chance favorable, il marche lui-même pour frapper le coup décisif. Que l'ennemi, par exemple, après avoir rompu et mis en déroute les lignes, s'abandonne à leur poursuite avec trop de chaleur, comme

les Autrichiens à Marengo; la réserve s'avance aussitôt, profite de son désordre, de sa lassitude, de sa confusion, l'attaque vivement, le fait reculer, et lui arrache la victoire des mains. Je laisse à la mémoire de mes lecteurs le soin de leur rappeler les nombreuses batailles où les réserves ont joué un rôle décisif.

Les réserves furent d'un tiers de l'armée dans les beaux siècles de l'art militaire chez les Romains, comme on le voit à la bataille de Pharsale. Elles ont été long-temps trop faibles dans nos armées modernes, où elles ne consistaient qu'en quelques escadrons d'élite, jusqu'à la guerre de la révolution, qui a enseigné à mieux les proportionner aux besoins des batailles.

Je voudrais conserver environ un tiers du corps d'armée en réserve; savoir, les trois mille chevaux de ligne, et la meilleure des quatre légions formant le corps d'armée; dix mille hommes en tout. Je place une légion entière en réserve, et non pas simplement des cohortes prises dans toutes les légions, comme je l'avais fait pour la seconde ligne; le rôle très-distinct que doivent jouer les troupes de seconde ligne et celles de réserve exigeant cette différence : les unes agissent dans le même tourbillon que la première ligne, et les autres doivent agir en corps séparés.

On peut sans inconvénient tenir les troupes de réserve à cinq cents toises de la seconde ligne hors de la portée du boulet. Cet éloigne-

ment les conservera intactes pour les derniers moments du combat. On les placera en général en une ou deux colonnes serrées derrière le centre des lignes, prêtes à se porter rapidement sur les points critiques; mais on doit sentir que ceci n'est pas une règle invariable; c'est au coup-d'œil du général en chef à saisir les dispositions prescrites par l'empire du moment et des circonstances. Tantôt il dérobera ses réserves derrière des plis de terrain, pour étonner et surprendre tout-à-coup l'ennemi par des mouvements imprévus; tantôt il les déploiera à ses yeux, afin de lui en imposer; quelquefois même il retirera de ses cohortes de réserve le premier ou le troisième rang, sans diminuer leur front de bataille, pour en former des corps d'élite qui iront prendre part au combat, tandis que l'ennemi, trompé par l'étendue du front, croira voir toujours des réserves entières. Le talent d'un général en chef ne brille jamais plus que dans le bon emploi de ses réserves; c'est elles qui gagnent les batailles.

Voici donc l'ordre de bataille de tout le corps d'armée :

D'abord, trois légions rangées sur deux lignes, suivant les principes établis dans le chapitre précédent. Ces légions seront séparées entre elles par des intervalles de quarante ou cinquante toises, nécessaires pour le jeu de l'artillerie et de la cavalerie légionaires.

A cinq cents toises en arrière du centre de la seconde ligne, se trouve la légion de réserve en colonne serrée par *divisions*, ayant d'un côté les trois mille chevaux, et de l'autre les trente-cinq pièces de canon de réserve également en colonne.

Le champ de bataille aura ainsi mille toises de front et six ou sept cents toises de profondeur, espace assez circonscrit pour que le général en chef puisse donner ses ordres, changer ses dispositions, parcourir le terrain, et porter des secours avec ses réserves, suivant les circonstances et les événements, comme nous le verrons lorsque nous traiterons des batailles.

La force des ennemis qu'on a à combattre, l'importance des opérations qu'on projette, la nature et la fertilité du pays, décident de la quantité de corps d'armée qu'on doit faire agir sur le théâtre d'une guerre, et rassembler un jour de bataille. Les Romains réunirent deux doubles armées consulaires, ou quatre-vingt mille hommes, pour livrer la bataille de Cannes, et ils employèrent quatre armées consulaires pour faire et couvrir le siége de Capoue. Les puissances européennes du premier ordre ayant trois ou quatre cent mille hommes sur pied, peuvent rassembler des armées colossales. On vit combattre à Wagram cent cinquante mille hommes de part et d'autre; et les puissances alliées contre la France réunirent trois cent mille hommes à

la bataille de Léipsick, l'une des plus nombreuses qui aient ensanglanté le globe.

Je pense cependant qu'il est un terme au nombre des combattants, au-delà duquel le hasard et la fortune décident de la victoire plus que le calcul. Trois cent mille hommes, par exemple, doivent occuper un champ de bataille de quatre ou cinq lieues. Quel est le généralissime qui peut voir les événements variés sur une si grande étendue, ou en être instruit à temps pour chercher à les maîtriser? Comment peut-il remédier à des accidents d'autant plus nombreux que la machine est plus vaste et plus compliquée? Quelque sages que soient ses combinaisons, quelque précis que soient ses ordres, peut-il être sûr que ses corps d'armée, au nombre de dix au moins, arriveront tous sur le champ de bataille au moment et à l'endroit prescrits? Qu'un seul corps d'armée s'égare, ou éprouve seulement du retard, son absence laisse un vide dans l'ordre de bataille, et cet accident, si fréquent, compromet la bataille lorsque l'ennemi sait en profiter, et que les réserves sont éloignées. Si à ces considérations l'on ajoute la difficulté des subsistances, qui croît en raison du nombre, et l'impossibilité de rencontrer, sur-tout dans les pays coupés et resserrés, des plaines assez vastes pour y étendre des lignes immenses, on appercevra la nécessité de limiter la grandeur des armées. Je ne crois pas qu'on puisse faire

agir sur un champ de bataille beaucoup plus de cent vingt mille combattants, avec l'ordre et la précision indispensables pour ne pas laisser la plus grande partie des événements à la disposition de la fortune. Les puissances belligérantes qui peuvent mettre en scène des forces beaucoup plus considérables, feront sagement de former des armées de réserve, prêtes à renouveler et à soutenir l'armée principale, qui s'affaiblit par ses victoires mêmes, plutôt que de jouer leur existence dans une seule bataille.

C'est sur cette armée principale de cent vingt mille combattants que rouleront les grandes opérations de la guerre. L'ennemi essaie-t-il de réunir une armée plus considérable, il est facile de le forcer à se diviser en envoyant des corps détachés sur ses flancs, pour menacer ses communications et ses dépôts, et lui donner de la jalousie sur des points importants. D'ailleurs, avec une armée moins nombreuse que la sienne, et par conséquent plus mobile, on a toujours la ressource d'éviter la bataille qu'il offre. Nous l'obligerons, par des manœuvres sur ses flancs, sur ses communications, par le défaut de subsistances, à changer de position, à marcher pour nous suivre; et, dans tous ses mouvements, ses marches et ses contre-marches, nous jouerions de malheur si nous ne parvenions à surprendre et à battre isolément quelqu'un de ses corps d'armée. Il ne peut nous forcer à une bataille qu'en nous

enveloppant et en nous resserrant par des détachements; mais alors il s'affaiblit, et notre armée devient aussi forte que la sienne. Si, en 1813, Napoléon eût évité la bataille de Léipsick, comme il le pouvait, en se retirant par la rive droite de l'Elbe sur Magdebourg, il forçait les alliés à diviser de nouveau leur immense armée de trois cent mille hommes, qu'ils venaient de réunir avec beaucoup de peine, et il pouvait espérer de les battre ensuite séparément : mais je parlerai en temps et lieu de cette mémorable campagne.

Quatre corps d'armée de trente mille hommes chacun, organisés comme nous venons de le dire, suffiront pour former une armée de cent vingt mille combattants. Si, dans l'ordre de bataille, nous plaçons trois de ces corps en ligne, et le quatrième en réserve avec toute la cavalerie de ligne, nous aurons un front d'une lieue et demie ou de deux lieues d'étendue. Napoléon, dans tous ses ordres de bataille, formait sa réserve de sa garde impériale, dont il avait fait un corps d'élite directement sous ses ordres : c'est un excellent exemple à imiter. Je voudrais que tout notre corps de réserve fût composé d'anciens soldats, choisis dans les autres corps parmi les plus braves, et distingués par des marques d'honneur et une solde plus forte. Ces vieilles bandes, l'exemple et le soutien du reste de l'armée, maîtriseraient le destin des combats dans les circonstances décisives.

L'artillerie de toute l'armée sera de deux cent quarante pièces, puisque chaque corps en a soixante. On laissera entre les lignes des corps d'armée, des lacunes de cent ou de deux cents toises destinées à recevoir les batteries, de manière qu'il n'y ait jamais de troupes en bataille derrière elles. C'est une attention d'autant plus importante à avoir, que les canonniers des deux partis se battent toujours entre eux : c'est une vérité d'expérience que le feu des uns attire le feu des autres; ils cherchent mutuellement à faire taire et à démonter leurs pièces. Les batteries deviennent donc l'égoût des boulets, et nos lignes en seront préservées, si on sait les ranger à côté des batteries, et non pas derrière : alors, tout boulet qui ne rencontre pas un canonnier frappe à vide.

L'usage des Romains était de placer la cavalerie sur les flancs de l'infanterie, afin de la protéger et de la couvrir. C'est aussi celui des modernes, lorsque les ailes ne s'appuient pas à des obstacles de terrain. Mais la cavalerie légionaire suffit pour jouer ce rôle de *flanqueurs*, et l'on doit tenir toute la cavalerie de ligne en réserve derrière le centre ou les ailes. Les quatre réserves de cavalerie formeront un corps imposant de douze mille chevaux, auquel on pourra ajouter les trois mille chevaux des légions de réserve. Cette masse de cavalerie sera ménagée jusqu'au dernier moment, soit pour décider la victoire par un der-

nier effort, soit pour couvrir la retraite de l'armée. Une charge générale, faite à la fin d'une bataille, peut amener d'immenses résultats, en la dirigeant sur des lignes d'infanterie déja ébranlées et mises en désordre par l'artillerie et la mousqueterie.

Gardons-nous sur-tout de mêler et d'encadrer la cavalerie dans nos lignes d'infanterie ; c'est de tous les ordres de bataille le plus vicieux qu'on puisse imaginer. La cavalerie, dont toute la force est dans la célérité, se voit paralysée par la lenteur de l'infanterie, à laquelle elle est obligée de subordonner tous ses mouvements. Elle occupe une place dans la ligne, où elle ne fournit pas de feux, et où elle ne peut soutenir ni le feu ni le choc de l'infanterie ennemie. Elle est bientôt forcée de se retirer, et elle laisse, par son départ, un vide dans la ligne qui peut devenir fort dangereux, comme les Français l'éprouvèrent à la funeste journée d'Hochstedt, qui ternit pour long-temps la réputation des armes de Louis XIV.

L'armée franco-bavaroise était divisée en deux corps de trente-cinq mille hommes, campés séparément. Les généraux en chef, Marsin et Tallard, prirent leur ordre de bataille chacun comme s'il eût été seul, en plaçant sa cavalerie sur les flancs de son corps d'armée. Les deux corps étant réunis, la cavalerie de l'aile gauche de Tallard touchait à la cavalerie de l'aile droite de Marsin ;

de sorte que la moitié de la cavalerie de l'armée se trouvait en ligne au centre de l'ordre de bataille. Cette faute grossière n'échappe point à l'œil pénétrant du prince Eugène, qui fait aussitôt ses dispositions pour en profiter : il fait passer le ruisseau qui le sépare des Français à une ligne d'infanterie suivie de deux lignes de cavalerie; il aborde aussitôt avec son infanterie le centre de l'armée française, chasse par un feu vif de mousqueterie la cavalerie qu'il y rencontre, s'introduit dans le vide causé par la retraite de cette cavalerie, et sépare, par cette manœuvre habile, l'armée en deux. Sa cavalerie, qui suivait l'infanterie, introduite dans cette trouée, se jette aussitôt à droite et à gauche sur les lignes de l'infanterie française, qu'elle prend en flanc, et qu'elle met dans le plus grand désordre. On connaît le triste résultat pour la France de l'impéritie de ses généraux; le corps de Tallard, enveloppé presque en entier, fut obligé de mettre bas les armes dans le village de Bleinheim.

Jusqu'à présent nous avons formé nos ordres de bataille, abstraction faite des formes variées du terrain, que nous avons supposé, pour plus de simplicité, plat et uniforme, tel que la nature le présente rarement. Il fallait bien établir les règles et les principes avant de parler des modifications dont nous allons nous occuper dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

POSITIONS ET CAMPEMENTS.

Le terrain est l'échiquier sur lequel les généraux jouent au jeu de la guerre avec les troupes qu'ils commandent. Nous avons supposé jusqu'ici cet échiquier uniforme et sans obstacles, afin qu'en fixant les yeux sur une base simple et unie, nous pussions plus facilement établir des règles et des principes pour l'ordre, l'arrangement, le soutien et la marche successive des cohortes, des escadrons et des batteries, qu'on peut regarder comme les différentes pièces de ce jeu. Mais, que la forme du terrain change, il est certain que l'ordre de bataille doit perdre sa régularité, pour pouvoir s'adapter aux inégalités et aux variétés du site. L'ordre, la marche et la valeur des pièces se modifient d'après de nouvelles données, et la partie se complique. Ce sont ces changements prescrits dans l'ordre de bataille primitif, par les principales variétés du terrain, qu'il s'agit maintenant d'examiner.

Nous avons rangé notre corps d'armée dans



une plaine rase, sur deux lignes régulières, soutenues par une réserve centrale. Imaginons à-présent que le champ de bataille cesse d'être uniforme, pour se bouleverser et se couvrir tout-à-coup de différents accidents, tels que bois, hauteurs, rivières, vallons ou bas-fonds, rochers, ravins, villages, etc. De ces accidents, les uns, comme les bois, les hauteurs, les rochers, les villages, contribuent à renforcer le champ de bataille; les bois rassurent l'infanterie contre la cavalerie, lui procurent l'immense avantage de voir sans être vue, masquent tous ses mouvements et la dérobent aux yeux de l'ennemi, qui se voit contraint de combattre à découvert contre des adversaires invisibles; les hauteurs dominent et découvrent de loin l'ennemi, augmentent l'effet et la portée des projectiles, cachent et mettent à couvert les troupes derrière leurs revers; les rochers offrent des points de sûreté défendus par leurs escarpements; les villages présentent à leurs défenseurs des abris derrière les maisons et les murs, contre les balles et la mitraille; ils couvrent les mouvements d'une troupe, et réduisent l'attaque aux débouchés des rues, qui sont ordinairement des défilés faciles à garder.

Les autres accidents, comme les marais, les rivières, les vallons ou bas-fonds, et les ravins, contribuent à affaiblir le champ de bataille; les marais rendent difficile et souvent impraticable

la marche des troupes; les rivières séparent les corps entre eux, les isolent, et les empêchent de se soutenir et de se secourir mutuellement; les vallons, et en général tous les bas-fonds, nuisent à la justesse et à la portée des armes à feu, laissent sans cesse les troupes à découvert, et les exposent à se voir foudroyées par l'artillerie ennemie; les ravins ont des inconvénients encore plus graves que les vallons.

L'art de disposer des troupes sur un terrain consiste à profiter des accidents favorables, et à éviter les accidents défavorables; ce qui ne peut se faire sans déranger la régularité de notre ordre de bataille primitif. Il faut tantôt avancer quelques parties de la ligne pour occuper une hauteur, un bois, un village; tantôt en reculer d'autres pour ne pas se jeter dans un marais ou un ravin; tantôt y laisser des lacunes pour éviter les bas-fonds.

Une autre cause vient encore contribuer à rompre l'uniformité de notre ordre de bataille; c'est la nécessité d'adapter chaque arme à la nature du terrain qui lui convient le mieux. Cependant, comme nous avons placé en réserve toute la cavalerie de ligne et une grande partie de l'artillerie, ces deux armes peuvent choisir le terrain qui leur est le plus favorable lorsque le combat est engagé, sans déranger l'ordre des lignes. C'est un des grands avantages de l'ordre de bataille que nous avons adopté.

Le talent de connaître le fort et le faible d'un terrain, de profiter du premier et d'éviter le second, d'y plier, d'y marier l'ordre de bataille, d'y amalgamer les différentes armes, de choisir, en un mot, des positions qui présentent des champs de bataille faciles aux défenseurs, difficiles aux assaillants, forme une des branches importantes de l'art de la guerre chez les modernes. Les anciens paraissent y avoir attaché moins d'importance que nous; leurs généraux semblaient regarder les positions avec des yeux indifférents, et leur accorder peu d'influence sur le sort des combats. Les Romains sur-tout les recherchaient rarement, et ils trouvaient que tout terrain assez ouvert pour leur permettre d'étendre en ligne leur légion, était un champ de bataille convenable. On ne peut attribuer cette indifférence pour les positions qu'à la nature de leurs armes et à leur manière de combattre, qui forçaient les deux partis à en venir aux mains et à se battre sur le même champ de bataille. Leurs armes de jet n'étant qu'un accessoire, et leurs combats ne se décidant qu'à l'arme blanche, ils s'abordaient et se serraient sur le même terrain, qui devenait un champ de bataille commun, et cessait dès-lors d'offrir des avantages exclusifs à l'un ou à l'autre parti.

Chez les modernes, au contraire, presque tous les combats se décident avec les armes à feu, sans en venir à l'arme blanche; les deux

partis restent et se battent à cent, deux cents ou trois cents toises l'un de l'autre, et chacun a son champ de bataille différent. Les accidents de terrain, qui changent et varient à chaque instant, peuvent rendre l'un avantageux et l'autre désavantageux. Toute la science des positions consiste à choisir un champ de bataille favorable pour les défenseurs, en forçant les assaillants à combattre sur un champ de bataille défavorable.

Ainsi l'on doit considérer dans le choix d'une position deux champs de bataille distincts, celui des défenseurs et celui des assaillants. Plus le premier est avantageux et le second désavantageux, plus la position est forte.

Un champ de bataille avantageux est celui qui permet aux troupes de circuler librement et aisément de la droite à la gauche et de la queue à la tête, afin qu'elles puissent s'aider et s'entre-secourir mutuellement; qui domine le terrain environnant jusqu'à portée de canon; qui le découvre exactement, au moins jusqu'à portée des petites armes et de la mitraille; qui offre des bois, des rochers, des villages, pour appuyer les ailes ou quelque autre partie faible de l'ordre de bataille, sans nuire à la circulation des troupes, et qui présente des couverts pour dérober les troupes aux vues et aux feux de l'ennemi, jusqu'à ce qu'elles entrent en jeu. Son étendue doit être proportionnée à celle de l'ordre de

bataille primitif, c'est-à-dire, qu'elle doit être de mille toises de long et de sept cents toises de large pour un corps d'armée de trente mille hommes. Il faut encore que les hauteurs sur lesquelles il règne se prolongent en avant, en pente douce et uniforme, de manière à ne laisser aucun pli de terrain qui ne soit éclairé et découvert.

Un champ de bataille désavantageux est celui qui est vu dans tous les sens, et dominé par des hauteurs à portée de canon et de fusil, et qui est embarrassé par des marais, des rivières, des ravins et des défilés de toute espèce. L'ennemi y avance difficilement, même en colonne; il ne peut s'y déployer pour combattre, et il s'y fait écraser sous une grêle de projectiles, sans pouvoir rendre le mal pour le mal.

Une position qui réunit ces deux espèces de champ de bataille est doublement forte et par son assiette et par les obstacles qui la couvrent. Mais si elle ne remplit qu'une seule de ces conditions, elle cesse d'être facile à défendre. Qu'une position, par exemple, offre aux défenseurs un champ de bataille bien situé, mais dont l'accès soit facile sur tous les points; les assaillants ne trouvant aucun obstacle à se déployer pour combattre, pourront la forcer en assez peu de temps. Qu'une autre position présente aux assaillants un champ de bataille hérissé d'obstacles et de défilés, mais sans offrir en même temps

en arrière un champ de bataille facile pour y déployer les défenseurs; on ne pourra que difficilement s'en servir, et l'on sera réduit à combattre avec les assaillants dans les défilés même, sans aucun avantage.

Au reste, gardons-nous de croire qu'il faille toujours, même dans la guerre défensive, se placer timidement derrière les obstacles du terrain, et prendre des positions purement défensives. Il vaut mieux se faire craindre, ne pas se borner à parer, et se ménager la facilité de porter quelques bottes à son adversaire. Que les flancs d'une position soient toujours couverts par des obstacles, j'y consens; on obtient par-là une défense pour les parties faibles de l'armée, sans nuire à ses mouvements. Mais il n'en est pas de même du front; il faut souvent éviter de le couvrir et d'en rendre l'accès très-difficile. On se réduit à un état purement passif lorsqu'on se place derrière des défilés; car les mêmes obstacles qui empêchent l'ennemi de venir à nous, nous empêchent d'aller à lui. Aucun des deux partis n'ose se hasarder sur un terrain désavantageux, et l'on reste en position sans rien entreprendre; ce qui est souvent contraire au but qu'on doit se proposer à la guerre. J'ai vu plusieurs généraux faire le contraire de ce que je prescris ici, et découvrir leurs flancs pour couvrir leur front. Mais qu'arrivait-il? c'est que l'ennemi, qui les voyait placés de manière

à ne pas pouvoir prendre l'offensive, se livrait tranquillement et sans danger à des marches de flanc, afin de tourner leur position; il manœuvrait à l'abri des marais et des rivières qui le separaient d'eux; il allait passer les défilés hors de leur portée, et il paraissait tout-à-coup sur celui de leurs flancs, qu'ils avaient négligé de couvrir.

En général, les meilleures positions sont celles dont les flancs sont inaccessibles, et dont le front domine un terrain en pente douce, favorable à l'attaque comme à la défense; si, de plus, les lignes peuvent s'appuyer à des villages et à des bois qui forment par leur saillie comme des espèces de bastions défensifs de distance en distance, l'armée se rend presque inexpugnable, sans se réduire à l'inaction.

En supposant que ces points d'appui ne soient pas espacés entre eux de plus de trois ou quatre cents toises, l'ennemi se voit réduit à la nécessité de les attaquer, afin de forcer les lignes; car comment pénétrerait-il entre ces espèces de bastions garnis de canon et de mousqueterie, sans se faire détruire par leurs feux de flanc? Toute la bataille roule alors sur la défense de trois ou quatre points, qui sont comme les clefs du champ de bataille; défense pour laquelle on peut prodiguer les troupes de réserve et de seconde ligne.

Les circonstances de la guerre permettent ra-

rement d'étudier à loisir un champ de bataille. Le terrain varie et présente un nouvel aspect à chaque pas, à chaque mouvement des armées, ce qui donne lieu sans cesse à de nouvelles combinaisons, qui doivent être aussi promptement exécutées qu'apperçues; car les circonstances changent rapidement à la guerre. Dès qu'elles sont favorables, il faut saisir aussitôt l'occasion aux cheveux. C'est un grand art que celui de profiter de tous les avantages du terrain, tels que la fortune les présente au moment du combat, de s'emparer à propos des hauteurs, des villages, des bois favorables, d'adapter chaque arme au terrain qui lui est propre, de dérober les troupes aux yeux et aux coups de l'ennemi, en profitant de tous les plis de terrain, de mesurer de l'œil les distances avec exactitude, de saisir tous les accidents qui peuvent couvrir ou appuyer l'ordre de bataille, d'obtenir un équilibre de forces sur les points principaux, de reconnaître les parties faibles du champ de bataille ennemi, d'y diriger les attaques suivant les localités, en colonne ou déployées, d'appercevoir en un mot et de mettre à profit à chaque instant, tous les accidents du terrain favorables à la défense ou à l'attaque.

C'est cet art de saisir vivement ce qu'il y a de mieux à faire à la première inspection des localités et de la position respective des deux armées, qu'on nomme *coup-d'œil militaire*. On

le regarde assez généralement plutôt comme un don de la nature que comme un fruit de l'éducation. Quant à nous, qui ne croyons pas aux idées innées, nous pensons qu'il est le résultat de l'étude, de l'exercice et de la réflexion, comme toutes nos autres connaissances. Tout officier bien organisé peut l'acquérir en s'exerçant souvent à faire manœuvrer des troupes de différentes armes, et à faire des levées à vue sur des terrains variés. Les levées l'habitueront à saisir avec exactitude toutes les formes du terrain, et à juger des distances, et les manœuvres lui apprendront à envisager un pays quelconque sous un aspect militaire, et à y disposer convenablement les troupes, soit pour la marche, soit pour le combat.

Mais il ne suffit pas de savoir profiter des avantages du terrain sur un champ de bataille, il faut de plus savoir s'en servir pour prémunir son camp contre les attaques et les surprises; car la force des camps est toute entière dans leur assiette depuis qu'on a perdu l'habitude de les retrancher. Les retranchements que les Romains élevaient autour de leurs camps, en quelques heures de temps, leur offraient des avantages immenses. Graces à ces fortifications, ils reposaient en sûreté sans craindre de surprise; ils pouvaient camper à une portée de trait de leur ennemi, sans craindre de se voir forcés à combattre contre leur gré; ils évitaient la bataille

sans perdre du terrain ; ils se procuraient la faculté de ne se battre que lorsque la fortune ou les fautes de leurs adversaires leur offraient des chances favorables ; les bagages, les valets, les malades, les blessés, et tout cet attirail si gênant un jour de bataille pour nos armées modernes, restaient renfermés dans leur camp au moment du combat, et leur armée elle-même y trouvait un refuge contre les revers de la fortune. Leur camp, en un mot, était un appui pour le combat, et une place de sûreté en cas de malheur.

Les modernes ont perdu l'usage de retrancher les camps ; nous n'en accusons point leur paresse ; nous aimons mieux croire qu'ils jugent la construction des retranchements à l'épreuve du canon trop lente pour avoir le mérite de l'à-propos au moment opportun. Quoiqu'il en soit, ils cherchent à remplacer les fortifications artificielles par les fortifications naturelles, et à obtenir pour leurs camps, du choix des positions et des accidents du terrain, une force et une sûreté qu'ils négligent d'obtenir par leur travail. De là vient que le choix de la position des camps, auquel les Romains n'attachaient d'autre importance que celle d'être à portée de l'eau dans un pays découvert, propre à servir de champ de bataille, est devenu une science fort essentielle parmi nous.

Les Romains campaient en quarré. Cette forme, l'une de celles qui embrassent le plus d'espace

dans leurs contours, économisait la quantité de travail des retranchements, celle des troupes de garde, et se prêtait avec facilité à toutes les distributions intérieures habituelles. Les retranchements d'un camp consulaire avaient environ trois cent trente toises de côté ou treize cent vingt toises de développement; de sorte qu'ils n'exigeaient guère que cinq mille hommes ou le quart de l'armée pour leur construction et leur défense. Le reste formait une réserve, dont on disposait suivant les besoins du moment.

Nous avons abandonné la méthode de camper en quarré, et l'usage veut aujourd'hui qu'on campe en ligne, dans le même ordre qu'on se propose de combattre. Les Russes eux-mêmes, qui campaient encore en quarré dans la guerre de sept-ans, ont maintenant adopté l'usage général. Cependant ils pouvaient s'en dispenser plus qu'aucun autre peuple, grace à leur excellente et infatigable cavalerie légère, qui les éclaire à cinq ou six lieues en tous sens, et les avertit à temps des mouvements de l'ennemi, pour se déployer et se ranger en bataille avant d'être attaqués.

C'est la désuétude où sont tombés les retranchements qui nous force à camper en ordre de bataille; car des armées, agglomérées en quarré comme celles des Romains, sans être renfermées comme elles dans une enceinte retranchée, risqueraient d'être attaquées et surprises avant de pouvoir se développer : ce qui entraînerait leur

ruine infaillible. L'ennemi pourrait les attaquer en flanc et en queue, sans leur permettre de prendre leur ordre de bataille; de là naîtraient le désordre et la confusion, les préludes des défaites. C'est donc avec raison que nous avons pris l'habitude de camper dans le même ordre que nous combattons, afin que les troupes, se trouvant en bataille en sortant de leurs tentes, soient prêtes en un clin d'œil à repousser les attaques de l'ennemi. Cette disposition est certainement la plus propre à éviter les surprises de front; quant à celles de flanc, on ne pourra les prévenir qu'en s'éclairant au loin par des troupes légères, et en se fortifiant de tous les accidents que présente le terrain.

Du reste, puisque nos campements ne sont que des ordres de bataille, tout ce que nous avons dit sur les positions en général est également applicable à celles qu'on recherche pour y camper comme pour s'y battre. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de trouver un double champ de bataille, l'un favorable aux défenseurs, et l'autre défavorable aux assaillants.

Qu'il me soit permis, en terminant ce chapitre, de réclamer contre un usage très-pernicieux à la santé et à la conservation des troupes, introduit parmi nous par la guerre de la révolution; c'est de faire camper le soldat sans tentes. C'est une des principales causes de cette affreuse consommation d'hommes qui s'est faite dans le

cours des guerres dernières, où l'on peut calculer, terme moyen, que les fantassins ne duraient pas plus de deux campagnes. Nos malheureux soldats, après avoir fait une marche pénible dans la boue, par un temps de pluie, arrivent souvent au milieu de la nuit sur un terrain détrempé d'eau qui ne leur offre aucun abri. Ils n'ont ni le temps ni les matériaux nécessaires pour se faire des barraques; ils passent la nuit sous un ciel froid et pluvieux, sans pouvoir fermer l'œil, et, après avoir traîné pendant quelque temps une existence pénible, dont tous les instants sont marqués par la souffrance que leur fait éprouver une humidité continuelle, leur corps s'affaiblit, ils tombent malades, et ils périssent misérablement. Nous ne réclamerons pas contre cet usage barbare, au nom de l'humanité, auprès de ceux qui prétendent *qu'humanité et guerre* sont deux mots incompatibles, mais bien au nom de l'utilité. Qu'on ne perde pas de vue que des consommations d'hommes trop considérables causent la ruine d'une bonne armée, quelque facilité qu'on ait à la recruter, parce que des recrues ne sont pas des soldats, et qu'un ramas de paysans n'est point une armée; qu'en dernier résultat, celui des deux partis qui conserve le plus de bons soldats finit par dicter des lois à l'autre, et que des hommes affaiblis par les souffrances perdent leur courage avec leurs forces physiques. Ce n'est pas sans de bonnes

raisons que nos ancêtres, et les anciens eux-mêmes, si endurcis aux fatigues, adoptèrent l'usage des tentes; ils savaient que le corps humain a besoin de renouveler ses forces et sa vigueur par quelques moments de repos et de sommeil, pris à couvert de l'humidité.

Le défaut de tentes réduit maintenant nos généraux à la cruelle alternative, ou de faire périr leurs soldats par la pluie, s'ils veulent les établir militairement dans des positions convenables, ou de risquer de se laisser surprendre et mettre en fuite, s'ils veulent les cantonner dans les villages, pour les mettre à l'abri des injures de l'air.

Mais en voilà assez pour faire sentir la nécessité de reprendre l'usage des tentes; nous en aurons quatre-vingts par cohorte, chacune pouvant contenir une escouade de dix hommes, y compris le caporal ou chef de la tente. Elles seront portées par trois ou quatre chevaux de bât à la suite de la légion, ce qui exigera seulement soixante ou quatre-vingts chevaux pour ce service par légion : on voit par-là qu'elles ne causeront pas une grande surcharge d'équipages.

CHAPITRE IX.

RETRANCHEMENTS DE CAMPAGNE.

Je traiterai mes lecteurs dans ce chapitre comme je les ai traités dans le reste de cet ouvrage, en hommes déja versés dans les premières connaissances de l'art de la guerre, sans vouloir leur expliquer les éléments de la fortification, qu'ils connaissent sans doute tout aussi-bien que moi; car, qui pourrait tout expliquer sans un mortel ennui!

Les Romains campaient ordinairement à une portée de leurs machines de guerre, ou à environ trois cents toises de leurs ennemis. Les meilleurs généraux modernes ont suivi cet exemple : on les voit rapprocher leurs camps de leurs adversaires, et les serrer sans cesse à une portée de canon, afin de ne jamais les perdre de vue, de croiser tous leurs projets, de faire avorter toutes leurs entreprises, de profiter incontinent de leurs fautes, et de saisir, en un mot, toutes les occasions favorables. L'épée toujours suspendue sur la tête de leur ennemi, ils se tiennent prêts à le

frapper à chaque faux pas. Considérez les savantes campagnes de Gustave-Adolphe et de Walstein, de Turenne et de Montécuculi, et vous trouverez presque toujours ces grands généraux campés à portée de canon l'un de l'autre.

Mais la nature présente-t-elle toujours des positions favorables si rapprochées de l'ennemi? Non certes. En ce cas, il faut faire comme faisaient ces grands hommes, il faut suppléer aux fortifications naturelles par des fortifications artificielles. Ils remuaient de la terre, ils construisaient des retranchements, et ils convertissaient, en quelques heures de travail, une position très-faible en une position presque inexpugnable. Pourquoi dédaignerions-nous de les imiter? Rappelons-nous que c'est en remuant de la terre que les Romains ont conquis le monde.

De tous les peuples de l'Europe, les Turcs sont les seuls qui aient conservé l'habitude de retrancher leurs camps; et cet excellent usage remédierait en quelque sorte au désordre et à l'indiscipline de leur infanterie, si quelque chose pouvait remplacer l'ordre et la discipline. Les autres peuples négligent ordinairement de se fortifier, sous prétexte que des retranchements à l'épreuve du canon exigent trop de temps et de travail pour être construits au moment du besoin, et que les positions que doit prendre une armée, nécessairement subordonnées aux mouvements de l'ennemi et aux vicissitudes de la

guerre, sont trop vagues, trop incertaines, et trop indéterminées pour être prévues et retranchées d'avance.

Il est certain que ce raisonnement est assez spécieux : en effet, il existe bien peu de positions retranchées d'avance que l'ennemi ne puisse éviter ou faire abandonner, en les tournant, et en menaçant leur ligne de communication.

Il n'est pas douteux non plus que les retranchements en usage aujourd'hui ne demandent trop de temps pour leur exécution ; ils sont rarement en état de défense lorsqu'on en a besoin. Qu'une armée arrive, se campe en face de l'ennemi, et travaille aussitôt à se fortifier; si les retranchements qu'elle commence le soir ne peuvent pas être terminés dans la nuit, ils sont presque toujours inutiles, parce que, dès le lendemain, l'ennemi l'attaque, ou bien la force, par ses mouvements et ses manœuvres, à changer de position. Il est donc nécessaire d'adopter, pour fortifier les positions, une espèce de retranchements qui ne demande pas plus d'une nuit de travail. Ces retranchements, il est vrai, ne seront pas à l'épreuve du boulet de canon ; mais qu'importe ? l'essentiel est qu'ils mettent à l'abri de la mitraille, des balles, du sabre, et de la baïonnette, moyens de destruction cent fois plus dangereux que le boulet. Considérons que le canon est bien moins meurtrier que les petites armes, et nous nous convaincrons enfin que la chose importante est

de nous garantir des effets de celles-ci. Les pieux des Romains n'étaient pas à l'épreuve des catapultes, et cependant ils ne négligeaient jamais d'entourer chaque soir leur camp de cette espèce de retranchement.

Nos retranchements passagers, ouvrages d'une nuit, ne seront que des champs de bataille préparés d'avance, qui suivront la forme allongée de nos positions et de nos camps. Nous ne pourrions pas en faire des enceintes fermées, comme les Romains, sans nous jeter dans des travaux trop considérables. Nos bras ne sont plus en rapport avec nos armes : les uns ont diminué de vigueur pour le travail, tandis que les autres ont augmenté de force destructive. Il est donc difficile que nos fortifications passagères résistent avec le même succès que celles des Romains. D'ailleurs, il est important d'éviter de nous renfermer dans des lignes continues, qui ralentiraient l'élan des troupes, en les forçant à défiler par des barrières étroites, sous le canon de l'assaillant, lorsqu'après l'avoir repoussé, elles veulent s'élancer à sa poursuite ; il ne faut gêner ni leurs mouvements, ni leur sortie. Turenne, qui négligeait rarement de fortifier son camp, ne formait point de retranchement continu ; il le couvrait seulement de plusieurs rédans, précédés de quelques abattis. Ces ouvrages, qui n'étaient que des tranchées pour mettre à couvert l'infanterie de sa première ligne, étaient

terminés en quelques heures de temps. Les outils dont il se servait, tels que pelles, pioches, et haches, étaient portés en trousse par ses dragons.

Voici l'espèce de retranchement que nous proposons pour fortifier, dans l'espace d'une nuit, le front et les flancs d'un camp ou d'une position. Il est inutile de prévenir le lecteur que ce système n'est pas plus indépendant des variétés du terrain que notre ordre de bataille. Ce sont des idées premières qui demandent à être modifiées suivant les localités, pour pouvoir s'adapter au terrain.

Toute l'étendue du front sera couverte de redoutes bastionnées, espacées de cent vingt toises de saillant en saillant. Ainsi, un front de mille toises, nécessaire pour le camp d'un corps d'armée de trente mille hommes, exige huit à neuf redoutes. En donnant à chacun de ces ouvrages des faces de vingt-cinq toises, et des flancs de dix-huit, perpendiculaires à la ligne de défense, on obtiendra des bastions détachés de quatre-vingt-six toises de développement, flanqués entre eux à bonne portée de mousqueterie, et séparés par des intervalles de soixante toises. On aura soin dans les détails de leur construction, que la crête intérieure du parapet s'élève de six pieds au-dessus du sol, afin de bien couvrir les défenseurs; que la banquette à quatre pieds au-dessous de la crête ait trois à quatre

pieds de large; que le parapet ait quatre ou cinq pieds d'épaisseur au sommet et un pied de plongée, et que le fossé ait environ six pieds de profondeur.

Nous supprimerons toutes les barbettes ou plate-formes d'artillerie qui exigent de si grands travaux dans la construction des redoutes ordinaires. Nos redoutes ne sont destinées à recevoir que de l'infanterie : quant à l'artillerie, nous la placerons hors de nos bastions, derrière des épaulements élevés en guise de courtine au point d'intersection de leurs lignes de défense; position où elle sera parfaitement protégée et défendue par le feu de mousqueterie des bastions latéraux. Cet emplacement est beaucoup plus avantageux sous tous les rapports que l'intérieur des redoutes. Premièrement, les pièces y seront plus en sûreté, puisque l'ennemi ne peut pas parvenir à ces batteries rentrantes sans se rendre maître des redoutes latérales; car, comment braverait-il impunément les feux croisés de mousqueterie de leurs flancs à trente toises de distance? Secondement, elles défendront mieux les redoutes qu'elles flanqueront à une très-petite portée de mitraille, par des feux rasants qui frappent tout ce qui se présente; au lieu que des canons, placés sur les faces des ouvrages, cessent d'appercevoir l'assaillant dès que celui-ci est parvenu sur le bord, et sur-tout dans le fond du fossé; troisièmement, elles détourne-

ront et éloigneront des redoutes le feu des batteries ennemies en l'attirant sur elles, de sorte que nos ouvrages ainsi que leurs défenseurs se conserveront intacts jusqu'au dernier moment, quelque faible que soit leur profil; quatrièmement enfin, ce qui est capital à la guerre, ces sortes de batteries n'exigent que très-peu de temps et de travail pour leur construction. Le sol lui-même servant de plate-forme aux pièces, l'on n'est pas obligé de donner plus de deux pieds et demi de hauteur à leurs épaulements, sur huit à neuf d'épaissseur. Mais, comme il est important de mettre à couvert les canonniers aussitôt qu'ils ont chargé, on fait à côté de chaque pièce, perpendiculairement à l'épaulement, de petites tranchées transversales de deux pieds et demi de profondeur, destinées à leur servir d'asyle; méthode usitée par les Russes et les Prussiens pour leurs épaulements de campagne.

Je m'étonne qu'on n'ait pas paru sentir jusqu'à présent les avantages immenses qui résultent de l'emplacement du canon hors des redoutes, soit pour la défense de ces ouvrages, soit pour celle des pièces, soit pour l'économie du travail. Cependant on avait l'exemple des Espagnols sous le règne de Charles-Quint, qui s'étaient emparés de cette idée pour la défense de leurs batteries de côtes. Au lieu d'en faire, comme nous, des batteries fermées, espèces de

petits forts qui exigent beaucoup de monde pour leur défense, ils se contentèrent de couvrir leurs pièces avec un simple épaulement, et ils construisirent en arrière des tours crénelées en maçonnerie, capables de recevoir et de mettre en sûreté dix à douze fantassins, pour défendre à coups de fusil le canon de la batterie contre les troupes de débarquement. Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour faire l'application de cette idée heureuse à nos travaux de campagne.

On ne sait comment disposer l'artillerie dans nos redoutes actuelles: si l'on fait un terre-plein continu pour élever les pièces de manière à tirer par-dessus le parapet, on se jette dans des travaux immenses, et l'on réduit à rien les feux de mousqueterie et la capacité intérieure; si l'on perce le parapet d'embrasures en tenant la pièce au niveau du sol, on abrège le travail, il est vrai, mais on découvre l'intérieur de la redoute; les embrasures forment des brèches qui facilitent l'escalade; le tir du canon, circonscrit par les joues de l'embrasure, ne peut pas se promener sur tous les points où il serait utile, et les batteries ennemies peuvent se placer de manière à éviter d'être contre-battues. Cette alternative d'inconvénients oblige à ne placer dans les redoutes actuelles qu'un petit nombre de pièces sur des barbettes élevées au saillant, pièces qui se trouvent promptement réduites au silence par la supériorité numérique de celles que l'en-

nemi déploie sur le point d'attaque. Il n'est aucune de ces redoutes qu'une vingtaine de pièces d'attaque ne fassent taire en peu de temps.

Mais revenons aux retranchements que je propose. Les redoutes seront unies entre elles par une tranchée avec banquette, semblable à une parallèle de siége, qui s'étendra des extrémités des flancs au point d'intersection des lignes de défense, en forme de courtine brisée, afin de défendre les redoutes le plus directement possible, sans masquer leur feu de flancs. On laissera, entre ces parallèles et les flancs, des passages de cinq toises consacrés aux sorties de l'artillerie et de la cavalerie. Quant à l'infanterie, on pourra la faire sortir en bataille, en la faisant passer par-dessus le parapet de la tranchée, qu'on garnira, à cet effet, de quelques gradins intérieurs faits avec des fascines. Il faut, comme nous l'avons vu, huit à neuf redoutes pour couvrir le front d'un camp ordinaire de trente mille hommes. On élevera de plus deux autres redoutes sur les flancs de la seconde ligne, afin de renforcer ces parties faibles de la position.

Tels sont nos retranchements; voici maintenant nos dispositions pour leur défense. Nous plaçons quinze pièces dans l'intervalle des deux redoutes de droite, et autant à gauche, de sorte que ces deux intervalles se trouvent entièrement consacrés à recevoir de fortes batteries destinées à protéger les flancs du camp. Les trente

autres pièces du corps d'armée restent en réserve, ou sont réparties dans les autres intervalles des redoutes, au point d'intersection des lignes de défense. On place une cohorte dans chacune des neuf redoutes, ainsi que dans les six tranchées qui ne sont pas occupées par les batteries de droite et de gauche; ce qui emploie les quinze cohortes de première ligne. Les quinze cohortes de seconde ligne sont rangées à l'ordinaire, en petites colonnes, à distance de déploiement, et la réserve occupe sa place accoutumée.

Dans cette disposition, que l'ennemi fasse la folie d'attaquer le front de notre camp, tous les vélites, dispersés en tirailleurs, viennent se refugier dans les fossés des redoutes, qui leur servent de chemin couvert, en pratiquant une petite banquette dans la contrescarpe, pour leur permettre de faire le coup de fusil; les compagnies des seconds et troisièmes rangs bordent le parapet de chaque redoute sur deux rangs, tandis que la compagnie de grenadiers forme une petite réserve au milieu, prête à se jeter sur ceux des assaillants qui parviendraient à escalader les retranchements; les cohortes, placées dans les tranchées entre les redoutes, font un feu d'autant plus assuré et plus vif, qu'elles ne courent presque aucun danger en tirant à couvert contre un ennemi à découvert.

Cependant, en dépit de nos précautions

quelque partie du camp est-elle forcée : les troupes de seconde ligne et de réserve jouent leur rôle accoutumé; elles marchent en avant, reprennent les redoutes enlevées, en les attaquant par la gorge qu'on laisse ouverte à cet effet, et en chassent aisément l'assaillant, qu'elles surprennent dans le premier désordre, inséparable d'une attaque vive et meurtrière.

L'ennemi est-il repoussé : les voltigeurs s'élancent hors du fossé, et courent sur les fuyards; les cohortes des tranchées sortent aussitôt en bataille pour les soutenir, suivies des cohortes des redoutes, qui, après avoir quitté ces ouvrages pour passer par-dessus les tranchées, pressent le pas, afin de se remettre en ligne; la cavalerie et l'artillerie se servent des passages laissés près des flancs toutes; et des redoutes les troupes sortent ainsi du camp sans éprouver de retard.

On m'objectera sans doute que l'ennemi évitera le front du camp, pour attaquer les flancs, qui sont moins fortifiés. Alors, de deux choses l'une; ou il manœuvrera par une marche de flanc dangereuse, en notre présence, et, dans ce cas, nous sortirons avec nos deux lignes pour l'attaquer dans un mouvement aussi hazardeux, tandis que nous laisserons la réserve à la garde du camp, pour nous offrir un point d'appui et de sûreté contre les revers de la fortune; ou bien il sera obligé de commencer son mouve-

ment loin de nous; et sa journée se passera à faire un long circuit pour tourner notre camp. Mais alors il annonce ses projets assez long-temps d'avance pour que nous ayons le temps de changer de front et de position, de remuer de la terre, et de fortifier le côté menacé. Il ne faut point nous considérer comme enchaînés à un sol, parce que nous y aurons élevé quelques redoutes; il faut au contraire suivre l'ennemi dans tous ses mouvements, sauf à travailler à retrancher les nouvelles positions que nous aurons prises.

Calculons maintenant le temps et le nombre de travailleurs nécessaires pour élever les retranchements d'un camp de trente mille hommes. L'expérience a appris aux officiers du génie qu'un homme peut remuer une toise cube de terre en huit heures de travail, et que les travailleurs doivent être espacés de trois pieds en trois pieds, afin de ne pas se gêner. Deux travailleurs souleveront donc en huit heures deux toises cubes de terre par toise courante d'ouvrage, remblai plus que suffisant pour la construction de nos retranchements, d'après le profil que nous leur donnons. En plaçant de plus deux hommes pour piocher la terre que les premiers doivent soulever, et deux autres pour terrasser, former et façonner le parapet à mesure que la terre est jetée hors du fossé, chaque toise courante de retranchement sera terminée en moins de huit heures. Multiplions

maintenant les 86 toises de développement d'une redoute par 6; nous trouverons qu'il faut 516 travailleurs pour la construire en six ou huit heures de temps. Les tranchées et les épaulements n'exigeront que deux hommes par toise courante pour être terminés dans le même espace de temps. Or, le camp proposé ayant environ 900 toises de retranchements, et 500 toises de tranchées ou de batteries, il est aisé de calculer que six mille travailleurs, ou le cinquième de l'armée, pourront le terminer dans l'espace d'une nuit. En supposant qu'on emploie un cinquième des troupes pour la garde du camp et pour les détachements, chacun des autres cinquièmes travaillant par tour aux retranchements pendant deux heures, fera le quart de la besogne, et l'ouvrage sera fini six ou huit heures après avoir été commencé.

Ce travail de deux heures sur les vingt-quatre pour chaque soldat, ne peut pas paraître au-dessus de ses forces, même après une marche pénible. Le colonel d'état-major, chargé du tracé du camp, assignera à chaque cohorte la portion qu'elle doit construire, et les chefs de cohortes régleront le travail de manière qu'il y ait toujours une de leurs compagnies, ou le quart de la cohorte à la besogne, jusqu'à l'achèvement de leur portion de travaux.

Si nous voulons exécuter les ouvrages défensifs avec la promptitude convenable, il est indis-

pensable de faire porter à chaque légionaire un outil de pionnier. J'avais introduit cet usage pour les troupes du génie, dans la campagne de 1813; chaque sapeur portait un outil, pelle, pioche, ou hache, renfermé dans un étui de cuir, suspendu au-dessous du sac par des bretelles qui se rattachaient sur l'épaule sans gêner ses mouvements. Ces outils, du poids de quatre ou cinq livres, paraissaient aux soldats d'une telle commodité pour leur campement et leurs besoins particuliers, qu'ils ne pouvaient plus s'en passer; ils en demandaient lorsqu'ils n'en avaient pas. C'est une innovation qu'il devient indispensable d'étendre à toute l'infanterie; on en sent depuis long-temps la nécessité : cependant on ne le fait pas. Il existe parmi les troupes françaises je ne sais quel préjugé favorable à la paresse qui attache une idée de mépris aux outils de pionnier; on n'ignore pas cependant que les Romains durent leurs conquêtes à ces instruments, si flétris dans notre opinion, encore plus qu'à la force de leurs armes, et que c'est avec la pioche et la pelle que les modernes prennent les forteresses. Nous ferons disparaître ce préjugé si nous commençons par armer d'outils les compagnies d'élite : ce sera le moyen d'en faire des signes de distinction aux yeux des autres compagnies, qui ambitionneront dès-lors l'honneur d'en porter.

Lorsqu'on conserve le même camp plusieurs jours de suite, on peut renforcer les redoutes

par un rang de palissades, ou par des abattis plantés au fond du fossé, à la manière de César au blocus d'Alésie. Ce grand général, qui décrit avec complaisance les immenses travaux auxquels il dut les brillants succès qui terminèrent la conquête des Gaules, nous apprend qu'il garnissait le fond de ses fossés de plusieurs rangs d'arbres plantés debout jusqu'aux branches, qu'on avait soin d'appointer par le haut. Ce genre d'obstacle, que j'ai été dans le cas d'employer plusieurs fois, est bien préférable à un abattis ordinaire, et même à un rang de palissades, que le canon peut détruire.

Les sols nus et sans accidents, tels que celui que nous avons supposé pour l'assiette de notre camp, sont ceux qui exigent le plus de fortifications artificielles, parce qu'ils sont dépourvus de fortifications naturelles; mais la plupart des terrains ne sont point dans ce cas, ils présentent des obstacles, tels que bois, que villages, qu'on peut faire servir, par un léger travail, à la défense des camps, en supprimant les redoutes, qu'ils peuvent remplacer avantageusement. Les travaux du camp se trouvent ainsi diminués : les bois donnent la facilité de faire des lignes d'abattis, pour suppléer aux tranchées et même aux redoutes; les villages peuvent se convertir en peu de temps en postes fortifiés, destinés à appuyer le front ou le flanc de la position. Il suffit, pour cela, de barricader l'entrée des rues,

de percer de créneaux les maisons et les murs de jardins du côté de l'ennemi, d'établir des communications pour la circulation intérieure des troupes, et de convertir les églises en réduits de sûreté. Les églises sont, en général, isolées des maisons, de sorte que le feu ne peut pas s'y communiquer, et leur position centrale au milieu des villages les met à couvert du canon de l'assaillant. En les perçant de quelques créneaux, et en garnissant leurs portes de *tambours* en palissades, on en fait promptement d'excellents réduits de sûreté, où l'on doit laisser une réserve, pour soutenir, jusqu'à la dernière extrémité, la défense du village, ou pour en faciliter la reprise. Un village mis en état de défense avec art peut devenir en peu d'heures un poste inexpugnable. L'incendie seul peut en chasser les défenseurs; mais l'ennemi ne réussit pas toujours à y mettre le feu avec ses obus. Le siége de Saragosse est un exemple mémorable de la puissance des maisons pour soutenir avec succès une guerre défensive.

Les fleuves sont les meilleures lignes de défense que la nature présente pour couvrir les armées; mais ils offrent les mêmes avantages aux deux partis : car, s'ils opposent une barrière aux attaques de l'ennemi, ils opposent la même barrière à nos propres attaques; s'ils couvrent nos mouvements, ils couvrent aussi les siens. Nous n'avons qu'un parti à prendre pour rompre

l'équilibre, et faire pencher la balance de notre côté; c'est de nous assurer des passages sur la rive opposée par des ponts protégés et défendus par des retranchements nommés têtes de ponts. Alors, le fleuve qui nous défend cesse de protéger notre adversaire; il ne s'oppose plus à notre marche, tandis qu'il s'oppose toujours à la sienne. En sûreté derrière ces lignes naturelles, nous épions l'instant favorable d'attaquer, et nous nous servons de nos têtes de pont comme de portes de sorties, pour nous élancer en avant.

L'ennemi concentre-t-il toutes ses forces devant notre tête de pont, afin de nous empêcher de déboucher, nous le tenons en échec avec les troupes nécessaires à la garde du retranchement; et tandis que nous l'occupons sur ce point en simulant une attaque avec des têtes de colonne, nous courons passer le fleuve sur des points éloignés où nous ne trouvons aucune résistance. Se disperse-t-il en détachements le long du fleuve pour suivre nos mouvements, nous revenons rapidement sur nos pas, en lui dérobant aisément notre marche; nous sortons aussitôt de la tête de pont avec toute notre armée, et nous le surprenons avant qu'il ait pu se réunir. Mais ces mouvements ne s'exécutent facilement que par le moyen de grandes routes longeant les fleuves; le défaut de chemins qui leur soient parallèles nuit à l'attaque comme à la défense.

Le fleuve, au lieu d'être perpendiculaire à la

ligne d'opérations, lui est-il parallèle, comme le Danube par rapport aux attaques de la France sur l'Autriche, on établit des doubles têtes de pont, une sur chaque côté, qui donnent la facilité d'opérer sur l'une et l'autre rive; ce qui procure l'immense avantage de se couvrir du fleuve toutes les fois qu'on le desire, quels que soient les mouvements de l'ennemi. Au moyen de ces retranchements, qui couvrent et défendent les ponts, nous pourrons toujours mettre le fleuve entre notre adversaire et nous. Essaie-t-il, par exemple, de passer la rivière pour venir nous combattre sur la rive gauche, nous lui disputerons d'abord le passage; mais s'il réussit dans cette entreprise hasardeuse, nous repassons sur la rive droite qu'il vient de quitter, et nous nous trouvons toujours défendus par la ligne du fleuve, à moins qu'il n'établisse aussi de son côté des doubles têtes de pont, qui lui permettent de manœuvrer également sur l'une et l'autre rive.

Les têtes de pont sont encore indispensables pour assurer les lignes d'opérations par-tout où elles traversent le fleuve, contre les partis de l'ennemi qui peuvent se glisser sur les derrières de l'armée; et enfin, ce sont elles qui protégent les retraites des armées battues, et leur procurent les moyens de repasser les fleuves.

Ce sont les têtes de pont de Dusseldorf, Cassel, Kell, Vieux-Brissac, et Huningue, sur la rive droite du Rhin, qui, dans la guerre de la révo-

lution, donnèrent aux Français un avantage presque constant sur les Allemands. Les armées françaises débouchaient en Allemagne toutes les fois qu'elles le voulaient, et elles trouvaient, dans ces têtes de pont, des points de sûreté contre les revers de la fortune, comme on put en juger à la fin de la retraite de Moreau, en 1796; tandis que les Allemands se trouvaient arrêtés, dès le début de la campagne, par un fleuve large et rapide. Les têtes de pont donnaient l'initiative des opérations aux uns, et elles forçaient les autres à se tenir sur la défensive.

Rien de plus rare que de bonnes têtes de pont : leur tracé présente un problème bien difficile à résoudre ; *c'est d'occuper et de défendre un grand espace avec peu de troupes.* En effet, comme elles doivent, avant tout, assurer la conservation du pont contre le canon de l'ennemi, leurs ouvrages doivent s'étendre sur une demi-circonférence de six ou sept cents toises de rayon, afin de tenir ses batteries hors de portée; il faut de plus qu'elles favorisent, par un vaste champ de bataille, le développement de l'armée, lorsqu'elle entreprend de déboucher et de marcher en avant. D'un autre côté, il n'est pas moins nécessaire que cet immense circuit d'ouvrages puisse résister à l'ennemi, et le tenir en échec, avec un petit nombre de défenseurs, afin que la majeure partie de l'armée reste disponible pour opérer sur d'autres points. La nature du

terrain près des rivières, dominé ordinairement par des hauteurs, vient encore opposer de nouvelles difficultés au tracé d'une bonne tête de pont. On a trouvé, en général, que le meilleur moyen de remplir ces différentes conditions, était d'envelopper immédiatement le pont d'un réduit formé de deux ou trois fronts, et de porter autour de ce réduit, sur une demi-circonférence de six ou sept cents toises de rayon, des lunettes détachées, tracées de manière à se flanquer entre elles, à deux ou trois cents toises de distance, et protégées à leur gorge par le canon du réduit. Il en faut six ou sept, en appuyant les deux extrêmes immédiatement au fleuve, au-dessus et au-dessous du pont. On obtient ainsi une tête de pont de 1200 à 1400 toises de gorge, propre à éloigner les batteries de l'ennemi à huit ou neuf cents toises du pont, et qui présente un champ de bataille de quinze ou dix-huit cents toises d'étendue, pour se porter en avant. Chacune de ces lunettes, d'environ cent toises de développement, sera fraisée et palissadée, sa gorge sera fermée par une bonne palissade, avec un blok-house ou réduit de sûreté, et son fossé sera défendu par un second blok-house à feux de revers, adossé au saillant de la contrescarpe.

Si ces lunettes sont bien construites, elles doivent résister aux attaques de vive force les mieux concertées, avec deux cents hommes de garnison chacune, ou douze cents hommes pour

les six. Le réduit qui enveloppe le pont peut être regardé comme l'ame de la défense, puisqu'il protége la gorge et les communications des ouvrages détachés; qu'il met le pont à l'abri de toute surprise; que c'est de son sein que partent les troupes fraîches et les secours nécessaires pour renforcer ou pour reprendre les lunettes attaquées, et qu'il offre un asyle aux débris des garnisons forcées. Il contiendra une réserve de huit cents hommes; d'où l'on voit que deux mille hommes suffiront pour mettre cette immense tête de pont hors d'insulte. L'ennemi se verra contraint de remuer de la terre s'il veut la forcer; mais alors on a le temps de venir à son secours avec le reste de l'armée.

Si nous choisissons un des rentrants du fleuve pour l'établissement de notre tête de pont, au lieu d'une partie droite, nous économiserons le travail, puisque nous n'aurons plus que la corde d'un arc à fortifier, et nos ouvrages, tracés en ligne droite, acquerront, par cette heureuse disposition, un nouveau degré de force.

On se rappelle sans doute ce que nous avons dit sur l'utilité de rassembler les troupes dans des camps permanents, en paix comme en guerre, en hiver comme en été. Cette question, que nous n'avions d'abord considérée que sous le rapport de la discipline et de la santé du soldat, doit être envisagée maintenant sous celui de la défense des états. Nous avons en sa faveur

l'exemple des empereurs romains, qui établissaient leurs légions sur les frontières de l'empire, dans des camps fortifiés, qui non-seulement les mettaient en sûreté contre les attaques subites et imprévues des barbares, mais qui, de plus, servaient de places de dépôts pour leurs arsenaux, leurs vivres et leurs hôpitaux, et de têtes de pont sur les fleuves frontières. De nos jours, les états européens, dont les frontières sont plus fixes et plus invariables que celles de l'empire romain, suppléent à l'usage des camps permanents par un grand nombre de places fortes, dans le sein desquelles ils mettent leurs troupes en garnison. Mais ces forteresses, construites à grands frais durant la paix, sont insuffisantes pour subvenir à tous les besoins des guerres éloignées, dont on ne peut prévoir les chances ni la direction long-temps d'avance. Les ennemis les évitent, portent le théâtre de la guerre sur des points imprévus; et les places qui se trouvent hors de la sphère d'activité des armées, ne jouent qu'un rôle insignifiant. Une frontière est-elle hérissée de forteresses : le théâtre de la guerre se porte sur une autre frontière. Toutes les frontières en sont-elles garnies : la fortune transporte la guerre jusques dans le cœur de l'État, attaque la seule partie qui en soit dépourvue. Cependant il est impossible qu'un état élève d'avance des places fortes sur tous les points où il peut en éprouver le besoin, dans les révolu-

tions successives des guerres qu'il peut avoir à soutenir ; ses trésors seraient absorbés pour leur construction, et ses armées pour leur conservation. Que faire ? Attendre, pour les construire, qu'on en sente la nécessité ; mais l'œil le plus exercé et le plus pénétrant ne peut pas percer fort loin dans l'avenir ; et lorsqu'il apperçoit l'utilité de fortifier les points menacés par l'orage qu'il voit se former, il n'est déja plus temps de se livrer à des fortifications permanentes, qui demandent plusieurs années de travail.

Les besoins de la guerre offensive exigent l'établissement, en pays ennemi, de dépôts de munitions de guerre et de bouche, d'hôpitaux et de magasins de toute espèce, qu'il est nécessaire de mettre en sûreté contre les entreprises des partis, et même de la population ; ils réclament la conservation de certains passages des fleuves et des montagnes.

Tous ces points, qui n'ont que l'utilité du moment et des circonstances, on ne peut penser à les fortifier que lorsqu'on prévoit le rôle qu'ils vont jouer. On voit, d'après cela, que les constructions permanentes en maçonnerie ne conviennent pas à ces espèces de places du moment, parce que tout le mérite de ces ouvrages est dans l'à-propos et non pas dans la durée. Un genre de fortifications mixtes qui concilierait la promptitude de l'exécution avec la sûreté de la place contre des moyens ordinaires

de campagne, est le seul qui soit convenable à la rapidité de construction exigée par l'empire des circonstances.

Les camps permanents que nos légions fortifieront elles-mêmes sur les frontières ou dans l'intérieur des pays conquis, soit pour leur exercice, soit pour leur sûreté, formeront des places du moment, qui suppléeront promptement et à bien peu de frais à une multitude de forteresses dont les constructions permanentes absorberaient les revenus de l'État, pour des avantages éloignés et incertains, et qui seraient rarement prêtes au moment du besoin.

On les fera assez spacieux pour recevoir dans leur sein un corps d'armée de trente mille hommes, et l'art leur donnera un degré de force qui leur permette de se défendre avec peu de troupes contre des moyens ordinaires de campagne. Les corps d'armée y camperont sous des baraques jusqu'au moment d'entrer en campagne. Ces places leur serviront de point d'appui, et de pivot dans leurs opérations; elles conserveront dans leur sein leurs magasins, leurs vivres, leurs munitions, leurs ateliers, leurs malades et leurs blessés; elles leur offriront un refuge assuré contre les coups de la fortune, et elles rempliront, en un mot, dans le courant d'une campagne, tous les offices des forteresses permanentes, sans diminuer d'une manière sensible les forces actives; car leur conservation n'exigera

qu'une faible garnison, et l'on pourra les abandonner sans regret dès qu'elles cesseront d'être utiles. Le tracé suivant, qu'on modifiera d'après les localités, m'a paru le plus convenable au rôle qu'elles doivent jouer.

Représentons-nous un hexagone régulier de trois cents toises de côté : je construis sur chacun de ces côtés deux fronts bastionnés, de cent cinquante toises, accolés en ligne droite. Les faces des bastions ont cinquante toises, et leurs flancs, de dix-huit toises de long, sont perpendiculaires aux lignes de défense ; ce qui ne laisse à la courtine que quarante toises. Cette longueur suffit, d'après le relief que nous allons donner, pour que les feux des flancs puissent plonger jusqu'au fond du fossé du milieu de la courtine. Ce tracé place les flancs à près de cent toises des saillants des bastions qu'ils doivent flanquer, c'est-à-dire, à bonne portée des petites armes.

Les officiers du génie ne sont pas d'accord entre eux sur le meilleur emplacement à donner à la demi-lune; les uns la détachent du fossé du corps de place, et la portent en avant comme une lunette, afin de lui donner plus de saillie sur les bastions, de faciliter le jeu des sorties et des retours offensifs, et de faire disparaître cette trouée que laisse le fossé de la demi-lune ordinaire à sa rencontre avec celui du corps de place; trouée par laquelle on peut battre en

brèche le bastion, en même temps qu'on fait la brèche de la demi-lune. Les autres sont partisans des demi-lunes de Vauban et de Cormontaigne, afin d'obtenir une défense plus serrée et plus rapprochée de la bonne portée du fusil, qu'ils regardent comme une arme essentielle dans la défense des places, et de conserver à cet ouvrage plus d'ouverture et de capacité intérieure, sans nuire aux flanquements provenant des bastions collatéraux. Quant à la trouée du fossé de la demi-lune, ils proposent de la masquer par une traverse en glacis.

Quant à nous, sans prétendre décider cette question importante, nous prenons cependant le parti, dans ce cas-ci, de détacher nos demi-lunes en avant, ou plutôt d'en former des lunettes, parce que nous voulons nous ménager derrière ces ouvrages détachés, des esplanades assez vastes pour faire camper les troupes et les faire manœuvrer. Nous plaçons une lunette sur chaque côté du polygone, et non pas sur chaque front, à deux cents toises en avant, en capitale du bastion obtus, qui se trouve au milieu de chacun des côtés de l'hexagone. Il est aisé maintenant d'appercevoir la raison qui nous a déterminés à choisir de grands côtés de trois cents toises, que nous avons été obligés de partager en deux petits fronts accolés, pour obtenir des flanquements suffisants : nous avons voulu que nos lunettes, dont la gorge devait être éloignée

à plus de cent vingt toises de l'enceinte pour l'établissement des camps, ne fussent pas privées du flanquement des bastions; ce qui ne pouvait avoir lieu qu'en les traçant sur des côtés de trois cents toises. Ces ouvrages, auxquels nous donnons quarante toises de face et vingt toises de flanc, se protègent entre eux à la distance de quatre cents toises; ils sont flanqués par l'artillerie des bastions aigus à deux cent cinquante toises de distance, et ils prennent sur les angles du polygone des saillies suffisantes pour en interdire l'accès à l'ennemi. Leur gorge et le fossé des flancs se trouvent seuls à portée d'être défendus de l'enceinte par le feu des petites armes: le fossé des faces en est trop éloigné pour en être flanqué d'une manière efficace; on y suppléera par un blok-house à feux de revers, adossé au saillant de la contrescarpe. On établit un autre blok-house à la gorge, communiquant par une galerie souterraine avec le fossé du corps de place, afin de servir de réduit de sûreté à la garnison, et de favoriser la reprise de l'ouvrage. Le reste de la gorge est fermé par une palanque.

Les lunettes, ainsi que l'enceinte, sont fraisées et palissadées, ou bien, si les circonstances locales le permettent, on remplit leur fossé d'eau; genre d'obstacle beaucoup plus difficile à franchir que les meilleures palissades. Ces retranchements doivent avoir seize à dix-huit pieds de relief, afin de permettre l'établissement d'un

chemin couvert, soumis à la crête intérieure du parapet, de dix à douze pieds au moins, et leurs fossés auront douze pieds de profondeur.

Les branches des chemins couverts des lunettes et des bastions aigus, sont faites en forme de petites crémaillères, ou crochets d'une ou deux toises, afin de dérober leurs défenseurs à l'effet du ricochet, et de fournir des feux sur les capitales : les places d'armes saillantes sont spacieuses, et garnies sous leurs glacis de quelques fougasses, propres à effrayer l'attaquant. Les feux souterrains, quoique peu redoutables en réalité, frappent de terreur l'imagination des soldats : c'est un moyen de défense peu coûteux, qu'il ne faut point négliger.

Les lunettes sont unies entre elles par un chemin couvert, destiné à couvrir le camp, dont chaque branche, partant du flanc d'une lunette, se dirige sur le saillant de la lunette collatérale; genre de tracé qui les dérobe à l'enfilade du ricochet. La crête des glacis s'élève ordinairement à six pieds au-dessus du sol; mais, à deux toises en arrière de la banquette, nous formons une plate-forme ou barbette continue, s'élevant à trois pieds et demi au-dessus du sol, qui, par conséquent, n'est dominé que de deux pieds et demi par la crête du chemin couvert. Elle est destinée à recevoir les pièces de campagne du corps d'armée, qui, à l'aide de ce terre-plein, pourront tirer par-dessus les glacis des chemins

couverts. Cette plate-forme continue, détachée de la banquette, servira à réunir l'artillerie en batterie, sur les points convenables aux circonstances du moment, sans empêcher la fusillade. C'est une plate-forme d'attente pour permettre aux pièces de campagne du corps d'armée de tirer par-dessus le glacis du chemin couvert.

Les palissades de chemin couvert sont en général plus nuisibles qu'utiles; nous nous garderons bien d'en armer nos chemins couverts, parce qu'elles ne serviraient qu'à gêner les mouvements des troupes, en leur ôtant la facilité de sortir en bataille. Nous ménagerons, au contraire, des gradins dans leur talus intérieur, pour favoriser les sorties d'infanterie. On laissera dans le glacis, des passages pour l'artillerie et la cavalerie.

Tel est le tracé que nous proposons pour un camp permanent de trente mille hommes : l'esplanade qui règne tout autour de l'enceinte, entre les deux chemins couverts, offre assez d'espace pour y faire camper vingt-quatre mille hommes; et l'on placera le reste du corps d'armée, ainsi que les états-majors, les parcs, les dépôts de munitions de guerre et de bouche, les hôpitaux, dans l'intérieur du corps de place, où l'on peut construire à cet effet des barraques, et même des blindages.

Mais pourquoi, me dira-t-on sans doute, au lieu de tracer une seule enceinte bastionnée, ca-

pable de recevoir un corps entier de trente mille hommes, ne formez-vous qu'un corps de place de peu de capacité, que vous êtes obligé de recouvrir par des ouvrages détachés, afin d'obtenir l'espace nécessaire au campement de toutes les troupes?

Voici mes raisons :

1° Ce système d'ouvrages est susceptible de faire une plus forte résistance, puisque l'ennemi se voit contraint de prendre deux lunettes avant de parvenir au corps de place.

2° Il est moins sujet aux surprises, et plus propre à repousser les attaques de vive force, puisque l'assaillant est contraint de forcer deux enceintes d'ouvrages au lieu d'une.

3° Enfin, le motif principal et déterminant, c'est que cette disposition d'ouvrages détachés, unis entre eux par un chemin couvert, laisse aux troupes la faculté de sortir et de rentrer avec la plus grande facilité. Si, au contraire, elles étaient obligées de défiler par les portes d'une enceinte continue, elles perdraient un temps souvent précieux, et les batteries ennemies, établies en face des portes, feraient un ravage affreux au milieu des colonnes de sortie et de rentrée.

Trois mille fantassins suffiront pour la garde de ce camp; savoir, deux cents par lunette, ou douze cents pour les six lunettes, et dix-huit cents pour l'enceinte en arrière, y compris la

réserve. Cette garde n'affaiblira pas le corps d'armée lorsqu'il quittera le camp pour se mettre en campagne, parce qu'on ne la composera que des cohortes de dépôt, formées de recrues, de convalescents et de valétudinaires. Tous ces hommes, incapables de se battre en rase campagne et de soutenir la fatigue des marches, peuvent être employés avec succès à la défense des retranchements.

Si l'on se donne la peine de calculer, d'après cette donnée établie par l'expérience, qu'un homme fouille, charge ou brouette à douze ou quinze toises de distance, une toise cube de terre dans sa journée, on trouvera que le camp permanent, ou place de circonstance que nous venons de décrire, sera achevé en quinze jours de temps avec quinze mille travailleurs par jour. Un corps de trente mille hommes peut aisément fournir ce nombre de travailleurs.

Nous n'entrerons point ici dans les détails de la construction des retranchements, détails qui doivent être subordonnés à la nature du pays où on les établit. Dans les contrées aquatiques, telles que la Hollande, les eaux fournissent à la fortification un puissant moyen de défense. En Espagne, où un sol sec et rocailleux permet aux terres de se soutenir à pic, les fossés seront creusés sans talus, et présenteront ainsi le même obstacle que si leur escarpe et contrescarpe étaient revêtues : cet avantage rend l'emploi des

palissades assez inutile dans cette contrée, où les bois sont fort rares. Dans les pays boisés du Nord, où les terres détrempées par la pluie sont molles et sans consistance, on est obligé de donner des talus fort doux aux fossés, ce qui les rend faciles à escalader; mais on corrige ce défaut par de fortes palissades. Les Turcs ont l'usage de fortifier leurs camps et même leurs places par une enceinte de gros rondins d'un pied de diamètre et de dix à douze pieds de haut, qu'ils plantent debout et jointifs, en ménageant des créneaux entre deux. Ce genre de fortifications, qu'ils appellent *palanques*, est d'une bonne défense, et il est susceptible de résister au canon, comme nous l'avons éprouvé à Dresde dans la campagne de 1813.

Nous voulûmes fortifier cette ville pour mettre nos ponts sur l'Elbe à l'abri d'une attaque; mais, comme nous étions loin alors de prévoir la direction que prirent les armées des alliés par suite de la déclaration de l'Autriche, nous retranchâmes avec soin la rive droite de l'Elbe, comme la seule partie vulnérable, et nous nous bornâmes, sur la rive gauche, à enceindre les faubourgs par une *palanque*, précédée de cinq petites redoutes fort éloignées entre elles, dans l'intention seulement de les mettre à l'abri des partis ennemis. Cependant, à peine l'armée française s'est-elle avancée en Silésie, que les armées des alliés font un grand mouvement par la

Bohême, où elles passent l'Elbe, et qu'elles marchent sur Dresde par la rive gauche. Cette ville défendait notre passage principal sur le fleuve : les ennemis, qui sentent que sa perte nous couperait notre unique ligne d'opérations, et nous laisserait sans magasins et sans munitions dès le début de la campagne, font les plus grands efforts pour forcer nos faibles fortifications avec une armée de deux cent mille hommes ; deux de nos redoutes sont enlevées, mais la palanque en arrière arrête tous leurs efforts ultérieurs, et le feu qui part de cette enceinte en bois, les force enfin à rétrograder après leur avoir fait perdre dix mille hommes. J'examinai soigneusement le lendemain toutes les parties de cette palanque, je n'apperçus de brèche nulle part ; les boulets avaient meurtri les palissades en passant entre deux, mais sans les rompre. Cet exemple est propre à nous convaincre que dans les pays boisés une forte palanque peut remplacer quelquefois avec succès une enceinte en terre.

CHAPITRE X.

DES MARCHES.

Lorsqu'on met des troupes en marche, on se propose l'un des objets suivants :

1° De les rassembler en corps d'armée;

2° De joindre l'ennemi ; et de suivre ses mouvements en colonne;

3° De se déployer en bataille sur le front;

4° De se déployer en bataille sur le flanc;

5° De marcher en bataille de front;

6° De marcher en bataille de flanc;

7° De faire des changements de front;

8° De poursuivre l'ennemi;

9° De battre en retraite.

Ces neuf objets différents, qu'on peut avoir à remplir tour-à-tour, suivant les vicissitudes de la fortune et les chances de la guerre, exigent chacun, pour la facilité des mouvements et la sûreté des troupes, des dispositions et des ordres de marches particuliers, que nous allons indiquer sommairement. Nous nous contenterons d'abord d'en faire l'application à un seul corps

d'armée ou *colonne de marche*, sauf à les étendre ensuite aux mouvements généraux d'une armée formée de plusieurs corps, en passant ainsi du simple au composé. Je sais qu'on distingue habituellement les marches qui se font hors de la vue de l'ennemi, qu'on nomme *marches de route*, de celles qui se font en sa présence, qu'on appelle *marches-manœuvres,* et qu'on n'emploie le pas militaire que pour les dernières. Je crois pouvoir me dispenser de cette distinction, parce que j'assujettis toutes les espèces de marches, celles de route comme celles de manœuvres, au pas militaire, comme je l'ai déja expliqué, et que celles qui se font hors de la présence de l'ennemi, demandent tout autant de précaution, pour éviter les surprises, que celles qui se font en sa présence. Il est peut-être plus aisé de se garantir des entreprises de l'ennemi qu'on voit, que de celui qu'on ne voit pas.

Rassemblement d'un corps d'armée.

Ne nous imaginons pas que le choix du rendez-vous des troupes soit une chose à-peu-près indifférente, où l'on ne doive avoir égard qu'à la facilité des subsistances, et à la sûreté des détachements qui s'y rendent isolément. Rien de plus important, au contraire, pour le début glorieux d'une campagne, que le rassemblement subit et imprévu d'une armée sur des points où l'ennemi n'est point préparé, d'où l'on peut le prendre à revers, menacer en même temps ses flancs et ses derrières, le surprendre dispersé

dans ses cantonnements, et l'empêcher de se réunir. Cette armée invisible jusqu'alors, prête à le frapper tout-à-coup aux endroits les plus sensibles, le pétrifie d'étonnement et de crainte; c'est pour lui la tête de Méduse. Il faut que tout-à-la-fois il change son plan de campagne et sa ligne d'opération, qu'il pourvoie à la sûreté de ses magasins, qu'il en fasse de nouveaux, et qu'il réunisse promptement ses troupes. Cependant on se hâte de profiter de sa terreur et de son embarras pour lui porter des coups décisifs.

Il faut calculer la marche des différents détachements de manière à les faire arriver tous le même jour au rendez-vous. Nos journées de marche doivent être de six ou sept lieues comme celles des Romains; mais nous pouvons faire dix lieues comme eux, lorsque des circonstances impérieuses exigent une grande célérité. Cependant on n'emploiera les marches extraordinaires qu'avec discernement et discrétion; car elles ont l'inconvénient de diminuer l'armée, en laissant en arrière une foule de soldats faibles et valétudinaires, incapables de supporter des fatigues violentes.

Il vaut sans doute mieux, dans les cas urgents, transporter les troupes sur des chariots de relais fournis par le pays qu'on traverse. C'est le moyen de leur faire faire vingt lieues chaque vingt-quatre heures, y compris les moments de repos indispensables, sans laisser personne en arrière.

Je ne vois dans l'histoire romaine que l'exemple de Claudius Néro se dérobant secrètement de son camp devant Annibal, pour voler, à la tête d'un corps d'élite, à la rencontre d'Asdrubal, qui prouve que les Romains connussent cette méthode prompte de faire circuler les troupes; méthode que nous avons employée fréquemment dans les dernières guerres. C'est ainsi que Napoléon transportait rapidement sa garde impériale du nord au midi, d'Espagne en Allemagne, et parvenait à opposer dans la même campagne ce corps d'élite à ses nombreux ennemis, sur les points les plus éloignés.

Marche en colonne, en pays ennemi.

Lorsque le corps d'armée est réuni, il s'agit de marcher à l'ennemi pour commencer les opérations. Dès-lors nous marchons militairement avec toutes les précautions prescrites par l'usage et l'expérience de la guerre. Figurons-nous que nous entrons dans un pays suspect, où nous avançons environnés d'ennemis que nous ne voyons pas, dont nous ne connaissons ni les mouvements ni la situation; qui peuvent être fort près, tandis qu'on les croit fort loin; qui cherchent à chaque instant à nous tendre des embûches, à nous surprendre dans les défilés et dans des positions difficiles. Ne négligeons donc rien pour nous prémunir contre eux; sur-tout ne nous endormons pas sur la foi des espions; la plupart sont fourbes; et, d'ailleurs, leurs rapports fussent-ils vrais à leur départ, ils cessent

de l'être à leur arrivée. L'ennemi marche sans doute de son côté; sa position varie à tout moment, et l'espion ne peut pas faire connaître les mouvements survenus depuis son départ.

On ne peut pas marcher habituellement en ordre de bataille; les obstacles du terrain s'y opposent, et l'on est obligé de replier les troupes en colonne pour suivre les routes. Mais dès que l'ennemi se présente pour attaquer, il faut bien vîte reprendre l'ordre de bataille, sans quoi l'on court risque de se faire détruire, sans pouvoir faire usage de ses armes. Ainsi une armée est obligée tour-à-tour de s'allonger en colonne pour marcher, et de se déployer pour combattre; et comme son salut dépend dans plusieurs occasions de la rapidité avec laquelle elle passe de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille, afin de repousser des attaques brusques et subites, il s'ensuit qu'on doit chercher à obtenir des déploiements prompts et faciles.

Il est évident que la promptitude du déploiement est en raison inverse de la longueur de la colonne; car la queue arrive sur le champ de bataille d'autant plus promptement, qu'elle est plus rapprochée de la tête. Or, nous pouvons diminuer la longueur des colonnes de marche de deux manières, ou en les multipliant, ou bien en augmentant leur épaisseur. Mais une colonne étant obligée de voyager habituellement sur une route, pour éviter de se voir arrêtée

par les obstacles du terrain, son épaisseur est nécessairement limitée par les bornes les plus étroites du chemin qu'elle suit. Il ne reste plus alors d'autre parti à prendre pour en diminuer la longueur, que de diviser l'armée en plusieurs petites colonnes.

C'était la méthode des généraux de Louis XIV. On ne connaissait pas encore le pas égal, qui seul peut donner de l'ordre, de l'ensemble et de la précision aux mouvements de l'infanterie; on marchait sans emboîter le pas, et les colonnes traînaient et s'allongeaient outre mesure. Pour remédier à cet inconvénient, on en multipliait le nombre. On voit les armées de Turenne et de Luxembourg, de vingt ou trente mille hommes, marcher sur cinq colonnes. L'artillerie et les équipages suivaient la route, tandis que l'infanterie et la cavalerie de première ligne formaient deux colonnes latérales à droite, et l'infanterie et la cavalerie de seconde ligne, deux autres colonnes latérales à gauche. Il était fort rare que cinq colonnes devant marcher à la même hauteur, à distance de déploiement, trouvassent des chemins parallèles; elles étaient obligées de s'en ouvrir à l'aide des pionniers, et le retard d'une seule ralentissait le mouvement de toutes les autres, obligées de l'attendre. Rien de plus lent et de plus timide que les marches des armées de ce temps-là.

Cette méthode de marcher sur plusieurs pe-

tites colonnes obligées de s'ouvrir des chemins, et de s'attendre entre elles, nuit par sa lenteur aux grandes opérations de la guerre, qui roulent sur la rapidité des mouvements; elle expose un corps d'armée à se faire battre en détail, lorsque ces petites colonnes sont séparées par des obstacles qui les empêchent de communiquer ensemble; et, enfin, plus l'armée est divisée, moins le général est maître de ses mouvements. Mais ne pourrait-on pas concilier la rapidité des marches avec la promptitude du déploiement, en n'astreignant le corps d'armée à se former en plusieurs colonnes, que lorsqu'il est instruit de la présence de l'ennemi par son avant-garde? On va voir que cela est aisé. Occupons-nous d'abord de la marche en une seule colonne.

Il est inutile de répéter ici ce que nous avons déja dit sur la force d'un corps d'armée ou colonne de marche, qui, suivant nos observations, ne doit guère excéder trente mille hommes pour la facilité du déploiement, celle de la marche, et celle des subsistances. Il s'agit maintenant de donner à cette colonne la forme la plus convenable à la marche comme au déploiement. Son épaisseur est nécessairement subordonnée à la largeur ordinaire des routes, ou plutôt à celle de leurs défilés les plus étroits; car, à quoi lui servirait de s'élargir sur certains points, si elle était obligée ensuite de s'arrêter pour s'amincir et s'allonger à chaque défilé? N'est-il pas préfé-

rable d'éviter les encombrements qui retardent la marche et fatiguent le soldat, en réglant, dès le départ, la largeur de la colonne sur la partie la plus étroite de la route? Nous supposerons que nos armées opèrent ordinairement sur les grandes routes qui facilitent leur circulation. Ainsi, c'est sur la largeur des défilés les plus étroits des grands chemins, formés habituellement par les ponts, que nous réglons celle de notre colonne. Les ponts ont bien rarement moins de vingt à vingt-quatre pieds de large, et permettent par conséquent à une colonne de défiler sur dix ou douze hommes de front : c'est donc sur douze files que nous formons notre colonne de marche sur une grande route. Quant aux chemins de traverse, leur peu de largeur force presque toujours à diminuer le nombre des files, et la colonne s'allonge d'autant plus, qu'ils sont plus étroits; mais l'on doit éviter d'engager les armées dans ces sortes de chemins, qui retardent toujours leurs marches.

Voici de quelle manière nous disposons en colonne de route les troupes de ligne de notre corps d'armée : la légion de droite se place en tête, formée en colonne par section sur douze de front; les files occupent ordinairement trois pieds dans la colonne, mais on peut les faire resserrer momentanément de manière à n'en occuper que deux pour passer les défilés sans retarder la marche. Comme les soldats se négli-

gent dans une longue marche, et cessent d'emboîter le pas, chacun finit par occuper dans la file un espace de trois ou quatre pieds, ce qui donne neuf à dix pieds aux trois rangs d'une section, et l'on ne peut guère laisser moins de six pieds d'intervalle entre les sections. Calculons d'après ces données, et nous trouverons que la longueur totale d'une cohorte en colonne sur douze de front, sera de deux cents cinquante pieds ou quarante-deux toises; d'où il est aisé d'appercevoir que la colonne, composée de la légion entière, avec son artillerie de cinq pièces et de dix caissons, et ses deux cents chevaux de bât, nécessaires pour le transport des sacs des voltigeurs et des tentes, s'étendra sur une longueur de cinq cents cinquante toises environ, sans y comprendre les troupes légères qui se disperseront hors des rangs, comme nous allons l'expliquer. Les cinq pièces d'artillerie avec leurs caissons marcheront immédiatement après la cohorte d'élite, prêtes à soutenir et à protéger par leur feu la marche et le déploiement de la légion; tous les chevaux de bât seront réunis en ordre sur quatre files, à la queue de la légion; mais on n'y souffrira aucune voiture; elles seront toutes reléguées à la queue de l'armée.

La légion du centre vient ensuite, rangée de la même manière, et séparée de la première par un intervalle de cinquante toises. Celle-ci est suivie de la légion de gauche; et, enfin, la légion

de réserve ferme la marche de l'infanterie : la longueur totale de cette colonne d'infanterie est de près de deux mille quatre cents toises.

Nous ne permettons pas aux voitures de s'intercaler entre les légions, qu'elles tiendraient à une trop grande distance les unes des autres, et qu'elles gêneraient dans leurs mouvements, en les empêchant de circuler librement et de se secourir mutuellement avec facilité. Il vaut mieux sans doute, à l'imitation de César, renvoyer tous les gros bagages à la queue de l'armée, où l'on en formera une colonne d'équipages, sous la protection de l'arrière-garde.

La quantité de bagages, que les Romains nommaient avec tant de raison *impedimenta*, doit être réduite au strict nécessaire fixé par des réglements. Je crois, par exemple, que quatre cents voitures, y compris les parcs d'artillerie, suffisent pour tout un corps d'armée qui ne s'éloigne que de quelques journées de sa base d'opérations, savoir :

Artillerie................	280
Ambulance.............	20
Équipages de vivres......	80
Fourgons d'état-major....	20
Total...........	400

Voilà les limites du nécessaire ; au-delà se trouve le superflu, qui n'a plus de bornes. Toutes ces voitures prendront les ordres du com-

mandant du parc d'artillerie, et le questeur de l'armée ne dédaignera pas de veiller lui-même à la police des équipages, objet important pour éviter de laisser encombrer et obstruer les routes. On ne se délivrera des bagages superflus, ce luxe qui tend sans cesse à appesantir les armées, qu'en les condamnant au feu à chaque marche.

On peut estimer qu'une voiture à quatre colliers occupe six toises dans une colonne, y compris les intervalles que laissent les voitures entre elles. Les quatre cents voitures formeront donc une colonne de deux mille quatre cents toises.

Enfin, la cavalerie de ligne, formée par quatre, vient derrière les équipages, et ferme la marche générale de l'armée. C'est une excellente arrière-garde pour protéger les équipages et la queue de l'armée contre les entreprises des partisans. Malgré son éloignement de la tête, elle arrivera toujours à temps sur le champ de bataille pour y jouer son rôle, puisque ce n'est qu'à la fin d'un combat qu'elle peut se rendre utile.

D'après tout ce que nous venons de dire, il est facile d'estimer qu'un corps d'armée de trente mille hommes, avec ses équipages, formera une colonne de marche de deux lieues à deux lieues et demie sur une grande route, et du double sur un chemin de traverse.

Une colonne de route est surprise et court les plus grands dangers toutes les fois qu'elle

n'a pas le temps de se ranger en bataille sur un terrain convenable, avant de recevoir l'attaque de l'ennemi. Celui-ci peut entreprendre contre elle de plusieurs manières, soit par des attaques de front, soit par des embûches sur ses flancs, soit par des partis de cavalerie sur ses derrières. Annibal mit en œuvre ces trois sortes de surprises pour détruire l'armée romaine dans le défilé formé par le lac de Trasimène d'un côté, et une chaîne de montagnes de l'autre. Il établit son infanterie de ligne au fond du défilé, pour le fermer; il embusqua son infanterie légère sur le flanc de la montagne, et sa cavalerie se tapit vers l'entrée du défilé. L'imprudent Flaminius, sans avant-garde, sans flanqueurs, sans coureurs, dédaignant, en un mot, toutes les mesures de précaution prescrites par l'expérience pour avoir des nouvelles de l'ennemi, engage toute son armée dans cette espèce de souricière. Bientôt les Carthaginois arrêtent le front de cette colonne au fond du défilé, tandis que leurs troupes légères fondent sur ses flancs du haut de la montagne, et que leur cavalerie la charge en queue. Elle ne peut ni se développer ni prendre un ordre de bataille dans ce coupe-gorge; et les Romains, victimes de la négligence ou de l'ignorance de leur consul, sont tous taillés en pièces sans peuvoir se défendre.

Une colonne évite les surprises, en plaçant en tête, en queue et sur ses flancs, des corps

détachés qui l'avertissent des mouvements et de la présence de l'ennemi, assez à temps pour choisir un champ de bataille et passer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille. Ce genre de service, qui exige de la célérité, de la promptitude et de la mobilité, pour parcourir et fouiller le pays dans tous les sens, ne peut être que le partage des troupes légères, habituées à tout voir, à tout observer, à marcher et à combattre dispersées, et à se replier devant l'ennemi dès qu'il se présente en force. On voit des généraux qui entendent assez mal le rôle que doit jouer l'avant-garde, pour y placer leur meilleure infanterie de ligne, contre tous les bons principes de la guerre qui prescrivent de la réserver pour porter les derniers coups. Mais aussi, que résulte-t-il de cette folle conduite? Une avant-garde ainsi composée engage le combat de pied ferme, au lieu de se replier, et se fait ordinairement détruire par des forces supérieures, avant l'arrivée du reste de l'armée, qui se voit affaiblie et découragée par la perte d'un corps d'élite, sans avoir pu le secourir : on se fait ainsi exterminer en détail sans aucune utilité. Il est sans doute des positions où il faut prévenir l'ennemi; mais ce sont des détachements qu'on doit y envoyer, et non pas l'avant-garde, destinée à rester toujours mobile, afin d'éclairer l'armée dans tous ses mouvements.

Nous formons notre avant-garde des cavaliers

légionaires des quatre légions du corps d'armée, avec un nombre égal de voltigeurs, qu'on obtient en prenant quatre compagnies par légion. Ce corps léger, composé de trois mille chevaux, de trois mille voltigeurs, et de cinq pièces d'artillerie légère, précède d'une ou deux lieues la tête de la colonne, en portant des partis en avant et sur les côtés, et en laissant des postes d'observation sur les chemins et sur les principales hauteurs à droite et à gauche de la route, postes qui ne rejoignent l'avant-garde que lorsqu'ils sont remplacés par les flanqueurs de la colonne. Rien de plus important que le choix de l'officier-général destiné à commander cette avant-garde; il doit être vif, actif, intelligent, infatigable; il doit interroger avec soin tous les habitants du pays, faire courir des espions par-tout où ses partis ne peuvent atteindre, et ne rien négliger, en un mot, pour pouvoir donner à chaque heure des nouvelles exactes de l'ennemi. Il est en quelque sorte l'œil de l'armée, qui ne marche guère que sur la foi de ses rapports.

Il reste encore au corps d'armée vingt-quatre compagnies de voltigeurs, que nous distribuons, vingt en flanqueurs, à droite et à gauche de la colonne, et quatre aux équipages. Les deux corps de flanqueurs, dirigés chacun par un colonel, s'écartent à une lieue de la route, gravissent les hauteurs qui la dominent, et occupent les sommets des montagnes jusqu'à ce que

l'armée ait achevé de défiler : les quatre compagnies placées aux équipages les escortent, et quelquefois elles forment une petite arrière-garde derrière la cavalerie de ligne, pour la protéger contre les partis d'infanterie, dans les pays coupés, montagneux et boisés.

Les coureurs de l'avant-garde rencontrent-ils l'ennemi : elle envoie aussitôt des pelotons sur les sommets des hauteurs pour l'observer ; elle engage des escarmouches avec ses troupes légères, afin de faire des prisonniers qui puissent fournir quelque lumière sur ses forces et sa position, et enfin, elle cherche à percer au-delà de la chaîne des postes avancés dont il couvre et masque ses mouvements, pour le reconnaître exactement. Il faut absolument connaître ses forces, et pénétrer ses desseins, si l'on veut que l'armée prenne des dispositions convenables; sans quoi on est réduit à agir au hasard, comme au milieu d'une nuit obscure. Une avant-garde timide qui redoute l'ennemi, et qui craint de se compromettre en s'engageant au milieu de cette nuée de troupes légères dont il cherche à couvrir ses mouvements, ne peut presque rien voir, rien reconnaître, et laisse le général en chef dans une ignorance qui rend tous ses mouvements aussi incertains que hasardés, et l'expose à toutes sortes de bévues. Tantôt il perd son temps à se déployer devant un parti de troupes légères, qu'il croit suivi de toute l'armée; tantôt il arrive

en colonne jusques sur les lignes ennemies, qui l'attaquent aussitôt sans lui donner le temps de se déployer. Il faut qu'il sorte de son ignorance à tout prix, dût-il perdre quelques troupes légères pour s'instruire de la véritable situation de l'ennemi. L'avant-garde, qu'on nomme avec raison le flambeau de l'armée, ne doit pas cesser un moment de l'éclairer.

Le mélange des voltigeurs avec la cavalerie légère est admirable pour le succès de ces petits combats d'avant-garde. En disposant auprès des escadrons des pelotons de voltigeurs d'égale force, ces armes se protègent mutuellement, et on peut braver la cavalerie ennemie, quelque nombreuse qu'elle soit; le feu des pelotons éloigne ses escadrons, qui sont poursuivis aussitôt par la cavalerie légionaire; et l'on parvient, en repoussant ainsi les avant-postes de l'ennemi, assez près de son armée pour bien la reconnaître. Mais l'on ne doit pas tarder à se retirer dès qu'on voit venir des forces supérieures, de peur de se trouver débordé et enveloppé. Si l'on se sent pressé vivement, et qu'il faille se hâter de traverser un pays découvert qui n'offre ni bois ni défilés favorables à la retraite de l'infanterie légère, les voltigeurs sautent en croupe chacun derrière un cavalier; les canonniers remontent à cheval, et toute l'avant-garde disparaît au galop.

Cette méthode d'entremêler les troupes légères des deux armes était fort en usage chez les Ro-

mains : c'est à elle qu'ils durent souvent l'avantage de résister, avec très-peu de chevaux, à la nombreuse cavalerie de leurs adversaires. Je la crois propre à produire de bien meilleurs effets encore parmi nous que chez les anciens, puisque nos fantassins légers, par la supériorité de leurs armes, sont bien plus redoutables que les leurs.

Sous le règne de Louis XIV, les avant-gardes françaises étaient composées en partie de dragons, espèce de troupes légères mixtes qui combattaient quelquefois à cheval, plus souvent à pied. Les dragons ne furent primitivement que des fantassins légers qu'on faisait monter sur des chevaux de paysans, afin de les transporter lestement en avant ou sur les flancs de l'armée qu'ils devaient reconnaître, ou pour occuper promptement des défilés ou des postes importants. On leur faisait porter une pelle et une pioche en trousse derrière le cheval, afin qu'ils pussent se retrancher en arrivant. Cette arme, qui de nos jours n'existe plus que de nom, rendait de grands services aux avant-gardes; cependant, il est facile d'appercevoir que nous pouvons remplacer les dragons à moins de frais, par le mélange proposé de nos cavaliers légionaires et de nos voltigeurs. Nos fantassins légers, portés en croupe, voyagent avec la même vîtesse que les dragons, et ils n'ont pas comme eux l'inconvénient de distraire du combat une partie des soldats pour tenir les chevaux; et, enfin, ils se

battent d'autant mieux à pied, qu'on n'exige jamais d'eux un autre genre de combat : quant à l'économie, elle est sensible.

Déploiement en bataille sur le front.

Enfin, le général en chef est instruit par son avant-garde que l'armée ennemie n'est plus qu'à une lieue de lui : il peut donc la voir arriver et être attaqué une heure après cet avis ; dès-lors, il n'a plus un instant à perdre pour faire ses dispositions. Il peut choisir entre ces deux partis, ou de prendre position pour recevoir la bataille, ou de marcher en avant pour la donner. Dans le premier cas, il se forme en bataille en plaçant successivement les cohortes, à mesure qu'elles arrivent, sur les différents points de la position qu'il a choisie.

Mais, dans le cas où il se déterminerait pour l'offensive, je ne pense pas qu'il doive encore se ranger en bataille; cet ordre, si contraire à la marche, sur-tout dans les pays coupés et accidentés, nuirait à tous ses mouvements, et ses lignes seraient arrêtées et se rompraient à chaque défilé. D'un autre côté, la prudence lui défend de se porter plus près de l'ennemi sur une seule colonne allongée, dont la tête pourrait être attaquée et renversée avant l'arrivée des troupes de la queue à son secours. Pour échapper à ce double inconvénient, je ne vois qu'un moyen ; c'est celui que j'ai déja fait pressentir, de développer le corps d'armée en plusieurs colonnes serrées à distance de déploiement, ordre préparatoire éga-

lement propre à la marche et au combat ; voici comment :

A mesure que les troupes de la première légion, en tête de la colonne de route, arrivent, on rassemble les cinq premières cohortes en une colonne serrée *par divisions*, qu'on place à trois cents toises à droite de la route ; les cinq dernières cohortes de la même légion forment une colonne semblable, qui se porte à cent cinquante toises en arrière de la première. La seconde légion se forme de la même manière en deux colonnes qu'on laisse près de la route ; et la troisième légion, qui arrive une demi-heure ou trois quarts d'heure après la première, se place, également en deux colonnes serrées par divisions, à trois cents toises à gauche. Enfin, la quatrième légion, ou la légion de réserve, s'arrête à six cents toises en arrière de la tête de l'armée, et forme ses dix cohortes en une seule colonne serrée. L'artillerie de réserve se réunit aussi à cette légion, et la cavalerie de ligne, qui ferme la marche derrière les équipages, arrive au trot, et se place en réserve par escadrons. Toute l'armée, ainsi disposée, s'avance jusqu'à quatre cents toises de l'ennemi, distance à laquelle elle s'arrête pour former ses lignes et commencer la bataille. Le déploiement, préparé de cette manière en plusieurs colonnes serrées, ne demande que quatre ou cinq minutes de temps pour s'exécuter.

Les lignes se forment quelquefois beaucoup

plus loin de l'ennemi, ce qui est sans inconvénient dans les plaines rases, qui n'opposent aucun obstacle à leur marche; mais la plupart des terrains sont hérissés d'accidents, qui forcent à marcher en colonne jusqu'au moment où il est indispensable de se déployer pour se battre.

Déploiement en bataille sur le flanc.

Si les mouvements de l'armée ennemie se prononcent sur un des flancs de notre colonne de route, les flanqueurs doivent en instruire le général en chef une heure avant qu'il ne puisse être attaqué. Il arrête aussitôt la tête de la colonne, et forme en colonnes serrées par divisions les trois premières légions, à trois cents toises les unes des autres, de manière à en faire trois colonnes de première et trois de seconde ligne, comme nous l'avons expliqué pour le déploiement sur le front. Il les fait marcher ensuite, dans cet ordre, à cinq ou six cents toises de la route, du côté de l'ennemi, et leur fait prendre position parallèlement à la route, de manière à couvrir les équipages et le reste de l'armée. Cependant la quatrième légion, l'artillerie, et la cavalerie de réserve, continuent à marcher sur la route, et ne s'arrêtent que lorsqu'elles sont parvenues derrière le centre des lignes; là, elles se forment en colonnes de réserve, en faisant front du côté de l'ennemi. L'armée entière prend ainsi son ordre de bataille aussi promptement sur le flanc que sur le front; dans l'un et l'autre cas, il ne lui faut pas plus d'une heure ou une heure et

demie; et, certes, quelque mauvaises que nous supposions nos troupes légères, nous ne pouvons pas craindre qu'elles ne nous donnent des nouvelles de l'ennemi une heure avant son arrivée.

Cependant les troupes légères escarmouchent avec l'ennemi qui s'avance, retardent sa marche à chaque défilé, et se replient définitivement sur l'armée, où elles rejoignent promptement leur légion, pour jouer le rôle qui leur est assigné dans les batailles. Les avant-gardes n'étant faites que pour éclairer les colonnes de marche, leur rôle cesse dès l'instant où l'armée prend son ordre de bataille; elles doivent donc se dissoudre aussitôt, et les troupes légères qui les composent doivent rentrer à leurs corps.

Marche en bataille.

La difficulté de marcher en bataille sans troubler les rangs et sans rompre les lignes est si grande, même au milieu d'une plaine rase et sans obstacles, par le défaut du parallélisme des directions et par l'inégalité des mouvements, qu'on se voit ordinairement forcé de prolonger la marche en colonne serrée par *divisions* jusqu'à ce qu'on se trouve à portée de combattre. Ce n'est qu'alors qu'on se déploie; mais, dès ce moment, la marche et le combat s'entremêlent et se confondent tellement, qu'il n'est plus possible de traiter l'un sans l'autre : la marche n'est plus que la bataille elle-même, dont nous parlerons incessamment.

Marche de flanc.

Deux armées sont-elles rangées en présence : il est rare que l'une n'ait pas intérêt de tourner l'autre par une marche de flanc, afin d'attaquer l'une des ailes, qui sont presque toujours les parties faibles. Les armées des Romains faisaient ces mouvements sans danger; leurs lignes, formées à rangs ouverts, marchaient par le flanc sans s'allonger : les légionaires, pouvant conserver dans la file la même distance que dans le rang, n'avaient qu'un quart de pirouette à faire pour se remettre en bataille. Ainsi, quelque rapprochées que fussent leurs armées, pourvu qu'elles fussent hors de la portée du trait, elles pouvaient marcher par le flanc sans craindre de se voir attaquées avant de reprendre leur ordre de bataille. Il n'en est pas de même parmi nous; nos soldats ne peuvent pas marcher par le flanc aussi serrés que l'exige l'ordre du combat : nos lignes s'allongent par ces espèces de marches, et lorsqu'on veut les remettre en bataille, ce n'est qu'en perdant un temps précieux qu'on parvient à faire serrer les rangs, et à faire disparaître toutes les lacunes. Les marches en colonne *à distance par sections*, qui rompent l'ordre de bataille, ne sont guère moins dangereuses que celles de flanc. L'ennemi peut toujours profiter, dans l'un et l'autre cas, de notre désordre pour nous attaquer.

D'ailleurs, comment nous livrer à des mouvements aussi hasardés sous le feu de son canon?

les boulets parviendraient sans doute facilement à troubler notre marche. Tout mouvement de flanc exécuté sous le feu de l'ennemi, est d'autant plus dangereux, qu'il jette les soldats dans le désordre et la confusion en leur inspirant l'idée de la retraite, et qu'on perd des hommes sans combattre.

Ainsi, veut-on exécuter des mouvements de flanc avec quelque sécurité : il faut les faire hors de la portée du canon de l'ennemi, c'est-à-dire, à huit ou à neuf cents toises. Mais à cette distance, comme nous l'avons expliqué, notre corps d'armée n'est point encore développé en ligne; il est seulement préparé, en différentes colonnes serrées, à prendre l'ordre de bataille; cette disposition facilite singulièrement son mouvement par le flanc. Rappelons-nous que les troupes destinées à la première ligne forment trois colonnes serrées par division à distance de déploiement, à 300 toises l'une de l'autre; que celles de la seconde ligne sont rangées de la même manière, en trois colonnes, à 150 toises en arrière des premières, et que la réserve forme une seule colonne à six cents toises plus loin. Dans cette disposition, rien de plus facile que de faire marcher le corps d'armée par le flanc; les soldats de chaque colonne font un quart de pirouette, les rangs deviennent des files, et toutes les colonnes partent ensemble et se meuvent par leur flanc, en conservant toujours

entre elles leurs distances respectives avec une scrupuleuse exactitude. L'artillerie et la cavalerie font des mouvements analogues à ceux de l'infanterie. La marche entière de l'armée est protégée et masquée par une nuée de troupes légères qui en dérobent autant qu'elles peuvent la connaissance à l'ennemi, et on se fait précéder par une avant-garde, afin de ne pas se laisser tourner soi-même par un ennemi qu'on croit tourner, comme M. de Soubise à Rosback. Il est aisé de s'appercevoir que l'ordre de bataille se rétablit en un clin-d'œil, au moindre mouvement d'attaque de la part de l'ennemi, si toutes les colonnes conservent bien leur distance entre elles; il suffit pour cela de les arrêter toutes en même temps, et de leur faire reprendre leur front.

Ces sortes de marches exigent un ensemble et une précision qu'il est quelquefois difficile d'obtenir, sur-tout dans les pays coupés et accidentés. On ne doit se les permettre que sur des hauteurs et dans des terrains favorables; autrement, l'ennemi, toujours maître de vous attaquer, sans vous donner le temps de choisir votre champ de bataille, saisit le moment où vos colonnes s'engagent dans des bas-fonds et des terrains désavantageux, pour vous combattre avec succès. D'ailleurs, qu'il prenne le parti de vous côtoyer par une marche semblable à la vôtre, en suivant tous vos mouvements; et vos manœuvres pour

le tourner, deviennent inutiles. Il n'y a que les mouvements qu'on lui dérobe à la faveur des plis du terrain ou des ombres de la nuit dont on puisse se promettre de grands résultats.

Souvent les marches de flanc ne sont que partielles, et ce sont presque toujours les plus avantageuses : une partie de l'armée occupe l'ennemi de front et le tient en échec, tandis que l'autre partie se porte sur une de ses ailes par une marche de flanc. C'est ainsi que Turenne, séparé de Montécuculi par le ruisseau fangeux de la Renchen, après avoir fortifié le front de son camp, où il ne laisse que sa première ligne pour contenir son adversaire, le quitte furtivement la nuit à la tête de sa seconde ligne, remonte le ruisseau l'espace d'une lieue, le passe à un gué, et se trouve aux premiers rayons du jour formé perpendiculairement au flanc gauche de Montécuculi, qui se voit forcé, par cette habile manœuvre, d'abandonner sa position.

Changements de front.

Un bataillon déployé peut changer de front par un quart de conversion, en pivotant sur une de ses ailes; mais une longue ligne ne le peut pas. Cette évolution, qui exige que chaque soldat d'une aile à l'autre fasse des pas inégaux en longueur et en obliquité, est d'autant plus difficile, que le rayon est plus allongé. La gradation proportionnelle des pas du centre aux extrémités se perd bien vîte, et dès-lors la ligne flotte, se rompt, et la confusion s'y établit; les obsta-

cles du terrain viennent encore augmenter les difficultés et le désordre. Le parti le plus convenable pour faire changer de front à une ligne de plusieurs bataillons, est de la ployer en une colonne serrée, qu'on fait tourner, et qu'on dirige dans le sens qu'on desire; après quoi on la déploie de nouveau : c'est le moyen que nous emploierons pour faire changer de front à notre corps d'armée. Après avoir ployé chaque ligne en trois colonnes serrées par divisions, à distance de déploiement, suivant notre usage, la colonne du centre de la première ligne prend la nouvelle direction sans changer de place; les deux autres parcourent autour de ce centre la corde d'un quart de circonférence de trois cents toises de rayon, en marchant, l'une par la tête et l'autre par la queue; la seconde ligne fait des mouvements analogues, en plaçant ses colonnes derrière celles de la première ligne, et la réserve va se porter à six cents toises en arrière de ce nouveau front; toute cette évolution s'opère en moins d'une demi-heure. On peut changer de front sur une des ailes comme sur le centre; mais alors le quart de conversion, dont le rayon est double, exige un temps double pour que les extrémités le parcourent.

Des poursuites.

On poursuit l'ennemi, ou pour le forcer à une action générale, en pressant si vivement son arrière-garde qu'il se voie obligé de la soutenir avec son armée, ou bien pour profiter des suc-

cès qu'on a obtenus. Dans l'un et l'autre cas, ce n'est pas en chassant son arrière-garde de front qu'on peut se promettre des résultats importants; car, en suivant cette méthode, on la trouve à chaque défilé sur un champ de bataille étudié d'avance et accessible sur très-peu de points; on se voit obligé de déployer une partie de ses troupes, de reconnaître le terrain et les endroits accessibles, et de perdre du temps et du monde pour parvenir à l'attaquer. Cependant elle se retire en ordre dès qu'elle s'apperçoit qu'on est en mesure, et elle remplit presque sans risques l'objet qu'elle se propose, de retarder les poursuites et de gagner du temps pour couvrir la marche de son armée.

Si, au contraire, on quitte la route pour manœuvrer sur un des flancs de l'arrière-garde, on la contraint de se replier presque sans combat, et la marche ne se trouve que très-peu rallentie; ou bien, si elle s'obstine à vouloir garder et défendre sa position en dépit du corps qui la tourne, elle s'expose à se faire détruire.

D'après ces observations, nous formons pour les poursuites un corps léger composé de la moitié de l'avant-garde ou quinze cents chevaux et quinze cents voltigeurs, soutenu par une légion. Cette colonne subsidiaire, munie de son canon, si le pays le permet, marche à trois ou quatre cents toises à droite ou à gauche de la route, selon la nature du terrain, suit, autant

que possible, la crête des hauteurs parallèles à la route, tâche de déborder sans cesse l'arrière-garde ennemie, et la menace sur son flanc et sur ses derrières, tandis que la colonne principale, qui s'avance sur la route, la menace de front. C'est ainsi que nous parvenons avec facilité à faire abandonner les plus fortes positions d'arrière-garde, et que notre armée, n'éprouvant presque aucun retard, presse assez vivement la marche de l'ennemi, pour le forcer à abandonner dans les mauvais chemins et les défilés, ses blessés, ses malades, ses bagages, et quelquefois même son canon.

Lorsque la route se divise en deux branches allant ensuite se réunir de nouveau à quelque distance, on s'empresse de suivre celle qu'il a négligé de faire garder, ou sur laquelle il ne s'est pas engagé en force, afin de tâcher de le devancer, ou du moins d'arriver en même temps que lui au nœud des routes. Y arrive-t-on en même temps: il faut fondre aussitôt sur les flancs et sur la queue de sa colonne, qu'il ne peut soutenir que bien difficilement, et cela, en engageant quelquefois une action générale contre ses intérêts. Parvient-on à l'y devancer: on a le choix, ou de lui couper sa retraite, ou de l'attaquer en flanc. Le premier parti est le plus décisif, mais le second est le plus prudent : il faut être bien sûr de vaincre pour oser lui barrer la route; car on ne peut pas tourner sans être

tourné soi-même, et l'on place les deux armées dans une position aussi critique pour l'une que pour l'autre ; position qui doit amener la destruction de l'une des deux. Le désespoir d'un ennemi est presque toujours à craindre, et il est sans doute prudent d'éviter de ranimer son énergie et son audace, en le réduisant à ne trouver d'autre moyen de salut que dans son courage. Si nous nous contentons de prendre sa colonne en flanc, au lieu de nous opposer à son passage, nous obtiendrons, il est vrai, des avantages peut-être médiocres, mais certains, sans courir la chance de nous faire détruire en voulant sa perte entière. Ce n'est pas que j'approuve sans restriction cette maxime timide, *faites un pont d'or à l'ennemi qui fuit* : c'est au contraire l'instant de lui faire beaucoup de mal. Je blâme seulement ces entreprises audacieuses qui mettent en jeu notre propre existence au moment où la fortune nous sourit. Gardons nos coups hasardeux pour les temps où la mauvaise fortune ne nous laisse plus d'autre ressource.

Je regarde l'art des poursuites comme la partie la plus difficile de la guerre, sans en excepter l'art des retraites ; et si l'on considère cette prodigieuse quantité d'événements désastreux arrivés sous nos yeux, ou conservés dans les archives de l'histoire, qui prennent leur naissance dans l'esprit d'imprévoyance et d'imprudence qui dirige trop souvent les poursuites, on sera de

mon avis. Tantôt c'est une armée débandée à la poursuite des fuyards, qui se trouve tout-à-coup arrêtée et renversée par quelques réserves; tantôt c'est une avant-garde qui, s'abandonnant à la poursuite avec trop de chaleur et d'ardeur, s'engage au milieu des ennemis sans être soutenue, et se fait envelopper et tailler en pièces; tantôt c'est un corps détaché sur le flanc de la colonne ennemie, qui se laisse séparer du reste de l'armée; tantôt l'ennemi s'appercevant qu'on poursuit sans ordre, sans circonspection, et en colonne très-allongée, quitte brusquement la route, se porte sur le flanc de la colonne, la surprend et la dissipe; souvent c'est une tête de colonne qui trouve sa perte au débouché d'un défilé. La négligence et la présomption, deux vices qui marchent si fréquemment à la suite des succès, amènent l'oubli des précautions prescrites par l'expérience pour la sûreté des marches : on ne s'éclaire plus, on s'engage témérairement dans les défilés, et l'on tombe dans les embûches que tendent les poursuivis. D'un autre côté, une circonspection trop lente, qui laisse échapper les occasions, est un autre excès à éviter dans les poursuites. Le véritable talent sait allier la célérité avec la prudence, et se tient aussi éloigné de la nonchalance que de la témérité.

Le passage des défilés, quelquefois si funeste aux armées inconsidérées, est l'action qui exige

le plus de prudence et de précaution. L'ennemi peut vous attendre au-delà avec toute son armée rangée en bataille, afin d'attaquer votre tête de colonne lorsqu'elle commence à déboucher; ou bien, y laisser simplement une arrière-garde, afin qu'en retardant votre marche, il puisse donner à son armée le temps de se retirer. Rien de plus important que de parvenir à connaître ses véritables dispositions, soit d'après le rapport des habitants, soit en interrogeant les prisonniers que l'avant-garde peut saisir. Dans le premier cas, il s'agit de se déployer et de se préparer à une bataille avant d'engager l'armée dans des défilés qui causeraient sa perte infaillible. Mais, dans le second cas, il est inutile de perdre son temps à se déployer; on cherche tout de suite à s'emparer des hauteurs qui dominent le défilé, avec les voltigeurs de l'avant-garde, tandis que la colonne subsidiaire, détachée sur un de ses flancs, comme nous l'avons expliqué, cherche à s'ouvrir un autre passage à droite ou à gauche de la route principale. Il est bien peu de pays, quelque malaisés qu'ils soient, qui n'offrent que le débouché unique gardé par l'arrière-garde de l'ennemi. Les montagnes les plus âpres de la Suisse elles-mêmes recèlent dans leurs flancs des sentiers dont on peut se servir pour tourner leurs affreuses gorges.

Cependant, lorsque la nature offre un de ces défilés uniques, on peut tenter de le forcer de front, en y lançant, au pas de course, une co-

lonne de troupes d'élite, soutenue immédiatement par d'autres colonnes, qui profitent du passage frayé par la première. Il vaut mieux, pour éviter le désordre, partager les troupes en plusieurs petites colonnes marchant avec des intervalles à la suite l'une de l'autre, que d'en faire une colonne unique fort allongée. C'est ici le cas de placer la cohorte d'élite en tête de la colonne; car si la tête passe, le reste suit sans hésiter, et c'est une des raisons qui m'ont déterminé à en donner une à chaque légion. Dès que la première légion est hors du défilé, elle prend position en avant, et se tient en bataille jusqu'à ce que toute l'armée ait passé.

Des retraites.

S'agit-il de battre en retraite après une bataille perdue : voici, en général, les dispositions qui conviennent dans ce cas à notre corps d'armée. Nous étendons en deux lignes sur le champ de bataille notre cavalerie de ligne, pour arrêter les troupes légères du vainqueur, retarder la marche de ses colonnes, et gagner du temps jusqu'à la nuit. Cependant les parcs de réserve, les équipages, ainsi que les blessés, se mettent en route sous l'escorte de quelques compagnies de voltigeurs et de quelque cavalerie légionaire formant l'avant-garde. Les légions se battent tant que le jour dure, de position en position, en perdant le moins de terrain possible; elles profitent ensuite des ombres de la nuit pour se rallier, se former en colonne, et se mettre en route

à la suite des équipages : ayons soin sur-tout de les rallier sur une seule route; car si nous les laissions disperser sur plusieurs chemins, le vainqueur pénétrerait au milieu de ces différentes colonnes sans éprouver une résistance capable d'arrêter sa marche, et le corps d'armée cesserait bientôt d'exister. C'est ce défaut de ralliement sur une direction unique qui perdit l'armée prussienne après la bataille d'Jéna. Le faible n'a qu'un moyen de se faire respecter du fort, c'est de réunir toutes ses forces pour tâcher de ralentir sa poursuite; mais s'il les divise, il devient plus faible encore. Se présente-t-il plusieurs routes pour nous conduire à notre but de retraite : nous prenons la plus facile et la plus courte, et nous nous bornons à faire observer les autres par des troupes légères destinées à retarder la marche de l'agresseur.

Nous nous mettons en marche au milieu de la nuit. Alors la cavalerie de ligne va gagner la tête de la colonne, à moins que nous n'ayons des plaines rases à traverser, et nous laissons, pour former l'arrière-garde, la légion qui a le moins souffert, avec deux mille cavaliers légionaires, autant de voltigeurs, et la batterie légère. On laisse ainsi à l'arrière-garde dix pièces d'artillerie, y compris celle de la légion : le reste des troupes légères éclaire et couvre les flancs de la colonne.

Cette arrière-garde marche à environ une

lieue en arrière de l'armée ; et, lorsque nous campons, nous la plaçons à-peu-près à la même distance, dans une forte position bien étudiée d'avance, accessible sur peu de points, et couverte par un défilé difficile à tourner. Tous les chemins sur les côtés sont reconnus, observés et gardés avec le plus grand soin par les troupes légères.

Le lendemain, le vainqueur, qui vraisemblablement a couché non loin du champ de bataille, se met en marche, suit la piste de l'armée, et rencontre notre arrière-garde à deux ou trois lieues. Les premiers coups de canon tirés à l'arrière-garde sont un signal pour le départ de notre armée. Cependant l'arrière-garde bat la route et les principaux débouchés avec ses dix pièces, défend les défilés par des détachements de troupes légères, et présente un front calme et assuré pour gagner du temps, en obligeant l'ennemi à se déployer et à faire des dispositions d'attaque. Mais, dès qu'elle se voit sur le point d'être attaquée en force, elle se met en retraite, en retirant d'abord sa première ligne, ensuite sa batterie légionaire, puis sa seconde ligne, et enfin elle ne laisse plus sur les hauteurs que ses voltigeurs, sa cavalerie légionaire et sa batterie légère, qui disparaissent à leur tour, lorsque l'assaillant marche sur la position. Ces troupes légères, toujours soutenues à quelques centaines de toises par la légion, se retirent de hauteur en hauteur, couronnent successivement toutes celles qui dominent la route,

épient toutes les fautes de l'ennemi pour retarder sa marche, et chargent ou feignent de charger ses têtes de colonne à chaque défilé. Sont-elles pressées trop vivement par la cavalerie ennemie; le voltigeur saute en croupe derrière le cavalier; tous disparaissent au galop et viennent se refugier auprès de la légion.

Les stratagêmes et les ruses sont en général les armes du faible; ainsi c'est sur-tout dans les retraites qu'on doit en faire usage. Nous chercherons à tromper l'ennemi sur notre position, et à lui donner le change sur nos véritables intentions, par des retraites simulées, des fautes apparentes, des contre-marches secrètes, des mouvements dérobés, afin de l'attirer dans les défilés, de le surprendre sur ses flancs, de diviser son armée par des ravins ou des rivières, et de le combattre partiellement. C'est cet art de tendre des embûches à nos adversaires, de les faire mouvoir à notre gré et de les entraîner à de fausses démarches pour profiter de leurs fautes, qui permet quelquefois à la faiblesse de lutter avec avantage contre la force. C'est par des stratagêmes et des ruses que Jugurtha, que Sertorius, à la tête de quelques bandes indisciplinées, bravèrent long-temps les légions romaines; qu'Annibal remporta ses plus brillantes victoires avec des armées inférieures; et que Scipion détruisit deux camps et deux armées en un seul jour sur les côtes d'Afrique. La guerre dernière

nous offre deux stratagêmes couronnés par de brillants succès ; l'un fit perdre la bataille d'Esling à un général invincible jusqu'alors, et l'autre procura la victoire d'Hohenlinden au général Moreau : il n'est pas hors de propos de les rapporter.

Les Autrichiens, après leur défaite d'Ekmühl, s'étaient retirés par Ratisbonne sur la rive gauche du Danube. L'armée française continua sa route sur Vienne par la rive droite, s'empara de cette capitale, et essaya aussitôt de passer le Danube au-dessous de Vienne, à Ebersdorf. Notre pont de bateaux sur le Danube était à peine achevé, que nous voyons arriver l'armée autrichienne sur la rive gauche, pour nous combattre. Le prince Charles ne s'oppose point au passage de la tête de notre armée ; il se tient sur le bord du fleuve, à une lieue au-dessus de notre pont, et là, il fait préparer de gros bateaux, d'énormes radeaux et une grande quantité de brûlots. Quand il s'apperçoit que la moitié, à peu près, de notre armée est sur la rive gauche, il lance au gré d'un courant rapide toutes ces machines rassemblées d'avance, qui, venant heurter notre pont, l'entraînent et le détruisent entièrement. Notre armée se trouve alors séparée en deux par un fleuve de quatre cents toises de large, sans communication de l'une à l'autre rive. Il nous attaque, dans cette cruelle situation, avec cent mille hommes contre quarante-cinq mille, et après deux jours

de combats opiniâtres et sanglants, privés de nos parcs de réserve restés sur la rive droite, sans espoir de rétablir nos communications avec le reste de notre armée, nous sommes contraints de céder au nombre, et de nous refugier dans une île du Danube, l'île de Lobau, devenue célèbre par le séjour et les travaux que nous y fîmes.

L'autre exemple est une ruse du général Moreau, qui eut un plein succès : les Autrichiens défendaient le passage de l'Inn, rivière encaissée et rapide sur laquelle ils avaient jeté deux têtes de pont, pour se ménager la facilité de reprendre l'offensive si les circonstances leur paraissaient favorables. Le général français profite habilement de cette disposition où il les voit pour les attirer, par une faute apparente, sur la rive gauche, dans un champ de bataille préparé d'avance. Il prête le flanc gauche à une de leurs têtes de pont, et les engage par cet appât à déboucher avec toute leur armée et à tomber sur cette aile, qui cède aussitôt le terrain ; il replie par degrés toute son armée et se met en retraite. Les Autrichiens le suivent avec chaleur en trois colonnes jusque dans la forêt d'Hohenlinden, où il cherchait à les attirer. Dès que Moreau les voit engagés dans les défilés de cette forêt épaisse, il s'arrête dans la petite plaine d'Hohenlinden, au débouché des bois, il s'y développe et combat avec avantage leurs têtes de colonnes, qui ne

peuvent point se déployer; tandis qu'une de ses divisions d'infanterie, qu'il avait fait embusquer dans la forêt même, paraît tout-à-coup lorsque le combat est engagé de front, en queue de leur colonne principale. Ce mouvement est décisif: toute cette colonne, frappée de terreur par cette double attaque en tête et en queue, fuit et se disperse dans les bois, en abandonnant sur la route cent cinquante pièces de canon et trois cents caissons. Tout ce qui se trouve engouffré dans la forêt est presque totalement détruit, et l'armée Autrichienne, poursuivie l'épée dans les reins jusqu'aux portes de Vienne, fut dans l'impossibilité de se rallier le reste de la campagne.

Je n'essayerai point de donner des règles de stratagême, car l'art de tromper ne peut pas être soumis à des règles. Cet art n'a rien de positif; il dépend entièrement du génie du général en chef, et il n'a d'autres bornes que les limites de son esprit.

Marche en plusieurs corps d'armée.

Nous avons exposé jusqu'à présent les différentes dispositions de marche que doit prendre un corps d'armée, suivant ses divers rapports avec l'ennemi. Lorsqu'on a plusieurs corps d'armée à faire agir et à faire concourir au même but, non-seulement chacun d'eux doit marcher d'après les règles que nous venons d'établir pour sa sûreté particulière, mais encore il est nécessaire qu'ils conservent tous entre eux des relations, des distances et un ordre qui leur per-

mettent de se protéger, de se défendre et de se secourir mutuellement : car si nous les laissons marcher au hasard, qui empêchera l'ennemi de les détruire successivement, en les attaquant les uns après les autres avec des forces supérieures? Les différentes colonnes doivent donc coordonner leur marche d'après des principes généraux que nous allons développer et expliquer, en en faisant l'application à une armée de cent vingt mille combattants, divisée en quatre corps.

Rappelons-nous qu'un corps de trente mille hommes forme une colonne de marche de deux lieues et demie, y compris les équipages. Les quatre corps d'une armée de cent vingt mille combattants occuperaient donc dix lieues sur une seule route, abstraction faite des interruptions et des lacunes qui s'introduiraient nécessairement dans une aussi longue colonne. Ainsi, le quatrième corps se trouvant à plus d'une journée de marche du premier, ne pourrait pas arriver à temps pour prendre part à une bataille livrée par l'ennemi; son éloignement le rendrait inutile. Il faut donc de toute nécessité faire marcher les corps d'armée sur différentes routes, comme nous l'avons déja dit, afin qu'ils puissent prendre leur place dans l'ordre de bataille, et que l'armée entière puisse se développer à temps.

D'après ce principe évident, voici comment nous réglons la marche d'une armée de cent vingt

mille combattants : le premier corps marche sur la grande route, qui mène au point vers lequel l'armée se dirige ; le second et le troisième corps, formant deux colonnes subsidiaires et latérales, l'une sur la droite et l'autre sur la gauche, suivent autant que possible des chemins à-peu-près parallèles à la route principale ; enfin le quatrième corps, le corps d'élite, destiné à former la réserve, marche sur la grand'route, sur les traces du premier, prêt à soutenir les colonnes qui le précèdent, si elles sont attaquées dans leur marche, et en mesure d'arriver à temps pour prendre son poste de réserve dans une bataille rangée, pendant que les trois autres corps se développent en avant. Les équipages de pont, les grands parcs, et toutes les voitures les plus lourdes, suivent sur la grand'route la queue de cette réserve.

Toute l'armée marche ainsi sur trois colonnes ; celles de droite et de gauche ne doivent pas, dans leurs plus grands écarts, s'éloigner de plus de deux lieues de celle du centre ; elles s'en tiendront même ordinairement plus rapprochées. Chacune doit se faire éclairer par ses coureurs et une avant-garde particulière, et elles se lieront toutes trois par des partis de troupes légères, qui faciliteront les communications de l'une à l'autre, transmettront continuellement les ordres du généralissime et empêcheront les troupes ennemies de se glisser entre elles.

Dans cet ordre de marche, l'ennemi veut-il

s'opposer de front aux progrès de l'armée : le premier corps du centre, averti par son avant-garde, se développe en une heure de temps; ceux de droite et de gauche prennent leur ordre de bataille sur les ailes à-peu-près en même temps; et le quatrième corps arrive deux heures après à la position qui lui est assignée comme réserve. C'est ainsi que toute une armée de cent vingt mille hommes se trouve rangée en bataille en deux ou trois heures de temps.

L'agresseur essaie-t-il de séparer du centre une des colonnes latérales, en s'introduisant entre deux : il court à sa perte; les deux colonnes, que nous ne supposons pas éloignées de plus d'une lieue, se rapprochent aussitôt, le prennent en tête et en queue, et le mettent entre deux feux. Enfin, forme-t-il le projet d'attaquer une des colonnes latérales : les deux corps de la colonne du centre arrivent à son secours en une heure ou deux de temps, et la troisième colonne qui, vu la distance, ne peut arriver qu'une heure plus tard, est employée dans ce cas comme réserve. Ainsi, de quelque côté que l'ennemi se présente, de front ou sur les flancs, nous avons le temps de nous développer, et nous pouvons le combattre avec l'armée toute entière. Ce dispositif de marche nous sauve du danger de nous faire battre partiellement.

Rien de plus important, lorsqu'on s'avance sur une armée réunie, que d'empêcher les co-

lonnes latérales de s'écarter de plus d'une lieue ou deux de la colonne principale : plus éloignés, les corps d'armée ne pourraient plus se soutenir mutuellement. Cependant, malgré ce rapprochement, il est possible que les communications de l'un à l'autre soient interceptées par les troupes légères de l'ennemi ; il est possible aussi que les officiers porteurs d'ordres s'égarent. Les généraux des corps ne doivent donc pas attendre les ordres du généralissime pour marcher au secours de leurs voisins : dès qu'ils entendent une canonnade un peu vive sur la colonne principale, ils doivent se diriger vers ce bruit, afin de prendre part au combat qu'il annonce, sans perdre un temps précieux, et souvent irréparable, à attendre des ordres peut-être retardés par divers accidents : le sort des batailles, le salut de l'armée dépend de leur diligence et de leur résolution. La trop célèbre campagne de Waterloo est un exemple mémorable des revers que peut causer l'oubli de ces principes. Pour nous en convaincre, jetons ici un coup-d'œil sur cette campagne de quatre jours, terminée par une bataille qui a mis fin à la carrière tumultueuse d'un général bien extraordinaire, mais qui, avec d'autres succès, pouvait bouleverser l'Europe entière.

On sait comment Napoléon parvint de l'île d'Elbe jusqu'à Paris. Il était à peine maître de cette capitale, lorsqu'il vit se déclarer contre lui

toute l'Europe et les deux tiers de la France; il n'avait pour lui qu'une armée de cent cinquante mille hommes, et le prestige d'un nom brillant de l'éclat de plus de trente victoires. Déja plusieurs armées royales le pressent dans l'intérieur, et huit cent mille étrangers le menacent sur tous les points à l'extérieur. Attendra-t-il de se voir attaquer par la réunion de tous ses ennemis, en se bornant à une guerre défensive? ou bien prendra-t-il l'initiative des opérations, afin de troubler leur concert et de porter des coups importants avant qu'ils ne soient tous en ligne? Il se décide pour le dernier parti : il rassemble ses troupes, et le 15 juin, il se met en marche sur trois colonnes en partant de Philippeville, Beaumont et Maubeuge, pour aller passer la Sambre le même jour à Chatellet, Charleroi et Marchienne, à la tête de cent mille combattants. Le reste de ses forces était occupé dans l'intérieur ou sur les autres frontières.

L'armée anglaise était cantonnée de Bruxelles à Nivelles; l'armée prussienne aux environs de Fleurus et de Namur. Le projet du général français était d'aller se placer brusquement au milieu des cantonnements de ces deux armées, d'empêcher leur réunion, et de tomber successivement sur leurs troupes éparses avec toute sa cavalerie, qu'il avait formée à cet effet en un seul corps de vingt mille chevaux. Tout le succès de cette opération était dans la rapidité de ses mouvements;

il devait porter le même jour toute son armée jusqu'à Fleurus, par une marche forcée de huit à dix lieues, et pousser son avant-garde jusqu'à *Sombref*, sur la route de Namur à Bruxelles : mais, au lieu de se hâter d'arriver au milieu de ses ennemis, il s'arrêta à Charleroi, soit qu'il fût retardé par le mauvais temps, soit par d'autres motifs.

Le lendemain, nous nous mettons en mouvement sur trois colonnes; la colonne de gauche, forte de trente-cinq mille hommes, prend la route de Charleroi à Bruxelles, et rencontre une partie de l'armée anglaise en marche pour se joindre aux Prussiens, *aux Quatre-Bras*, nœud de jonction des deux routes de Charleroi et de Namur à Bruxelles. On se bat de part et d'autre avec des succès variés; mais, enfin, nous obtenons le point capital, celui d'arrêter la marche des Anglais sur la route de Namur. Nos deux autres colonnes marchent, l'une sur la route de Fleurus, et l'autre à demi-lieue à droite.

Cependant les Prussiens s'étaient rassemblés avec beaucoup de célérité; et lorsque nous arrivons à Fleurus, à onze heures du matin, nous trouvons leur armée en position, la gauche à Sombref, sur la route de Namur à Bruxelles, la droite à Saint-Amand, ayant son front couvert par le ruisseau escarpé de Ligny. Nous arrivions sur leur flanc droit; la raison nous conseillait d'attaquer cette aile : par-là nous évitions en

partie les défilés du ruisseau, nous nous rapprochions de notre corps de gauche qui se battait aux Quatre-Bras, de manière que les deux armées pussent se donner mutuellement du secours, et enfin nous rejetions les Prussiens loin des Anglais, en les forçant de se retirer sur Namur. Mais le général français agit différemment; il attaque de front, et, après plusieurs combats sanglants, il force enfin le défilé de Ligny avec sa réserve, et il débouche sur le centre de l'armée prussienne, dont la retraite, favorisée par la nuit, se fait naturellement vers les Anglais, du côté de Bruxelles, puisque nous les chassions dans ce sens. Nous couchons sur le champ de bataille après cette victoire sanglante et peu décisive, qui nous coûta quinze mille hommes, y compris nos pertes au combat des *Quatre-Bras*.

Le 17, nous marchons sur deux colonnes; la colonne principale, après avoir rallié les troupes qui s'étaient battues la veille aux Quatre-Bras, suit la route de Bruxelles, et trouve, à l'entrée de la nuit, l'armée anglaise en position au village du Mont-Saint-Jean. Notre colonne de droite, forte de trente mille hommes, chargée de suivre les mouvements des Prussiens, incertaine de leur direction, s'arrête à Gembloux, non loin du champ de bataille de la veille.

Le 18 matin, nous reconnaissons l'armée anglaise dans la même position que la veille, rangée sur deux lignes, avec une réserve centrale, sa

gauche un peu en arrière allant s'appuyer à la forêt de Soignes, son centre fortifié par le village de Mont-Saint-Jean au nœud des routes de Charleroi et de Nivelles à Bruxelles, et sa droite couverte par un ravin, non loin de *Braine-la-Leud* : le terrain s'étendait en glacis assez uniforme sur son front. Le général anglais, sur ce champ de bataille étudié d'avance, avait profité de toutes les hauteurs pour y placer avantageusement son artillerie, et de tous les mouvements du terrain pour dérober son infanterie à nos coups. Son armée nous parut forte de quatre-vingt mille hommes, à en juger d'après l'étendue de son champ de bataille.

Nous employons toute la matinée, jusqu'à midi, à développer notre armée et à nous préparer au combat. Nous avions cinquante-cinq mille combattants, non compris notre colonne de droite, de trente mille hommes, qui, dès le matin, était partie de Gembloux pour suivre la marche des Prussiens sur la route de Wavre. Cette colonne, séparée du reste de l'armée par la rivière fangeuse de la Dyle, resta près de Wavre, à plus de trois lieues du champ de bataille; éloignement fatal au succès de la journée! Le combat s'engage à midi au Mont-Saint-Jean, et nous sommes privés de ce corps de trente mille hommes, que le général français semble avoir oublié loin de lui, par un aveuglement ou une présomption sans exemple; et cette colonne

reste stupidement sur la rive droite de la Dyle, au lieu d'accourir vers le bruit du canon, pour prendre part à la bataille; au lieu du moins de marcher vivement sur les traces des Prussiens, qui passent la Dyle à Wavre et viennent renforcer l'armée anglaise.

Si cette colonne latérale, suivant nos principes, se fût rapprochée à une lieue de la colonne principale, en passant la Dyle dès le matin pour se placer entre la grand'route et la rivière, on eût pu l'employer, suivant les circonstances, ou à contenir l'armée prussienne, ou à frapper un coup décisif sur la gauche des Anglais, et la victoire se décidait pour l'armée française, du moins les probabilités portent à le croire. Ce qui perdit le général français, ce fut de s'être privé d'une partie de son armée, en la portant à trois lieues du point capital par une fausse marche. Quant à la bataille elle-même, la plus grande faute que lui reprochent les connaisseurs, c'est l'engagement prématuré de sa cavalerie, que j'ai déja eu lieu de faire remarquer.

On objectera sans doute contre notre ordre de marche en colonnes rapprochées, que l'ennemi nous forcera à nous diviser, en se divisant lui-même en plusieurs armées destinées à opérer sur des points éloignés. C'est effectivement ce qui arrive dans la plupart de nos guerres, soit qu'on y soit invité par la facilité des subsistances, soit plutôt qu'on trouve rarement des

généraux d'une tête assez forte pour faire mouvoir de grandes masses et s'en servir avec habileté. Mais cette division ne peut que lui être funeste, si le ciel nous a animés de cet esprit d'intelligence et de cette force de volonté nécessaires pour concevoir et exécuter les grandes opérations de la guerre : c'est alors que le talent, que l'activité peuvent suppléer au nombre, pour combattre et vaincre successivement toutes ces armées isolées.

Représentons-nous, par exemple, un état envahi par trois armées de soixante mille hommes chacune, qui opèrent sur des points éloignés de quarante lieues les uns des autres. Nous n'avons, pour sa défense, que cent vingt mille hommes, c'est-à-dire un tiers de moins que l'agresseur. Que ferons-nous? Irons-nous nous diviser en trois armées de quarante mille hommes chacune, afin de tâcher de nous opposer en même temps aux progrès de l'ennemi sur les trois frontières attaquées? Non certes; car ce serait nous affaiblir par-tout, et nous réduire à une défensive absolue, espèce de guerre qui n'a jamais rien de brillant, et qui est toujours accompagnée de quelque perte, quelque talent qu'on y déploie. Nous avons un autre parti à prendre, et plus honorable et plus avantageux tout-à-la-fois; c'est de diviser nos cent vingt mille hommes en quatre armées, trois de vingt-sept mille hommes, et une de quarante mille. Cette dernière est formée

des troupes d'élite, je veux dire du corps d'armée de réserve, et de toute la cavalerie de ligne des trois autres; ce qui fait douze mille chevaux. Nous opposons nos trois premiers corps aux trois armées ennemies, non pas pour livrer bataille, mais pour observer et retarder leur marche, et pourvoir à la sûreté des places fortes, et nous prenons une position centrale, avec notre armée d'élite, auprès de quelque forteresse, qui puisse mettre en sûreté dans son sein nos magasins, nos hôpitaux et nos munitions, et nous servir, en un mot, de place de dépôt. Nous attendons dans cette attitude que les mouvements des ennemis se prononcent. A mesure que leurs trois armées s'avancent, nos corps d'observation se replient sur notre armée centrale, en évitant soigneusement d'engager des combats sérieux.

Dès que l'une d'elles n'est plus qu'à deux ou trois journées de notre armée d'élite, nous marchons rapidement à sa rencontre avec cette armée; nous joignons le corps d'observation qui lui est opposé, de nuit et non pas de jour, afin que l'ennemi ignore notre arrivée, et nous attaquons le lendemain aux premiers rayons du jour. Toutes les chances de succès sont en notre faveur: nous avons dix mille hommes de plus que l'ennemi; nous l'attaquons avec l'élite de nos troupes; et enfin il n'est rien moins que préparé à cette brusque offensive, si nous avons pu lui dérober notre arrivée. Cette première armée battue,

nous laissons le corps qui lui était opposé pour en poursuivre les débris, ou du moins les tenir en échec, et nous courons sur la seconde armée, que nous prenons, suivant l'occasion, en flanc ou en queue; la troisième est traitée de la même manière, à moins qu'elle n'échappe par une prompte retraite. C'est ainsi que nous nous multiplions par la célérité de nos mouvements, et que nous mettons en pratique cette belle maxime du maréchal de Saxe : *Les succès de la guerre sont dans les jambes des soldats*. Nous avons soixante mille hommes de moins que nos ennemis, et cependant nous parvenons à leur être supérieurs dans toutes les occasions décisives.

Qu'on ne prenne point ce projet de défense fondé sur la rapidité des marches, pour une chimère; il est au contraire susceptible d'une démonstration mathématique, et l'expérience vient encore à l'appui du calcul pour en prouver la bonté. Frédéric II le fit servir à repousser ses nombreux ennemis dans la guerre de sept-ans, et particulièrement dans sa belle campagne de 1757; et ce fut le seul secret de Napoléon pour lutter en 1814, pendant plusieurs mois, avec soixante mille hommes contre quatre cent mille ennemis qui convergeaient sur Paris en différentes colonnes, trop éloignées entre elles pour se soutenir mutuellement. Il retardait la marche de ces colonnes avec des poignées de troupes, tandis qu'il courait avec sa garde tantôt

sur l'une tantôt sur l'autre, afin de chercher à les dissiper ou à les faire rétrograder.

Nos manœuvres centrales forceront sans doute l'ennemi à se réunir et à marcher en colonnes rapprochées et parallèles pour éviter sa perte, et les marches rentreront dans les principes que nous avons établis.

Au reste, quels que soient nos projets au commencement d'une campagne, nous ne devons point réunir nos corps d'armée avant d'entrer en opérations; ce serait mal-à-propos et hors de saison, annoncer des desseins que l'ennemi ne doit point pénétrer avant que l'exécution ne les lui développe. Nous tenons, au contraire, nos quatre corps d'armée séparés, afin de l'obliger à se diviser, en lui donnant des craintes sur divers points; nous épions le moment où ses différentes armées sont trop éloignées pour se soutenir réciproquement; alors nous entrons brusquement en campagne, et nous mettons nos quatre corps en marche pour opérer tous ensemble contre une seule de ses armées. Chacun de nos corps se rend de son côté à marches forcées au point du rendez-vous, sur les flancs ou sur les derrières de l'armée attaquée, en réglant leur marche de manière à les faire arriver tous quatre le même jour, et presqu'à la même heure. Tout le succès de l'entreprise est dans le secret et la célérité des mouvements; car si nous laissons à l'ennemi le temps de la réflexion et

celui d'appercevoir nos marches, il peut se mettre en campagne de son côté, surprendre nos corps en flagrant délit avant leur réunion, et les combattre isolément. Il faut le prévenir, le surprendre et l'éblouir par la rapidité de nos manœuvres.

On peut prendre pour modèle en ce genre les célèbres marches de l'armée française en 1805, lorsqu'elle quitta brusquement les côtes de l'Océan pour venir tout-à-coup envelopper l'armée autrichienne vers Ulm. Les divers corps de l'armée française partent de Boulogne, de la Hollande, du Hanovre, de Brest, à des époques plus ou moins éloignées, suivant les distances à parcourir; ils convergent par plusieurs routes sur le même endroit, et ils se trouvent tout-à-coup réunis le même jour, près d'Ulm, sur les derrières de l'armée autrichienne, avec une rapidité qui devance le bruit de leur marche. Le général ennemi soupçonnait à peine leur départ, et il était loin de deviner leur projet, lorsqu'il les voit former, comme par enchantement, une armée formidable, qui passe le Danube, et vient se placer aussitôt sur sa ligne d'opérations. On sait que la fortune se plut à couronner ces marches admirables du plus brillant succès.

Dans ces débuts de campagne où tout dépend de la promptitude des mouvements, nous pouvons astreindre nos colonnes à des marches de dix lieues par jour, tant qu'elles sont loin de

l'ennemi, sans obligation de se faire éclairer et de se garder militairement. Ces marches forcées, soutenues pendant plusieurs jours, laissent, il est vrai, quelques milliers de traîneurs en arrière; mais, dans certaines occasions, l'essentiel n'est pas que tout le monde arrive, mais bien la majeure partie. Lorsqu'on fait mouvoir cent vingt mille hommes pour frapper un coup décisif, il ne faut pas craindre de s'affaiblir de vingt mille traîneurs, s'il suffit que cent mille hommes arrivent sur un point éloigné pour remplir l'objet qu'on se propose. Après cette fougue de marche, on s'arrête pendant quelques jours pour rallier l'armée. Les officiers se recrieront sans doute contre ces marches de dix lieues; mais qu'on ne s'en inquiète pas; on se plaindra, on criera, et on finira par arriver. L'expérience prouve qu'elles ne sont pas au-dessus des forces de la plupart des hommes; mais nous avons en général moins de volonté que de force. Je ne pense pas, au reste, qu'on puisse exiger d'une troupe de plus fortes marches; tout a ses limites dans la nature : le talent d'un général consiste à savoir bien distinguer la ligne qui sépare le possible de l'impossible, afin de parvenir jusqu'à elle, sans jamais vouloir la dépasser.

CHAPITRE XI.

DES BATAILLES.

Une bataille est une action générale par laquelle deux armées vident leur querelle. Pour qu'elle ait lieu, il ne suffit pas de la volonté des généraux, il faut encore que le théâtre de la guerre offre des champs de bataille en rapport avec la force des armées; autrement l'on n'obtient que des actions partielles, qui sont des combats et non pas des batailles. Les pays montagneux, bouleversés, boisés, ou aquatiques, ne présentent que très-peu de champs de bataille capables de recevoir de grandes armées. Les obstacles dont ils sont hérissés, les accidents dont ils sont entrecoupés, nuisent à la circulation des troupes, à leur liaison entre elles, isolent les colonnes, et ne laissent point le champ libre à une bataille rangée. Les têtes des colonnes opposées se heurtent dans les défilés sans pouvoir s'étendre; les troupes se battent sur différents points sans se communiquer, et l'on a, au lieu d'une bataille, des combats isolés et sans ensemble, qui, ne pouvant pas être réglés par une volonté unique,



celle du général en chef, deviennent des jeux de la fortune et du hasard. Un aveugle courage a plus de puissance pour maîtriser le sort de ces engagements partiels et isolés, que l'ordre, la discipline, et même le nombre des troupes. Dans ces sortes de pays, des bandes irrégulières, mais courageuses, valent des armées. C'est ainsi que les Catalans ont défendu plusieurs fois leurs montagnes avec succès contre les meilleures troupes de l'Europe; c'est ainsi que les Vendéens soutinrent plusieurs années de guerres au milieu de ce labyrinthe inextricable de haies qui couvrent leurs contrées. Les armées bien réglées sont faites pour les batailles; il faut donc éviter de les engager dans des pays où les batailles ne peuvent pas avoir lieu, faute de champs de bataille. Tâchons de les transporter et de les faire agir dans des pays ouverts, qui laissent un champ libre à leurs mouvements et à leur développement. C'est un théâtre de cette nature que nous supposons ici, pour y faire combattre d'abord un seul de nos corps d'armée, sauf à en mettre ensuite plusieurs en scène.

Deux armées opposées ont des intérêts opposés qui leur inspirent ordinairement une conduite différente; de sorte que, si l'une recherche avidement la bataille, l'autre, par des raisons contraires, tâche de l'éviter, ou du moins de ne l'accepter qu'à des conditions avantageuses, sur un champ de bataille choisi d'avance.

Rien de plus aisé à une armée défensive que d'éviter la bataille en consentant à perdre du terrain. Pour cela, elle n'a qu'à se replier et à battre en retraite, en coupant les ponts, en dégradant les routes, en défendant les défilés, en retardant, en un mot, les poursuites de l'agresseur par toutes les chicanes qui peuvent rallentir sa marche, tandis que rien ne s'oppose à la sienne propre. Elle parvient, de cette manière, à l'éviter, en se retirant plus vîte qu'il ne peut avancer.

Mais l'objet d'une armée étant la défense d'un pays, elle ne peut le remplir qu'en finissant par s'arrêter. Sa retraite a donc nécessairement un terme, tel qu'un fleuve, des forteresses, une chaîne de montagnes, une position fortifiée par l'art et la nature, un champ de bataille choisi et préparé d'avance. Là, munie de tous les avantages qu'elle peut se promettre, elle attend enfin l'agresseur, et la bataille a lieu, si celui-ci persiste dans son premier projet, sans se laisser intimider par les obstacles qu'on lui oppose.

Les armées romaines avaient un moyen infaillible d'éviter la bataille sans perdre du terrain; c'était de se tenir renfermées dans l'enceinte fortifiée de leur camp. Là elles bravaient, à l'abri de leurs retranchements, les forces supérieures de leurs adversaires, jusqu'à ce que la fortune leur offrît une occasion favorable de les combattre.

Les armées modernes sont privées de cet im-

mense avantage : l'impossibilité d'élever en quelques heures de temps, pour les besoins du moment, à l'exemple des Romains, des retranchements capables de résister à la puissance destructive du canon, leur a fait renoncer aux enceintes fortifiées, et les a réduites à chercher derrière des obstacles naturels, une force et une sûreté qu'elles ne trouvent plus derrière des obstacles artificiels. Aussi, l'art des positions, cet art de renforcer une armée par les accidents du terrain, et de la mettre en état de lutter avec succès contre des forces supérieures, par le choix d'un champ de bataille avantageux, est-il devenu très-important parmi nous! C'est à l'aide des positions qu'une armée défensive peut arrêter la marche de l'agresseur, braver sa supériorité numérique, et ne recevoir la bataille qu'à des conditions favorables.

Frédéric II faisait grand cas des positions : il se servait habilement des obstacles que lui offrait la nature, pour fortifier et couvrir ses faibles armées, contre les entreprises de ses nombreux ennemis. On le voit, dans une de ses campagnes en Silésie, déjouer, de position en position, tous les projets du maréchal Daun, qui avait une armée triple de la sienne, presque sans perdre de terrain. Le roi prenait une forte position : le maréchal arrivait à la tête de ses quatre-vingt-mille hommes, et avec sa lenteur naturelle, il employait la journée à les développer, et à faire

ses reconnaissanccs, en remettant l'attaque au lendemain. Cependant le roi décampait pendant la nuit avec sa petite armée mobile de trente mille hommes, et prenait une autre position à quelque distance sur les flancs des Autrichiens. Le maréchal marchait, et se préparait de nouveau pour l'attaque les jours suivants, et le roi lui échappait de la même manière. Ce jeu se répéta pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que les Autrichiens ayant voulu se diviser en deux corps, eussent éprouvé un échec qui mit fin à ces manœuvres. Il est vrai que ce genre de défense ne pouvait réussir que devant une armée aussi lente que peu manœuvrière, et qu'il n'aurait plus le même succès aujourd'hui qu'on a appris à faire mouvoir et à déployer avec rapidité les armées les plus nombreuses.

Je suppose ici que des deux armées opposées, l'une marche pour attaquer, et l'autre reste en position pour recevoir la bataille dans un champ de bataille choisi d'avance, comme cela arrive presque toujours; car, je l'ai déja dit, il est bien rare qu'elles soient animées d'un même esprit et d'une même volonté à marcher toutes deux l'une contre l'autre. Cette différence de disposition donne lieu à deux genres de batailles, les batailles offensives et les batailles défensives : nous allons commencer par nous occuper des premières.

Dès que l'avant-garde du corps d'armée offen

sif trouve l'ennemi en position, le général en chef y court pour bien le reconnaître lui-même. Il tâche de l'appercevoir d'une aile à l'autre, sous différents points de vue, afin de mieux en juger; il étudie le fort et le faible de sa position, les points qui lui servent d'appui, les chemins qui conduisent sur son front et sur ses flancs, et tous les accidents du terrain; il cherche à se former une idée du nombre de ses troupes, d'après l'étendue de son champ de bataille, et les rapports des prisonniers et des habitants. Il reconnaît aussi le champ de bataille qu'il doit prendre lui-même, les plis de terrain qui peuvent dérober ses troupes aux coups ainsi qu'à la vue de l'ennemi, les hauteurs qui peuvent lui être utiles, les emplacements les plus favorables pour son artillerie. Rien de plus important que cette première reconnaissance, pour former un plan d'attaque basé sur les circonstances locales et les dispositions de l'armée ennemie.

Cependant son corps d'armée s'arrête en arrière, se développe, et prend l'ordre préparatoire sur plusieurs colonnes serrées, destiné à faciliter l'ordre de bataille sans gêner la marche, que j'ai expliqué ailleurs. Il s'avance ensuite dans ce nouvel ordre, les troupes de chaque ligne formées en trois colonnes serrées à distance de déploiement, soutenues à six cents toises par une réserve centrale en colonne serrée. Les voitures se parquent à leur arrivée der-

rière la réserve, et la cavalerie de ligne, qui marche à l'arrière-garde, se hâte de venir se former à côté de la réserve d'infanterie.

On peut attaquer une position de front, de flanc, ou par derrière : envisageons d'abord l'attaque de front, qui est la plus ordinaire, et même la plus convenable, toutes les fois que le terrain en avant de la position est accessible, et offre à l'assaillant un champ de bataille praticable.

Les quinze cohortes de première ligne, formées en trois colonnes serrées par divisions, à trois cents toises l'une de l'autre, s'avancent au pas accéléré, en profitant de tous les couverts du terrain, pour se dérober à l'action de l'artillerie ennemie, qui peut commencer à jouer sur elle, mais sans beaucoup d'effet, à huit ou neuf cents toises de distance. Elles sont précédées d'une nuée de voltigeurs en tirailleurs, et trois batteries légionaires avec la batterie d'avant-garde marchent sur leurs flancs. Elles ne doivent point se laisser intimider par des charges de cavalerie, qui ne peuvent rien contre leurs masses quarrées et compactes. Qu'elles continuent leur marche sans trouble et sans effroi, et qu'elles parviennent ainsi à se saisir de quelque hauteur et d'un terrain convenable pour se développer, à quatre cents toises environ de l'ennemi, distance à laquelle son artillerie commence à devenir fort dangereuse. Là elles s'arrêtent et se

forment en ligne de bataille en quatre minutes de temps, quoiqu'elles soient encore fort éloignées de pouvoir commencer leurs feux de mousqueterie. Mais, comme nous l'avons déja fait observer, la manœuvre nécessaire à leur développement deviendrait fort dangereuse sous un feu plus rapproché.

Les quinze cohortes de seconde ligne, formées également en trois colonnes serrées, suivent et soutiennent les premières à cent cinquante toises en arrière. Elles se développent en même temps qu'elles, et se forment en petites colonnes d'une cohorte, qu'on cherche à dérober aux coups de l'ennemi, en les plaçant, autant que le permettent leur alignement et leur distance, derrière les revers des hauteurs, et dans des plis de terrain. La légion de réserve, avec la cavalerie de ligne et les pièces de gros calibre, suit en réserve à six cents toises en arrière.

Dès que le corps d'armée est rangé en bataille, l'avant-garde, qui n'était destinée qu'à éclairer la colonne de marche, devient inutile; son rôle cesse, et les troupes légères qui la composent doivent se séparer et rejoindre les corps auxquels elles appartiennent.

Ces dispositions prises, l'attaque commence : les pièces légionaires en batterie en première ligne, entre leurs légions, et renforcées, si cela est nécessaire, par des pièces de la réserve, ouvrent leur feu à environ quatre cents toises de

l'ennemi, c'est-à-dire, à bonne portée d'artillerie. Les voltigeurs, dispersés en tirailleurs sur le front et sur les flancs, escarmouchent avec les troupes légères de l'ennemi, les font replier, et tâchent de s'avancer en cachette jusqu'à cent toises de ses canonniers, pour gêner et distraire leur feu à coups de fusil; ils s'en approchent sourdement, s'établissent à bonne portée d'eux, et les désolent par la justesse de leur tir. Le canon ennemi cesse-t-il un moment d'être soutenu efficacement par les autres armes; nos voltigeurs saisissent l'instant opportun, courent dessus, s'en emparent, et le démontent s'ils ne peuvent l'emmener. Craignent-ils la mitraille: ils peuvent l'éviter, à l'exemple des paysans vendéens, en se jetant par terre à la vue de la lumière de la pièce pour laisser passer les projectiles, sauf à se relever après le coup pour courir de nouveau. Des voltigeurs intelligents seront le fléau de l'artillerie, qui ne peut rien contre eux; car, quel effet peut-elle espérer de ses boulets sur une poignée de tirailleurs qui se masquent des moindres accidents du terrain?

Les lignes ainsi formées s'avancent ensuite au pas accéléré jusqu'à portée des petites armes; elles cherchent à se placer sur un terrain convenable, et le combat de mousqueterie s'engage sur tout le front. Les cohortes de première ligne sont-elles fatiguées et mises en désordre par le feu de l'ennemi; elles se retirent auprès de celles

de seconde ligne, passent derrière elles, et s'y rallient, tandis que celles-ci se déploient en bataille, et s'avancent pour leur succéder dans le combat.

Les cohortes qui formaient la première ligne, après s'être ralliées, soutiennent à leur tour les troupes engagées, et prennent leur place en cas de besoin; et ce jeu successif des cohortes des deux lignes, qui se répète plusieurs fois en raison de la bravoure des troupes, fatigue et épuise l'ennemi pendant plusieurs heures.

Cependant le général en chef, placé avec sa réserve hors de la portée des projectiles, à six cents toises du combat, observe d'un œil attentif les différents événements de la bataille, les mouvements de l'ennemi, les points où il porte ses réserves, ceux où il s'affaiblit, également prêt à s'opposer à ses succès, et à profiter de ses revers et de ses fautes.

Enfin, l'ennemi a-t-il engagé successivement toutes ses troupes sur les différents points du champ de bataille, pour soutenir par-tout l'équilibre du combat, c'est le moment de rompre cet équilibre par un coup de massue frappé sur un point décisif, et d'arracher la victoire par un dernier effort. Pour cela, nous portons toute notre batterie de réserve sur quelque éminence qui découvre bien l'ennemi à petite portée de celle de ses ailes qui nous paraît la plus faible; cette forte batterie, en réunissant ses feux sur

un point unique, frappe sans relâche au milieu de ses rangs, y fait des brèches nombreuses, et y jette le désordre et l'épouvante. Dès que cette aile est ébranlée sous cette grêle effroyable de projectiles, notre légion de réserve s'avance au pas de charge, formée en trois colonnes serrées par divisions, fond rapidement sur elle, et l'aborde de front, sans qu'elle ait besoin de se déployer; car l'ennemi, harassé et épouvanté, ne fait plus qu'un feu rare et incertain, qu'on doit mépriser. Il s'agit d'arriver pour déterminer sa fuite, plutôt que de se battre; et, par conséquent, l'ordre le plus favorable à la marche est celui qu'on doit préférer. Cependant, nos trois mille chevaux de réserve se portent au grand trot sur l'aile attaquée, la tournent rapidement, et se déploient sur son flanc et sur ses derrières, qu'ils chargent avec impétuosité. Cette aile, dont la défaite entraîne celle du reste de l'armée, sera anéantie par cette dernière tempête; car, comment ses troupes, épuisées par un long combat, battues en brèche et ébranlées par un feu terrible d'artillerie, sans espoir d'être secourues par le reste de l'armée engagé sur d'autres points, soutiendraient-elles cette charge générale de troupes fraîches, qui les prennent de front, de flanc et en queue? Nous lançons à la poursuite des fuyards nos troupes légères seulement; quant à celles de ligne, nous les astreignons toujours à se rallier et à marcher avec ordre.

mées en vinrent aux mains, s'élança sur les sept mille chevaux qui couvraient l'aile gauche de Pompée, et les chassa au loin, en vertu de cette supériorité qu'obtient toujours la bonne infanterie sur la cavalerie : il alla ensuite se ranger perpendiculairement sur le flanc gauche des lignes pompéiennes, les attaqua en flanc et en queue, tandis qu'elles étaient pressées de front, et les força à la fuite par ce mouvement brillant d'audace et d'habileté.

Scipion, à Zama, était formé sur trois lignes, d'hastaires, de princes et de triaires, suivant l'usage de son temps. Annibal avait placé en première ligne ses troupes de nouvelle levée, précédées de ses éléphants, et en réserve, ses vieilles bandes ramenées d'Italie. Les Romains renversent aisément avec leurs hastaires les premières troupes des Carthaginois; mais l'excellente réserve de ceux-ci restait intacte, et toute la bataille était là. Scipion, qui le sent, arrête ses hastaires, en désordre par un premier combat, les rallie et rétablit leurs rangs, tandis qu'il fait faire un mouvement à sa seconde et à sa troisième ligne, l'une par le flanc droit, et l'autre par le flanc gauche, afin de les démasquer. Il les porte ensuite à hauteur des hastaires, et il marche avec ce triple front sur la vieille armée d'Annibal, qui, débordée sur ses deux flancs par les princes et les triaires, en même temps qu'elle est attaquée de front par les hastaires, est bien-

tôt enveloppée et taillée en pièces, malgré toute sa bravoure, digne d'un meilleur sort. Dans l'une et l'autre bataille, c'est en débordant l'ennemi avec des réserves qu'on parvient à le vaincre.

Desire-t-on des exemples plus rapprochés de nous : qu'on se rappelle les principales batailles des dernières guerres, et l'on verra qu'un général, long-temps célèbre par l'éclat de ses victoires, dut ses plus brillants succès à l'art de placer en réserve sa garde, corps d'élite de vingt ou trente mille hommes. Cette heureuse idée le rendit long-temps maître des événements des combats et du destin des batailles, jusqu'à ce qu'enfin les autres généraux eussent appris à l'imiter, et à le combattre avec ses propres armes.

L'armée défensive cherche ordinairement à s'appuyer à des bois, à des villages et à des mamelons d'un accès difficile, afin de protéger et de soutenir ses lignes. Si ces points, naturellement fortifiés, qu'on peut regarder comme les bastions de son ordre de bataille, se défendent mutuellement à bonne portée des armes à feu, je veux dire, à deux ou trois cents toises, il est évident que nos lignes et nos colonnes d'attaque ne peuvent pas s'engager témérairement entre eux pour tenter d'aborder l'ennemi, avant de s'en être emparé; car les assaillants, qui pénétreraient dans ces rentrants, frappés de front et de flanc, se feraient détruire sans pouvoir parvenir à leur but. On se voit donc obligé d'attaquer ces points

fortifiés, qui sont comme les clefs de la position qu'on veut forcer. Alors toute la bataille roule sur leur attaque et leur défense; les deux partis y prodiguent leurs meilleures troupes, et y entassent successivement leurs réserves, l'un pour les forcer, et l'autre pour les défendre.

Les villages sont, de toutes les fortifications naturelles, les plus difficiles à enlever. On essaie d'abord de priver l'ennemi de leur appui, en les incendiant avec des obus; mais ce moyen ne réussit que rarement. Les boulets n'en chassent point les défenseurs, qui trouvent promptement des abris derrière les décombres des maisons; la fusillade est encore plus impuissante pour leur nuire. On n'a qu'un parti à prendre, c'est de marcher à eux à l'arme blanche. Nous avons déja expliqué que les attaques de villages doivent avoir lieu sur trois colonnes, celle du centre pour les prendre de front, et les deux latérales pour les tourner. Ces colonnes doivent être courtes, puisque la tête seule peut combattre, et on les fera soutenir par plusieurs autres prêtes à les remplacer en cas qu'elles soient repoussées. Cette succession d'attaques finit par lasser les défenseurs, sur-tout si le village est en même temps battu en ruines à coups de boulets; à moins qu'ils ne prennent le parti de renouveler aussi de leur côté les troupes de défense par des réserves placées en arrière. Ces sortes d'attaque sont ordinairement fort meurtrières,

et ce n'est qu'à force de temps, de sang et de coups de canon, qu'on peut forcer un village bien défendu, qu'on n'a pu réussir à incendier. Il ne faut donc les tenter que lorsqu'on ne peut les éviter.

Mais, lorsque les points d'appui d'une position sont trop éloignés pour se flanquer, gardons-nous bien d'y conduire l'attaque décisive, celle de la réserve; *ce serait prendre le taureau par les cornes*, suivant l'expression pittoresque des militaires. Il faut, au contraire, diriger nos coups décisifs sur le centre, ou l'aile qui en est dépourvue, et tourner, par ce moyen, ces espèces de forts, où tout ce qui reste engouffré est enveloppé et fait prisonnier lorsque la ligne ennemie est forcée.

Telles sont les attaques d'une position de front: passons à celles de flanc.

Notre corps, pour se porter sur l'un ou l'autre flanc de la position, commencera son mouvement hors de portée de canon, je veux dire à mille ou douze cents toises; plus près, sa marche serait troublée par le boulet, et il perdrait du monde inutilement. A cette distance, il n'est pas encore déployé en bataille; il a seulement pris un ordre préparatoire, en plusieurs colonnes serrées, propre à la marche de flanc comme à celle de front. Rappelons-nous que les quinze cohortes de première ligne sont formées en trois colonnes serrées, à distance de déploiement; que

celles de seconde ligne sont rangées de la même manière à cent cinquante toises en arrière, et que la réserve forme une ou deux colonnes centrales à cinq ou six cents toises des lignes. Ces colonnes, qui approchent de la forme quarrée, peuvent marcher aussi-bien de flanc que de front; chaque homme fait un quart de pirouette, et leurs rangs deviennent des files. Une attention scrupuleuse qu'on doit avoir, c'est de les faire partir toutes en même temps, et de leur faire conserver imperturbablement leurs distances entre elles. L'ennemi menace-t-il de quitter sa position pour surprendre notre marche de flanc: toutes les colonnes s'arrêtent en même temps et reprennent leur front, prêtes à se déployer en quatre ou cinq minutes, s'il y a lieu. Seulement, ayons soin de nous faire précéder et couvrir de front et de flanc d'une nuée de troupes légères, pour observer tous ses mouvements. C'est pour avoir négligé cette précaution que M. de Soubise, à Rosbach, se laissa honteusement surprendre par le roi de Prusse dans une marche de flanc.

C'est ainsi que nous parviendrons sur le flanc d'une position, mais non pas sans danger, si nous avons à traverser un pays bouleversé et entrecoupé; car l'ennemi peut choisir le moment où nos colonnes sont engagées dans des bas-fonds et séparées par des défilés, pour tomber dessus et les foudroyer avec son artillerie, sans leur

donner le temps de prendre un champ de bataille moins désavantageux.

Cependant l'ennemi, se voyant tourné dans sa position, est obligé, ou de changer de front pour nous faire face, et alors les deux armées se trouvent dans la même situation respective qu'auparavant, ou bien d'abandonner sa position pour en prendre une rétrograde. Ce dernier parti est celui qu'il suit ordinairement, parce que des mouvements sur ses flancs l'alarment pour la sûreté de ses derrières et de sa ligne d'opérations.

Nos armées modernes ne sont pas comme celles des Anciens, qui savaient vivre sans magasins et combattre sans renouveler leurs armes; elles sont, au contraire, remplies de besoins qu'il faut satisfaire presque journellement. Le pain dont elles se nourrissent, cet aliment si incommode pour la guerre, ne peut être préparé que dans des manutentions établies plusieurs jours d'avance dans des lieux de sûreté; les munitions consommées, qu'il faut remplacer après chaque combat, ne peuvent être puisées que dans des dépôts formés sur les derrières. C'est la communication d'une armée avec ses magasins et ses dépôts qu'on nomme *ligne d'opérations*. Il est facile d'appercevoir que si cette ligne se trouvait coupée et interceptée pendant plusieurs jours, les convois cessant d'arriver, l'armée manque-

rait promptement des munitions de guerre et de bouche nécessaires à son existence. Aussi, nos armées modernes sont attentives, avant toutes choses, à conserver leur ligne d'opérations; elles y subordonnent presque tous leurs mouvements, et le plus sûr moyen de les obliger à quitter une position qu'on craint d'attaquer de front, c'est de manœuvrer sur leurs flancs, de manière à les effrayer pour leurs derrières et leurs communications. Elles abandonnent promptement la partie, après un échange de quelques coups de canon, et vont prendre une position rétrograde : on gagne ainsi du terrain sans se battre.

Mais cette méthode d'éluder la bataille, et de déposter l'ennemi en manœuvrant sur ses flancs, au lieu de l'attaquer franchement de front, est-elle toujours aussi avantageuse qu'on le prétend? Je ne le crois pas. Lorsque nous engageons une guerre offensive, c'est que nous nous croyons supérieurs à l'ennemi; mais cette supériorité diminue à mesure que nous nous éloignons de nos propres moyens en nous avançant, et qu'il se replie sur les siens en rétrogradant. Ses forces augmentent, et les nôtres s'affaiblissent en pénétrant au milieu de son pays, et nous le combattons avec moins d'avantage à la fin qu'au commencement d'une campagne. Il est donc de l'intérêt de la guerre offensive de l'attirer, dès le début, à une action générale. Ainsi, au lieu de lui fournir le prétexte de se retirer en ma-

nœuvrant sur ses flancs, il est sans doute plus convenable d'engager incontinent la bataille, en l'attaquant brusquement de front sans lui donner le temps de se reconnaître, toutes les fois du moins que sa position paraît accessible.

La plupart de nos batailles modernes n'ont été pendant long-temps que des manœuvres de deux armées pour se tourner mutuellement, manœuvres qui se terminaient ordinairement par la retraite de l'une des deux, après un combat d'artillerie de quelques heures. La guerre de la révolution, animée par de violentes passions et de grands intérêts, est venue leur donner plus d'activité et de chaleur. On s'est battu, non pas seulement pour éloigner, mais pour détruire les armées ennemies par des attaques vives et sérieuses sur leur front.

L'on a vu aussi, durant cette terrible guerre, des armées chercher à se prendre par derrière, de manière à ne laisser aucun espoir de retraite et de salut au parti vaincu. On sent que les mouvements qui portent l'agresseur sur les derrières d'une position ne peuvent pas s'exécuter en présence de l'ennemi, qui les éviterait aisément s'il les appercevait. Il faut les prendre de fort loin, et le surprendre en prévenant même ses soupçons par des marches forcées ou dérobées par l'obscurité de la nuit. Napoléon ne parvint à se placer sur les derrières des armées ennemies, à Marengo, à Ulm et à Iéna, que par

des marches étonnantes de célérité, et des mouvements brillants d'audace et d'habileté. Mais ceci sort de la sphère des batailles, et rentre dans les grandes opérations de la guerre, dont je m'occuperai plus tard.

Voilà tout ce que j'avais à dire sur les batailles offensives d'un seul corps d'armée : passons maintenant aux batailles défensives.

Dès le principe, nous développons nos lignes en ordre de bataille, en profitant de tous les avantages de la position pour les renforcer par les accidents du terrain; car, puisqu'elles attendent l'ennemi sans marcher à lui, il est inutile de les tenir en colonne, ordre qui n'est fait que pour la marche. Les troupes de réserve seules restent en colonne, pour pouvoir se porter promptement par-tout où leur présence devient nécessaire.

Les réserves ne jouent pas un rôle moins important dans ces sortes de batailles que dans les batailles offensives. Ce sont elles qui s'opposent aux progrès de l'assaillant, et prêtent du secours aux lignes forcées sur quelque point; qui garantissent les ailes, en marchant à la rencontre des corps détachés pour les tourner; qui assurent les derrières contre les entreprises de la cavalerie; qui rallient les fuyards, arrêtent les poursuites de l'ennemi, profitent de ses fautes, et rétablissent le combat. Si nos lignes sont mises en désordre sur tous les points, je veux qu'on fasse

de notre légion de réserve trois quarrés vides placés en échiquier, un en avant, deux en arrière, de manière à se flanquer, fortifiés par l'artillerie en batterie aux angles ou sur les mamelons voisins. Nos trois mille chevaux de réserve se déploient sur deux lignes, à droite et à gauche, prêts à profiter des imprudences et du désordre de l'ennemi, à charger et à envelopper ceux de ses corps qui s'avanceraient témérairement sans être soutenus. Nos lignes en déroute se rallient et se reforment autour de nos quarrés, placés au milieu du champ de bataille comme trois fortes redoutes. L'ennemi s'arrête devant ces murs de feu, et le combat recommence avec une nouvelle furie, et non sans probabilité de succès pour nous, s'il ne lui reste plus de troupes fraîches pour forcer notre réserve. C'est ainsi que, dans les plaines de Marengo, lorsque toutes les lignes françaises étaient en déroute, une division de réserve et quelques régiments de grosse cavalerie arrêtent la poursuite de l'armée des Autrichiens, attaquent de front et de flanc leur colonne principale, l'enveloppent, et la forcent à se rendre, percent le centre de leur ordre, et gagnent la bataille au moment où le général ennemi dépêchait des courriers pour annoncer sa victoire.

Notre armée défensive, du haut de sa position, se voit-elle tourner par une marche de flanc: elle fait constamment face à l'ennemi, en

pivotant sur elle-même, à mesure qu'il parcourt un arc de cercle autour d'elle; elle épie le moment où il s'engage dans des bas-fonds et des défilés, pour prendre l'offensive, le foudroyer à coups de canon, et tomber brusquement sur ses colonnes, sans leur donner le temps de se retirer d'un terrain désavantageux. On voit par-là que nous nous gardons bien de nous croire enchaînés à la position que nous avons choisie.

Examinons maintenant quel est le rôle le plus avantageux, celui d'attaquant ou celui de défenseur, en faisant abstraction des formes du terrain que nous supposerons à-peu-près égales de part et d'autre; question bien importante, puisque les circonstances de la guerre laissent quelquefois le choix de l'un ou de l'autre.

Il est certain que tout l'avantage matériel est en faveur du corps d'armée qui défend le champ de bataille qu'il a choisi. Il étudie d'avance tous les accidents du terrain; il y dispose à loisir ses batteries et ses troupes; et enfin ses feux d'artillerie et de mousqueterie, qui ne sont ni rallentis ni distraits par aucun mouvement, par aucune marche, conservent toute leur vivacité. Les attaquants, au contraire, agissent sur un terrain qu'ils ne connaissent pas parfaitement, et qui change et varie sans cesse sous leurs pas à mesure qu'ils s'avancent; leur feu est nul durant leurs marches et leurs manœuvres, et leurs colonnes sont long-temps exposées aux ravages

de l'artillerie ennemie, avant qu'elles ne soient à portée de se développer pour commencer le combat. Ils perdent ainsi des hommes sans rendre le mal pour le mal. S'ils ont la possibilité de rassembler leurs meilleures troupes sur le point d'attaque, les défenseurs, qui pénètrent aisément leurs projets d'après leurs dispositions, remédient à cet inconvénient, en faisant soutenir le point menacé par de fortes réserves.

Mais il est des avantages d'une autre nature en faveur des attaquants, qui peuvent rétablir l'équilibre, et peut-être faire pencher la balance de leur côté. César reproche à Pompée, à la bataille de Pharsale, d'avoir attendu, sans bouger, le choc de ses lignes, au lieu de courir au-devant d'elles, suivant l'usage des Romains, parce qu'il priva ses troupes, par cette inaction, de cette confiance, de ce courage, et de cet élan, qui s'exaltent dans la chaleur du mouvement et de l'attaque. Effectivement, les soldats ne sont point de pures machines mues par des ressorts matériels comme des automates. Il faut parler à leur esprit et à leur imagination pour agir sur leur corps, et c'est l'effet que produit l'attaque. L'idée de force et de supériorité qu'elle leur inspire anime et enflamme leur imagination, et leur fait perdre de vue les horreurs du danger, pour ne plus leur laisser envisager que les palmes de la victoire. Cet avantage moral de l'attaque, d'autant plus grand que les nations bel-

ligérantes ont plus d'imagination, peut balancer et même surpasser l'avantage matériel de la défense chez les peuples vifs et spirituels du midi.

Concluons de ces observations, que les peuples froids, à imagination lente et paresseuse, feront bien de mettre à profit les avantages matériels de la défense ; mais qu'un peuple vif, spirituel, doué d'une imagination mobile et prompte à s'enflammer, trouvera de plus grands avantages encore dans l'impétuosité et dans les saillies de l'attaque. Je l'ai déja dit ailleurs, et je le repète ici, la guerre ne doit pas se faire de la même manière chez les différents peuples; sa marche doit se mettre en harmonie avec les variétés de leur caractère.

Nous nous sommes occupés jusqu'à présent des batailles les plus simples, de celles d'un seul corps d'armée. Mais si nous mettons plusieurs corps d'armée en scène, la partie se complique; nous pouvons attaquer nos adversaires en même temps de front et de flanc, ou par devant et par derrière, ce qui donne lieu à deux nouvelles espèces de batailles.

Reprenons, par exemple, notre armée de cent vingt mille hommes, que nous avons laissée en marche sur trois colonnes dans le chapitre précédent. La colonne du centre, formée de deux corps d'armée, dont un de réserve, suit la grand'-route; les deux colonnes latérales de trente mille hommes chacune marchent à une ou deux lieues

sur les côtés par des chemins de traverse. Nos avant-gardes annoncent-elles la présence de l'ennemi en position perpendiculaire à la grande route : le premier corps de la colonne principale, et l'une des colonnes latérales, se déploient en deux heures de temps de manière à ne former qu'un seul ordre de bataille, soutenu par le corps de réserve à six cents toises en arrière des lignes, et la bataille s'engage de front. Pendant ce temps-là, l'autre colonne latérale continue sa marche, se dirige sur le flanc de l'armée ennemie, y prend un ordre perpendiculaire, et attaque une de ses ailes en flanc et en queue, tandis qu'elle est pressée vivement de front par les trois premiers corps.

Dans cet état de choses, que peut faire l'ennemi pour garantir son aile contre cette double attaque ? S'il la replie d'équerre avec le reste de sa ligne, de manière à pouvoir faire face de front et de flanc, ce mouvement rétrograde, qui semble une retraite, produit une impression morale défavorable sur l'esprit de ses troupes; d'ailleurs, le sommet de l'angle de ce nouvel ordre pouvant être enveloppé de feux, devient une partie très-faible. S'il oppose sa réserve au corps tournant, comme la raison le lui conseille, elle arrive souvent trop tard, et ses lignes cessent d'être soutenues sur son front. Dès-lors le plus léger accident, devenu irréparable par l'absence de la réserve, entraîne la perte de la bataille.

Occuper et fatiguer l'ennemi sur tout son front, pour diriger ensuite un corps détaché sur son flanc; voilà le secret des nombreuses victoires de Napoléon, celui de tous les généraux modernes qui a le plus gagné de batailles. Pour nous en convaincre, jetons les yeux sur les principales.

A Eylau, l'armée française arrivait sur trois colonnes, espacées entre elles de deux à trois lieues. Les Russes, en position derrière la ville, prennent le parti de donner la bataille au lieu de la recevoir, afin de profiter de l'éloignement de nos colonnes pour les combattre isolément. Ils attaquent vivement à la pointe du jour nos troupes du centre, auxquelles ils donnent à peine le temps de se développer. Le choc est sanglant et terrible; on se bat de part et d'autre avec furie; et si nous parvenons à conserver notre champ de bataille, ce n'est qu'à force de sang et en perdant la moitié de nos soldats.

Notre colonne de droite, retardée par son éloignement, arrive enfin à une heure après midi sur le flanc gauche des Russes. L'arrivée de ce nouveau corps devait naturellement obliger leur aile à se retirer; et dès-lors la bataille était gagnée pour nous, si nous avions pu occuper encore leur armée de front; mais notre centre, presque détruit par le combat sanglant du matin, ne pouvait plus leur inspirer de crainte: ils le négligent, et font un changement

de front pour s'opposer à la colonne qui vient les prendre en flanc, et le combat recommence avec des succès variés.

Cependant notre colonne de gauche, qui avait suivi les Prussiens, arrive le soir sur le champ de bataille, et se trouve naturellement placée sur le flanc droit et sur les derrières de l'armée ennemie, qui prend enfin le parti de la retraite. La victoire ne fut si long-temps disputée que par l'éloignement de nos colonnes, éloignement qui ne leur permit pas d'agir simultanément au moment opportun. Si les Russes étaient parvenus, comme ils l'espéraient, à forcer notre corps du centre avant l'arrivée sur leurs flancs de nos colonnes latérales, ils nous battaient partiellement, et notre armée était détruite.

Le général français essaya encore à Iéna sa manœuvre favorite, manœuvre que les Prussiens firent manquer en attaquant dans sa marche le corps tournant, trop isolé et trop éloigné du reste de l'armée. L'armée prussienne était rassemblée à Iéna sur la rive gauche de la Saale; l'armée française, qui opérait par la Saxe, le côté faible de la Prusse, arrive en trois colonnes sur la rive droite de cette rivière. Notre colonne de droite, forte de trente mille hommes, passe la Saale, la veille de la bataille, à Naunbourg, petite ville à sept lieues d'Iéna, pour se porter sur le flanc gauche des Prussiens, tandis que le reste de l'armée, dirigé sur Iéna, tenterait de forcer

de front le passage de la rivière et leur position. Les ennemis voyant cette colonne engagée seule sur la rive gauche, loin des autres corps, forment le projet de l'attaquer isolément et de l'accabler sous le poids de forces supérieures avant qu'elle ne puisse être secourue; ils ne laissent en position à Iéna qu'une partie de leur armée, et ils partent, pendant la nuit, avec plus de soixante mille hommes pour se porter sur la colonne française. Les deux corps se rencontrent le matin à Auerstaedt, à mi-chemin de Naunbourg à Iéna. La situation du corps français, attaqué par des forces doubles au moment où il se trouvait séparé et isolé du reste de l'armée par une rivière et une distance de plus de trois lieues, devenait critique; il était probable qu'il serait défait avant de pouvoir être secouru. Cependant, contre tous les calculs des probabilités qui accordent l'avantage au nombre, il résiste, conserve son champ de bataille, et donne ainsi le temps aux autres corps de l'armée française de forcer le passage de la Saale à Iéna, sous le feu des Prussiens, et d'accourir à son secours, ce qui décide la victoire. Il me semble que le mouvement audacieux du général français fut plus heureux que sage; c'était à deux lieues d'Iéna, et non pas à sept, qu'il devait faire passer la Saale à son corps tournant, puisqu'il obtenait de cette manière les mêmes résultats, sans courir les mêmes risques.

Nous retrouvons toujours la même manœuvre à la bataille de Bautzen, gagnée en 1813 par les Français sur les Russes et les Prussiens. Le champ de bataille des ennemis, préparé et fortifié d'avance, avait environ une lieue et demie d'étendue; leur gauche s'appuyait a des sommets de montagnes presque impraticables, et leur droite à des hauteurs mamelonnées, d'un accès peu facile. Le général français canonne vivement toute la matinée leur front presque inexpugnable, et engage le combat de la droite à la gauche, tandis qu'il dirige, par un grand mouvement, un corps de quarante mille hommes à une demi-lieue en arrière de leur flanc droit. Cette manœuvre était décisive si la réserve des Russes eût été déja engagée; mais, comme elle était restée intacte, et que les fortifications dont leur front était hérissé, les laissaient sans inquiétude de ce côté, ils en disposent pour combattre notre corps tournant, qu'ils parviennent à arrêter dans sa marche. Leur réserve se trouve alors placée à-peu-près d'équerre avec leur front, et l'on se bat sur tous les points avec des succès balancés. Nous ne pouvions plus arracher la victoire que par une attaque de notre réserve sur le point le plus faible de leur ordre de bataille. Le général français enveloppe de feux d'artillerie le sommet de l'angle formé par leur droite et leur réserve, accable, sous une grêle de projectiles, les mamelons où il s'appuie, les

fait attaquer ensuite par des troupes fraîches, et parvient à en chasser l'ennemi, qui, dès-lors, ne songe plus qu'à la retraite.

Notre corps tournant servit dans cette bataille, l'une des mieux calculées de toutes celles que j'ai vues, à occuper la réserve des Russes, ce qui les empêcha de soutenir le point de leur ligne sur lequel nous fîmes charger notre réserve, charge qui devait nécessairement décider du sort des deux armées. C'est par ces manœuvres habiles que le général français parvint à battre, avec de jeunes recrues inexercées et sans expérience, d'excellentes troupes, aguerries par plusieurs campagnes, sur un champ de bataille fortifié et préparé de longue main.

La bataille de Wagram présente le spectacle intéressant de deux grandes armées qui se débordent, et dirigent mutuellement des corps tournants sur leurs ailes opposées. La veille de la bataille, les deux armées, fortes de cent cinquante mille hommes chacune, s'étaient développées et rangées parallèlement, à une portée de canon l'une de l'autre, sur un champ de bataille de deux lieues d'étendue. Le général français, au lieu d'appuyer sa gauche au Danube, avait laissé environ une lieue d'intervalle jusqu'à ce fleuve, et il avait placé derrière cette aile sa réserve, composée de sa garde impériale et de la plus grande partie de sa cavalerie. Les Autrichiens, qui s'étendaient jusqu'au Danube, en débordant

la gauche des Français, jaloux de profiter de cet avantage, et d'obtenir de grands résultats en isolant l'armée française de ses ponts sur le Danube, dirigent un corps de quarante mille hommes le long du fleuve, dépassent notre flanc, et poussent des partis jusqu'auprès de nos ponts sur l'île de Lobau. C'est ce qu'avait prévu le général français ; il tente aussitôt d'exécuter sa manœuvre projetée de séparer ce corps du reste de l'armée; il le charge en flanc avec sa réserve, et il lance toute sa cavalerie sur ses derrières. Le succès paraissait assuré; cependant la fortune en décide autrement : les deux chefs de la cavalerie française sont blessés dès la première charge, et cet accident nuit à l'ensemble de ses mouvements. Dès-lors, elle ne fait plus que des charges partielles, incapables de procurer les résultats qu'on s'en promettait. L'artillerie et l'infanterie de la réserve commençaient à peine leur mouvement pour couper ce corps, qu'elles deviennent indispensables pour soutenir notre centre, qui commençait à perdre du terrain. Le corps ennemi parvient bientôt à se dégager, à rétrograder, et à se remettre en ligne; et les deux partis reprennent sur ce point à-peu-près les mêmes positions qu'ils avaient avant l'attaque.

Pendant ce temps, la droite française, qui débordait la gauche des Autrichiens, s'avance, fait des progres, et réussit à se former en bataille sur leur flanc perpendiculairement à leur ligne.

Leur aile gauche, prise en même temps de flanc et de front, ne peut pas soutenir cette double attaque; elle rétrograde, se replie sur le centre, et entraîne dans sa retraite le reste de l'armée.

Mais en voilà assez pour faire comprendre le mécanisme des batailles de front et de flanc; il me reste à parler des batailles doubles, batailles où une armée se voit obligée de se partager en deux, et de faire face par devant et par derrière, pour combattre deux armées ennemies qui attaquent sur des points opposés. Il est certain que la situation de deux corps d'armée qui se battent dos à dos, à peu de distance l'un de l'autre, est fort critique, malgré l'avantage dont ils jouissent de pouvoir disposer d'une réserve commune, qu'on peut faire donner d'un côté ou d'autre, suivant les besoins du moment. La défaite de l'un entraîne nécessairement la ruine de l'autre, pris aussitôt à dos par le vainqueur, qui lui coupe toute retraite. On court, dans ce cas, le double danger d'être forcé de front, ou d'être pris à dos, et la retraite devient impossible. On doit éviter ces sortes de batailles toutes les fois que les deux corps sont contraints de se battre fort près l'un de l'autre.

Cependant, faut-il renoncer dans tous les cas à se placer au milieu des corps ennemis? Non certes; ce serait se priver de l'immense avantage de les isoler et de les combattre séparément :

mais il ne faut s'y engager que lorsqu'ils sont assez éloignés les uns des autres pour se trouver hors de portée de se secourir mutuellement. Les grandes armées modernes marchent sur plusieurs colonnes; tant que ces colonnes restent à une ou deux lieues les unes des autres, ce serait une témérité, suivie ordinairement d'un prompt châtiment, que de vouloir pénétrer entre elles pour les séparer : elles attaqueraient l'agresseur en tête et en queue, l'obligeraient à faire face des deux côtés opposés, et l'entraîneraient par conséquent dans les inconvénients et les dangers d'une bataille double. Mais, que deux colonnes ennemies marchent à huit ou dix lieues, je veux dire à plus d'une journée de marche l'une de l'autre, on peut se placer entre elles deux, et les combattre successivement et séparément, sans courir le risque d'être pris en queue. Voici comment : on marche rapidement sur la plus voisine, qu'on attaque avec toute l'armée, tandis qu'on envoie un simple corps d'observation pour retarder la marche de la plus éloignée, sans engager de combat sérieux. Cette dernière colonne, observée et rallentie dans sa marche à chaque défilé, ne peut arriver au secours de l'autre que le lendemain de la bataille, lorsque tout est fini, et lorsque l'armée toute entière est libre de se retourner de son côté, pour l'accabler à son tour sous le poids de forces supérieures.

Ainsi, la prudence veut qu'on ne s'engage entre deux corps ennemis que lorsqu'ils sont éloignés de plus d'une journée l'un de l'autre.

C'est pour avoir violé ce principe que Napoléon perdit, en 1813, la trop fameuse bataille de Leipsick, qui changea le destin de l'Europe. Qu'il me soit permis de prendre les événements de plus haut, et d'indiquer les mouvements d'armée qui précédèrent cette terrible catastrophe. J'aurai en même temps l'occasion de rapporter la bataille de Dresde, qui semblait promettre aux armées françaises un avenir plus heureux.

Les Français, maîtres de la Saxe et du cours de l'Elbe jusqu'à Hambourg, étendaient en même temps leurs cantonnements dans la basse Silésie, lorsque les hostilités recommencèrent en 1813. Les alliés venaient de former trois armées, l'une de soixante-dix mille hommes, pour couvrir Berlin, l'autre de quatre-vingt mille hommes en Silésie, et une armée principale de deux cent mille hommes en Bohême, destinée à prendre la Saxe de revers et à opérer sur le flanc des Français.

Napoléon disposait de deux cent cinquante mille hommes : il avait par conséquent cent mille hommes de moins que ses ennemis, soutenus d'ailleurs par des forces en arrière destinées à renouveler leurs forces actives. Il forma de ses troupes quatre armées : l'une sur Wittemberg et Torgau, pour menacer Berlin ; l'autre en basse Silésie, sur la rivière de *la Bober ;* la troisième à

cheval sur l'Elbe, pour observer les débouchés de la Bohême sur l'une et l'autre rive; et la quatrième, de cinquante mille hommes d'élite, composée de sa garde et de sa grosse cavalerie, formait à Dresde, sous ses ordres immédiats, une réserve centrale capable de faire pencher la balance par-tout où elle se porterait. Du reste, sa position en Saxe, et sur-tout en Silésie, resserrée d'un côté par la Bohême, et de l'autre par la Prusse, sans autre base d'opérations que le Rhin, était fort critique et fort précaire; il ne pouvait se tirer d'affaire que par de nombreuses victoires. La carte indique qu'il aurait dû porter sa base d'opérations sur la Saale, dans le prolongement du bas-Elbe, qu'il faisait garder par un corps d'armée à Hambourg. C'était la position la plus rapprochée de ses armées actives qu'il pût prendre, sans s'engager dans le rentrant formé, d'un côté, par la Bohême, et de l'autre par la Prusse. Mais, au lieu de placer sur cette rivière ses magasins, ses dépôts, ainsi que ses troupes de réserve, et de s'y fortifier par des points d'appui, il n'avait pas même eu la précaution d'y assurer ses ponts par des têtes retranchées.

L'armée des alliés en Silésie se rassemble, et semble menacer le corps français sur la Bober: le général français quitte aussitôt Dresde avec son armée d'élite, rejoint le corps de Silésie, et passe la Bober pour attaquer l'ennemi : mais

celui-ci se replie sur la route de Breslau, en évitant la bataille.

Cependant l'armée principale des alliés, après avoir passé l'Elbe en Bohême, débouche en Saxe par la route de Peterswalde, et se porte sur Dresde par la rive gauche du fleuve. Cette ville, qui renfermait dans son sein nos dépôts et nos principaux ponts de passage sur l'Elbe, était de la plus grande importance. Napoléon quitte brusquement la Silésie, en y laissant un corps d'observation, et accourt à sa défense : il arrive au moment où les ennemis attaquaient les faubourgs mal fortifiés de Dresde; son arrivée fait échouer cette attaque, où les ennemis perdent dix mille hommes, et l'on se prépare de part et d'autre à la bataille.

Dresde est environnée sur la rive gauche, à demi-lieue ou une lieue de distance, d'une chaîne de hauteurs dont le milieu est coupé par un ravin très-escarpé, qui, se dirigeant transversalement, sépare cette chaîne en deux. C'est cette position que l'armée ennemie, forte d'environ deux cent mille hommes, avait choisie; elle s'étendait en demi-cercle autour des Français, en appuyant ses deux ailes au fleuve, et se trouvait ainsi séparée en deux par le ravin, qui isolait et coupait sa gauche de son centre. Cette disposition vicieuse n'échappe point à l'œil pénétrant du général français : il porte toute sa cavalerie et deux corps d'infanterie sur cette gauche, l'attaque avec des

forces supérieures, la renverse, et lui fait dix mille prisonniers, sans qu'elle puisse être secourue par le reste de l'armée ennemie; tandis que, sur le reste du front, on se bornait à échanger quelques boulets.

Le général français avait un pont et une tête de pont sur l'Elbe, à Kœnigstein, petite forteresse à quatre lieues au-dessus de Dresde; il profite de cet avantage pour faire passer un corps de trente mille hommes de la rive droite sur la rive gauche, afin de le faire porter par le camp de Pirna sur la ligne d'opérations et sur les derrières des ennemis. Ce corps français chasse les troupes qui lui sont opposées, et réussit en partie dans son mouvement.

Cependant l'armée ennemie, battue sur son aîle gauche, et menacée sur ses derrières par le corps qui débouchait de Kœnigstein, profite de la nuit pour faire sa retraite. Cette opération n'était rien moins que facile; il fallait faire repasser les défilés difficiles des montagnes de la Bohême à une armée battue, surchargée de voitures et de blessés, défilés que le corps français venu par Kœnigstein pouvait occuper avant elle. Ce corps se porte effectivement, par la route de Peterswalde, sur le défilé principal, passant à Tœplitz; mais à peine est-il descendu des montagnes dans le bassin de Tœplitz, qu'il est enveloppé par les troupes ennemies fuyant de Dresde, qui cherchent à s'ouvrir un passage pour rentrer

en Bohême. Il se bat courageusement, et résiste toute une journée. Il est évident que, si le général français eût poursuivi vivement ses succès le lendemain de la bataille, il arrivait à son secours, le dégageait, et achevait la destruction de l'armée ennemie; mais, par une fatalité et un aveuglement inconcevables, il s'arrête à Pirna, rétrograde ensuite sur Dresde, comme pour donner le temps aux ennemis de se retirer, et laisse un corps de trente mille hommes aux prises seul avec une armée encore fort nombreuse. Ce corps est entièrement détruit après une résistance courageuse, digne d'un meilleur sort. *Indè mali labes!*

Dès-lors nous n'avons plus que des revers, et notre situation devient tous les jours plus déplorable. Notre armée de Silésie, obligée de rétrograder, ne peut rétablir sur la Bober ses ponts, enlevés par des inondations, et perd une partie de son matériel. L'armée qui marchait sur Berlin est ramenée deux fois sur Wittemberg et Torgau par des forces supérieures. La faute du général français était de vouloir, avec des forces inférieures, prendre l'offensive en même temps sur tous les points; tandis qu'il ne devait songer à l'attaque que sur ceux où il se portait avec son armée d'élite, et n'avoir par-tout ailleurs que des corps d'observation, chargés d'amuser l'ennemi et de retarder sa marche.

Je sais que deux des armées ennemies étaient

invulnérables ; celle de Silésie, en rétrogradant sur Breslau dès que nous nous portions sur elle ; et celle de Bohême, en prenant une position inexpugnable au débouché des montagnes, dans le bassin de Tœplitz. Mais la troisième, fixée en avant de Berlin par la nécessité de défendre cette capitale, ne pouvait pas échapper à nos coups. C'était donc sur elle qu'il fallait diriger l'armée d'élite, en abandonnant momentanément Dresde et la Silésie, si les circonstances l'exigeaient, sauf à y revenir ensuite. Ce mouvement changeait le théâtre de la guerre, et nous rapprochait de nos places fortes sur l'Oder et sur l'Elbe : mais le général français s'opiniâtra vainement dans son premier projet autour de Dresde.

Dans cet état de choses, les alliés forment le dessein de se réunir sur les derrières des Français dans les plaines de Leipsick ; c'était le moyen de terminer cette campagne par une bataille décisive. Pour cela, ils réunissent leur armée de Silésie à celle de Berlin, et passent l'Elbe à Dessau, non loin de Leipsick, tandis que leur grande armée de Bohême débouche des montagnes, et se porte par Chemintz sur Leipsick. Rien n'était plus aisé que de faire avorter leur projet de réunion, en quittant Dresde au moment opportun pour aller combattre l'une ou l'autre de ces armées avant leur jonction à Leipsick ; mais le général français, qui ne pouvait jamais se déterminer à propos à un mouvement rétrograde, le diffère

trop long-temps, et, faute inexplicable, au moment où il va jouer son empire dans les plaines de Leipsick, contre toutes les forces de ses ennemis, il se prive de deux corps d'armée qu'il laisse inutiles à Dresde, sans espoir de les retirer en cas de revers. Il les réduit ainsi à ne jouer aucun rôle dans l'une ou l'autre fortune.

Nous partons enfin de Dresde, lorsque nous apprenons que l'ennemi passe l'Elbe à Dessau, et nous arrivons en hâte à Düben sur la Mulde. Nous n'étions plus qu'à une marche de Leipsick; nous avions justement le temps d'y arriver avant les armées ennemies, et d'empêcher leur jonction, en nous plaçant entre elles; ou bien, nous pouvions prendre encore un autre parti, celui d'éviter la bataille, en passant l'Elbe à Wittemberg, pour aller le repasser à Magdebourg. Napoléon paraît hésiter entre ces deux partis; contre sa coutume, il consulte quelques officiers généraux, et j'étais de ce nombre. En marchant sur Leipsick, nous nous trouvions obligés de livrer une bataille double aux deux armées très-rapprochées de l'ennemi; nous agissions suivant ses desseins; nous nous trouvions éloignés de tous nos dépôts de munitions; et les passages de l'Elster et de la Saale, qui n'étaient point assurés par des têtes de pont, devenaient fort hazardeux en cas de retraite. Le second parti nous faisait éviter le passage de ces deux rivières; nous nous rapprochions de Magdebourg, grande

place de dépôt, qui pouvait nous fournir abondamment toutes les munitions nécessaires, et qui devenait un appui pour notre armée; nous prenions une nouvelle ligne d'opérations par la route de Wesel, plus assurée et plus aisée à couvrir que celle de Mayence; nous restions les maîtres d'éviter ou d'accepter la bataille; notre retraite était assurée en cas de revers; nous nous renforcions du corps de Hambourg, fort de vingt-cinq mille hommes; nous nous procurions le temps de rappeler ceux que nous avions laissés si mal-à-propos à Dresde; enfin, nous déconcertions, par une démarche inattendue, le plan que les alliés avaient formé, et dont ils suivaient l'exécution depuis quelque temps. La raison semblait conseiller le second parti; mais le général français choisit le premier.

Nous arrivons à Leipsick au moment où les deux armées ennemies en approchaient par des chemins opposés; déja nous appercevions leurs têtes de colonnes. Notre armée était d'environ cent vingt mille combattants; les forces ennemies qui se rassemblaient autour de nous montaient à près de trois cent mille hommes. C'est, je crois, l'armée la plus nombreuse qui ait été réunie sur un champ de bataille, depuis celle des Gaulois contre César, au siége d'Alésie.

Le général français oppose un corps de vingt mille hommes, en avant de Leipsick, aux troupes ennemies qui arrivaient par les routes de Hall

et de Dessau; il fait garder le pont de Leipsick sur l'Elster, sa seule retraite; et il marche avec le reste de ses troupes à la rencontre de l'armée de Bohême, sur la route de Borna. Les deux armées se rencontrent, et prennent position à trois lieues de Leipsick, derrière un petit ruisseau. Le lendemain les alliés commencent l'attaque, et le combat s'engage sur toute la ligne. L'ennemi, beaucoup plus nombreux que nous, présente un front plus étendu; ne pouvant pas agir sur ses flancs, nous tentons de percer son centre, en l'occupant en même temps sur ses ailes par des attaques réitérées, qui le forcent à céder du terrain sur sa droite; il est obligé d'envoyer une partie de ses réserves au secours de cette aile.

L'entreprise sur son centre a d'abord quelques succès, et il est obligé d'engager les gardes impériales russes et autrichiennes, ses dernières réserves, pour nous repousser. On se bat de nouveau de part et d'autre avec furie; mais, comme il ne restait plus de réserve aux ennemis, il est probable que l'équilibre du combat était rompu, et la victoire était à nous, si nous avions fait donner sur leur centre, déja harassé et en désordre, notre réserve composée de la vieille garde, et d'un corps de quinze mille hommes arrivant de Leipsick, où il était resté disponible toute la matinée, prêt à marcher au secours de l'une ou de l'autre armée. Déja ces troupes se portaient en avant, lorsque le général français,

troublé à la vue de quelques partis de cavalerie qui s'étaient glissés sur ses derrières, s'arrête dans ce moment décisif, et fait rétrograder sa garde, dont il forme un quarré pour sa sûreté personnelle. Ce mouvement rétrograde si intempestif, exécuté à la vue du reste de l'armée, ralentit l'ardeur des autres troupes, et la nuit vient mettre fin au combat avant que la victoire ne se décide pour l'un ou l'autre parti.

Cependant, dans la situation affreuse où nous nous trouvions, une bataille indécise était pour nous une bataille perdue. Nous commencions à manquer de munitions, et notre armée secondaire qui couvrait Leipsick sur la route de Hall, attaquée par des forces très-supérieures, avait été repoussée jusqu'aux portes de la ville. Ses revers nous plaçaient dans une situation bien critique; car si cette ville toute ouverte tombait entre les mains du vainqueur, notre armée principale, prise à dos, était entièrement détruite.

Le général français, qui sent le vice effrayant de sa situation, se rapproche de Léipsick, se réunit aux débris de sa seconde armée, et forme un demi-cercle autour de cette ville. Il avait à dos un défilé effroyable d'une demi-lieue, formé par les bras nombreux et encaissés de l'Elster. Il se soutient toute une journée dans cette position critique, en se battant pour la retraite, et non plus pour la victoire. Enfin, la nuit vient terminer ce combat sanglant, et lui donner la

facilité de faire passer son armée sur la rive gauche de l'Elster. Mais on profite mal de ce temps précieux, et le lendemain, l'ennemi trouve encore la moitié de l'armée française sur la rive droite. Il attaque ces malheureux débris de deux batailles, et parvient à s'en emparer en se rendant maître de Léipsick.

Telle fut l'issue funeste de cette double bataille : la défaite de notre armée secondaire entraîna la perte de notre armée principale; défaite qui pouvait avoir des résultats bien plus fâcheux encore, si Léipsick fût tombé le premier jour entre les mains du vainqueur. Mais si le général français arrivait un jour plutôt à Léipsick, comme il le pouvait, les chances étaient pour lui, au lieu d'être contre. Les deux armées ennemies, qui se fussent trouvées encore à deux journées l'une de l'autre, auraient pu être attaquées séparément, et l'une après l'autre. Il eût envoyé un simple corps d'observation pour retarder la marche de l'une, tandis qu'il aurait combattu l'autre avec toutes ses forces. Mais dans la position où il s'était mis, entre deux armées qui n'étaient plus qu'à trois lieues l'une de l'autre, obligé de faire face de deux côtés, aucun de ses deux corps d'armée, placés dos à dos, ne pouvait céder du terrain sans laisser l'autre à découvert, et par conséquent la défaite de l'un entraînait la ruine de l'autre. Cet exemple confirme le principe que nous avons établi, de n'engager une armée entre

deux corps ennemis que lorsqu'ils sont éloignés à plus d'une journée l'un de l'autre.

Les batailles contre la cavalerie exigent des dispositions particulières, semblables à celles que les Français prirent en Égypte pour résister aux Mameluks, les premiers cavaliers du monde. L'infanterie française pouvant être chargée en même temps de front, en flanc et en queue, par cette milice si brave et si agile, se voyait obligée de faire face de tous côtés, ce qui la mettait dans la nécessité de former des quarrés pleins ou vides. On préféra, avec raison, les quarrés vides, qui pouvaient recevoir et mettre en sûreté dans leur sein les équipages de l'armée, et qui, avec le même nombre de combattants, présentaient des lignes de feu plus étendues. Chaque division, de cinq ou six mille fantassins, formait un rectangle fortifié de quelques pièces de canon aux angles; et tous ces quarrés, rangés entre eux par *échelons*, se flanquaient réciproquement sans se nuire par leur tir. C'est dans cet ordre, également propre à la marche et au combat, au milieu des plaines rases de l'Égypte, que l'armée française repoussa aisément les charges les plus impétueuses des Mameluks, et parvint à s'emparer successivement de tous leurs établissements.

Crassus, engagé dans une guerre semblable contre les Parthes, fut aussi obligé de replier ses lignes en quarré pour faire face par-tout; mais il eut la maladresse de ne former de toute son

armée qu'un seul rectangle de seize cohortes sur les longs côtés, et de douze sur les petits, masse énorme que sa pesanteur rendait presque immobile. Les cavaliers parthes harcellent ce quarré dans tous les sens, l'accablent sous une grêle de flèches, en se tenant hors de portée des traits des légionaires, et parviennent enfin à y faire brèche. Ils s'y précipitent aussitôt en foule, bride abattue, et taillent en pièces les Romains, qui, pris de front et à dos, font de vains efforts pour résister.

Antoine, engagé inconsidérément dans la même guerre, sans avoir pris les précautions convenables pour ses subsistances, plus heureux que Crassus, parvint à retirer son armée des plaines rases et arides qu'habitaient les Parthes, en la formant en quarrés par légions, et non pas en un seul quarré. S'il éprouva des pertes considérables, ce fut moins la faute de ses dispositions que celles des armes romaines, incapables d'atteindre les Parthes de loin, tandis que ceux-ci faisaient pleuvoir incessamment sur les légions une grêle de traits sans courir aucun danger. La faible portée des armes de jet des anciens tenait effectivement la cavalerie à une trop petite distance, pour que l'infanterie n'en fût pas harcelée et rallentie dans ses marches; mais l'infanterie moderne, avec son artillerie et ses fusils, doit se moquer de la cavalerie, qu'elle peut tenir éloignée à deux ou trois cents toises.

La cavalerie, au lieu de charger, se borne-t-elle à tirer du canon : on lui répond de la même manière, et elle souffre beaucoup plus que l'infanterie de cet échange de boulets, puisque le cavalier présente plus de surface que le fantassin.

La cavalerie contribue moins au gain qu'au résultat des batailles : nous n'avions dans les plaines de Lutzen, en 1813, que deux mille chevaux; les alliés en avaient trente mille, et cependant la victoire se déclara pour nous. Toute notre infanterie, quoique très-jeune et sans expérience, formée en quarrés par brigades, repoussa constamment leur cavalerie, et nous finîmes par obtenir le champ de bataille; et cette victoire, quoique imparfaite, nous procura l'avantage immense de ressaisir en Allemagne notre influence, prête à nous échapper après nos désastres de Russie.

Je ne pense pas, au reste, que nous devions former des quarrés toutes les fois que la cavalerie ennemie nous menace d'une charge; cet ordre rallentit l'attaque, et cause du désordre dans la marche. Je crois que nos colonnes de manœuvres, composées de cinq cohortes formant des rectangles pleins de cinquante hommes de front sur soixante de flanc, suffisent presque toujours pour repousser la cavalerie. Conservons donc le plus long-temps possible ces colonnes serrées, si propres à la marche de front et de flanc, et ne les transformons en quarrés vides

que lorsque les dispositions de l'ennemi nous annoncent des combats de cavalerie, redoutables par leur nombre et leur impétuosité.

Nos armes à feu ont rendu nos batailles fort différentes de celles des anciens. Chez eux, le jeu des machines et celui des armes de jet n'était que le prélude de la bataille. La victoire s'obtenait à l'arme blanche; de sorte que les lignes s'abordaient, et on en venait réellement aux mains. Mais parmi nous, les armes à feu décident ordinairement des batailles; ou si l'on charge quelquefois à la baïonnette, c'est plutôt un simulacre de combat qu'un combat réel, puisque ordinairement l'un des deux partis tourne le dos sans attendre l'autre : et en vérité, comment nos soldats, sans armes défensives, et vulnérables sur toutes les parties de leur corps, pourraient-ils soutenir le choc des baïonnettes ? ils seraient tous percés en un instant.

Quelquefois nous n'osons pas même en venir à portée de mousqueterie, et alors nos batailles ne sont plus que des combats d'artillerie. Les deux armées amènent sur le champ bataille le plus de pièces qu'elles peuvent; l'artillerie se déploie sur les mamelons et sur les crêtes des hauteurs; l'infanterie est répartie de distance en distance, pour soutenir le canon, dans des villages, des bois, ou derrière des revers de terrain qui la dérobent aux coups de l'ennemi, et l'on échange des boulets jusqu'à ce que l'un des deux

partis, fatigué de ce jeu sanglant, ou alarmé pour ses flancs, se replie peu-à-peu de position en position; enfin, l'obscurité de la nuit vient favoriser sa retraite derrière quelque défilé. Ces batailles d'artillerie, à demi-lieue de distance, laissent aux vaincus tout le temps nécessaire pour se rallier, reprendre leurs rangs, et renouveler le combat, graces à l'éloignement des combattants, qui leur permet déchapper aisément au vainqueur. Elles manquent le but qu'elles doivent se proposer, de vider une querelle; elles ne sont point décisives; et une bataille qui ne décide de rien, n'est qu'un jeu cruel qui consomme des hommes sans résultats, et qui prolonge la guerre sans fin.

Les batailles des anciens terminaient promptement leurs querelles : les deux partis en venaient toujours à l'arme blanche, et leurs combats corps à corps plaçaient le vaincu sous la main du vainqueur, auquel il pouvait difficilement échapper. Une armée battue était ordinairement une armée dispersée ou détruite, et le vainqueur obtenait de prompts et glorieux trophées.

Voulons-nous, comme les anciens, obtenir des résultats importants : il faut, à leur exemple, aborder notre ennemi et le combattre corps à corps. Je conviens que si son champ de bataille est bien choisi et hérissé de canons, on aura beaucoup à souffrir pour parvenir jusqu'à lui,

et des troupes molles et sans passions risquent fort de rester en chemin. Mais on ne doit pas lui laisser choisir son champ de bataille; il faut l'attaquer vivement, sans lui donner le temps de déployer son canon dans des pays coupés et malaisés, qui lui permettent difficilement de s'en servir; il faut quitter les grandes routes, où il se trouve fixé par la nécessité de traîner ces longues files de bouches à feu et de caissons destinés à les alimenter, pour se placer rapidement, par des chemins de traverse, sur les flancs de ses colonnes de marche; il faut les attaquer dans les défilés, inquiéter et enlever leurs convois de munitions par des troupes légères qu'on fait pénétrer sur leurs derrières. Ces lourdes colonnes, appesanties par des trains d'artillerie d'une immense longueur, ne peuvent se traîner que sur les grandes routes; nos colonnes, lestes et légères, au contraire, passent par-tout. C'est à nous à profiter de cet avantage, pour éblouir et déconcerter nos adversaires par la rapidité de nos marches et de nos contre-marches, et pour tomber à l'improviste en queue et en flanc de leurs colonnes et de leurs convois.

Mais enfin, l'ennemi a-t-il réussi, malgré nos efforts, à amener et à déployer son artillerie sur son champ de bataille, c'est à nos voltigeurs qu'il appartient de gêner et de rallentir le feu de ses batteries.

On se rappelle que j'ai couvert mes légionaires

de cuirasses : forts de la confiance et de la supériorité que leur donnera cette arme défensive dans les combats de main, ils ne craindront pas, ils desireront même d'aborder leurs adversaires; ils franchiront rapidement l'espace qui les en sépare, afin d'être moins long-temps exposés à leurs feux, et ils courront dessus avec impétuosité, persuadés qu'il suffit de les joindre pour les vaincre. Alors, nos combats se rapprocheront davantage de la manière antique, et nos batailles, gagnées de près à l'arme blanche, deviendront décisives comme celles des anciens.

Je termine ces réflexions sur les batailles par reconnaître l'influence de la fortune sur leur gain ou leur perte. Les calculs les mieux établis ne peuvent donner à un généralissime que des probabilités, et non pas des certitudes de succès; car, comment des calculs établis sur des données aussi variables et aussi incertaines que la nature du terrain et le courage des troupes, le conduiraient-ils à des résultats positifs? D'ailleurs, les accidents imprévus qui peuvent lui arracher la victoire des mains sont fort nombreux, et ils sont d'autant plus nombreux que l'armée est plus grande et le champ de bataille plus étendu. Un aide-de-camp tué ou pris en portant un ordre important, un général qui conçoit ou exécute mal un mouvement, une colonne retardée par les mauvais chemins ou la destruction d'un pont, arrivant trop tard sur le champ de bataille, une

reconnaissance mal faite, un faux avis, font manquer les opérations les mieux conçues et compromettent le sort de l'armée. Nos armées actuelles sont si nombreuses, nos champs de bataille si vastes, qu'un généralissime n'est plus qu'un directeur de mouvements. L'exécution roule sur des généraux que l'éloignement l'empêche souvent de surveiller, et il se trouve alors à leur merci; l'ignorance, l'incapacité, et quelquefois la mauvaise volonté, font manquer les batailles les mieux conçues.

Ainsi, puisqu'on ne peut jamais obtenir une certitude complète de la victoire, il s'ensuit qu'il ne faut pas hasarder de bataille toutes les fois qu'on peut parvenir à ses fins sans en courir les chances. C'est cette sage conduite qui a assuré au lord Wellington une gloire immortelle dans sa belle campagne de Portugal, campagne calculée de manière à vaincre son ennemi sans bataille, et par conséquent sans lui laisser de chance de succès.

Les Russes pouvaient très-bien se dispenser de livrer la bataille de la Moskowa; car, soit qu'ils la gagnassent ou qu'ils la perdissent, leur imprudent ennemi n'était pas moins ruiné, comme l'événement le prouva.

Mais lorsqu'enfin vos projets, l'état de vos affaires, et les conjonctures vous font une loi d'en venir à une bataille, vous ne devez rien négliger pour mettre toutes les chances de succès

de votre côté ; c'est l'action la plus importante de la guerre. *Entre une bataille perdue et une bataille gagnée la distance est immense, il y a des empires*, disait Napoléon la veille de la bataille de Leipsick.

Je regrette de n'avoir pas su renfermer mes idées sur les batailles dans les limites ordinaires d'un chapitre : c'est un torrent qui m'a entraîné plus loin que je ne comptais.

CHAPITRE XII.

MÉTAPHYSIQUE DE LA GUERRE, OU L'ART D'INSPIRER DU COURAGE AUX TROUPES.

Plusieurs généraux traitent la guerre comme une partie d'échecs; ils placent très-bien leurs bataillons, ils les soutiennent fort habilement, et les disposent avec art pour l'attaque comme pour la défense. Tout est calculé à merveille; ils n'oublient qu'une chose, c'est que les bataillons ne sont pas comme des pièces au jeu d'échecs, qui ont toujours la même valeur. Leur valeur, au contraire, varie sans cesse, puisqu'elle dépend du courage des soldats qui les composent. Les bataillons de l'ennemi peuvent valoir le double, le triple même des leurs, si ses troupes sont beaucoup plus braves. Alors c'est en vain que les généraux déploient les plus grands talents pour disposer heureusement leurs bataillons intimidés, et pour les réunir en nombre supérieur sur le point capital. Ils se font battre deux contre un dans des positions avantageuses, et ces froids calculateurs sont tout surpris de perdre la partie malgré la justesse de leurs combinaisons. Combien de fois n'avons-nous pas vu les soldats de la révolution

rompre et déconcerter les combinaisons les plus savantes des généraux ennemis, par les élans d'un courage supérieur, qui leur faisait surmonter et vaincre, contre toute espèce de probabilité, les obstacles du nombre et du terrain? Tant le courage est au-dessus des combinaisons!

Quelque confiance que l'on accorde à l'art de disposer avantageusement les troupes, on est cependant obligé de convenir qu'en dernière analyse, la victoire ne s'obtient qu'en chassant son ennemi du terrain qu'il occupe, ce qu'on ne peut faire qu'en marchant à lui avec des troupes braves; car de mauvais soldats auraient peur, et resteraient en route. Qu'on suppose le général le plus habile à la tête de cinquante bataillons de troupes lâches et molles; quelle que soit la supériorité de ses manœuvres, il sera ordinairement battu par le même nombre de bonnes troupes. La guerre ne peut donc se faire qu'avec des soldats braves.

Mais, pour qu'ils soient braves, il faut les rendre tels; car le courage n'est pas inné en nous, c'est une qualité artificielle et non pas naturelle. Nous naissons tous timides; ainsi le veut la nature, qui inspire à tous les êtres animés, pour l'intérêt de leur conservation, un sentiment de crainte qui les porte à fuir tout ce qui peut leur nuire : le courage consiste à surmonter et à vaincre ce sentiment. L'on ne peut y parvenir que par le jeu des passions, et non

par les conseils de la raison ; car la raison, qui pèse et balance tout ce qui peut nous être avantageux ou désavantageux, ne trouve rien qui puisse nous dédommager de la perte de la vie, ce bien d'autant plus précieux à ses yeux, que, sans lui, nous ne pouvons jouir d'aucun autre ; elle nous détourne par conséquent de nous exposer à le perdre. C'est en jugeant d'après les règles de la raison, que M. de la Rochefoucauld trouve que la bravoure est une grande folie ; et cependant, par une contradiction assez ordinaire chez les hommes entre leurs actions et leurs opinions, il était fort brave.

Ce sont les passions qui nous aveuglent sur les dangers, qui nous poussent au milieu des périls les plus évidents, qui nous forcent à les braver malgré les conseils de la prudence. Pourquoi les jeunes gens sont-ils plus braves que les vieillards, eux qui ayant plus à perdre, d'après les froids calculs de la raison, devraient l'être moins ? N'est-ce pas parce que les passions exercent leur empire dans toute leur énergie chez les uns, tandis que leur feu est éteint par les glaces de l'âge chez les autres ? Voyez la plupart de nos soldats modernes, espèce d'automates sans passions, qui ne font la guerre que comme un métier pour vivre à cinq sous par jour. Fort indifférents sur le bon ou le mauvais succès, puisque leur sort est toujours le même dans l'une et l'autre fortune, ils ne songent qu'à échapper

au danger par une fuite précocé, sans attendre l'approche de l'ennemi. On veut attribuer beaucoup d'influence à la crainte des punitions pour les rendre braves; mais peut-on rendre les soldats braves par crainte? Ces deux sentiments ne s'excluent-ils pas? D'ailleurs, la crainte de l'ennemi n'agit-elle pas sur eux plus puissamment que celle de leurs officiers? Les punitions sont utiles sans doute pour maintenir la discipline et les règles établies, mais elles ne donnent point le courage.

La discipline qui lie les soldats entre eux de manière à n'en faire qu'un seul corps mu par une volonté unique, celle de leur chef, ne donne pas non plus la bravoure, que rien ne peut remplacer. Ce corps est dissous et dispersé par la peur à l'approche du danger, si les éléments n'en sont pas braves.

L'ignorance fait affronter un moment un danger qu'elle ne connaît pas; mais l'expérience l'éclaire bientôt, et la crainte succède à la sécurité. C'est ainsi que j'ai vu de jeunes troupes françaises, inexpérimentées, suivre leurs officiers au milieu des périls, avec moins de répugnance, à leur première bataille de Lutzen, qu'à celle de Bautzen, qu'elles livrèrent quelques jours après. Une première expérience leur avait appris à connaître le danger.

Enfin, l'habitude qui nous familiarise avec les périls, en adoucit bien l'horreur à nos yeux, et

c'est une des raisons pour lesquelles des vétérans valent mieux que des conscrits : mais cet état passif ne suffit pas pour enflammer le courage ; il faut quelque chose de plus énergique, il faut des passions.

Ne laissons pas nos soldats indifférents aux succès ; stimulons, aiguisons leur desir de vaincre par l'appât des biens qui les attendent dans les bras de la victoire ; allumons leurs passions, et donnons-leur l'espoir de les satisfaire en battant l'ennemi. Alors les sentiments de crainte, les conseils même de la raison, disparaîtront dans l'ivresse des passions ; ils se laisseront guider, ils courront même au milieu des plus grands périls, si nous les leur montrons comme le seul chemin de parvenir au but de leurs desirs. Rendons-les passionnés pour des objets dont nous ferons le prix de leurs belles actions ; et leur attention sera tellement absorbée par l'éclat des récompenses, qu'il ne leur en restera plus pour appercevoir le danger. C'était le secret des Romains, ce fut celui de Mahomet, et ce sera toujours celui de tous les grands généraux. On ne peut obtenir des succès éclatants qu'avec de braves soldats, et l'on ne peut rendre les soldats braves qu'en excitant leurs passions.

Je me propose ici de jeter un coup-d'œil sur les différentes passions que les peuples guerriers ont mises tour-à-tour en jeu pour inspirer du courage à leurs troupes, telles que le fanatisme re-

ligieux, l'amour de la patrie, l'honneur, l'ambition, l'amour, le desir des richesses. Je passe sous silence la gloire, car cette passion est trop sublime pour agir sur l'esprit grossier de la multitude : elle ne règne que sur un petit nombre d'ames élevées, qui, étendant leur vue au-delà de l'horizon borné de cette courte vie, s'élancent dans l'avenir pour jouir des suffrages de la postérité. Les soldats entendent trop rarement son langage pour qu'elle ait de l'influence sur leur courage. L'examen des moyens qu'on a employés jusqu'à présent, me conduira à proposer l'application de ceux qui me paraîtront compatibles avec nos mœurs et l'état actuel de la civilisation en Europe.

Du fanatisme.

De tous les ressorts qui portent les hommes à mépriser la vie, à braver la mort, le plus puissant sans doute est le fanatisme. Il place les récompenses dans un autre monde, au-delà de cette courte vie, qu'il nous habitue à regarder avec indifférence; il les représente grandes, parfaites, sublimes, éternelles, et nous les figure, en un mot, au gré de nos desirs; enfin il nous persuade que c'est pour la plus juste des causes, celle du ciel, que nous combattons contre des hommes pervers, soumis à l'injustice et à l'erreur.

Que nos beaux esprits se moquent tant qu'il leur plaira des poulets sacrés des Romains, de leurs aruspices, de leurs augures, de leurs présages, il n'en est pas moins incontestable que

ces moyens, qui leur paraissent si puérils aujourd'hui, consacrés alors par le temps et la vénération des peuples, avaient une influence admirable entre les mains du sénat et des généraux de la république, pour animer les légions de cet esprit de confiance, de bravoure et de constance qui leur fit vaincre tous les peuples de la terre. Les dieux s'expliquaient aux yeux de la multitude par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, et lui présageaient des victoires d'autant plus certaines, que la foi dans les oracles était plus ferme; car une armée qui ne doute pas de la victoire est vaincue rarement. Elle marche, et se précipite sur l'ennemi avec un courage exalté par la certitude du succès.

Quelle puissance les généraux romains ne puisaient-ils pas dans la religion, en faisant sanctionner leurs ordres par les augures! Leur désobéir, c'était désobéir aux dieux immortels. Quelle garantie ne trouvaient-ils pas dans la sainteté du serment! C'était le plus ferme lien de la discipline. Un simple serment suffisait pour retenir les légionaires sous leurs enseignes, et pour les empêcher de s'arroger la moindre partie d'un butin qui devait se partager en commun. Le sénat regardait le respect pour les choses sacrées comme le fondement le plus solide de la grandeur romaine; et cette auguste assemblée blâma le consul Claudius, moins pour s'être laissé vaincre, que pour avoir livré la ba-

taille sous des auspices défavorables. En effet, une défaite n'était qu'un mal momentané; mais, ce qui pouvait devenir un mal irréparable, c'était le mépris qu'avait affiché le consul pour la religion, en faisant jeter les poulets sacrés à la mer, sous prétexte qu'ils avaient sans doute soif, puisqu'ils ne voulaient pas manger. Cette saillie fut trouvée abominable à Rome.

Mahomet sut courber sous le joug du fanatisme un peuple grossier, mais ardent, pour le faire servir d'instrument à ses vastes desseins. Bientôt il se vit à la tête d'une armée nombreuse, dont tous les soldats recherchaient avec avidité les plus grands périls, pour mériter les plaisirs qui attendaient les braves dans son paradis. Périr sur un champ de bataille, c'était, à leurs yeux, un moyen de voler dans les bras de ces divines houris, toujours jeunes, toujours vierges, toujours belles, et toujours prêtes à satisfaire des desirs qu'elles savaient rallumer sans cesse.

Gustave-Adolphe est l'un des généraux modernes qui a le mieux su manier le ressort de la religion, pour inspirer à ses troupes un courage invincible. Ce grand homme, à la tête de vingt mille Suédois, et à l'aide des protestants qu'il sut rallier sous ses bannières, parcourut en vainqueur la plus grande partie de l'Allemagne, fit trembler l'empereur jusques dans sa capitale; et, frappé d'un coup mortel au milieu de sa glorieuse carrière, il mourut au sein de la victoire, maître du nord de l'Allemagne.

Non-seulement le fanatisme est le plus efficace et le plus énergique de tous les moyens que peuvent employer les gouvernements pour remplir leurs troupes de courage, mais il est encore le plus économique. Toutes les récompenses qu'il offre sont dans le ciel, et par conséquent les princes de la terre n'ont aucune dépense à faire pour les acquitter. Il leur suffit de payer un petit nombre de ministres dans leurs armées.

Mais ce ressort, autrefois si puissant, commence à s'user de nos jours; son usage n'est déja plus en rapport avec le degré de civilisation de la plupart des nations européennes. L'esprit philosophique a chassé la crédulité; et la religion, devenue indifférente à la multitude, ne peut plus faire qu'un petit nombre de fanatiques. Les soldats russes sont presque les seuls en Europe sur lesquels ce ressort puisse encore faire impression; car je ne dois pas citer les Turcs, peuple qu'il faut ranger parmi les Asiatiques pour les mœurs et la religion.

Les Russes ont cet avantage, que leur religion marche toujours dans le sens du gouvernement: les ministres qu'ils emploient dans leurs armées sont soumis, comme les autres officiers, à la discipline militaire; ils prêchent et animent les soldats suivant l'esprit qui leur est inspiré par les généraux. La multitude, toujours crédule en raison de son ignorance, accorde une confiance aveugle à ces interprètes des volontés du ciel,

et, courbée sans murmure sous le joug de la religion, elle marche avec indifférence à une mort presque certaine, soit par l'habitude d'une obéissance passive, soit pour mériter les récompenses qui lui sont promises dans un autre monde. C'est en se servant habilement du ressort de la religion que le général Souwarow était parvenu à exalter le courage de ses troupes à un degré qui leur faisait vaincre tous les obstacles. Ce talent assura à ce vieux guerrier des succès presque constants dans le cours de sa longue et laborieuse carrière.

L'indifférence pour la religion dérobe aujourd'hui, en général, les troupes françaises à l'influence du fanatisme : il faut donc avoir recours à d'autres passions pour exalter leur courage.

De l'amour de la patrie.

On a remarqué que l'amour de la patrie, cette passion énergique chez les anciens, qui les portait à sacrifier avec ardeur tous leurs biens, leur vie même, pour la défense et la prospérité de leur république, n'agit que faiblement sur la plupart des armées modernes. La cause en est, je crois, dans la différence des gouvernements et dans celle de la composition des armées. Les armées grecques et romaines étaient formées de citoyens armés pour l'intérêt et la défense d'une patrie qu'ils aimaient comme le plus précieux de leurs biens; car il est de la nature du gouvernement républicain de se faire aimer de tous ses citoyens; chacun y prend part, y a sa portion

d'influence et d'autorité, et regarde ses décisions comme son ouvrage. Le sort de la république intéresse l'amour-propre et le bien-être de tous; rien de ce qui lui arrive ne leur est étranger; ils s'identifient avec elle, ils la considèrent comme une propriété commune, et chaque citoyen la chérit, par conséquent, par ce sentiment qui nous porte à aimer ce qui nous appartient. L'amour de la patrie, exalté et électrisé par les discours des orateurs dans les assemblées publiques, et par l'exemple général, devient une noble passion capable des plus grands sacrifices. Aussi, dès qu'une république est menacée, tous les citoyens volent à sa défense, et s'exposent sans peine aux plus grands périls pour la conservation d'un bien qu'ils aiment plus que la vie.

Le gouvernement despotique, au contraire, est la propriété d'un seul, et n'intéresse par conséquent que le maître. Les esclaves d'un despote ne peuvent pas aimer un état d'abjection qui les humilie, et, s'ils éprouvent quelques sentiments pour un gouvernement qui les opprime, c'est celui de la haine, et non pas de l'amour. Ainsi, plus un gouvernement s'éloigne de la liberté pour se rapprocher du despotisme, plus il affaiblit l'amour de la patrie dans le cœur des gouvernés; et, enfin, le dernier degré de l'asservissement l'éteint totalement.

Les citoyens des anciennes républiques aimaient la patrie comme la liberté. L'amour de

la patrie passait des villes dans les camps, peuplés de citoyens et non de mercenaires; il enflammait le courage des guerriers, et opérait ces prodiges que l'histoire de la Grèce offre à notre admiration, dans cette lutte glorieuse de quelques petites villes grecques contre toute la puissance des monarques asiatiques.

On remarquera qu'en Europe les peuples qui jouissent le plus des charmes de la liberté sont aussi ceux qu'on cite pour leur amour de la patrie et pour leur courage militaire, qui en est une conséquence. Je ne parlerai pas de quelques villes qui ont conservé, il est vrai, des formes républicaines, mais que leur faiblesse a dépouillées de toute existence politique au milieu des puissantes monarchies dont elles sont devenues le jouet; je citerai seulement un peuple républicain qui, trouvant une existence indépendante dans ses propres forces, ne tourne dans la roue de fortune d'aucun de ses voisins : je veux parler des Suisses, dont les armées, peuplées de citoyens animés de l'amour de la patrie, bravent depuis des siècles les efforts de leurs puissants voisins pour les asservir. Leur courage a triomphé du nombre, et les a garantis du joug de l'étranger.

Les Français ont été tourmentés un moment par des idées républicaines : les efforts qu'ils ont faits pour établir une république ont été sans doute très-infructueux et fort malheureux; mais,

au milieu des violents orages que leurs innovations politiques ont excités, ils ont retiré du moins cet avantage de leur ébauche de république, que leurs soldats, exaltés par l'amour de la patrie et par la gloire nationale, s'animèrent d'un courage et d'une énergie qui leur firent vaincre et repousser l'Europe soulevée contre eux. Bientôt Napoléon éleva son trône impérial sur les ruines de cette république informe : cet homme impérieux s'applaudit sans doute beaucoup d'être parvenu en peu d'années à courber la nation française sous un joug de fer; il ne s'appercevait pas qu'il travaillait contre ses propres intérêts. Dès-lors, la France ne lui fournit plus que des soldats sans passions et sans énergie, qui remplacèrent mal les soldats passionnés de la révolution, moissonnés par des guerres continuelles. Le nombre suppléa mal à la qualité; et ses armées, dégénérées, ne purent plus opérer les mêmes prodiges. Les Français séparaient par degrés leurs intérêts de ceux du despote qu'ils commençaient à haïr. Fatigués de leur asservissement, et de se voir le jouet de l'ambition insatiable d'un seul homme, ils ne marchèrent plus dans le sens d'un gouvernement qu'ils n'aimaient plus. Telle fut la source de ses disgraces : son despotisme prépara sa chûte et l'abaissement de la France.

Autrefois nos armées, composées, comme la plupart de celles des autres puissances, d'étran-

gers et de vagabonds de tous les pays, n'étaient pas susceptibles d'être animées de l'amour d'une patrie qui n'était pour elles qu'un vain nom. Aujourd'hui, si nous les recrutons dans toutes les classes de citoyens, par la voie des appels, et si le gouvernement mixte qui nous garantit cette portion de liberté compatible avec la tranquillité publique dans les grands états parvient à se consolider, l'amour de la patrie renouvellera, dans une guerre défensive, les succès et les prodiges qu'il a inspirés à nos troupes dans cette lutte sanglante que nous eumes à soutenir contre l'Europe entière.

L'honneur.

De la crainte du blâme et du desir de la louange est né l'honneur, noble passion qui croît et se développe avec plus de force dans les monarchies que dans les républiques : car, dans ces dernières, c'est l'esprit de parti qui distribue le blâme et la louange. Un parti s'occupe à rabaisser les mêmes actions que l'autre élève jusqu'aux astres; l'opinion se partage, et le pouvoir de l'honneur s'affaiblit : au lieu que, dans les monarchies, l'opinion, fixée par les suffrages du souverain et des grands de l'état, guide l'honneur avec plus d'ensemble, et par conséquent plus de force. Cette passion y exerce en quelque sorte la même influence sur le courage que l'amour de la patrie chez les républicains. L'honneur y est regardé comme le plus précieux des biens, comme préférable à la vie même, qu'on expose mille fois

pour le conserver sans tache; tant le besoin de vivre dans l'opinion de nos semblables est plus vif, plus impérieux sur les ames bien nées, que celui de traîner sur la terre une simple vie animale!

Mais l'honneur, comme une fleur délicate qui se flétrit au moindre souffle, a besoin d'être ménagé avec beaucoup d'art. Si nous voulons l'entretenir dans toute sa pureté et lui laisser toute son influence sur le courage de nos troupes, respectons les préjugés dont il vit, préjugés quelquefois bizarres, et qui varient chez les différentes nations. Par exemple, la bâtonnade était un châtiment consacré par l'usage chez les Romains; mais l'espèce de verge employée à ce châtiment n'était pas une chose indifférente, et si l'on eût frappé les légionaires avec d'autres bois que le cep de vigne, on les eût déshonorés à leurs propres yeux, et ils eussent été humiliés et irrités de se voir frappés, comme les *alliés*, avec du bois ordinaire. M. de Saint-Germain prouva qu'il ne connaissait point le cœur humain, lorsqu'il voulut introduire dans les armées françaises les châtiments en usage en Allemagne. Le soldat français, flétri dans son opinion par les coups qu'il recevait, perdait cet esprit d'honneur, le plus ferme soutien de son courage.

S'il est un préjugé barbare et destructeur de tout ordre social, c'est celui qui fait générale-

ment un point d'honneur aux militaires de presque toute l'Europe de vider leurs querelles en combat singulier, au lieu d'avoir recours aux lois. L'on a voulu avec raison extirper cet abus, reste de l'anarchie féodale, et l'on a fait des lois pour empêcher ces combats sous peine de la vie; mais la voix de l'honneur, plus forte que celle des lois, criait : *Battez-vous, sous peine du déshonneur;* et l'on a continué à se battre. C'est en changeant par degrés l'opinion publique qu'on peut essayer de combattre ce préjugé, et non pas par des lois sanguinaires qui placent un brave militaire entre l'échafaud et le déshonneur.

Les peuples guerriers, jaloux d'allumer et d'entretenir le feu sacré de l'honneur qui vivifie les armées, ne se sont point bornés à accorder des louanges passagères aux belles actions; ils ont voulu en perpétuer le souvenir par des décorations, éclatants interprètes des vertus militaires. Les Romains, par exemple, offraient à l'ambition de leur jeunesse des armes d'honneur, des colliers, des couronnes. Les croix, les rubans, les cordons, remplissent le même objet chez les modernes. Au reste, quelle que soit la forme de ces prix de la valeur, peu importe; l'essentiel est qu'ils soient distribués par les mains de la justice, et non par celles de la faveur et de l'intrigue; qu'ils s'obtiennent dans les camps, et non pas dans les antichambres. Lorsqu'ils s'obtiennent par d'autres voies que le courage, ils perdent

tout leur prix aux yeux des honnêtes gens, qui ne peuvent plus les regarder comme des marques d'honneur. Ce ne sont plus alors que des hochets de la vanité, distribués aux courtisans, souvent en raison de la souplesse de leurs reins.

Que ces décorations soient uniquement réservées aux vertus guerrières, les plus importantes et les plus pénibles de toutes; car, si elles deviennent aussi la récompense du mérite civil, elles cesseront d'être l'objet de l'ambition des militaires, et l'on finira par les prodiguer pour des actions très-peu honorables. Ce fut le défaut de l'ordre de la légion-d'honneur en France; on voulut en faire une récompense civile comme une récompense militaire, et dès-lors cette décoration, qui n'aurait dû être que le prix du sang des braves, accordée à des chanteurs, à des histrions, perdit une partie de son lustre aux yeux des troupes. Ayons différents genres de récompenses pour les différents genres de mérite, et ne décorons pas, par exemple, de la même manière les vertus simples et paisibles d'un bon curé de campagne et l'audacieuse bravoure d'un grenadier.

Je voudrais, qu'à l'imitation des Romains, les décorations militaires ne fussent distribuées que dans les camps, d'après les suffrages des principaux chefs; je voudrais qu'il y en eût de plusieurs espèces, et que des réglements fixes les affectassent comme la récompense de telle ou

telle action. Par exemple, celui qui monte le premier à l'assaut d'une place, obtiendrait une décoration d'or suspendue au col; la même décoration, mais en argent, serait accordée au militaire qui entre le premier dans une redoute; la décoration en or, à la boutonnière, serait la récompense de l'enlèvement d'un drapeau; celle en argent, celle de la prise d'un canon; et enfin, celui qui tue un ennemi à l'arme blanche, obtiendrait une arme d'honneur. Une couronne d'or, suspendue à la boutonnière, serait comme la couronne civique des anciens, le prix accordé au légionaire qui sauve la vie à l'un de ses camarades. L'on aurait d'autres distinctions pour ceux qui font des prisonniers. Ces brillants interprètes de la valeur feraient connaître les belles actions de ceux qui en seraient décorés, et les soldats, animés par la perspective d'obtenir ces éclatantes distinctions, se livreraient à ces saillies de courage et d'audace, que la fortune se plait à couronner. Une commission composée de tous les colonels d'un corps d'armée, prononcerait, après chaque combat, sur les droits des aspirants à ces prix de la valeur, et le général en ferait aussitôt une distribution solemnelle, en présence de tout le corps d'armée rassemblé.

On se rappelle que, dans mon organisation légionaire, j'ai formé la cohorte de trois compagnies différentes, classées d'après le mérite des soldats. Les distinctions d'épaulette que j'ai

établies entre elles seront encore de nouveaux motifs d'émulation pour mes légionaires. Ces décorations, offertes à leur ambition journalière, produiront un excellent effet : la bravoure de nos grenadiers actuels en est la preuve, malgré le vice radical de leur institution, qui accorde l'épaulette rouge à la taille et non pas au mérite.

L'honneur agit faiblement sur des esprits lents, grossiers et ignorants; il faut quelque chose de plus matériel pour les remuer. Mais ce sentiment, en rapport avec le caractère vif, spirituel, et sensible du soldat français, est tout-puissant sur son ardente imagination. Il se passionne pour l'honneur, qui deviendra toujours entre des mains habiles, le meilleur ressort pour exciter sa valeur, et le conduire à la victoire.

Nous avons tous de l'ambition : hommes, femmes, enfants, vieillards, nous desirons tous de plier la volonté des autres à notre propre volonté, et de les faire servir d'agents à nos desseins; et nous le desirons d'autant plus vivement, que nous nous sentons plus de force morale et physique. C'est la plus universelle de toutes les passions; c'est celle qui règne le plus long-temps sur nous, car elle survit à toute les autres, et ne se laisse point éteindre par les glaces de l'âge; c'est aussi celle qu'il est le plus aisé de de mettre en jeu, pour exciter le courage des L'ambition.

troupes. Il suffit pour cela de faire des grades militaires les prix de la valeur.

Je sais que les grades militaires, sur-tout les grades supérieurs, exigent d'autres qualités que la bravoure. Il faut pour bien les remplir être laborieux, instruit de son métier, et sur-tout posséder ce courage d'esprit, si indispensable pour prendre un parti dans les occasions critiques, qui ne s'allie pas toujours avec le courage de tempérament; mais la valeur est la qualité principale, sans laquelle les autres ne sont rien. Qu'importe, en effet, qu'un officier soit habile dans le cabinet, si la peur vient lui troubler le jugement sur le champ de bataille. Qu'importe qu'il sache commander, s'il ne sait pas se faire obéir. Il ne suffit pas qu'il ordonne aux soldats de marcher en colonne ou déployés au milieu du danger; il faut encore qu'il les entraîne en avant par son exemple. L'art de commander est peu de chose devant l'ennemi; l'essentiel est l'art de se faire obéir d'une multitude agitée par la crainte; et, pour cela, l'autorité de l'exemple est cent fois plus puissante que celle des paroles.

La valeur sur-tout est la première de toutes les qualités pour les officiers inférieurs, dont les principales fonctions sont de faire exécuter aux soldats les commadements qu'ils reçoivent de leurs chefs. Ce rôle exige des connaissances

peu étendues et faciles à acquérir, mais beaucoup de bravoure. Nous accorderons donc presque uniquement à la valeur, ces grades inférieurs que le soldat voit en perspective devant lui, et qui sont l'objet de son ambition : l'espoir de les atteindre lui fera braver tous les dangers. N'avons nous pas vu les soldats français de la révolution s'animer d'un courage qui ne connaissait plus d'obstacle, à la vue des grades qu'on offrait à leur ambition ?

Sans doute il est des soldats, abrutis par une ignorance crasse, qui ne peuvent pas s'élever jusqu'à remplir les devoirs d'officiers. Ils échappent à l'ambition par leur défaut d'intelligence et de lumières; et l'on a un ressort de moins pour les émouvoir. Mais le Français n'est point dans ce cas : il reçoit, en général, une éducation première qui le rend susceptible d'étendre la sphère de ses idées et d'acquérir, en peu de temps, les connaissances indispensables aux emplois subalternes.

J'ai déja traité de la distribution des grades dans un chapitre précédent : je ne veux pas me répéter; je rappellerai seulement ici que, s'ils sont distribués dans les cours et non pas sur le champ de bataille, ils deviendront la proie de l'intrigue et de la faveur. On ne les ambitionnera pas moins; car les hommes sont toujours jaloux du pouvoir, quelque soit la source d'où il découle; mais cette ambition sera sans

influence sur le courage, puisqu'on pourra la satisfaire par des moyens étrangers à la bravoure. Combien de fois, par exemple, n'avons-nous pas vu les femmes, souvent si puissantes dans nos cours galantes d'Europe, exercer leur influence jusques dans la distribution des emplois militaires, et s'emparer de la nomination des officiers, au grand détriment des armées. Ce sexe sait sans doute très-bien apprécier la valeur dans le tête-à-tête; mais non pas en présence de l'ennemi. Entre un héros de boudoir et un héros d'armée la différence est grande, et c'est ce qu'il ignore; il prend trop souvent l'un pour l'autre. Ces abus disparaîtront, en accordant aux généraux en chef la faculté de faire toutes les nominations dans les camps, en présence des armées, à l'imitation des Romains.

L'amour. La gravité des mœurs antiques condamnait les femmes, des républiques de la Grèce et de Rome, à se renfermer dans l'intérieur de leurs maisons, dans des appartements particuliers d'où les hommes étaient exclus. Cette séparation des deux sexes était ordinairement un obstacle invincible à l'amour. Cependant le besoin d'aimer, ce besoin ardent et impérieux pour les jeunes cœurs, cherchait à se satisfaire. Les courtisannes et les esclaves, vouées au mépris par la bassesse de leur condition et de leur profession, pouvaient bien amuser et distraire les sens, mais non pas contenter et entretenir une passion qui

vit d'estime. Les hommes, ne trouvant pas à placer leurs affections chez les femmes, ne s'en aimaient que plus vivement entre eux : cette amitié exaltée et égarée par les ardeurs de l'imagination et des sens, dégénéra trop souvent en une sorte d'amour honteux qui trompe la nature. C'est donc à la réclusion des femmes qu'on doit la naissance de cette honteuse passion; et la même cause produit encore les mêmes effets chez les Turcs et les Orientaux.

Les anciens sages, au lieu de perdre leur peine à déclamer contre un égarement qui avait de profondes racines dans les mœurs du temps, cherchèrent à en déguiser et à en couvrir la turpitude, en le faisant servir à des objets utiles et au courage même. C'est ainsi qu'un habile agriculteur fait produire le froment le plus pur aux objets les plus vils. Ils puisèrent dans l'énergie de cette passion les moyens d'exalter et de cimenter le courage de leurs guerriers. Cet amour honteux devint, entre leurs mains, le principe de cette bravoure invincible, qui rendit si célèbre chez les Grecs le bataillon sacré des Thébains. On n'ignore pas que ce corps, de six cents Thébains d'élite, était composé d'amants et d'amis tellement unis et liés entre eux, qu'une même ame et une même volonté semblaient inspirer l'amant et l'ami. Ils réunissaient leurs forces dans les combats; ils se pro-

tégeaient mutuellement, et l'un ne survivait jamais à l'autre. Ceux qu'un même lit avait réunis durant leur vie, étaient encore réunis dans un même tombeau à leur mort.

Nos mœurs modernes, en tolérant, en favorisant même le mélange des deux sexes, ont chassé cet amour contre nature, pour rétablir les femmes dans tous leurs droits. Dès-lors, ce sexe devenu l'objet du culte de nos jeunes guerriers, exerça le plus grand empire sur leur courage. C'est ce qu'on apperçoit dans les mœurs naïves de nos aïeux. Les preux chevaliers ne se contentaient pas d'affronter les dangers lorsqu'ils se présentaient; mais ils couraient à la recherche des aventures et des périls, afin d'obtenir, de la dame de leur pensée, pour récompense de leurs travaux, une écharpe, un sourire, et, je pense, des faveurs plus chères encore. Les tournois, ces jeux militaires de nos ancêtres, qui étaient de véritables combats tels qu'on les livrait dans ces temps reculés, étaient embellis et animés par la présence des dames. C'était en leur honneur qu'on rompait des lances ; c'étaient elles qui couronnaient le vainqueur. Les chevaliers, animés par le desir d'obtenir leurs suffrages, dans ces jeux militaires dont elles étaient les arbitres, s'exerçaient avec ardeur au métier des armes. Cette adresse et cette valeur, acquises pour plaire à l'objet aimé, leur servaient ensuite

à terrasser des ennemis réels : exaltés par la triple ivresse de l'amour, de l'honneur et de la gloire, ils ne connaissaient plus de danger.

C'est sur-tout en France que les femmes parvinrent à exercer un empire presque absolu : ne pouvant pas se flatter de régner toujours par l'amour, passion aussi fugitive que la beauté, elles imaginèrent d'y suppléer par la galanterie, qui en est l'image. Les hommes se soumirent à ces nouvelles lois; et, dès-lors, l'usage les obligea d'obéir à toutes les femmes, par galanterie, comme on obéit à une seule par amour. On voit sur-tout les femmes jouer un rôle aussi brillant qu'honorable sous le règne de Louis XIV. Fières de régner sur les hommes, la sphère de leurs idées s'étend et s'agrandit; et elles se passionnent pour la gloire militaire, pour l'honneur national, et pour la prospérité de la patrie. Elles n'usent de leur influence sur les jeunes militaires, que pour les animer de cet esprit de bravoure qui distingue les troupes françaises dans les guerres du XVIIe siècle.

Sous les règnes suivants, les hommes s'imaginèrent follement qu'il fallait ressembler aux femmes pour leur plaire; comme si elles s'aimaient assez entre elles pour pouvoir espérer de leur plaire en leur ressemblant! Nos officiers, au lieu de manier la lance comme leurs aïeux, sous les yeux de leurs dames, ne manièrent plus que l'aiguille; ils ne rougirent pas de

broder et de faire de la tapisserie au milieu d'un cercle de femmes; et peu s'en faut que, pour leur ressembler davantage, ils ne renonçassent à un sexe qu'ils dégradaient sans cesse par des occupations efféminées, et la frivolité de leur babil. De leur côté, les femmes voyant que les hommes ne se laissaient plus séduire que par l'esprit des petites choses, s'y livrèrent sans réserve; et les deux sexes se gâtèrent à l'envie l'un de l'autre. Ce petit esprit passa de la cour à la ville, de la ville dans les camps; la folie agitait son grelot sur toutes nos têtes, et nous transformait en une nation d'enfants. Notre légèreté détacha, en se jouant, tous les liens du corps social, qui, resté à la fin sans soutien, s'écroula tout-à-coup, et produisit, par sa chûte, ce terrible bouleversement dont nous avons été les témoins et les victimes. Les femmes, effrayée de nos horreurs révolutionnaires, se tinrent à l'écart sans y prendre part.

Un homme vint enfin se saisir des rènes du Gouvernement, qu'il guida quelque temps d'une main ferme quoique rude. Habitué à vaincre les obstacles par la force plus que par l'adresse, il méconnut la puissance des femmes en France; il voulut les traiter à l'antique, et les reléguer à leurs fuseaux, dans l'intérieur de leurs maisons. Les femmes qu'il essayait de détrôner conspirèrent sa ruine; elles lui déclarèrent une guerre sourde et clandestine, qui, en tournant contre

lui l'opinion publique, sapait peu-à-peu les fondements de sa puissance. Elles agirent sur l'esprit de leurs maris, de leurs amants, les détachèrent de sa cause, et finirent par contribuer à sa double chûte plus peut-être que les armées étrangères.

Telle est l'influence des femmes sur l'opinion en France, qu'elles peuvent, à l'aide du temps, changer le gouvernement, allumer la guerre, ou préparer la paix. Je n'examinerai point s'il ne serait pas convenable de diminuer leur influence sur les affaires publiques, et de chercher à soustraire les hommes à leur pouvoir en les séquestrant de leur société et en mettant des entraves au mélange des deux sexes, comme en Angleterre. Il s'agit de prendre nos mœurs telles qu'elles sont, pour les diriger vers un but utile, et non pas de les réformer, ce qui ne peut être que l'ouvrage des siècles. Ainsi, n'essayons pas d'arrêter le cours de la puissance des femmes françaises; c'est un torrent qui entraînerait toutes les digues qu'on voudrait lui opposer : mais cherchons à les intéresser à nos succès militaires, afin qu'elles veuillent employer leurs charmes à exciter le courage de nos guerriers, ce qui sera d'autant plus aisé qu'elles aiment naturellement cette qualité. De quel puissant ressort ne nous priverions-nous pas, si nous négligions de faire tourner au profit de la guerre la plus énergique et la plus active des passions!

Si les institutions nous manquent pour intéresser ce sexe à la gloire militaire, ne pourrions-nous pas faire quelques essais en ce genre, en rapport avec nos mœurs actuelles? Si nous établissions, par exemple, des fêtes et des jeux militaires, imitation heureuse des tournois de nos anciens chevaliers, où nous ferions couronner l'adresse et le courage par les mains de la beauté, nos jeunes guerriers, animés par l'espoir d'une si douce récompense, s'exerceraient sans cesse au métier des armes, et braveraient les dangers avec encore plus d'audace; et nos jeunes femmes, flattées d'être choisies pour un si beau rôle, et de se voir les dispensatrices des prix de la valeur, regarderaient notre bravoure comme leur propre ouvrage. Elles emploieraient, pour nous rendre braves, tout ce que la vertu peut accorder. Et comment ne pas faire des prodiges de valeur, lorsqu'on est animé par la double ivresse de la gloire et de l'amour !

Les richesses.

Les richesses introduisent le luxe, attachent à la vie, qu'elles embellissent, et affaiblissent le corps et l'esprit par l'habitude d'une vie molle; elles dégoûtent par conséquent de la vie dure et grossière des camps, et rendent impropre aux fatigues de la guerre. Aussi les plus sages des anciens Romains recommandaient-ils sans cesse le mépris des richesses, comme la sauve-garde des vertus militaires. Mais lorsque l'amour des richesses et le goût du luxe, qui marche à leur

suite, commencent à s'introduire dans un état, les meilleurs citoyens font de vains efforts pour en arrêter les progrès. C'est une passion effrénée qui, comme un torrent impétueux, renverse toutes les digues qu'on veut lui opposer. Elle pénètre dans toutes les classes de la société, et y détruit, par degrés, la religion, l'amour de la patrie, et toutes les vertus.

Dans cet état de choses, lorsque la soif de l'or est le seul besoin qu'on éprouve, le courage militaire lui-même est négligé et cesse d'être apprécié, s'il ne mène à la fortune. Alors il ne reste plus qu'un moyen de le soutenir, c'est de lui présenter l'appât des richesses. La bravoure chez les peuples corrompus, s'enflamme à l'aspect des richesses qu'on lui offre; mais elle languit et meurt, si elle ne conduit à la fortune.

C'est ce que comprit très-bien César: ce modèle des ambitieux vivait dans un siècle où le luxe et les richesses exerçaient un empire absolu sur Rome et l'Italie. Au lieu de perdre ses peines, comme Caton, à vouloir corriger les hommes de son temps, en les rappelant aux mœurs antiques, il les prit tels qu'ils étaient, pour les faire servir à ses desseins. Il enflamma le courage de ses légionaires, en le leur faisant envisager comme un moyen d'acquérir des richesses. Non-seulement il récompensait leurs actions de bravoure avec de l'argent, mais souvent il tolérait le pillage pour les dédommager des fatigues de la

guerre; il leur abandonnait le butin des villes enlevées de vive force, et, enfin, il leur distribuait des terres conquises. Cette conduite le faisait chérir des soldats qu'il enrichissait, et leur faisait affronter sans crainte les plus grands périls pour satisfaire leur passion dominante, la cupidité. De nos jours, Napoléon, placé dans des circonstances semblables, se conduisit à-peu-près de la même manière. Et ces faibles bandes espagnoles qui conquirent deux grands empires en Amérique, n'est-ce pas l'appât irrésistible des richesses qui les attirait au milieu des plus grands périls? Leur invincible courage eut-il d'autres causes que le besoin de satisfaire cette soif de l'or qui les dévorait sans cesse?

Mais ce ressort s'use promptement, parce que le soldat enrichi cherche enfin à éviter les périls pour jouir tranquillement des agréments d'une vie embellie par la fortune. Bientôt il s'amollit au sein du luxe et de la mollesse, tandis que les peuples vaincus, fatigués et exaspérés de se voir continuellement en proie au pillage et à l'insulte, sortent enfin de leur léthargie. La haine et l'indignation leur mettent les armes à la main, ils se soulèvent en masse, et chassent leurs oppresseurs, ou se font exterminer.

Concluons de ces observations que l'amour des richesses, cette passion que les anciens nommaient avarice, exerce sans doute une grande influence pour exciter le courage des peuples

corrompus; mais que ce ressort est le plus fragile comme le plus dangereux de tous ceux qu'on peut employer; qu'il relâche les liens de la discipline et amollit le soldat, et qu'il ne faut par conséquent s'en servir qu'au défaut de tout autre.

Telles sont les passions qu'on a mises le plus souvent en jeu pour animer les armées. Je passe sous silence la haine et la vengeance, passions qui me paraissent plus propres à rendre les soldats cruels que braves. Quant à la gloire, cette passion des grandes ames est trop sublime, comme je l'ai dit, pour faire impression sur l'esprit grossier de la multitude. Qu'importe, en effet, au commun des hommes l'opinion de la postérité? la sphère de leurs idées ne s'étend guère au-delà du moment présent et des personnes qui les environnent; ils ne peuvent ambitionner les suffrages d'un avenir qui échappe à leur faible vue, et ils restent insensibles aux charmes de la gloire, qui n'ont de pouvoir que sur les grands cœurs.

Mais il ne suffit pas de préparer et de répandre le germe des passions dans le sein des soldats, il faut encore savoir le faire éclore au moment du combat; il faut toucher, émouvoir, agiter, enflammer et mettre en jeu les passions qui dorment au fond de leurs cœurs, afin de les aveugler sur les périls qu'ils vont courir. On y parvient par l'éloquence, non pas cette éloquence qui persuade, par le raisonnement, une

assemblée choisie, mais celle qui parle à l'imagination et aux passions d'une multitude d'autant plus crédule, qu'elle est plus ignorante. Aussi les généraux romains ne négligeaient jamais de haranguer leurs troupes avant le combat; ils réveillaient dans leurs cœurs des sentiments de religion, d'amour de la patrie, de gloire nationale, d'ambition, de richesses, et ils leur présentaient en perspective un tableau de tous les biens, de tous les plaisirs propres à flatter leurs passions, qui les attendaient dans les bras de la victoire. Habitués à parler à la tribune devant le peuple romain, ils étaient tout formés à ce genre d'éloquence vif et passionné qui séduit et entraîne la multitude. Nos généraux modernes au contraire ne savent pas parler en public, ce qui les prive d'un puissant levier pour remuer les troupes. Faute de savoir parler, nous écrivons des proclamations qui sont ensuite lues froidement et avec négligence à la tête de chaque bataillon. Mais ces gestes oratoires, ces charmes du débit, cet accent passionné, cette chaleur, ce feu qui pénètre de la bouche de l'orateur dans l'ame de ses auditeurs; cette multitude dont les passions fermentent d'autant plus vivement qu'elle est plus nombreuse; cette autorité que les paroles empruntent du prestige de la puissance; cette pompe qui commande l'attention, tout manque aux froides lectures de nos proclamations. Ces discours mal lus soutiennent à

peine l'attention du soldat, et le laissent aussi glacé qu'auparavant.

Nous couvrons notre ignorance et notre incapacité du vain prétexte de l'impossibilité de nous faire entendre d'une grande multitude. Comment faisaient donc les consuls romains pour haranguer des armées quelquefois de quarante mille hommes? Au reste, au défaut d'expérience, le calcul seul doit nous démontrer qu'un général peut se faire entendre d'un corps d'armée de trente mille hommes, rangé avec ordre auprès d'une tribune élevée en gazon comme chez les Romains; car cette multitude, formée en colonne serrée autour de l'orateur, ne doit occuper qu'un demi-cercle de cinquante toises de rayon, espace assez circonscrit pour qu'une voix élevée puisse le parcourir.

Ne haranguons point nos troupes au hasard en nous servant de lieux communs; que nos discours soient en rapport avec leurs idées et leurs passions habituelles, et évitons sur-tout l'éloquence verbeuse. Parlons religion à des fanatiques, richesses à des gens avides, amour de la patrie à des républicains, et honneur à des Français; saisissons sur-tout les sentiments qui naissent des circonstances du moment pour les animer. C'est ainsi que le général Kléber sut enflammer d'un seul mot ses troupes en Égypte. L'amiral anglais avait proposé à une armée française, fière de sa bravoure et de ses succès, qui

demandait à quitter l'Égypte, de mettre bas les armes et de se rendre prisonnière. C'était vouloir la rendre invincible, et transformer tous ses soldats en héros. Kléber fait assembler ses troupes, et leur lit cette infâme proposition: ce ne fut qu'un cri d'indignation! *Mes camarades, s'écrie aussitôt le général français, on ne répond à une telle insolence que par des victoires; préparez-vous à combattre.* Une prompte et brillante victoire fut en effet l'unique réponse des Français.

Je termine ici ces réflexions sur la métaphysique de la guerre, que je n'ai ni le temps ni les moyens de développer plus au long. C'est un pays immense que je ne fais qu'indiquer, laissant à ceux qui se sentent plus de force et de talent que je n'en ai, le soin de le parcourir et d'en faire une reconnaissance exacte.

CHAPITRE XIII.

DES GRANDES OPÉRATIONS DE LA GUERRE OFFENSIVE EN EUROPE.

Alexandre-le-Grand conquit l'Asie à la tête d'une faible armée de trente mille hommes : Fernand-Cortès, avec quelques bandes d'Espagnols qui l'avaient suivi, attirés par l'appât du pillage, soumit le vaste empire de Montezume. Ces exemples sont brillants sans doute ; mais gardons-nous de nous laisser éblouir par leur éclat, et de vouloir imiter en Europe la rapidité de ces conquêtes, sans apprécier la différence des circonstances où nous nous trouvons : nous courrions à notre perte. Les causes qui facilitèrent les conquêtes de l'Asie et de l'Amérique, n'existent plus en Europe.

C'est à la prodigieuse supériorité des instruments de leurs guerres, qu'il faut attribuer la facilité des conquêtes des Espagnols en Amérique. La nature avait refusé aux Américains du fer et des chevaux, et ils n'avaient aucune idée de nos armes à feu. Lorsque Cortès débarqua sur leur continent, il trouva ces peuples munis

pour toutes armes, de massues de bois, et de traits garnis d'os de poissons. Les Espagnols, au contraire, avaient des chevaux, des canons, des mousquets, et tout ce que l'art, secondé par la nature, a pu inventer de plus terrible. Ils parurent aux yeux des Américains comme des centaures armés de la foudre, comme des êtres supérieurs à toute force humaine. Ces peuples s'imaginèrent dans leur simplicité, qu'ils avaient à combattre des dieux et non pas des hommes, et cette idée décourageante contribua encore plus à leur asservissement, que l'inégalité des armes.

En Europe, au contraire, tous les peuples se ressemblent pour les armes, pour la tactique, pour les connaissances militaires, je dirai presque pour le courage; ou, s'il existe entre eux des différences à cet égard, elles ne sont pas assez sensibles pour donner aux uns une supériorité décidée sur les autres. Une invention nouvelle même, quelque heureuse qu'elle fût, ne ferait pas pencher long-temps la balance en faveur de l'inventeur, parce que tous les autres peuples attentifs à leur conservation, toujours occupés à s'observer avec des regards inquiets et jaloux, comme des athlètes qui se mesurent des yeux en entrant en lice, ne tarderaient pas à s'en emparer, et l'équilibre rompu un moment se rétablirait bientôt.

Quant à Alexandre, plusieurs causes qui ne

peuvent plus exister en Europe, concouraient à lui aplanir les difficultés des conquêtes en Asie. Non seulement ses soldats étaient plus braves, mieux armés, et mieux disciplinés que ceux de Darius, mais encore il n'avait à combattre qu'un gouvernement despotique, le plus faible de tous les gouvernements. La guerre n'avait lieu qu'entre Alexandre et Darius, et leurs armées seules y prenaient part; les Perses demeuraient spectateurs indifférents du combat ; car, que leur importait qui des deux triomphât! esclavage pour esclavage, ils aimaient tout autant que leur maître s'appelât Alexandre que Darius. Leur sort restait le même, puisque le héros grec suivait l'adroite politique de leur laisser leurs usages, leurs mœurs, et leur religion. Le vainqueur prit l'habillement, les coutumes et le faste des monarques asiatiques, et tout rentra dans l'ordre accoutumé. Si, au lieu de passer en Asie, Alexandre eût porté ses armes en Italie, il eût trouvé à combattre des républicains énergiques, jaloux de leur liberté jusqu'à la mort, et il eût sans doute échoué bien plus promptement qu'Annibal n'échoua ensuite; car ses talents n'étaient point comparables à ceux du général carthaginois. Mais l'heureux Macédonien eut le bonheur de ne rencontrer sur sa route que de vils troupeaux d'esclaves asiatiques. A ce bonheur, la fortune, soigneuse de sa gloire, en ajouta un autre, ce fut de borner sa carrière à une demi-

vie ; car la seconde moitié d'une vie entière eût sans doute terni l'éclat de la première moitié, si l'on en juge d'après l'inconstance ordinaire de cette déesse, qui se fût probablement lassée d'obéir à tous ses caprices les plus insensés.

Dans les états despotiques, les armées seules prennent part à la guerre, et elles se battent en général sans passions, et par conséquent fort mal, à moins qu'elles ne soient animées de l'esprit de fanatisme, qui est presque la seule dont elles soient susceptibles. Le peuple n'y prend aucun intérêt à la guerre, pourvu qu'on ne blesse ni ses usages, ni sa réligion. Quelquefois même, il fait des vœux secrets pour la chûte d'un trône qui l'écrase, et il tend les bras aux ennemis de son tyran, comme à des libérateurs. Les républiques, au contraire, sont défendues par l'amour de leurs citoyens : la guerre y devient nationale ; les armées y sont soutenues et alimentées par la population entière ; chacun prend les armes, et y combat avec ardeur pour le plus grand des biens, la liberté politique.

Chez les premiers, une bataille suffit pour renverser un empire ; car le gouvernement despotique, essentiellement militaire, n'a d'autre soutien que l'armée. Dès qu'elle est détruite, le trône s'écroule, et le vainqueur en élève un autre sur les ruines du premier, sans que la nation s'y oppose : c'est un troupeau d'esclaves qui change de maître. C'est ainsi qu'Alexandre

remplaça Darius sur le trône de Perse; c'est ainsi que Tamerlan et Gengis-khan, auxquels il n'a manqué que des historiens pour devenir aussi célèbres que le héros grec, étendirent leurs conquêtes sur l'Asie entière; c'est ainsi que les Tartares ont soumis plusieurs fois la Chine, et ont placé leur chef sur le trône de ce vaste empire.

Mais les républicains déploient pour leur défense une force de caractère et de volonté, contre laquelle viennent se briser et s'évanouir toutes les victoires de leurs ennemis. Il ne suffit pas de les vaincre pour les conquérir, il faut les exterminer; car rien ne peut les dédommager de la perte de leur liberté. Si quelquefois on pénètre chez eux, à la faveur de leurs dissensions intestines, bientôt tous les partis se réunissent contre l'ennemi commun, et font des efforts unanimes pour le chasser. Ce ne fut qu'après cinq cents ans de combats sanglants et d'efforts continuels, que les Romains parvinrent, non pas à asservir, mais simplement à dominer les petites républiques d'Italie; ce ne fut que par le sacrifice d'un million d'hommes, dans trois guerres terribles, qu'ils détruisirent Carthage. Mais lorsqu'ils n'eurent plus affaire qu'à des despotes, leurs conquêtes s'étendirent sur tout le globe, avec la rapidité des eaux d'un fleuve qui a rompu ses digues. Voyez la différence des résultats des victoires d'Alexandre et d'Annibal; le premier, après une ou deux victoires, se trouve maître

d'un vaste empire ; le second, après avoir détruit cent cinquante mille Romains dans trois grandes batailles, se voit à peine possesseur de quelques villes chétives. Pourquoi cette différence ? n'est-ce pas parce que l'un attaquait un état despotique, et l'autre une république ?

Concluons de ces observations que ce serait une grande erreur de vouloir conduire une guerre offensive de la même manière chez les peuples esclaves et chez les peuples républicains, puisqu'ils opposent des résistances si inégales. Chez les uns, une bataille décide de tout ; chez les autres, elle ne décide de rien. On ne peut attaquer une république avec trop de circonspection, de prudence et de précaution, parce qu'on trouve à combattre toute la population, et une population qui préfère la mort à un joug honteux. Mais fait-on la guerre à un despote ; on doit la conduire avec vivacité, et s'engager sans crainte dans un pays dont les habitants ne prennent aucune part à la querelle. Il faut marcher sur l'armée ennemie sans s'amuser aux longueurs d'une guerre de siéges, et terminer promptement la guerre par une bataille générale. Est-on vainqueur : on se trouve maître de l'empire. Est-on vaincu : on fait une retraite qui n'est point inquiétée par la population.

En Europe, nos monarchies tiennent en général le milieu entre les gouvernements républicains et les gouvernements despotiques. Quel-

ques États même, tels que l'Angleterre et la Suisse, sont gouvernés par des maximes républicaines. Les peuples ne peuvent donc pas y être indifférents aux succès de la guerre, et au sort de la chose publique; ils ont intérêt à défendre un gouvernement protecteur, à se garantir du joug de l'étranger, et leur esprit de patriotisme oppose aux conquérants des obstacles sans cesse renaissants. Ainsi, la guerre y prend un caractère lent et indécis qu'elle n'a pas en Asie, où l'on obtient promptement de grands résultats.

Les Turcs semblent faire une exception à cette règle; ils sont gouvernés despotiquement, et cependant on se tromperait fort, si on les croyait faciles à soumettre. Mais les Turcs ne sont pas une nation; c'est une armée constamment campée en Europe, que le fanatisme religieux a empêchée de se mélanger avec les nations qu'elle a réduites à l'esclavage. Ils sont tous janissaires, tous inscrits dans un corps de cette milice, et tous prêts à décamper et à marcher à la voix de leurs chefs. Les véritables habitants de la Turquie sont les Grecs et les Bulgares, qui travaillent, cultivent, et font des établissements : les Turcs sont des soldats étrangers qui les gouvernent militairement. C'est ainsi que les Mameluks, cette milice célèbre par son courage, oppriment les Égyptiens. Les Russes peuvent parvenir à vaincre les Turcs, à les chasser de l'Europe, mais non pas à les conquérir; car on ne conquiert pas une armée.

Une autre cause non moins puissante que le patriotisme des peuples, vient encore rallentir les progrès des conquêtes en Europe; c'est la politique des souverains, qui ne leur permet pas de voir sans jalousie les succès de leurs voisins. L'un d'entre eux fait-il des progrès rapides: aussitôt tous les autres sont alarmés pour leur existence politique. Ils forment des ligues, et unissent leurs forces contre le conquérant, qu'ils regardent comme un ennemi commun. Leurs efforts multipliés finissent par arrêter le cours de ses conquêtes; et souvent le fruit d'un grand nombre de victoires éclatantes, qui eussent renversé des empires dans d'autres parties du globe, se borne, en dernier résultat, à la possession de quelques villes chétives.

Ces deux causes, le patriotisme des peuples et la politique des souverains, s'opposent donc à la rapidité des conquêtes en Europe, et y établissent entre les principaux états une sorte d'équilibre de puissance, qui ne peut être rompu qu'à l'aide du temps et d'une série de circonstances heureuses, et d'efforts continus. Si l'Europe est jamais conquise, ce ne peut être que par une grande nation, qui trouve dans ses institutions, ses mœurs et son ambition, la force et la volonté nécessaires pour faire servir uniquement à son agrandissement tous ses moyens militaires et politiques pendant plusieurs générations de suite, et non pas par une

seule génération et un seul souverain ; car le cours d'une vie ne suffit pas pour consommer une pareille entreprise. Il faut attendre du temps que les peuples conquis soient façonnés au joug avant de courir à de nouvelles conquêtes; autrement tout échappe au moindre revers, et l'édifice est renversé au plus léger souffle de la mauvaise fortune. Trois exemples illustres viennent à l'appui de cette opinion.

Charles-Quint est le premier souverain depuis Charlemagne, qui ait paru marcher à l'empire universel. La fortune avait beaucoup fait pour lui ; elle lui avait donné, par un concours de circonstances fortuites, les Pays-Bas, l'Espagne, une partie de l'Italie, et l'empire d'Allemagne, sans compter l'Amérique, qui lui offrait des trésors inépuisables. Mais ses immenses possessions ne formaient point un seul corps : la France, placée au centre, en affaiblissait la force, en les isolant entre elles. Il fallait commencer par conquérir ce royaume, et c'est ce qu'il tenta à plusieurs reprises. Heureusement que les autres cours, et la Porte-Ottomane elle-même, sentirent la nécessité de soutenir la France après la bataille de Pavie, pour empêcher la maison d'Autriche de prendre une prépondérance et un ascendant irrésistibles. On se ligua contre Charles-Quint ; on fit échouer ses entreprises, et l'on parvint à mettre un frein à son ambition. C'est alors qu'on vit naître en Europe ce système de poli-

tique qui protège le faible contre le fort par des alliances, et qui tend à maintenir un équilibre de puissance entre les principaux états, afin que l'un d'eux ne devienne pas un jour le maître des autres.

Louis XIV chercha à rompre cet équilibre par ses conquêtes : les Anglais, qui ne pouvaient pas voir d'un œil tranquille les établissements maritimes de ce puissant monarque, à Dunkerque, sur la contrescarpe du fossé qui les sépare du continent, furent les premiers alarmés; ils soulevèrent l'Europe contre la France, et le résultat de cette ligue fut de restreindre la puissance de Louis XIV.

De nos jours, un homme a paru sur la scène du monde, qui a voulu conquérir l'Europe. Doué de talents militaires extraordinaires, et placé, dans des circonstances très-favorables, à la tête de ces excellents soldats que la révolution avait formés, ses conquêtes furent d'abord d'une rapidité effrayante : les peuples, l'imagination frappée de terreur, furent dans la consternation; mais ce conquérant, ivre d'ambition, ne sut pas s'arrêter au point où la résistance égalait ses forces; il s'affaiblit en s'étendant outre mesure; et lorsqu'on vit ce géant s'efforcer de saisir Cadix d'une main, tandis qu'il étendait l'autre jusques sur Moscou, les hommes raisonnables présagèrent son abaissement; je dis son abaissement, et non pas sa chûte; car celle-ci

tient à une cause qu'on ne pouvait prévoir, à l'affaiblissement prématuré de sa tête.

Je crois avoir assez démontré que le patriotisme des peuples, et le système de politique suivi par les souverains, ne permettent pas aux conquêtes de marcher avec la même rapidité en Europe qu'en Asie; ce qui met dans la nécessité d'y conduire les grandes opérations de la guerre d'une manière fort différente. En Asie, où il suffit de vaincre et de disperser l'armée défensive pour soumettre un pays, il faut marcher à elle sans hésiter, l'attaquer, et la poursuivre jusqu'au cœur de l'état, sans s'inquiéter de ses derrières, et faire, en un mot, une guerre d'invasion; mais, en Europe, ce genre de guerre ne réussirait pas, parce qu'un pays n'y est soumis qu'autant qu'il reste occupé par le vainqueur. Qu'une armée offensive s'engage témérairement dans l'intérieur d'un grand état, sans s'assurer la possession des pays qu'elle traverse, je la vois perdue, comme celle de Charles XII, en Russie; comme celle de Napoléon, à Moscou. La population, à l'appui des places fortes qui lui fournissent des armes, et à l'aide de quelques corps réguliers qui lui donnent de la confiance, se soulève sur ses flancs et sur ses derrières; elle intercepte ses convois, ses munitions, ses recrues; attaque et surprend ses détachements, la prive de vivres, l'affame dans son camp, et la détruit en détail par le fer et la faim. Les

Français en ont fait une cruelle expérience dans leurs dernières guerres d'Espagne : après avoir battu les armées espagnoles, ils s'emparèrent de la capitale, et ils pénétrèrent ensuite imprudemment jusqu'au fond de la péninsule, sans avoir soumis les provinces du nord, et sans avoir assuré leurs flancs contre les armées ennemies du Portugal et du royaume de Valence. L'Espagne communique avec la France par deux grandes routes, celle de Catalogne et celle de Biscaye. La première fut sans cesse interceptée par les Catalans, qui ne furent jamais domptés : la seconde fut infestée par des bandes sorties de la Navarre, de la Galice, de l'Estramadure, et la communication avec nos troupes d'Andalousie devint presque impossible. Nos armées, harcelées dans tous les sens par la population, presque toujours sans magasins et sans hôpitaux, et quelquefois sans munitions, périssaient en détail sans pouvoir se renouveler. Dès-lors il fut aisé de prévoir l'issue déplorable de cette funeste guerre, qui dévora nos meilleures troupes, sans nous donner aucune conquête stable. Nous ravageâmes l'Espagne sans la conquérir, parce que nous violâmes sans cesse le principe de ne courir à de nouvelles conquêtes que lorsque les pays en arrière sont occupés et soumis. Il fallait commencer par soumettre les provinces de la rive gauche de l'Èbre, et y former des établissements avant de dépasser ce fleuve.

Qu'on ne me cite pas l'exemple des anciens, qui serait pour nous un exemple trompeur. S'ils pénétraient rapidement au milieu de leurs ennemis, sans être aussi scrupuleux que les modernes pour assurer leurs derrières, c'est que leurs armées avaient moins de besoins que les nôtres, et qu'elles se retranchaient plus aisément. Une armée romaine portait des vivres pour quinze ou vingt jours dans le sac de ses légionaires; vivres qu'il était facile de renouveler, puisqu'ils consistaient en blé, denrée qu'on trouve presque par-tout; la préparation de ses aliments, qui consistaient en galettes cuites sous la cendre, n'exigeait pas la construction longue et dispendieuse de fours de munitions(1); ses armes lui duraient plusieurs batailles, puisqu'on ne se battait presque qu'à l'arme blanche, et elle élevait, en quelques heures de temps, des enceintes fortifiées, qui lui offraient des points d'appui dans l'infortune, et qui mettaient en sûreté ses bagages, ses malades, ses blessés, et tous ses établissements. C'était une espèce de forteresse ambulante, qui renfermait dans son sein tout ce qui était nécessaire à son existence et à sa sûreté.

Mais une armée moderne ne peut pas réduire ses besoins jusqu'à exister sans magasins et sans dépôts : elle ne porte ordinairement des vivres que pour quatre jours, et je ne crois pas qu'on

(1) Voyez la note 16 sur les Vivres des armées romaines.

puisse parvenir à lui en faire porter pour plus de huit; ces vivres, qui consistent en pain ou en biscuit, ne peuvent être préparés que dans des manutentions construites d'avance; les armes à feu dont elle se sert, consomment une si grande quantité de projectiles et de munitions, qu'elle n'en peut traîner à sa suite que pour une seule bataille, après quoi elle se trouverait sans défense, si elle était privée de communications avec les dépôts destinés à les renouveler; et, enfin, les places nécessaires pour mettre en sûreté ses munitions, ses vivres, ses hôpitaux, et ses arsenaux, ne peuvent se fortifier que lentement. L'impossibilité de traîner à sa suite, ou de trouver et de préparer promptement en pays ennemi, tout ce qui est nécessaire à sa sûreté, à ses subsistances, et au combat, l'oblige à ne point se séparer de ses magasins et de ses dépôts.

Ainsi notre manière de subsister, qui entraîne la nécessité de former des établissements pour faire du pain ou du biscuit, l'aliment le plus difficile à préparer; celle de nous battre, qui consomme des munitions qu'il faut renouveler sans cesse; la solidité qu'il faut donner à nos fortifications pour les mettre à l'épreuve du canon; les difficultés qu'opposent aux conquêtes le patriotisme des peuples, et le système d'équilibre de puissance adopté en Europe; tout nous fait une loi de n'avancer que progressivement en pays ennemi, d'assurer nos derrières et nos

communications, d'établir par échelons des dépôts de vivres et de munitions, de dégager nos flancs, de rester maîtres de la population des pays que nous parcourons, par des troupes de réserve, et de faire en un mot une guerre méthodique.

Ce genre de guerre exige deux armées, ce qu'on n'a pas bien compris jusqu'à-présent; une armée active, et une armée de réserve. L'armée active, qui doit être composée de toutes les bonnes troupes, en état par leur discipline, leur courage, et leur expérience, de se battre avec succès en rase campagne, sera l'armée des batailles. C'est elle qui marchera en avant, pénétrera dans l'intérieur du pays de l'ennemi, attaquera ses armées, les battra, ou les fera reculer, et gagnera du terrain. Mais cette armée a des besoins sans cesse renaissants : il faut qu'elle subsiste, qu'elle se recrute pour remplacer les hommes et les chevaux perdus journellement par le fer et les maladies, et, sur-tout, qu'elle renouvelle sans cesse les munitions consommées dans les combats; car, comme je l'ai déja dit, elle ne peut guère en traîner à sa suite que pour une seule bataille, sous peine d'appesantir et d'allonger ses colonnes outre mesure. On peut la comparer à un lac qui se dessécherait bientôt, s'il n'était alimenté et renouvelé sans cesse par des sources d'eau vive. Ses subsistances ne peuvent être préparées et rassemblées que sur ses

derrières, dans un pays qu'elle possède; ses munitions doivent être tirées des dépôts formés à portée d'elle, lorsque les arsenaux où on les confectionne sont trop éloignés; et enfin, plus les recrues qu'on lui exerce sont rapprochées, mieux elle en dispose en cas de besoin. On voit donc que l'on ne peut assurer son existence que par des amas de vivres et de munitions formés sur ses derrières, où elle puise sans cesse pour subvenir à ses besoins journaliers, et qu'on ne peut remplacer ses pertes que par des rassemblements d'hommes et de chevaux, équipés et exercés militairement à sa proximité.

Ses dépôts et ses magasins de munitions de guerre et de bouche doivent être mis en sûreté contre les partis ennemis et la population des pays conquis, par des fortifications, dont la défense peut être confiée aux recrues. Mais cela ne suffit pas; il faut de plus rester maîtres du pays pour en tirer les subsistances dont on forme des dépôts; il faut sur-tout que les communications des dépôts à l'armée active ne soient jamais interrompues, afin que les convois ne cessent point d'arriver. On ne peut remplir ces deux objets que par des trou pes qui tiennent la campagne, et qui forment une armée de réserve pour contenir le pays, et balayer tous les partis ennemis qui se glisseraient sur les derrières de l'armée active. Qu'on ne s'imagine pas, au reste, que l'armée active se trouve affaiblie par la créa-

tion de cette armée de réserve; nous ne formerons celle-ci que de ces jeunes troupes inexpérimentées, plus dangereuses qu'utiles en ligne, un jour de bataille. Leur présence à l'armée active n'augmenterait sa force que numériquement, et non pas en réalité.

Ainsi le rôle de l'armée active est de gagner les batailles; celui de l'armée de réserve est d'occuper et de contenir les pays conquis, d'y former des amas de munitions de guerre et de bouche, à portée de la première armée, d'assurer les communications de cette armée avec les dépôts nécessaires à son existence, de bloquer ou d'assiéger les places fortes que l'armée active peut presque toujours négliger, et laisser en arrière. Mais l'objet le plus important de l'armée de réserve est de soutenir et d'assurer la retraite de la première armée en cas de malheur, de lui préparer une ligne de défense où elle puisse se rallier, se reformer, se recruter d'hommes, d'armes et de chevaux, arrêter les poursuites de l'ennemi, à la faveur des doubles obstacles de l'art et de la nature, retremper son courage, et reprendre son énergie.

C'est cette ligne défensive, sans laquelle on ne peut asseoir un plan de campagne raisonnable, que je nomme *base d'opérations*. Je choisis autant que possible pour la former un fleuve transversal à la direction des armées, et j'y établis tous mes dépôts de munitions de guerre et de

bouche. Le fleuve facilite par la navigation le transport des denrées, et les fortifications que je suis obligé d'élever pour défendre mes magasins, mes hôpitaux et mes établissements, forment en même temps, sur les principales routes qui le traversent, des têtes de pont et des points d'appui qui fortifient cette ligne défensive. Nous ne négligerons rien pour que l'ennemi ne puisse point parvenir à tourner notre base d'opérations, en agissant sur ses flancs, manœuvre dont le succès nous obligerait à changer tout notre plan de campagne. Nous tâcherons donc d'en appuyer les extrémités, soit à la mer, soit à des chaînes de montagnes, soit à de vastes forêts, soit à des pays alliés ou neutres; de sorte que sa longueur ne peut être déterminée que par les localités et les circonstances.

Recherchons maintenant jusqu'à quel point une armée active peut s'éloigner de sa base d'opérations, sans compromettre sa sûreté et son existence. Ne perdons pas de vue qu'elle ne peut subsister que du pain fabriqué dans les dépôts qui y sont établis, manière de vivre qui enchaîne généralement ses opérations dans un cercle dont il est possible de calculer à-peu-près l'étendue; ce qui fixera l'éloignement que nous cherchons, sur la nécessité de pourvoir à ses besoins les plus pressants, ceux des subsistances. Je n'ignore pas que les armées, dans les guerres de la révolution, ont souvent subsisté sans dis-

tribution, à la manière des Tartares, en ravageant les pays qu'elles parcouraient. Mais que d'inconvénients marchaient à la suite de ce pillage ! Les soldats, obligés de s'éloigner de leurs drapeaux pour chercher des vivres, n'y reparaissaient plus; tous les liens de la discipline se relâchaient, et les troupes se débandaient promptement; les peuples exaspérés par les pillages, se soulevaient, et massacraient les maraudeurs; et enfin, au milieu de ce désordre, les armées finissaient par s'évanouir, et par périr de misère, sur-tout lorsque la guerre se prolongeait sur le même théâtre. Par ce défaut de magasins, Napoléon a fait mourir de faim, dans l'espace de quelques mois, trois cent mille hommes en Russie, et cent mille en Saxe.

Nos soldats ne portent ordinairement du pain que pour quatre jours; mais il est aisé de les charger de vivres pour huit jours, en leur distribuant du biscuit qu'ils porteront dans des espèces de gibecières en cuir, faisant partie de leur équipement. Sept à huit livres de biscuit doivent leur suffire pour huit jours, en leur distribuant une livre de viande par jour, au lieu d'une demi-livre, distribution qui ne sera jamais embarrassante, puisqu'il est facile de faire suivre les colonnes d'autant de troupeaux de bœufs qu'on veut. Nous doublerons ainsi les vivres de nos soldats, sans pour cela les surcharger : ils seront mieux nourris, et les opérations de l'ar-

mée seront moins gênées par le défaut de subsistances. Quant à la méthode des Romains de distribuer aux légionaires du blé pour quinze jours, je ne pense pas qu'elle puisse nous convenir, quoique beaucoup plus commode pour la guerre, parce qu'elle s'éloigne trop de nos usages et de notre manière de vivre. Notre armée active, munie pour huit jours de vivres en partant de sa base d'opérations, pourra donc se livrer aux marches et aux opérations les plus rapides, pendant tout ce temps, sans avoir à s'inquiéter de ses subsistances. Si la fortune la seconde, ces huit jours lui suffiront pour s'avancer de trente ou quarante lieues; après quoi, le défaut de vivres, la difficulté et la longueur des communications avec ses dépôts, et le besoin d'être soutenue par sa seconde armée, en cas de revers, doivent l'engager à s'arrêter pour prendre une nouvelle base d'opérations. Ce n'est qu'après y avoir formé ses dépôts, et attiré son armée de réserve, qu'elle s'avancera de nouveau, afin de pénétrer plus loin. En général, je ne pense pas que la prudence permette à une armée active de s'éloigner de plus de trente ou quarante lieues de sa première base d'opérations et de son armée de réserve, sans s'arrêter pour asseoir ses opérations sur une nouvelle base.

Je quitte un moment les abstractions pour éclaircir mes idées par des applications. Je suppose que nous voulions attaquer un état voisin

avec une armée active de cent vingt mille hommes, formée en quatre corps. Après avoir établi nos dépôts de guerre et de bouche, nos hôpitaux, nos magasins de toute espèce, dans deux ou trois de nos places fortes voisines de la frontière que nous nous proposons d'attaquer, nous rassemblons tout-à-coup sous ces places les troupes destinées à former nos quatre corps de l'armée active; nous chargeons nos soldats de biscuit pour huit jours, et nous nous mettons aussitôt en mouvement, sans donner le temps à l'ennemi de se préparer à la défense. Nous dépassons ses frontières, et nous marchons à lui en trois colonnes. Ce serait sans doute un point capital, que d'arriver tout-à-coup au milieu de ses cantonnements par des marches forcées, d'attaquer et de poursuivre ses troupes dans tous les sens, en les empêchant de se réunir, et de dissiper ainsi ses forces éparses dès le début de la campagne, sans courir les hasards d'une bataille; mais nous ne pouvons pas le supposer assez maladroit pour se laisser ainsi surprendre. Il est donc présumable que nous trouverons ses corps d'armée rassemblés, et disposés ou à nous livrer bataille pour vider la querelle, ou à nous disputer le terrain par les chicanes d'une guerre défensive, sans compromettre le sort de son armée. Dans l'un et l'autre cas, nous avançons sur lui sans hésiter, puisque nous n'avons pris l'offensive que parce que nous nous jugions les plus forts.

Cependant nous remplaçons sur la frontière l'armée de bataille qui se porte en avant, par des troupes de dépôt et de garnison, par les recrues qu'on travaille journellement à armer, équiper et exercer, et par toutes ces jeunes cohortes nouvellement formées, auxquelles leur inexpérience ne permet pas de figurer sur un champ de bataille, et nous en formons notre armée de réserve. Sans chercher à déterminer rigoureusement la proportion de cette armée avec l'armée active, proportion qui dépend beaucoup des difficultés qu'on éprouve de la part de la population des pays ennemis et du nombre des places dont il faut contenir les garnisons, nous la supposons de soixante mille hommes ou de deux corps d'armée. Ces troupes s'avancent sur les traces de l'armée active, protègent ses convois, purgent ses derrières de tous les partis ennemis, contiennent et désarment la population des villes et villages, et observent, bloquent ou assiégent les forteresses ennemies laissées en arrière.

L'armée active, après huit jours de grandes opérations, de marches rapides et continues, de combats et de succès contre l'armée ennemie, est-elle parvenue sur quelque rivière transversale à sa direction, à trente ou quarante lieues des frontières : il est temps qu'elle s'arrête pour prendre haleine, se recomposer, et prendre une nouvelle base d'opérations; car les vivres qu'elle

avait pris avec elle sont épuisés, ses communications avec ses dépôts commencent à devenir difficiles par leur éloignement, et elle a besoin de renouveler ses munitions, et de rallier ce grand nombre de traîneurs que les combats, les marches de nuit, et les mouvements transversaux, laissent toujours en arrière. Elle travaille aussitôt à fortifier des points de sûreté sur la nouvelle base qu'elle choisit.

C'est ici le cas de construire les places du moment que j'ai décrites dans le chapitre IX de cet ouvrage: leurs fortifications, qui peuvent s'élever en quinze jours de temps, suffiront pour mettre à l'abri de toute insulte nos magasins et nos établissements de toute espèce, protéger nos ponts de passage sur la rivière, choisie pour notre nouvelle base, et offrir les points d'appui nécessaires en cas de revers. Ce genre de fortifications mixtes, qui tient le milieu entre la fortification permanente et la fortification passagère, quoique très-peu en usage jusqu'à présent, est cependant le plus utile de tous pour subvenir aux besoins pressants et éventuels des armées. Il remplit momentanément l'objet de la fortification permanente, toujours si dispendieuse et si lente à construire, et il offre plus de consistance et de sûreté que la fortification passagère. Chaque corps d'armée construira un de ces camps en quinze jours de temps sur les points les plus essentiels, où les principales routes traversent la rivière, et nous

obtiendrons ainsi, en peu de temps, quatre *places du moment*, propres à assurer notre nouvelle base. Nous y transporterons en même temps nos dépôts de munitions; nous y rassemblerons des vivres, nous y formerons des arsenaux, des hôpitaux, des manutentions et des magasins, et nous y ferons arriver notre armée de réserve. Ce n'est qu'après l'établissement de cette nouvelle base, que notre armée active, munie de nouveau pour huit jours de vivres, tout son matériel étant réparé ou remplacé, ses hommes et ses chevaux étant délassés, et ses traîneurs ayant rejoint, pourra s'élancer sans imprudence à de nouvelles conquêtes.

Dans cet état de choses, je veux que notre armée active, qui marche à de nouveaux combats, trouve l'armée ennemie disposée à lui livrer bataille le plus loin possible, ou à trente ou quarante lieues de cette nouvelle base d'opérations, ce qui est la supposition la plus défavorable pour nous. L'ennemi ne peut pas tenter de se placer entre notre armée active et sa base d'opérations, sur les communications des dépôts à cette armée, qu'on nomme ordinairement *lignes d'opérations :* la prudence le lui défend; car il se placerait de cette manière entre nos deux armées, *active* et de *réserve*, dont l'une agirait sur ses derrières, tandis que l'autre l'attaquerait de front dans une situation qui amenerait sa ruine totale au moindre échec, puis-

qu'il se verrait privé de toute retraite. D'ailleurs, ce mouvement imprudent ne pourrait s'exécuter qu'avec la permission de notre armée active, qui peut toujours s'opposer à la marche d'un adversaire qui tenterait de pénétrer sur ses derrières : l'ennemi ne nous attaquera donc que de front ou de flanc. La bataille est-elle perdue : dans l'un ou l'autre cas, notre retraite est assurée; notre armée de réserve envoie au-devant de nous quelques légions pour balayer les troupes légères que l'ennemi chercherait à faire pénétrer sur nos lignes d'opérations; elle nous tend les bras; et nous arrivons sur notre base d'opérations après une retraite de quatre ou cinq jours au plus, qui n'est ni assez difficile, ni assez longue pour décourager l'armée.

A notre arrivée, nous renforçons l'armée active par l'armée de réserve, en incorporant ses soldats dans les légions actives, afin de les compléter et de remplacer leurs pertes; nous envoyons les cadres de cette armée, qui se trouve ainsi fondue dans l'armée active, sur nos frontières, pour y recevoir des recrues et y former une nouvelle armée de réserve sur notre première base d'opérations; nous puisons dans nos quatre places de dépôt les canons, les caissons, les munitions nécessaires pour remplacer le matériel que nous avons usé ou perdu; nous y trouvons des vivres abondants pour nos troupes; nous renouvelons, en un mot, et nous réorganisons en un

clin-d'œil tout notre personnel et notre matériel. L'ennemi, fier d'une victoire récente, qui croit pouvoir poursuivre ses succès, est tout étonné de se voir arrêté par une armée plus nombreuse et plus florissante que jamais. Cette armée est d'autant plus redoutable, qu'elle se trouve en position derrière une excellente ligne défensive, appuyée par quatre places fortes qui forment des têtes de pont sur la rivière. L'ennemi, affaibli par sa victoire même, ne peut tenter de franchir cette barrière formidable, sans mettre les probabilités contre lui. Cependant, en dépit de nos calculs, la fortune lui accorde-t-elle le gain d'une seconde bataille : nous nous replaçons sur nos frontières, où nous retrouvons des renforts et notre première base d'opérations, et où nous nous bornons momentanément à une guerre défensive, genre de guerre dont je vais m'occuper dans le chapitre suivant.

On reproche amèrement à Napoléon de n'avoir pas su faire sa retraite après ses campagnes désastreuses de Russie et de Saxe : mais, en vérité, où voulait-on qu'il se retirât, puisqu'il n'avait rien préparé pour rallier et réorganiser ses troupes en cas de revers ? Sa grande faute fut de n'avoir formé ni armée de réserve, ni base d'opérations, où son armée, poursuivie par l'ennemi, pût trouver un refuge. Ce général extraordinaire, admirable pour combattre et vaincre ses ennemis sur un champ de bataille, admirable

pour les surprendre dans leurs marches, attaquer et dissiper leurs colonnes, ne savait pas faire une guerre méthodique, la seule cependant qui puisse asseoir des conquêtes stables en Europe. C'est ce qui faisait dire au général Moreau *qu'il avait bouleversé l'art de la guerre.* La tête remplie des hauts faits d'Alexandre, il courait le monde comme le héros grec, à la tête d'une armée victorieuse, sans apprécier la différence des circonstances, qui ne permettait pas aux mêmes moyens d'opérer les mêmes résultats. Tout l'édifice de ses conquêtes, qui ne reposait que sur des victoires continuelles, devait être renversé au plus léger souffle de la mauvaise fortune. Cependant il se soutint plusieurs années, au grand étonnement des partisans de la guerre méthodique, grace à l'excellence de ses troupes et à la mollesse de ses ennemis. Mais ses bons soldats ayant péri dans des guerres de détail, et ses adversaires ayant déployé enfin de l'énergie, ses succès éclatants firent place à d'affreux revers.

Sa funeste campagne de Russie est une invasion dans le genre asiatique, où l'on n'apperçoit pas les plus légères traces des précautions que nous prescrit la prudence dans nos guerres européennes. Sa base d'opérations était sur la Vistule où il avait ses places de dépôt : il s'avance, passe le Niémen à la tête de quatre cent mille hommes, et pénètre imprudemment dans l'inté-

rieur de la Russie, sans établir ni places de dépôt, ni armée de réserve sur ce fleuve frontière. Il court après les Russes, qui évitent avec raison tout engagement sérieux, dans l'espoir bien fondé de détruire plus sûrement son armée en détail, par la désorganisation et la faim, que par les batailles. En effet, comme il faisait la guerre sans hôpitaux, sans magasins, sans établissements d'aucune espèce, sans assurer ses communications, et sans faire occuper par des troupes le pays qu'il parcourait, tout soldat malade, égaré ou traîneur était un homme perdu, et la famine minait et affaiblissait journellement son armée. Parvenu sur la Duina et sur le Borysthène, il avait déja perdu la moitié de ses troupes sans tirer l'épée. Alors les plus sages de ses généraux, effrayés de tant d'extravagance, lui représentent la nécessité de s'arrêter sur ces deux fleuves, pour rallier ses troupes, les réorganiser, assurer ses derrières, former des places de dépôt, des magasins, des hôpitaux, et prendre, en un mot, une base d'opérations, avant de s'enfoncer plus avant dans un pays dont tous les habitants prenaient part à la guerre. Il convient de la justesse de ces observations, et le lendemain il fait tout le contraire : il s'engage sur la route de Moscou ; il marche sur cette capitale, à trois cents lieues de sa base d'opérations sur la Vistule. Dès-lors, sa perte devient inévitable, et ses victoires même ne peuvent le sauver. Aussi

imprudent que Charles XII, il dut éprouver la même catastrophe. Il a voulu rejeter ses malheurs sur les rigueurs de la saison : d'abord, il était aisé de prévoir qu'il ferait très-froid en Russie au mois de janvier : ensuite, il eût fait sa retraite en été, qu'elle n'eût été guères moins désastreuse ; il n'eût pas ramené cinquante mille hommes de plus. Une armée, obligée de se retirer, l'espace de trois cents lieues, avant d'atteindre ses réserves, ses dépôts, et sa base d'opérations, au milieu d'une nuée d'ennemis qui harcellent ses flancs, qui interceptent ses communications, sans vivres et sans munitions, se décourage, s'affaiblit, et se fond tous les jours davantage, et, à son arrivée, elle est tellement ruinée, que les secours qu'elle reçoit ne peuvent la rétablir.

D'après l'historique de sa campagne de Saxe, que j'ai donné ailleurs, on peut juger que ses disgraces et les difficultés de sa retraite provinrent singulièrement de l'éloignement de sa base d'opérations. Il opérait en Saxe, débordé sur ses deux flancs par la Prusse et la Bohême, n'ayant d'autre base que le Rhin à cent lieues en arrière. S'il eût porté, comme il le devait, durant l'armistiee qui précéda cette malheureuse campagne, sa base d'opérations sur la Saale; si, sur cette rivière, qui se prolonge dans l'alignement du Bas-Elbe, gardé par deux grandes places, Magdebourg et Hambourg, et un corps d'observa-

tion, il eût établi trois ou quatre places du moment, des têtes de pont, et une armée de réserve, ses ennemis n'eussent pas pu se placer sur ses derrières; il n'eût manqué ni de vivres, ni de munitions; et son armée, après une bataille perdue, eût promptement trouvé un refuge, des renforts, et une barrière contre la poursuite des alliés.

Le public qui se range toujours du côté de la fortune, a blâmé sévèrement ces deux malheureuses campagnes, tandis que les trompettes de la renommée retentissaient encore des louanges de la brillante campagne d'Austerlitz. Mais les connaisseurs qui jugent plutôt d'après les principes que d'après les événements, apperçoivent dans cette fameuse campagne les mêmes fautes qui nous perdirent ensuite. On voit Napoléon y faire la guerre sans base d'opérations, avec plus d'éclat que de solidité. Après avoir enveloppé et détruit l'armée autrichienne, à Ulm, par des mouvements brillants d'activité, d'audace, et d'habileté, la prudence lui conseillait de s'arrêter pour former une base d'opérations en Bavière. Il n'écoute point ces conseils timides, il poursuit sa pointe, et la fortune le conduit jusque dans Vienne; elle fait plus, elle lui livre le pont de cette capitale sur le Danube, qu'il était si aisé aux Autrichiens de brûler. Le général français veut profiter de tout son bonheur: il passe témérairement sur la rive gauche du fleuve, et

court en Moravie, au-devant des Russes, qu'il bat à Austerlitz, où il conclut la paix.

Certainement, si l'on considère sans prévention sa situation, celle des armées ennemies, et l'état de l'Europe à cette époque, il est difficile de ne pas reconnaître que cette pointe en Moravie n'était qu'une audacieuse folie, qui mettait presque toutes les chances contre lui. L'armée autrichienne d'Italie, arrivant à la hâte, n'était plus qu'à quelques marches, et pouvait se diriger sur Vienne, s'emparer de cette capitale, ou du moins de l'île du Prater, et par conséquent du pont sur le Danube; le Tyrol n'était pas soumis; la Prusse et tout le nord de l'Allemagne s'ébranlaient, et un faible corps de quinze mille hommes que nous avions à Francfort était bien insuffisant sans doute pour arrêter cent cinquante mille hommes qui paraissaient devoir se porter vers les sources du Danube, afin d'intercepter les communications des Français; les Russes s'avançaient avec soixante mille hommes au secours des Autrichiens échappés au désastre d'Ulm; et enfin, la Bohême était en armes. Certes, il est évident qu'il ne fallait que temporiser, éviter les batailles de front, et se porter sur les flancs, pour ruiner les Français. Leur armée, enveloppée d'ennemis, sans communications, sans établissements et sans munitions, se serait trouvée dans une situation aussi fâcheuse que celle de Moscou. La victoire d'Austerlitz même

ne pouvait pas la tirer d'affaire, si les alliés eussent montré de la résolution, de la fermeté, et de l'énergie, après cette bataille qu'ils eurent grand tort de livrer. Que pouvaient faire les Français après cette victoire? rien du tout; ou, s'ils poursuivaient les Russes, leur situation devenait encore plus critique, et leur perte plus facile; car leur ligne d'opérations, dont la base reposait sur le Rhin, s'affaiblissait en s'allongeant. Cette campagne, aux yeux critiques de la raison, est aussi vicieuse que celle de Moscou; et cependant quelle différence de résultat! Tant il est vrai que la fortune est bien puissante dans les affaires de ce monde!

De toutes les campagnes de Napoléon, celle qui me paraît la mieux calculée est la campagne de Marengo, qu'il fit à l'imitation, et presque en suivant les traces d'Annibal. Les Autrichiens, maîtres de l'Italie, prenaient Gênes, et s'avançaient jusque sur le Var. Le général français forme rapidement une armée à Dijon : l'on pensait généralement qu'il allait se porter dans le Dauphiné et la Provence, pour repousser M. de Mélas, et attaquer les Alpes de front, suivant la routine ordinaire, lorsqu'on le voit tout-à-coup diriger ses pas vers la Suisse, remonter le Rhône jusqu'à Saint-Maurice, et prendre ensuite à droite pour franchir les Alpes, par le passage étroit du grand Saint-Bernard. Il traîne son canon et ses munitions à bras d'hommes, avec

des peines infinies, jusqu'au sommet de la montagne; il descend ensuite dans la vallée d'Aost, où il se trouve arrêté un moment par le fort de *Bar*, défendu par cinq cents hommes, fermant cette gorge étroite; il se fraye un sentier dans le flanc de la montagne, pour éviter le fort, et, dans le même temps, il le fait attaquer, et parvient à s'en emparer, après des efforts multipliés. Il se dirige ensuite sur le Pô, qu'il traverse aussitôt pour aller à la rencontre des Autrichiens.

Cependant ceux-ci, aussi surpris qu'inquiets de voir sur leurs derrières une armée française, dont ils soupçonnaient à peine l'existence, avaient quitté les bords du Var, et accouraient à la hâte pour ressaisir leur ligne d'opérations, et combattre les Français. Les deux armées se rencontrent dans les plaines de Marengo, dans une position qui ne laissait plus de retraite à l'armée autrichienne, en cas de malheur. M. de Mélas, après sa défaite, fut effectivement obligé de céder toute l'Italie, pour sauver les débris de son armée; et la conquête de ce beau pays, qui, attaqué de front, eût coûté tant de sang et de temps, devint ainsi le fruit d'une seule victoire, en le prenant de revers.

L'analogie de l'expédition des Français avec celle des Carthaginois est frappante (1). Le con-

(1) Voyez la note 17 pour l'expédition d'Annibal.

sul romain, Publius Scipion, après le passage du Rhône par Annibal, s'était retiré derrière les montagnes de la Ligurie, presque dans la même position où se trouva l'armée autrichienne. Le général carthaginois, au lieu de chercher à forcer le passage des Alpes de front, forme le projet admirable de franchir cette formidable barrière, de revers, sur un point imprévu. Il remonte le Rhône, d'abord jusqu'à Lyon, ensuite jusques près de Seyssel : là il quitte le fleuve, prend à droite au travers des montagnes, et escalade la chaîne des Alpes par le sentier du petit Saint-Bernard; il débouche ensuite, comme firent les Français, dans la vallée d'Aost. Les dangers qu'il courut de la part des montagnards, qui le surprirent dans plusieurs défilés; les peines qu'il se donna pour faire passer ses éléphants, et pour se frayer une nouvelle route, à la place de l'ancienne qui s'était éboulée, peuvent être mis en parallèle avec tout ce qu'il en coûta aux Français de fatigues et de sang, pour traîner leur canon, et forcer le fort de Bar. Scipion quitta brusquement les montagnes de la Ligurie au bruit du passage d'Annibal, comme fit M. de Mélas; mais, plus heureux que le général autrichien, il avait déja passé le Pô à Plaisance, et s'était porté sur le Tessin, lorsqu'il rencontra l'armée carthaginoise. Les Autrichiens, au contraire, n'étaient encore arrivés qu'à la hauteur d'Alexandrie, lorsque les deux armées mo-

dernes se joignirent à Marengo. La bataille que le général autrichien perdit dans cette situation, fut et devait être décisive, tandis que le combat que le consul romain perdit sur le Tessin, l'obligea seulement à repasser le Pô, sans lui faire perdre sa communication avec Rome, d'où il attendait ses renforts. Un coup-d'œil sur la carte suffit pour faire connaître cette différence de situations, et pour montrer en même temps que Napoléon, tout en coupant la ligne d'opérations de son adversaire, conservait cependant la sienne, et la possibilité de faire sa retraite en cas de malheur, par la vallée d'Aost, sur les Alpes, et de là sur Genève.

CHAPITRE XIV.

DES GRANDES OPÉRATIONS DE LA GUERRE DÉFENSIVE.

Il me reste maintenant a parler de la guerre défensive; mais comme les places fortes sont destinées à y jouer un rôle important, cherchons d'abord à fixer nos idées sur leur influence pour la défense des états.

On convient généralement de leur indispensable nécessité pour renfermer et mettre en sûreté dans leur sein les dépôts d'armes et de munitions, les arsenaux, les magasins, les établissements de toute espèce, et, en un mot, tout ce matériel immense, indispensable à nos guerres modernes, d'après la nature de nos armes, qu'on peut nommer les richesses militaires des nations. Nos canons, nos affûts, nos caissons, nos poudres, nos projectiles et nos fusils, ne peuvent se préparer qu'à force de temps et de dépenses. Si l'on voulait attendre le moment du besoin pour s'en occuper, on se trouverait pris au dépourvu, et tout manquerait à-la-fois lorsque la guerre

éclate. Il faut donc faire des amas d'armes, de munitions et de matériel de toute sorte en temps de paix et de longue main, afin de pourvoir aux besoins urgents de la guerre; et il est indispensable de renfermer toutes ces richesses militaires dans des forteresses, si l'on veut éviter qu'elles ne deviennent la proie de l'ennemi.

L'utilité des fortifications pour la défense de nos ports, de nos vaisseaux et de nos arsenaux maritimes, n'est pas moins évidente. Par exemple, si Brest et Toulon n'étaient pas fortifiés, les dominateurs des mers ne pourraient-ils pas, à l'aide de quelques troupes de débarquement, se rendre maîtres de toutes nos richesses maritimes, rassemblées dans ces ports, lorsque nos armées sont occupées dans le nord ou sur le Rhin?

Les forteresses assises sur les fleuves frontières, non-seulement servent de places de sûreté pour les dépôts destinés à alimenter la guerre, mais encore elles forment des têtes de pont qui menacent sans cesse les armées ennemies, et les tiennent en échec. Ce sont des portes de sortie qu'on se ménage sur elles, tandis que le fleuve s'oppose à leurs propres entreprises. C'est ainsi que Strasbourg, lorsqu'il avait sa tête de Kell, et Mayence, ont été long-temps formidables aux Allemands, entre les mains des Français. Ces deux vastes places de dépôt sur le Rhin renfermaient

dans leur sein tout l'attirail immense nécessaire à nos armées offensives, et leur offraient deux portes excellentes pour passer la ligne du fleuve et se porter en Allemagne.

Les places assises sur les deux rives d'un fleuve perpendiculaire à la ligne des frontières, forment des têtes de pont peut-être encore plus précieuses que les premières. Elles offrent à une armée défensive l'avantage immense de se porter sur l'une ou l'autre rive, de manœuvrer suivant l'empire des circonstances, et de se couvrir toujours du fleuve contre les entreprises de l'agresseur. Si celui-ci vient par la rive droite, on l'évite en passant sur la rive gauche; s'il traverse le fleuve, on repasse sur l'autre rive à la faveur des places qui servent de tête de pont; s'il se partage en deux corps séparés par le fleuve, pour opérer en même temps sur l'une et l'autre rive, l'armée défensive court attaquer celui des deux qu'elle juge le plus faible, en ne s'engageant à combattre de cette manière que la moitié des forces ennemies. C'est ainsi qu'un fleuve perpendiculaire aux frontières, muni de deux ou trois places fortes assises sur ses deux rives, peut contribuer plus efficacement à la défense d'un état qu'un fleuve frontière. Il suffit à l'agresseur de passer celui-ci une seule fois, tandis qu'on le force à passer et à repasser l'autre plusieurs fois. Si les Autrichiens avaient bien

réfléchi sur ce moyen de défense, ils auraient plusieurs places fortes à cheval sur le Danube, au-dessus et au-dessous de Vienne.

Les forteresses jouent un rôle important pour la défense des chaînes de montagnes qui ne présentent que très-peu de passages. Il suffit souvent d'une seule batterie fermée, située sur un rocher inaccessible, pour se rendre maître d'un col important, et arrêter les armées les plus formidables. Qu'on se rappelle que le fort de Bar, avec cinq cents hommes, faillit faire échouer la plus brillante de toutes les expéditions modernes. Lorsque Napoléon construisit, au travers de la masse des Alpes, les deux belles routes du Mont-Cenis et du Simplon, pour unir l'Italie à la France, il fit une faute dont il eut bien lieu de se repentir en 1814; ce fut de négliger d'élever en même temps des forts, qui, fermant ces deux passages importants dans leurs gorges les plus étroites, eussent mis dans ses mains les clefs de la France et de l'Italie. Deux simples batteries fermées lui eussent suffi pour permettre ou défendre à son gré la circulation des armées de l'un à l'autre pays.

Les places servent encore à recueillir dans leur sein les débris des armées après de grands désastres. Les vaincus y trouvent tout ce qui est nécessaire pour réparer ou remplacer leur matériel, et pour mettre en sûreté leurs malades et leurs blessés. Des troupes, dispersées par d'affreux revers, courent y chercher un re-

fuge : là, on les rassemble, on les rallie, on les réorganise, on les arme de nouveau, et on en recompose en peu de jours des corps capables de rentrer en campagne. Ces malheureux débris, qui fussent devenus la proie du vainqueur, se réunissent de nouveau en armée, à la faveur des forteresses. Les villes de Venose et de Canuse, après la sanglante défaite de Cannes, sauvèrent dix mille fuyards de l'armée romaine, qui devenus le noyau d'une nouvelle armée, se rendirent très-utiles en Sicile, où ils furent envoyés.

Enfin, considérées comme les réduits des camps retranchés qu'on peut établir sous leur canon, les places offrent aux armées défensives des points d'appui et de sûreté, qui peuvent avoir une influence décisive pour la défense des états. Je m'explique : les bons principes de la guerre défensive veulent qu'au lieu de s'opposer de front à une armée envahissante qui cherche à pénétrer dans l'intérieur d'un pays, on se place sur ses flancs; cette manœuvre l'oblige à s'arrêter, afin de ne pas laisser derrière elle une armée qui couperait sa ligne d'opérations, dès qu'elle se serait imprudemment engagée dans l'intérieur du pays; et elle ne lui laisse d'autre parti raisonnable que de marcher sur l'armée défensive. Celle-ci se retire aussitôt sous le canon des places frontières : là, en sûreté dans des positions préparées d'avance, doublement fortifiées par l'art et la nature, elle brave les ef-

forts impuissants d'une armée offensive, qui, n'osant ni la combattre ni la laisser derrière elle, se voit réduite à se livrer aux longueurs interminables d'une guerre de siége. Je développerai dans un instant ce système de défense que je ne fais qu'indiquer ici, système qui appelle les places à jouer un rôle si important dans la défense des états.

Tous ces genres d'utilité ne sont pas contestés aux places fortes par les militaires dignes de s'occuper des grandes opérations défensives de la guerre. Mais lorsqu'on veut fermer les frontières d'un empire presque uniquement par des lignes de forteresses, sans le concours des armées, l'opinion se partage sur l'efficacité de ce moyen. Ces prétendues barrières, en les doublant et même en les triplant, sont-elles capables d'arrêter les armées envahissantes? Leur construction dispendieuse n'épuise-t-elle pas les trésors de l'État pour des résultats fort incertains? Et enfin, ce qui est le point capital, ces forteresses multipliées, que le système actuel entasse sur les frontières, ne peuvent-elles pas, au-delà d'un certain nombre, nuire aux armées actives plus qu'elles ne leur sont utiles, en les affaiblissant par les garnisons qu'elles exigent pour leur conservation? Telles sont les questions délicates et importantes qu'il s'agit d'examiner d'un œil attentif et non prévenu.

Imaginons, pour fixer nos idées, une fron-

tière en pays ouvert, de cent lieues d'étendue, qu'on entreprend de couvrir par des places fortes contre les entreprises des ennemis. Le système actuel veut qu'on établisse trois lignes successives de forteresses, espacées entre elles d'une journée de marche, ou de cinq ou six lieues. Ainsi, la défense totale de la frontière exige cinquante ou soixante places fortes. Supposons-en cinquante seulement, pour caver au plus bas, et estimons la dépense de leur construction à quinze millions l'une dans l'autre, y compris les abris voûtés indispensables ; nous trouverons que l'État se verra obligé de faire une dépense de 750 millions pour une seule frontière. Au reste, l'énormité de cette somme ne doit pas nous effrayer, si la triple barrière de forteresses qui en doit résulter est aussi efficace et aussi formidable qu'on le prétend; car est-il des sacrifices pécuniaires qu'on puisse regretter, s'ils doivent contribuer à la sûreté et à la défense de la patrie? Mais ce labyrinthe de places contraindra-t-il les armées envahissantes à s'arrêter pour se livrer aux longueurs interminables d'une guerre de siége; ou bien les obligera-t-il à laisser en arrière des forces supérieures à celles des garnisons ? Le raisonnement éclairé par l'expérience prouve que non.

Nos cinquante places, à six mille hommes de garnison l'une dans l'autre, absorberaient trois cent mille hommes pour leur défense; ce qui

est à-peu-près le nombre de troupes que les grands états de l'Europe tiennent ordinairement sur pied; de sorte qu'on n'aurait plus d'armée à opposer aux armées envahissantes, et les autres frontières se trouveraient absolument dégarnies. Mais la raison et l'usage réclament également contre cette dispersion de forces, et l'on se borne à laisser un tiers de garnison seulement dans ce grand nombre de places, qui, d'après leur situation reculée ou leur éloignement des dépôts et des corps d'armée de l'ennemi, ne paraissent pas menacées d'un siége prochain, et qu'il suffit par conséquent de mettre à l'abri d'un coup de main.

On propose même quelquefois, pour économiser les troupes de ligne, d'abandonner la garde de ces places aux habitants; mais cet abandon me paraît fort dangereux. En effet, rien n'empêche l'ennemi de former un corps léger de huit à dix mille hommes, suivi de trente ou quarante obusiers, qui, pénétrant sans peine au milieu des forteresses, et se portant rapidement jusqu'aux extrémités de la frontière, menacerait d'incendier les places sans garnison. Qu'un corps pareil se présente tout-à-coup devant une place totalement dépourvue de troupes de ligne, dont la garde est confiée à quelques habitants mal armés et sans discipline; qu'il établisse aussitôt pendant la nuit ses quarante obusiers en batterie, à quatre cents toises de la ville, derrière quelque maison ou quelque accident de terrain,

et qu'il fasse un feu de bataille pendant douze heures de suite: je me trompe fort, ou les habitants effrayés par l'incendie de leurs maisons, par les dangers et les cris de leurs femmes et de leurs enfants, et par le désordre inséparable d'une attaque inopinée, ne tarderont pas à ouvrir leurs portes. Je veux qu'une place résiste, grace à l'énergie de ses habitants; le corps incendiaire se porte aussitôt, sans perte de temps, devant une autre où il renouvelle la même tentative. Il est difficile de supposer qu'à la faveur de ces attaques brusques et bien concertées, il ne parvienne à en surprendre quelques-unes, qui deviendront entre les mains de l'agresseur des points d'appui et de dépôt pour ses projets ultérieurs. C'est pour prévenir de pareils accidents qu'on laisse ordinairement un tiers de garnison dans les places même qui ne se trouvent pas immédiatement menacées. Nous ne pouvons donc pas nous dispenser de consacrer au moins cent mille hommes pour garder nos cinquante forteresses, et nous aurons ainsi cent mille hommes de moins pour livrer des batailles, qui, en dernier résultat, décident du sort des empires.

Supposons, dans cet état de choses, que l'ennemi s'avance sur plusieurs colonnes, pour attaquer notre frontière, défendue par une triple barrière de forteresses. Toutes les grandes routes qui mènent dans l'intérieur sont sans doute fer-

mées par des places; alors ces colonnes, sans s'amuser à en faire le siége, quittent la route, suivent des chemins de traverse, pour tourner ces forteresses, en passant hors de portée de leur canon, et pénètrent ainsi entre les places fortes, sans autre difficulté que d'être réduites à suivre des chemins étroits, l'espace d'une ou deux lieues, chemins qu'il est aisé de faire réparer et élargir. On voit par-là que nos lignes défensives sont impuissantes pour l'empêcher de passer : je ne connais qu'une manière d'y réussir, c'est de former une chaîne de forteresses à portée de canon les unes des autres, ce qui tombe dans l'absurde.

Mais c'est lorsque les colonnes de l'ennemi ont achevé de passer, qu'on veut faire jouer aux garnisons un rôle important. Elles doivent, dit-on, faire des sorties, courir la campagne, enlever ses détachements et ses convois, et intercepter ses communications avec ses dépôts. Mais il lui est bien aisé d'échapper à tous ces inconvénients, et de conserver ses lignes d'opérations intactes, au milieu même d'un dédale de places fortes ; il lui suffit pour cela de faire avancer son armée de réserve, dont la force doit être proportionnée au nombre de nos garnisons, et de faire observer nos places par des corps détachés devant celles qui peuvent lui nuire. Veut-il, par exemple, couvrir sa communication entre deux places fortes de dix mille hommes de garni-

31.

son chacune: il établit dix mille hommes devant celle de droite, autant devant celle de gauche, à une portée de canon des ouvrages, dans des positions fortifiées par l'art et la nature, couvrant la route qu'il est de son intérêt de conserver. Cependant que peut faire le gouverneur d'une de ces places? Tente-t-il d'attaquer et de chasser le corps qui l'observe: il ne peut point sans témérité hasarder toute sa garnison hors de sa place; les lois de la prudence exigent qu'il ne sorte qu'avec les deux tiers de ses forces; ainsi, il ne pourra employer que sept mille hommes contre le corps de dix mille hommes qui l'observe dans une position retranchée, et toutes les probabilités sont contre lui. Essaye-t-il d'envoyer au loin des partis dans la campagne: ces partis sont poursuivis, harcelés, et coupés de leurs places, où ils ne peuvent plus rentrer. Il est évident que chaque gouverneur sera réduit à l'inaction dans sa forteresse par un corps égal à sa garnison; et les cent mille hommes répartis dans nos places occuperont à peine cent mille ennemis pour les observer. Il y aura parité de forces employées de part et d'autre, et notre triple ligne de places sera d'un faible secours pour nuire à l'agresseur.

Je sais qu'on calcule avec assez de raison qu'il faut des forces triples pour bloquer une garnison; ainsi, si l'ennemi croyait devoir bloquer les places qu'il laisse en arrière, il consommerait beaucoup plus de troupes que les défen-

seurs. Mais nous venons de voir qu'il lui est assez inutile de les bloquer; il lui suffit de les observer avec soin, pour qu'elles ne puissent lui nuire. Il peut engager son armée active au milieu de nos places, lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, et pénétrer sans crainte audelà de notre triple ligne de forteresses, en prenant la précaution de laisser une armée d'observation en arrière. Lorsqu'il est sorti enfin de ce dédale de places, il doit s'étendre dans le pays, afin d'en tirer des ressources; il doit y établir des dépôts, une base d'opérations, son armée de réserve, et conduire la guerre, en un mot, presque comme si nos places n'existaient pas, dès qu'elles se trouvent hors du théâtre des armées actives.

Cette frontière de cent lieues, munie de cinquante forteresses, n'est point une supposition imaginaire : elle existe réellement, et nous pouvons interroger l'expérience d'une guerre fort récente, pour connaître ce que nous avons le droit d'attendre d'une triple ligne de places fortes, abandonnées à elles-mêmes. La France, sur sa frontière du nord, depuis la mer jusqu'au Rhin, a cinquante places bonnes ou mauvaises, ou elle les avait (car je ne sais lequel des deux je dois dire, dans la situation critique où elle se trouve réduite!). Les alliés, après la bataille de Waterloo, qui avait détruit l'armée française, ont bravé avec raison la vieille réputation

de notre triple ligne du nord, et ils ont pénétré en France, sans s'arrêter devant des places qui deviennent des barrières impuissantes pour arrêter les invasions, aussitôt qu'elles sont privées du concours des armées défensives. Il est vrai que leurs mouvements étaient secondés par l'esprit général des Français, qui leur faisait regarder ces étrangers comme des amis plutôt que des ennemis.

Je fais une prière; c'est qu'on ne se hâte pas de conclure de ces observations sur l'insuffisance des lignes de places frontières pour la défense des états, que je juge les forteresses d'une faible utilité. Je leur accorde au contraire une telle influence sur la stabilité des empires, que je pense qu'un bon système de guerre défensive ne peut reposer que sur des places fortes. Je blâme seulement leur disposition actuelle, et notre méthode de les entasser au hasard sur l'extrême frontière, où leur grand nombre devient à charge par la quantité de troupes qu'elles absorbent pour leur garde, tandis qu'on n'en établit aucune dans l'intérieur : de sorte que l'armée défensive, forcée quelquefois par de grands désastres à abandonner ses lignes frontières, et repoussée dans l'intérieur par un concours de circonstances fâcheuses, se trouve séparée de toutes ses forteresses, et contrainte de soutenir la guerre sans dépôts, sans arsenaux, sans magasins, et sans hôpitaux. Armes, muni-

tions, canons, caissons, points d'appui, tout lui manque au milieu de son propre pays; et privée des dépôts et des abris protecteurs des places, elle se trouve dans l'impossibilité de se réorganiser et de se retremper. C'est ce qui arriva à Napoléon en 1814; la perte de la bataille de Brienne s'étant opposée à ce qu'il atteignît les forteresses de la Lorraine, le théâtre de la guerre s'établit dans les plaines de la Champagne, loin de toute forteresse, et les nombreuses places dont la France est enceinte se trouvant hors de la sphère d'activité des armées, ne jouèrent plus qu'un rôle peu important. A quoi bon cette multitude de petites places avec lesquelles nous nous efforçons en vain de fermer nos frontières en pays ouvert, si les colonnes ennemies peuvent passer à côté? Lorsque leur petitesse et leur situation éloignée de toute bonne position d'armée les rendent incapables de servir de dépôt et de point d'appui aux forces actives, leur grand nombre peut devenir à charge à un général en chef, en affaiblissant son armée par la quantité de troupes qu'elles consomment pour leur conservation.

Si, à l'aide de la réflexion et de l'expérience, les généraux parviennent à se convaincre que les états ne peuvent se défendre que par le moyen des armées, mais que les armées ne peuvent se former, s'organiser et trouver de la sûreté et de la stabilité qu'à l'appui des places

fortes, alors ils se formerontt une idée exacte de la guerre défensive, et tout rentrera dans l'ordre. Les uns renonceront à la folle idée de vouloir arrêter l'agresseur uniquement par des chaînes de forteresses, et les autres abandonneront l'idée peut-être plus folle encore de confier le salut de l'état à un instrument aussi fragile qu'une armée sans dépôts et sans points d'appui, qu'on voit se dissiper à la première bataille perdue, sans pouvoir la réorganiser. Le rôle des places étant bien déterminé, il deviendra aisé de prévoir les points où les vicissitudes de la guerre peuvent les rendre utiles, et on les disposera avec plus d'art. Au lieu de les entasser toutes sur les frontières, on en dispersera dans toutes les provinces qui craignent de devenir le théâtre de la guerre, et jusqu'au centre d'un royaume; on les fera grandes et spacieuses, en rapport avec les besoins de nos armées actuelles, et l'on préparera sous leur canon des abris protecteurs pour les armées défensives. Voici mes idées à ce sujet, que je tâche de rendre sensibles par une application.

Sur cette frontière ouverte de cent lieues, que le systême actuel surcharge de cinquante places fortes, j'en établis cinq ou six seulement à quinze ou vingt lieues les unes des autres. Elles occuperont les nœuds des principales routes, et surtout les deux rives des fleuves, quelle que soit leur direction, afin de faciliter les mouvements

des armées. Il faut qu'elles soient grandes pour qu'elles puissent subvenir aux besoins de nos armées belligérantes, dont la force s'élève souvent à plus de cent mille combattants. Les petites places suffisaient sans doute aux petites armées des temps passés; mais aujourd'hui, comment pourrions-nous renfermer dans une étroite enceinte les hôpitaux, les arsenaux, les dépôts, les magasins, les munitions de guerre et de bouche, les canons, les parcs de rechange, les voitures, et tout l'attirail immense de nos armées de cent mille hommes ? Il est donc nécessaire que nos places s'agrandissent dans la même proportion que nos armées, et je ne crois pas que leur enceinte doive se former de moins de dix à douze fronts. Si l'on craint les surprises pour ces grands dépôts, qu'on peut regarder comme les ancres de l'État, lorsque la guerre de campagne ne leur laisse que peu de troupes pour leur garde, il est aisé de les soustraire à ce danger, par l'établissement d'une citadelle, qui, facile à garder avec très-peu de monde, garantisse la reprise et la possession de la ville.

C'est une idée admirable que celle de Vauban, de préparer sous le canon des principales places, des camps retranchés qui assurent aux armées un abri et un refuge contre les coups de la fortune, lorsque leurs malheurs ou leur faiblesse numérique ne leur permettent plus de lutter en rase campagne. C'est ainsi que les Romains trou-

vaient un asyle dans leur camp après la perte d'une bataille. Comme c'est principalement sur cette idée que doit rouler le système défensif que je développerai dans un instant, il est important d'en faire l'application à toutes nos places, application dont je ne me dissimule pas les difficultés; car il faut que les camps retranchés, établis sous leur canon, capables de contenir cent mille hommes au besoin, n'exigent cependant que fort peu de troupes pour leur défense ordinaire, et laissent à l'armée qui s'y refugie momentanément, toute son action et tout son développement, lorsqu'elle veut reprendre l'offensive.

Je ne vois pas de meilleur moyen pour remplir ces conditions, que celui d'établir quatre petits forts autour de chaque place, formant un immense quarré dont la place occuperait le centre. Ces forts, fermés en tous sens, seraient établis sur les sommités les plus avantageuses des hauteurs, à environ douze ou quinze cents toises des ouvrages de la place, et espacés entre eux de deux à trois mille toises. L'espace compris d'un fort à l'autre formerait un champ de bataille capable de recevoir une armée de cinquante à cent mille hommes, qu'on pourrait regarder comme inexpugnable : les forts, armés de canons de gros calibre, en appuieraient parfaitement les ailes; quant au centre, sur lequel ils auraient peu d'action à cause de leur éloigne-

ment, on pourrait le renforcer par des ouvrages de campagne construits au moment même du besoin, et soutenus par le canon de la place. Ainsi les quatre forts circonscrivant chaque forteresse, formeraient tout autour un vaste camp retranché présentant quatre fronts ou quatre champs de bataille différents ; de sorte que de quelque côté que l'ennemi arrivât, nous pourrions lui faire face avec notre armée. La garde ordinaire de ce camp retranché, qui se réduit à celle de quatre petits forts, ne pourrait pas exiger plus de huit cents hommes, et la place qui en ferait le réduit mettrait en sûreté tous les établissements et les dépôts nécessaires à l'existence et à la réorganisation des armées. On ne tardera pas à appercevoir quel résultat immense on a le droit d'attendre de ce dispositif de fortifications ; dispositif qu'il est aisé de varier suivant l'assiette de chaque place, et d'adapter au terrain, en profitant des positions qu'offre la nature.

A une vingtaine de lieues en arrière de ces premières places fortes, j'en établis d'autres semblables, aussi espacées entre elles de quinze ou vingt lieues, et ainsi de suite, jusqu'au centre du royaume. Nous obtenons de cette manière des dépôts, des arsenaux, et des points d'appui, pour les armées et la population, dans quelque province que la fortune transporte le théâtre de la guerre. Les principaux passages des montagnes et des forêts seront gardés par des forts ou

batteries fermées, qu'il ne faut point confondre avec les places.

Quant aux capitales, la mollesse et la corruption de leurs nombreux habitants, incapables de supporter les privations qu'entraîne la guerre, mettent ordinairement un obstacle invincible à leur défense. Il faut se borner à défendre les approches d'une capitale par des corps d'armée soutenus par des fortifications passagères, et établir non loin d'elle une grande place centrale qui soit un arsenal général d'armes et d'artillerie, et le dernier dépôt de la fortune publique. C'est ainsi que je voudrais voir en France une grande place de dépôt centrale sur la Loire, au lieu de cette foule de petites forteresses frontières, si insignifiantes pour réparer de grands désastres.

Pour apprécier l'influence et la valeur de cette nouvelle disposition de places fortes sur la défense de l'État, imaginons que l'ennemi prenne l'offensive avec une armée active de cent cinquante mille hommes. Nous ne pouvons lui opposer que cent mille hommes de troupes en état de tenir campagne. Quant aux recrues et aux jeunes troupes inexpérimentées, nous en jetons trois mille dans chacune de nos cinq places frontières, afin de les garder contre les insultes et les surprises, et nous formons les autres en armée de réserve, à vingt ou trente lieues en arrière, à l'appui de nos secondes places, que nous pouvons regarder comme notre base d'opé-

rations. C'est pour cela que nous les avons établies à cette distance des frontières. Si nous les eussions rapprochées davantage, elles se fussent trouvées, dès le début de la campagne, dans la sphère d'activité des armées belligérantes, susceptibles de se voir bloquées ou observées, et elles n'eussent par conséquent pas joui de la tranquillité nécessaire pour former, équiper et protéger de nouvelles troupes ; les recrues destinées à s'armer et à s'équiper dans leur sein, eussent été dispersées par des partis ennemis avant de pouvoir s'y rassembler ; et l'armée de réserve, qui ne peut s'organiser qu'en puisant dans leurs dépôts tout le matériel nécessaire à la guerre, n'eût pu se former qu'avec les plus grandes difficultés.

Si l'agresseur divisait ses forces en plusieurs armées hors de portée de se soutenir mutuellement, afin d'agir sur des points éloignés, nous profiterions bien vîte de cette grande faute pour tomber avec la majeure partie de nos troupes sur le corps le plus voisin, et l'écraser sous le poids de forces supérieures, avant que les autres, retardés dans leur marche par des corps d'observation, ne pussent venir à son secours; système de défense qui a déja été développé dans le chapitre des marches : ainsi je me dispenserai de le reproduire ici.

Mais je veux qu'il fasse la guerre suivant de bons principes : ainsi ses différents corps mar-

cheront de manière à se secourir entre eux, et à ne former qu'une seule armée. C'est dans cette disposition qu'ils pénétreront entre deux de nos places frontières. Quel que soit l'usage suivi dans les dernières guerres, nous nous garderons bien de nous opposer de front, avec nos cent mille hommes, à la marche de cents cinquante mille de l'ennemi; ce serait mettre les chances de la guerre contre nous; car si c'était pour lui livrer bataille, la supériorité du nombre fixerait sans doute la victoire de son côté; si c'était pour retarder ses progrès en nous retirant de position en position, nous découragerions nos troupes par ces manœuvres rétrogrades, sans pour cela obtenir l'avantage que nous recherchons de le forcer à disséminer ses forces actives. Son armée de réserve qui, suivant les principes établis, doit remplacer sa première armée, suffirait pour bloquer ou observer les places laissées en arrière, soumettre et contenir la population, et assurer ses communications et ses subsistances; de sorte que nous perdrions du terrain sans obliger son armée active à s'affaiblir.

Les camps retranchés, tels que je viens de les décrire, dont nous entourons nos places, nous permettent d'adopter un système défensif bien plus efficace, que j'ai déja fait pressentir; c'est celui de nous placer sur les flancs de l'armée offensive. Aussitôt qu'elle s'engage entre deux de nos places frontières, nous nous hâtons de jeter

six ou sept mille hommes dans l'une des deux, susceptible de se voir investie et assiégée, afin de compléter sa garnison; et nous nous retirons avec le reste de notre armée, de position en position, jusque dans le camp retranché de l'autre place. Dans cet état de choses, que peut faire l'ennemi? S'avance-t-il témérairement dans l'intérieur, en négligeant notre armée qui se trouve sur son flanc, il court à sa perte : car, dès qu'il a passé, nous nous portons sur ses derrières, et nous le privons de toutes ses communications avec ses dépôts et sa base d'opérations. Son armée, sans magasins, sans vivres, sans hôpitaux, et bientôt sans munitions, au milieu de toute la population qui se soulève autour d'elle, à l'appui des forteresses intérieures, dépérit journellement sans pouvoir se renouveler, et n'aspire bientôt plus qu'à se retirer de ce faux pas; trop heureuse si elle y parvient. Prend-il le parti de laisser une armée égale à notre armée, pour nous observer et nous contenir dans notre camp, et de pénétrer ensuite, avec les cinquante mille hommes qu'il a de plus que nous, dans l'intérieur du pays : non-seulement cette incursion, qui ne tarde pas d'être arrêtée et par notre armée de réserve et par la population en armes, ne lui procure aucun avantage, aucune conquête stable et réelle, mais encore elle l'expose aux plus grands dangers. En effet, si l'armée qu'il laisse en arrière vient à essuyer des échecs qui

l'obligent à se retirer, son armée d'incursion n'a plus de retraite, et trouve son tombeau au sein des contrées qu'elle a ravagées.

Convaincu de l'impossibilité de s'avancer en laissant notre armée défensive sur son flanc et sur ses derrières, il prendra sans doute le parti de marcher sur elle avec toutes ses forces. Alors, retirés dans le camp retranché de l'une de nos places frontières, nous prenons notre ordre de bataille entre deux forts, sur le côté du quarré faisant face à l'agresseur. Nous pouvons nous y regarder comme inexpugnables, sur-tout si nous ne négligeons pas d'élever, pour soutenir notre centre, entre les deux forts qui appuient nos ailes, quelques travaux de campagne, ouvrages d'une nuit, dans le genre de ceux décrits au chapitre IX.

La place sert de réduit de sûreté à notre camp, et elle nous offre toutes les ressources dont nous avons besoin en munitions de guerre et de bouche. Mais ces ressources ne sont pas inépuisables; il s'agit de les renouveler; ce qui nous est facile par les communications que nous conservons libres avec nos places du côté opposé à l'ennemi. L'agresseur voudrait-il nous priver de ces communications : il ne peut y parvenir qu'en nous bloquant de tous côtés; mais, pour cela, il faut qu'il divise ses cent cinquante mille hommes en quatre corps, placés un de chaque côté de l'immense quarré de douze mille toises de pourtour,

formé par nos quatre forts. Qu'on calcule les distances que ces corps auront à parcourir pour se secourir mutuellement, et l'on trouvera que l'armée défensive a le temps d'attaquer avec succès l'un d'entre eux avant que les autres n'arrivent à son aide, sur-tout si elle fait ses dispositions pendant la nuit, à l'insu de l'ennemi, pour commencer le combat aux premiers rayons du jour. Rien ne gène nos mouvements et notre sortie, et nous tombons subitement, avec cent mille hommes déployés, sur un corps isolé de trente ou quarante mille hommes : la victoire ne peut pas être douteuse. Ce n'est pas sans raison qu'on a estimé que, pour bloquer des troupes dans un camp retranché ou dans une place, il fallait le triple de forces.

Ainsi, de quelque manière que j'envisage les opérations offensives de l'ennemi, je ne vois pas qu'il puisse ni se hasarder à laisser une armée défensive sur ses derrières, ni attaquer ou bloquer cette armée avec quelque apparence de succès dans son camp retranché. Ce système des camps retranchés établis sous le canon des places, me paraît admirable pour arrêter son invasion dès le début.

On m'objectera sans doute que, ne pouvant rien entreprendre contre notre armée défensive, il se jettera sur une place voisine pour en faire le siége. Voilà justement où je voulais l'amener; je voulais l'obliger à se livrer à une guerre de

siéges, toujours si lente, si dispendieuse, si dangereuse sous les yeux d'une armée défensive encore intacte, et si peu fertile en grands résultats. Il ruinera son armée et ses munitions pour la conquête d'une seule place dans une campagne, et encore combien cette conquête n'est-elle pas incertaine. Que de chances nous aurons pour le forcer à en lever le siége, sur-tout lorsque sa ligne de communication avec ses dépôts, celle par laquelle il reçoit et son parc de siége, et ses munitions, et ses vivres, a plusieurs marches de longueur. Si nous savons manœuvrer avec vivacité et précision, comment parviendra-t-il à couvrir en même temps cette ligne ainsi que le siége, et à nous empêcher de jeter des secours dans la place ?

Telle est l'idée que je me suis formée du rôle que les places fortes sont appelées à jouer. Seules, elles me paraissent insuffisantes pour la défense des frontières en pays ouvert; car ce ne sont que des masses mortes, dont l'influence ne s'étend guère au-delà de la portée du canon de leurs ouvrages : mais, considérées avec leurs camps retranchés comme les points d'appui et les refuges des armées défensives, considérées comme des têtes de pont pour assurer les manœuvres d'armée sur les lignes des fleuves, considérées aussi comme les dépositaires assurés de nos richesses militaires, elles deviennent précieuses et indispensables pour la sûreté et la

stabilité des états. Mais ne les prodiguons pas avec profusion sur les mêmes points, de peur de nous voir obligés, pour les garder, d'affaiblir les forces actives, qui, en dernier résultat, décident du sort des empires.

Je termine enfin ces considérations générales, que je regrette de n'avoir pas su présenter sous une forme plus abrégée sans tomber dans l'obscurité.

On sera peut-être surpris de me voir finir cet ouvrage sans parler de la guerre des siéges, cette branche importante de l'art militaire, qui a dû être l'objet particulier de mes travaux et de mes études. Mais à quoi bon répéter ce que d'autres ont écrit avant moi sur un sujet qui ne laisse plus rien à desirer. L'expérience que j'ai pu acquérir dans le cours de quelques siéges, n'a servi qu'à me convaincre que l'art de l'attaque des places avait été porté à sa perfection par Vauban, et que tant que les fortifications resteront à-peu-près ce qu'elles étaient de son temps, nous devions nous borner, dans nos siéges, à faire une application heureuse des règles qu'il nous a tracées par sa conduite et dans ses écrits. C'est le seul genre de mérite auquel il nous soit permis d'aspirer, dans un art que ce grand homme a eu la gloire d'inventer et de conduire à sa perfection dans le cours de sa longue et laborieuse carrière.

CONCLUSIONS.

Des observations et des raisonnements répandus dans les différents chapitres de cet ouvrage, on peut tirer les conclusions suivantes, qui en sont comme les corollaires.

1. Les enrôlements volontaires étant ordinairement insuffisants, tant pour la quantité que pour la qualité des recrues, on se voit obligé d'avoir recours à des moyens forcés, pour lever un nombre de troupes en rapport avec celui des principales puissances de l'Europe.

2. Un de ces moyens les plus favorables à l'entretien d'une bonne armée nationale, et qui blesse le moins les intérêts de la société, c'est de désigner annuellement, par la voie du sort, sur tous les jeunes célibataires, les recrues jugées nécessaires.

3. Les nouvelles levées seront formées et réunies en bataillons ou cohortes : la force de ces petits corps sera déterminée par la quantité de troupes en bataille, qu'un commandant peut faire agir et mouvoir *à sa voix*, avec ensemble et précision : on peut la fixer de cette manière à six ou huit cents hommes.

4. La multiplicité de ces cohortes, qu'on peut

regarder comme les éléments de l'armée, et le terrain qu'elles occupent sur un champ de bataille, ne permettent pas au général en chef de de les disposer, de les faire combattre, et de les ranger toutes lui-même; ce qui l'oblige d'en faire plusieurs divisions dont il confie le commandement à ses lieutenants.

5. La force de ces divisions que j'appelle *légions*, est déterminée par la quantité de cohortes qu'un officier-général peut aisément embrasser, et suivre de l'œil sur un champ de bataille. Je la fixe ici à dix cohortes.

6. Les besoins de la guerre réclament deux espèces d'infanterie : l'une pour soutenir par son union le choc de l'ennemi, et rompre ses efforts; l'autre pour le reconnaître, le harceler en tirailleurs, et le poursuivre dans les pays fourrés. La proportion de la première à la seconde sera de 3 à 1.

7. Les besoins de la guerre réclament deux espèces de cavalerie : l'une pour achever de rompre et d'écraser sous le poids de ses masses, des troupes harassées et en désordre par un long combat; l'autre pour fouiller le pays, éclairer les colonnes, avoir des nouvelles de l'ennemi, lui tendre des embûches, surprendre ses convois, et poursuivre les fuyards en plaine. Elles seront à-peu-près entre elles dans la même proportion, et feront environ un sixième de l'armée.

8. Pour remplir des rôles si différents, le

troupes de ligne doivent marcher et combattre avec ordre et ensemble, et les troupes légères marcher et combattre dispersées et isolément; d'où il suit que leur éducation et leurs exercices ne doivent pas plus se ressembler que leurs services.

9. La légion renfermera dans son sein de l'infanterie de ligne, de l'infanterie légère, et de la cavalerie légère, afin que ce corps réunisse la légéreté et la vélocité avec la solidité.

10. La cavalerie de ligne, qui ne peut être fort utile que par grandes masses, et à la fin d'un combat, sera toute réunie en réserve de l'armée.

11. La quantité de l'artillerie doit être en raison inverse de la bonté de l'infanterie : on peut fixer le nombre de bouches à feu à raison de deux pièces par mille hommes de bonnes troupes.

12. Une partie de cette artillerie sera donnée aux légions pour engager le combat, et l'autre partie sera tenue en réserve de l'armée.

13. Les grandes armées ne pouvant pas marcher sur une seule colonne, sans risquer de voir la tête battue par l'ennemi avant que la queue, souvent à plus d'une journée en arrière, ne puisse arriver à son secours, on est contraint d'en former plusieurs colonnes de route.

14. Chaque colonne de route suivant un chemin différent, doit avoir son avant-garde, et ses flanqueurs pour s'éclairer. Cette avant-garde

sera uniquement composée de troupes légères, afin de ne pas engager de combat sérieux avant l'arrivée de l'armée.

15. La longueur d'une colonne de route est fixée par le temps qu'elle peut se promettre pour se déployer en bataille avant d'être attaquée, dès qu'elle a des nouvelles de la marche de l'ennemi par son avant-garde. Cette longueur ne peut guère s'étendre, par cette raison, au-delà de deux à trois lieues; ce qui comprendra environ trente mille hommes avec l'artillerie et les bagages, sur une grande route. Ainsi, la force d'une colonne de route peut s'élever ordinairement à trente mille hommes.

16. D'où l'on voit qu'une colonne de route doit se former de plusieurs légions : je la forme ici de quatre légions, de soixante bouches à feu, et de trois mille chevaux de ligne; et j'en fais un corps d'armée, sous les ordres d'un général en chef, qui doit renfermer dans son sein tout ce qui lui est nécessaire pour les combats, puisqu'il voyage, et qu'il campe isolément.

17. Les différents corps d'armée sont dirigés par un généralissime, qui fait concourir leurs efforts vers un même but, et qui les fait marcher de manière à se prêter un mutuel secours. Ils ne doivent pas s'éloigner de plus de deux lieues les uns des autres, si l'ennemi est réuni.

18. Lorsque l'ennemi se sépare en plusieurs corps trop éloignés pour se soutenir, le talent

d'un généralissime est de réunir tout-à-coup ses colonnes par des marches forcées, contre un de ces corps, afin de l'écraser sous le poids de forces supérieures.

19. L'infanterie doit se former en bataille sur trois rangs, contre l'infanterie et contre la cavalerie.

20. Les meilleurs feux, sur-tout contre la cavalerie, sont les feux successifs par rang.

21. Un ordre de bataille complet doit être composé d'une première ligne pour se battre, d'une seconde ligne pour encourager et soutenir la première, la remplacer dans le combat, et favoriser sa retraite et son ralliement; et, enfin, d'une réserve pour parer aux accidents imprévus et tumultueux du combat, secourir les lignes, protéger leurs flancs et leurs derrières, et frapper, au moment opportun, un coup décisif sur un point affaibli de l'ordre de bataille de l'ennemi.

22. Les cohortes de première et de seconde ligne appartiendront aux mêmes légions. Ces dernières seront placées hors de portée du fusil, afin qu'elles se conservent intactes jusqu'au moment d'entrer en scène : on les rangera en petites colonnes qu'on ne déploiera que lorsqu'elles remplaceront les premières dans le combat, afin de ne pas gêner le passage des lignes.

23. La réserve composée de la cavalerie de ligne, de la moitié de l'artillerie, et d'un corps

d'infanterie d'élite, se tiendra en colonne derrière le centre des lignes, hors de portée du canon

24. Dans cet ordre de bataille, l'infanterie légère, dispersée en tirailleurs sur les fronts et sur les flancs, escarmouche en engageant le combat; l'artillerie légionaire en batterie à côté des cohortes de première ligne, ouvre son feu sur l'ennemi; la première ligne s'avance, et tâche de saisir une position favorable à portée de fusil, pour commencer son feu de mousqueterie; la seconde ligne marche au secours de la première, dès qu'elle est rompue et qu'elle cède du terrain, et la remplace dans le combat; elle arrête l'ennemi, tandis que celle-ci se rallie, se reforme en arrière, et devient seconde ligne à son tour; jeu qui se répète plusieurs fois en raison de la bravoure des troupes; et, enfin, la réserve fait avancer son artillerie pour battre une des ailes affaiblies de l'ennemi; son infanterie marche vivement en colonne pour aborder cette aile, tandis que la cavalerie de ligne la tourne rapidement, se forme perpendiculairement à son ordre de bataille, et la charge en flanc et à dos. Telle est l'histoire des combats les mieux calculés de ce siècle.

25. L'ordre en colonne est un ordre de marche et non pas de combat; ainsi l'on ne doit le prendre que lorsqu'il s'agit d'arriver rapidement sur l'ennemi plutôt que de se battre, ou pour

forcer un défilé lorsque le terrain ne permet pas de se déployer.

26. Par exemple, s'il s'agit d'attaquer des retranchements ou un village, ce serait une folie que de vouloir échanger des coups de fusil avec un ennemi à couvert. Il faut arriver promptement sur lui pour lui livrer un combat plus égal à l'arme blanche; et alors, l'ordre en colonne doit être préféré comme le plus favorable à la marche, et le plus commode pour pénétrer par les défilés étroits des brèches et des rues du village.

27. Mais comme une bataille se compose d'une suite alternative de combats et de marches, il s'ensuit que les troupes doivent tantôt se déployer pour la facilité du combat, tantôt se replier sur elles-mêmes pour la facilité de la marche. Ce passage successif de l'un à l'autre ordre, suivant les circonstances locales et autres du moment, exige un coup-d'œil rapide et exercé.

28. L'ordre de bataille primitif doit toujours se plier et se marier au terrain, de manière à faire tourner tous ses accidents au profit de l'attaque ou de la défense.

29. Parmi les accidents de terrain, les uns sont favorables, et les autres défavorables; l'art des positions consiste à se saisir des accidents favorables pour en fortifier son ordre de bataille, et à laisser les accidents défavorables en avant

et sur les flancs, pour qu'ils affaiblissent l'ordre de bataille de l'agresseur.

30. Nous devons camper étendus en ordre de bataille pour éviter les surprises, et non pas agglomérés comme les Romains, parce que nous ne pouvons pas nous renfermer et nous mettre en sûreté comme eux dans des enceintes fortifiées.

31. Il serait souvent convenable de renforcer nos positions et nos camps par des travaux de campagne qui pussent s'exécuter en une nuit; ce qui est possible en renonçant à les faire à l'épreuve du boulet.

32. En plaçant les batteries hors des redoutes destinées à les défendre, derrière des épaulements à très-petite portée de mousqueterie de ces redoutes, on obtient une grande économie de travail, plus de force réelle, et beaucoup de facilité pour le tir de l'artillerie.

33. Au reste, quelque talent que l'on apporte dans le choix des positions et dans la disposition des troupes, il faut, en dernier résultat, chasser l'ennemi du terrain qu'il occupe, ce qu'on ne peut faire qu'avec des soldats braves.

34. Mais pour qu'ils soient braves, il faut les rendre tels; car la bravoure n'est pas une qualité innée en nous.

35. On n'y parvient ni par les raisonnements, ni par les châtiments, ni même par la discipline, mais bien par le jeu des passions. Nos institu-

tions doivent donc tendre à donner des passions à nos troupes; et c'est ensuite au général à reveiller et à exciter ces passions par ses harangues au moment du combat.

36. Les passions qui ont eu le plus d'influence sur les troupes chez les différentes nations, sont le fanatisme, l'amour de la patrie, l'honneur, l'ambition, l'amour, le desir des richesses.

37. En jetant un coup-d'œil sur les grandes opérations offensives de la guerre, nous trouvons qu'on peut faire deux sortes de guerre, une guerre d'invasion, et une guerre méthodique.

38. La première sorte s'emploie avec succès pour conquérir les états despotiques d'Asie, où le peuple esclave, indifférent pour son maître, ne prend aucune part à la défense; mais la seconde peut seule réussir contre des états républicains, où le patriotisme des citoyens oppose des obstacles sans cesse renaissants à la marche des conquêtes.

39. En Europe, où le patriotisme des peuples qui ont quelque part aux affaires publiques, et le système de politique des souverains, qui tend sans cesse à établir entre eux un équilibre de puissance, s'opposent également à la rapidité des conquêtes, une guerre méthodique peut seule procurer des succès stables et solides.

40. Ce genre de guerre exige deux armées, une armée active pour gagner des batailles, et

une armée de réserve pour occuper et conserver les pays conquis, en tirer des ressources, appuyer l'armée active, l'alimenter et la soutenir.

41. L'armée de réserve doit choisir et préparer une ligne défensive que j'appelle *base d'opérations*, où l'armée active, en cas de revers, puisse se recruter, se reformer, se réorganiser, se retremper, et arrêter l'ennemi à l'aide des obstacles de l'art et de la nature.

42. C'est sur cette base d'opérations que doivent s'établir tous les dépôts de munitions de guerre et de bouche nécessaires à l'existence des armées. On les mettra en sûreté contre les entreprises de l'ennemi, par des enceintes bastionnées, en *fortifications mixtes*, qui puissent s'élever en peu de temps, et remplir momentanément l'objet de la fortification permanente.

43. Ces places du moment seront disposées sur la ligne défensive aux nœuds des principales routes, de manière à en renforcer les parties les plus essentielles, et à concourir à la défense.

44. En jetant un coup-d'œil sur les grandes opérations de la guerre défensive, on s'apperçoit qu'elles doivent s'appuyer sur des places fortes. Les places rendent à cette guerre différents genres de services, qu'il s'agit avant tout de bien apprécier, afin de ne pas tomber dans les fautes, ou de les dédaigner mal-à-propos, ou de les multiplier sans nécessité, ou de les disposer sans discernement.

45. D'abord elles mettent en sûreté dans leur sein les dépôts d'armes et de munitions, préparés d'avance pour les besoins de la guerre, qu'on peut regarder comme les richesses militaires d'une nation.

46. Ensuite elles ferment les principaux passages des montagnes, et facilitent aux armées le passage des fleuves sur lesquels elles forment des têtes de pont.

47. Et enfin elles offrent sous leurs murs un refuge et un asyle aux armées défensives, asyle que l'agresseur est obligé de respecter sans pouvoir passer outre, parce que la raison de guerre s'oppose à ce qu'il laisse une armée sur ses derrières.

48. Mais, pour qu'elles puissent remplir ce dernier objet, il est indispensable qu'elles soient entourées par un vaste camp retranché, préparé d'avance, dont elles seront le réduit. Ce camp retranché consistera en quatre petits forts disposés en quarré autour d'elles, à deux ou trois mille toises les uns des autres.

49. Du reste, il est inutile, il est désavantageux même de multiplier les forteresses sur une frontière, au point d'affaiblir les forces actives par les garnisons nécessaires à leur conservation. Au lieu de les entasser sur les frontières, il est préférable de les disperser dans toutes les provinces d'un grand état, afin de n'être pas privés de leurs dépôts et de leurs secours, lors-

que la fortune transporte le théâtre de la guerre dans l'intérieur.

5o. Une armée défensive, au lieu de s'opposer de front à la marche de l'agresseur, doit se placer sur ses flancs, prête à couper sa ligne d'opérations, s'il la laisse sur ses derrières pour pénétrer dans l'intérieur, ou à se refugier dans le camp retranché de la place la plus voisine, s'il marche à elle. Cette manœuvre fait échouer l'entreprise de l'ennemi, ou l'oblige à se livrer aux longueurs d'une guerre de siéges.

FIN.

NOTES.

NOTE I.

Des levées de troupes.

Tite-Live. Denis d'Halicarnasse.

On sait que le roi Servius Tullius distribua tout le peuple romain en six classes, qui servirent de base à la levée des troupes et à la formation des légions. La première, composée des citoyens les plus riches, dont la fortune s'élevait au-dessus de cent mille *as* (5,622 f.), fut formée en dix-huit centuries de chevaliers et quatre-vingts centuries de fantassins, auxquelles on ajouta deux centuries chargées de l'emploi et de la direction des machines de guerre.

On forma la seconde classe des citoyens qui avaient de cent à soixante-quinze mille as; la troisième, de ceux qui avaient de soixante-quinze mille à cinquante mille; et la quatrième, de ceux qui avaient de cinquante mille à vingt-cinq mille. Chacune de ces classes fut divisée en vingt centuries.

Les quatre premières classes fournissaient l'infanterie de ligne; la cinquième classe, composée des citoyens qui avaient de vingt-cinq à onze mille as, divisée en trente centuries, fournissait les vélites ou troupes légères: on tirait aussi de cette classe les cors et les trompettes.

Enfin, l'on rejeta dans la sixième classe tous les citoyens pauvres qui possédaient moins de onze mille as

(619 fr.), et l'on en forma une seule centurie, qui, dans les premiers temps, fut exempte de tout service militaire, attendu que leur pauvreté les mettait dans l'impuissance de s'acheter des armes et de faire la guerre à leurs dépens.

Mais, lorsqu'à l'époque du siége de Veïes, les troupes reçurent une solde de la république, la pauvreté ne fut plus un titre d'exemption, et les pauvres furent presque toujours soumis aux devoirs de la milice comme les autres citoyens. Polybe nous apprend que, durant les guerres puniques, on les employait au service de la marine, moins honorable que celui des légions. Le consul Marius, chargé de faire des levées pour la guerre contre Jugurtha, avait tellement animé la multitude par l'espoir du butin, que les pauvres se présentèrent à l'envi pour marcher sous ses ordres. *Il n'enrôla presque que des* capite censi, *sans avoir égard aux classes, suivant l'ancienne coutume,* dit Salluste. Il paraît que la dernière classe fut admise dès-lors, comme les autres, dans les légions.

Le dénombrement et le classement de tous les citoyens, établi par Servius Tullius, continua à se faire tous les cinq ans après l'expulsion des rois, d'abord par les consuls, ensuite par les censeurs, lorsque cette magistrature fut créée l'an de Rome 311. Ils enregistraient les noms, l'âge, la fortune, le nombre des campagnes, des Romains; ils les classaient de nouveau suivant leur fortune et leur conduite. Les rôles dressés par ces magistrats servaient à faire connaître aux consuls ou aux préteurs, chargés de faire les levées, tous ceux qui étaient soumis au service militaire. Les magistratures exemptaient de la conscription. Au reste, si l'on en croit

Polybe, il n'était permis d'aspirer à aucune magistrature avant d'avoir servi cinq campagnes dans la cavalerie, ou dix dans l'infanterie.

Le sénat eut recours quelquefois à la voie du sort pour la levée des troupes : on en trouve un exemple dans Appien. Le consul L. Lucullus était accusé par le peuple de mettre de l'injustice et de l'iniquité dans le choix qu'il faisait pour former les légions destinées à la guerre d'Espagne; les murmures furent si violents, que le sénat, pour les appaiser, décida que le sort désignerait les soldats.

Lorsque l'ennemi paraissait tout-à-coup aux portes de Rome, sans laisser le temps aux consuls de procéder aux levées par les voies ordinaires, le danger de la patrie les forçait d'avoir recours à un moyen plus prompt. Le premier de ces magistrats parcourait la ville en s'écriant : *Qui veut sauver la république me suive !* Alors personne n'était exempt de courir sur-le-champ aux armes ; tous les citoyens se rassemblaient *tumultuairement*, et juraient de défendre la république jusqu'à la mort, ce qui s'appelait *conjuration*.

Polybe.

Tite-Live.

Les citoyens romains seuls furent admis dans les légions, jusqu'au moment où les guerres civiles vinrent bouleverser la république et renverser toutes les lois établies. Cependant on trouve quelques exceptions : après la sanglante défaite de Cannes, le sénat se vit contraint de former deux légions avec des affranchis, des détenus pour dettes ou pour vols, et huit mille esclaves que la république acheta aux particuliers ; *faisant ainsi céder l'honnête à l'utile,* dit Tite-Live. Ces légions se conduisirent très-bien, rendirent de grands services, et les esclaves méritèrent leur liberté les armes à la main.

Sylla et Marius, dans leurs sanglants débats, recrutaient de tous côtés sans aucun choix, et ces deux furieux incorporèrent une foule d'esclaves dans leurs légions. Catilina forma les siennes avec des bandits et des malfaiteurs : alors les chefs de parti ne connurent d'autres lois que leurs caprices ou leurs intérêts. Ils ne se firent plus aucun scrupule de former et de recruter leurs nombreuses légions avec les hommes que leur fournissaient les provinces sous leurs commandements. César leva deux légions, dès le début de la guerre des Gaules, dans la Cisalpine, qui était réduite en province romaine; et, après la défaite de son légat Sabinius, il forma trois légions avec les conscrits que lui fournit cette même province. Pompée fit lever en Espagne, par ses légats, deux légions composées des naturels du pays, que par cette raison on nomma les *Vernacules*.

Salluste.

César.

Enfin, la puissance impériale s'étant élevée sur les ruines de la république, il n'y eut plus de citoyens romains, ou du moins ce ne fut plus qu'un vain titre; les Italiens, comme les provinciaux, ne furent plus que les sujets d'un même maître. La conscription s'étendit peu-à-peu sur toute la surface de l'empire, *et les provinces furent conquises avec le sang des provinces*, suivant l'expression énergique de Tacite.

Les préfets, gouverneurs des provinces, étaient chargés de faire faire les levées ordonnées par les empereurs. Tacite, qui se plaît à rembrunir ses tableaux, fait une peinture hideuse des désordres et des abus d'autorité qu'entraînait souvent la levée des troupes dans les provinces. « Vitellius, dit cet historien, ayant « ordonné des levées de troupes chez les Bataves, ce « fardeau, déja fort pesant de lui-même, fut encore

« aggravé par l'avarice et l'incontinence des officiers « qu'il y employa. Ils désignaient des vieillards et des « invalides, pour les forcer à se racheter à prix d'ar- « gent ; ils enlevaient de jeunes impubères d'un âge fort « tendre, mais d'une figure agréable, pour les faire servir « à leurs infâmes plaisirs. »

Les citoyens qui avaient servi le temps prescrit par les lois obtenaient leur congé, et n'étaient plus obligés de prendre les armes que pour la défense de la ville, dans le cas très-rare où elle était menacée par l'ennemi. Cependant ces braves vétérans, habitués à la vie des camps, marchaient quelquefois volontairement. C'est
Tite-Live. ainsi que Siccius Dentatus, âgé de soixante ans et couvert de plus de quarante blessures, paraît à l'armée contre les Èques, à la tête de huit cents vétérans. Les deux armées en viennent aux mains ; la victoire reste long-temps incertaine : alors Dentatus, à la tête de ses braves compagnons, marche au camp de l'ennemi occupé à se battre, en surprend la garde, la taille en pièces, et s'empare du camp ; il court ensuite porter le désordre et l'épouvante sur les derrières de l'armée des Èques, qu'il détermine à la fuite par ce mouvement audacieux.

La plupart des généraux durant les guerres civiles distribuèrent, à l'exemple de Sylla, les biens et les terres des vaincus et des proscrits aux légionaires qu'ils licenciaient. Ces soldats, établis et dotés presque tous en Italie, étaient connus sous le nom de *beneficiarii :* la conservation de leurs biens reposait en quelque sorte sur la tête de leur général ; ils se trouvaient liés à sa défense par leur propre intérêt. Aussi on les voyait reprendre les armes et accourir sous leurs anciennes en-

scignes dès qu'il les *évoquait* : de là le nom d'*évoqués* qu'ils prenaient à l'armée. Il paraît qu'en général les évoqués jouissaient d'une grande considération, et qu'ils étaient assimilés aux centurions pour tous les avantages et les priviléges. On en comptait jusqu'à deux mille dans l'armée de Pompée à la bataille de Pharsale, *tous soldats licenciés de ses anciennes armées*, dit César, *qui étaient revenus le servir par reconnaissance pour les établissements qu'ils en avaient reçus.*

Les peines infligées aux conscrits qui refusaient de marcher, varièrent suivant les temps, les circonstances et l'humeur plus ou moins sévère des magistrats. Ordinairement ils étaient condamnés à une amende; quelquefois les consuls les faisaient arrêter par leurs licteurs et battre de verges, mais ce châtiment était odieux au peuple. On les incarcérait, on vendait leurs biens, et l'on portait quelquefois la sévérité jusqu'à les vendre eux-mêmes comme esclaves.

Du temps de Végèce, on marquait les recrues sur la peau avec un fer chaud, afin de faire reconnaître les déserteurs; mais l'on pense bien que ces précautions ignominieuses, qui annonçaient la décadence de la milice, n'étaient pas en usage sous la république.

On voit déja sous l'empereur Auguste des jeunes gens chercher à s'affranchir des devoirs de la milice en se coupant le pouce droit. Cet empereur, au rapport de Suétone, fit vendre comme esclave, avec tous ses biens, un père qui avait ainsi mutilé ses deux fils pour les soustraire à la conscription. Cette lâcheté devint commune par la suite. Les étymologistes en dérivent notre mot de *poltron (pollex truncus)*.

NOTE 2.

Voici un exemple de la sainteté du serment chez les Romains. Le consul P. Valérius ayant fait prendre les armes tumultuairement au peuple pour chasser l'ennemi du Capitole, qui venait d'être surpris, cette citadelle fut reprise après une action sanglante où périt le consul, qui fut remplacé aussitôt par Cincinnatus. Le nouveau consul voulait porter la guerre chez les Èques et les Volsques; mais les tribuns du peuple s'opposaient aux levées. Alors Cincinnatus, haranguant le peuple, s'écria : « Nous ne manquerons point de soldats, et « nous avons encore sous nos ordres tous ceux qui, à « la vue de ce Capitole, ont pris les armes et juré so- « lennellement de ne les quitter que par la permis- « sion des consuls. Si, par les conseils des tribuns, ils « refusent de nous obéir, les dieux, vengeurs du par- « jure, sauront bien les punir de leur désobéissance ».

Les tribuns représentèrent en vain que ce serment ne regardait que la personne de Valérius et l'expédition du Capitole; les citoyens, plus scrupuleux, n'osèrent point refuser de prendre les armes.

NOTE 3.

L'exact Polybe ne parle pas de la formation de la légion en dix cohortes, ce qui prouve qu'elle n'avait pas encore lieu de son temps.

La force de la légion varia de quatre à sept mille hommes : nous venons de voir que la légion de Polybe était de quatre mille deux cents fantassins et trois cents chevaux; ce nombre varia peu jusqu'à la guerre d'An-

nibal; on l'augmenta alors, selon Tite-Live, de mille fantassins et de cent chevaux. Le même historien nous dit que Scipion, avant de passer en Afrique, porta l'effectif de ses légions à six mille deux cents fantassins et trois cents chevaux. On les retrouve de la même force durant la guerre de Macédoine.

Mais, comme il faut toujours faire la part des maladies et des accidents de la guerre, on peut présumer que ces corps étaient rarement au complet, et qu'ils étaient réellement moins nombreux. Les légions de César avaient rarement cinq mille hommes sous les armes : ses huit légions, à la bataille de Pharsale, ne faisaient que vingt-deux mille hommes, tant elles avaient été affaiblies par les cantonnements mal-sains de Brindes, et par plusieurs mois de fatigues et de combats sous *Dyrrachium*. Hirtius cite la sixième légion composée d'anciens soldats, à laquelle il restait à peine mille hommes sous les armes.

Chaque légion emmenait à sa suite des charpentiers, des forgerons, et tous les ouvriers nécessaires pour construire et réparer les traits, les armes, les chariots, les ponts, et toutes les machines de siége. La légion était une petite armée qui renfermait dans son sein, dans une juste proportion, de l'infanterie de ligne, de l'infanterie légère, de la cavalerie, des ouvriers, des machinistes, enfin, tout ce qui pouvait lui être nécessaire à la guerre pour se suffire à elle-même dans quelque position qu'elle se trouvât. Végèce.

NOTE 4.

Les Romains, habitants d'un pays dépourvu de chevaux, où l'on n'employait que des bœufs pour l'agri- Tite-Live.

culture, n'étaient point cavaliers. Ils n'eurent jamais que très-peu de cavalerie nationale, et le peu qu'ils avaient n'était en quelque sorte que de l'infanterie à cheval, car leurs chevaliers mettaient pied à terre dans les occasions difficiles. L'histoire en fournit plusieurs exemples : le dictateur Posthumius, à la bataille du lac Régille, fit mettre pied à terre aux chevaliers, qui coururent aussitôt au plus fort de la mêlée, et ranimèrent le combat par leur exemple. Les fantassins reprirent courage en voyant cette brillante jeunesse venir partager leurs dangers dans un combat égal. Les Latins, repoussés, furent mis en désordre, et les chevaliers remontèrent aussitôt à cheval pour les poursuivre et profiter de la victoire. Les chevaliers mirent aussi pied à terre à la bataille de Cannes, pour tâcher d'arrêter l'armée victorieuse d'Annibal. *J'aimerais autant qu'on me les livrât pieds et poings liés*, s'écria le général carthaginois, en voyant cette fausse manœuvre.

L'état leur fournissait ordinairement des chevaux; cependant au siége de Veïes, plusieurs d'entre eux servirent avec leurs propres chevaux; ce fut le premier
Suétone. exemple de cette espèce. Leur marque distinctive était l'anneau d'or qu'ils portaient au pouce. Ils étaient revêtus à Rome de l'*angusticlave*, tunique qui ne différait *du laticlave* des sénateurs que par une bordure plus étroite.

Les priviléges de ne faire la guerre qu'à cheval, et de ne servir que dix campagnes, n'étaient pas les seules dont cet ordre jouissait. Il en acquit plusieurs autres, et il finit même, grace à son crédit et à ses richesses, par s'affranchir des devoirs pénibles du simple cavalier. Il est vrai que le nombre des chevaliers fut bien



diminué par les guerres civiles; le seul Sylla en enveloppa deux mille six cents dans ses proscriptions. On ne les voit plus figurer dans les armées de César et de Pompée, qu'au prétoire du général, remplissant les fonctions d'officiers d'état-major, et chargés de missions spéciales, soit pour le commandement des places, soit pour le gouvernement et l'administration des pays conquis. Il est certain, d'après plusieurs passages des commentaires, que ces deux généraux n'employèrent que de la cavalerie auxiliaire, et que le petit nombre de chevaliers qui suivait leurs armées ne formait pas un corps de cavalerie.

César, dans son entrevue avec Arioviste, ne se fiant pas à ses cavaliers gaulois, prit leurs chevaux, et les fit monter par les soldats de la dixième légion pour former son escorte; et certes, s'il avait eu un corps de chevaliers, il n'eût pas été réduit à cet expédient. Ce même général ayant reçu des cavaliers germains fort mal montés, leur distribua les chevaux des tribuns, des évoqués, et même des chevaliers. Si ces chevaliers avaient formé un corps de cavalerie, eût-il démonté la cavalerie romaine pour monter des barbares? Enfin, il dit qu'il envoya à la poursuite des Belges toute sa cavalerie, forte de quatre mille chevaux rassemblés chez les Éduens et leurs alliés et dans toute la Gaule narbonnaise; et pas un mot des chevaliers.

Il paraît donc démontré que durant les guerres civiles, les chevaliers cessèrent de faire le service de cavaliers. On ne connut plus de cavalerie légionaire jusqu'au moment où l'empereur Auguste fit revivre cette sage et ancienne institution; cependant elle ne fut plus prise exclusivement parmi les chevaliers, et

on y fit entrer aussi des fantassins légionaires. *Les cavaliers légionaires sont pris dans le sein de la légion*, dit Végèce.

NOTE 5.

Végèce. Les marques distinctives du centurion étaient une aigrette sur le casque, avec le numéro de son manipule au-dessous. Il portait à la main un cep de vigne, qui était comme son bâton de commandement.

Nous savons, par Polybe, qu'on ne prenait ces officiers que parmi les légionaires qui avaient déja servi la moitié du temps prescrit par les réglements. « On « voulait, pour centurions, dit Végèce, des hommes « grands, forts et vigoureux; habiles à lancer le pilon « et l'hast, redoutables l'épée à la main, et adroits à « manier le bouclier, ainsi qu'à tous les autres exer- « cices militaires; sobres, vigilants, agiles; plus prompts « à obéir qu'à raisonner, doués d'assez de caractère « pour maintenir la discipline, et pour astreindre leurs « manipulaires aux différents exercices; zélés pour l'in- « térêt et le bien-être de leurs soldats, et soigneux de « pourvoir à leurs besoins. »

Au licenciement des légions les officiers rentraient dans la classe ordinaire; mais il paraît, d'après ce qui arriva sous le consulat de Mamercus et de Julius, que l'usage voulait qu'ils reprissent leurs rangs, lorsqu'on formait de nouvelles légions. Ces consuls ayant voulu enrôler, comme simple soldat, Valéro, un des chefs du parti plébeïen, quoiqu'il eût déja servi avec honneur comme centurion; le peuple, révolté de cette injustice, repoussa les licteurs qui voulaient l'arrêter, et le nomma l'un de ses tribuns, afin de le soustraire au service mili-

taire. On trouve dans Tite-Live un Ligustinus, primipile pour la quatrième fois, et un Tullius, qui occupait ce grade pour la septième fois.

NOTE 6.

Les légats étaient originairement des envoyés ou commissaires, nommés par le sénat ou par le peuple auprès des consuls à l'armée, afin de les aider de leurs conseils, soit pour les opérations de la guerre, soit pour l'administration des pays conquis. C'est en cette qualité que Scipion, le vainqueur d'Annibal, consentit à accompagner son frère en Asie. Tite-Live.

L'usage s'introduisit ensuite de faire commander les légions par des légats, ce qui en multiplia beaucoup le nombre. Pompée en obtint quinze dans la guerre contre les pirates; et César, partant pour les Gaules, en emmena dix avec lui. Ces deux généraux eurent toujours un légat à la tête de chaque légion; ce fut dès-lors un grade intermédiaire entre le général et les tribuns. L'empereur Auguste établit deux espèces de légats; les légats consulaires, qui commandaient des corps d'armée sous les ordres du prince, et les légats prétoriens, qui furent des chefs de légions. Tacite.

NOTE 7.

Voici quelles furent primitivement les armes de différentes classes de la légion, suivant le savant Varron: les vélites ne maniaient que l'arc et la fronde; les hastaires se servaient de l'hast, qui fut donné ensuite aux vélites; les princes étaient armés de l'épée, et les triaires, nommés anciennement *pilani*, se servaient du pilon.

L'usage du bouclier, grand ou petit, rond, ovale ou cylindrique, était général chez les anciens; chaque soldat inscrivait son nom dans l'intérieur. On sait quelle ignominie les anciens avaient attaché à la perte de cette arme défensive : *avec ou dedans*, disaient les Lacedémoniennes, en présentant le bouclier à leurs époux ou à leurs fils, partant pour l'armée. L'honneur seul pouvait forcer les soldats à conserver des machines, si incommodes pour la marche, si embarrassantes pour la fuite.

La pointe de fer du pilon était assez mince et assez flexible pour fléchir, et se plier par le poids de la hampe, lorsqu'elle était fichée dans le bouclier de l'ennemi; alors cette hampe, traînant à terre, gênait tous ses mouvements, et, dans le cas même où il parvenait à arracher le pilon, ce trait émoussé et courbé ne pouvait pas lui servir. César fait remarquer, dans son combat contre les Helvétiens, que plusieurs d'entre eux, ayant eu leur bouclier percé par des pilons dont les pointes s'étaient recourbées, ils ne pouvaient ni les arracher, ni combattre commodément avec des boucliers, embarrassés de ces lourdes machines. Plutarque rapporte que le fer des pilons, que Marius employa contre les Cimbres, n'était fixé à la hampe qu'avec deux chevilles, l'une en fer et l'autre en bois; dès que cette arme s'était fixée dans le bouclier des barbares, la cheville de bois se cassait par le poids de la hampe, qui traînait alors à terre, et gênait tous leurs mouvements.

Quelque forts qu'on suppose les Romains, ils ne pouvaient pas cependant atteindre leur ennemi de loin avec des traits aussi lourds que le pilon. Cet inconvé-

nient se fit vivement sentir dans la guerre contre les Parthes; ces archers, à cheval, accablaient les légions sous une grêle de flèches, en se tenant toujours hors de la portée du pilon. Dès que les cohortes légionaires les chargeaient, ils fuyaient aussitôt, et revenaient un moment après sur leurs pas, en se tenant toujours à une distance, telle que leurs flèches pussent voler jusqu'aux légionaires, sans que les traits de ceux-ci pussent les atteindre. Les Romains, instruits par leurs revers, ajoutèrent, à l'armement du soldat de ligne, cinq traits légers qui se plaçaient dans la concavité du bouclier; espèce de petits dards, que Végèce appelle *plumbata*.

La fronde avait l'avantage de ne charger ni de ne gêner le soldat, et elle servait à lancer des pierres, espèces de projectiles qu'on trouve par-tout. On préférait cependant, soit pour la rapidité, soit pour la justesse du coup, des espèces de balles de plomb, appelées *glands*, parce qu'elles en avaient la forme. J'en ai retrouvé quelques-unes au milieu des ruines de l'ancienne Sagonte; elles pèsent le double de nos balles de fusil, et sont allongées et pointues aux deux extrémités.

Polybe fait les réflexions suivantes sur l'armement des chevaliers : « Autrefois, dit-il, les chevaliers ne « portaient pas de cuirasses, ce qui les rendait plus « lestes pour monter à cheval; mais beaucoup moins « sûrs et moins fermes dans les combats, où ils s'expo- « saient sans cette armure. Leur lance avait deux grands « défauts; d'abord elle était si menue et si tremblante, « qu'on ne pouvait ni bien ajuster, ni bien frapper, et « que le bout se rompait souvent même avant le choc, « par le simple mouvement du cheval; en second lieu,

« comme elle n'était armée de fer que d'un seul côté, le « tronçon qui restait à la main devenait inutile dès « qu'elle était rompue.

« Leur écu de peau de bœuf était trop mince et trop « faible; et cette peau était promptement gâtée et dé- « tendue par la pluie. Dès que les Romains connurent « la supériorité des armes du cavalier grec, ils les adop- « tèrent sans délai; car jamais peuple ne fut plus « prompt à prendre et à imiter les usages et les coutumes « des autres nations, qui leurs paraissaient meilleurs « que les leurs. Ainsi les chevaliers prirent la lance « grecque, plus ferme et plus solide, et capable de « porter des coups plus sûrs, armée d'ailleurs d'un fer « à chaque bout, pour rendre le tronçon même utile. « Ils adoptèrent également l'écu grec, plus fort et plus « épais que le leur. »

On sait que les Romains ne commencèrent à faire usage de selle que sous le bas-empire : les chevaliers ne mettaient sur leurs chevaux qu'une couverture ou schabraque, (*éphipium*) de peau de tigre ou d'autres animaux; ils sautaient à cheval tout armés, sans étriers. Les personnes les moins lestes s'aidaient quelquefois, pour monter à cheval, des pierres placées pour cet usage le long des voies romaines. La coutume s'établit ensuite parmi les principaux officiers de la cour des empereurs, de se servir d'esclaves (*stratores*) qui, en se courbant, formaient une espèce de marchepied pour monter à cheval.

Les Barbares dédaignaient même de se servir de schabraque : César nous apprend que les cavaliers germains les regardaient comme une chose honteuse, et qui annonçait la mollesse, au point qu'ils n'hésitaient

point à attaquer des cavaliers harnachés, quelque nombreux qu'ils fussent.

Les Numides montaient à cru, et ils ne se servaient pas même de brides. Ces cavaliers, ordinairement si redoutables, ne dirigeaient leurs chevaux qu'avec la voix et la verge. « Rien n'est plus méprisable que cette « cavalerie, au premier aspect, dit Tite-Live; les « hommes et les chevaux sont maigres et décharnés ; le « cavalier n'a d'autre arme que quelques traits, et le « cheval, nu, sans bride, la tête en avant, le cou « roide et tendu, prend en courant une encolure dif- « forme. » Les Numides n'avaient ni sabre ni lance ; mais ils se servaient quelquefois de l'arc et des flèches, outre les dards qu'ils lançaient à la main.

Le soldat romain se fournissait ordinairement des armes, en partant de Rome ; mais celles qui se cassaient ou se consommaient dans le cours de la guerre, étaient renouvelées par les soins du questeur, qui en retenait le prix sur la solde. On établit, à cet effet, des arsenaux dans les provinces, où l'on rassemblait des armes de toute espèce pour les besoins des armées. Tacit.

J'imagine que les armes de jet étaient fournies au soldat sans retenue de solde : il s'en consommait une grande quantité ; aussi l'on avait soin de faire suivre chaque légion par des chariots de munition, ou des bêtes de somme, chargés de toutes sortes de traits, que l'on distribuait aux troupes durant le combat. C'étaient les troupes légères qui, selon Festus, étaient employées à aller prendre les traits aux chariots de munition, pour les porter aux légionaires, en se glissant à travers les rangs.

NOTE 8.

Des exercices.

Voici ce que nous apprend Végèce sur le maniement des armes, qui dut peu varier tant que les Romains conservèrent les mêmes armes : « On trouve dans les « anciens auteurs militaires, dit-il, que les recrues « s'exerçaient anciennement, matin et soir, contre un « poteau, avec des boucliers d'ozier arrondis en forme « de berceau et de gros bâtons plats, d'un poids double « des armes ordinaires. Chaque soldat avait son poteau « de six pieds de haut, qu'il attaquait comme un en- « nemi réel, avec ces espèces d'armes dont il se servait « comme d'un bouclier et d'une épée véritables. Il « cherchait à frapper tantôt à la tête, tantôt au visage, « cet adversaire imaginaire; il menaçait les flancs, at- « taquait la jambe ou la cuisse ; il avançait, reculait, « l'assaillait, s'élançait, et employait en un mot contre « le poteau toute la force et l'adresse dont il aurait pu « faire usage contre un ennemi véritable, ayant soin « de porter des coups dans une attitude qui ne le dé- « couvrît point.

« Les gladiateurs eux-mêmes se formaient par l'exer- « cice du poteau, et l'on sortait rarement vainqueur « du cirque ou du champ de bataille sans s'y être exercé « avec beaucoup de soin.

« On exerçait le jeune soldat à frapper d'estoc et « non pas de taille : les Romains se moquaient d'un « ennemi qui ne se servait que du tranchant de l'épée, « tant sa défaite leur coûtait peu. En effet les coups « de tranchant, quelque violents qu'ils soient, atta-

« quent rarement les parties nécessaires à la vie, dé-
« fendues par les armes et les os. Les coups de pointe,
« au contraire, sont souvent mortels, dès qu'ils pé-
« nètrent seulement de deux pouces.

« D'ailleurs, on ne peut porter des coups de taille
« sans découvrir le bras et le côté droit; tandis que
« les coups de pointe peuvent être portés à la dé-
« robée, presque sans se découvrir; voilà pourquoi les
« Romains préféraient l'estoc à la taille. Ils se servaient
« dans leurs exercices d'une armure fort pesante, afin
« que les armes d'usage dans les combats leur parais-
« sant plus légères, ils en sentissent augmenter leur
« force et leur ardeur. »

On apprenait aussi au conscrit à lancer contre le poteau des hastes et des pilons plus pesants que ceux dont on se servait dans les combats. L'instructeur avait soin de les lui faire brandir de toutes ses forces par-dessus la tête pour frapper le poteau avec violence, en lui faisant porter le pied gauche en avant; c'était la position la plus favorable pour lancer avec force et avec justesse. Dans les combats de main, au contraire, c'était le pied droit qu'on lui faisait porter en avant, afin de rapprocher sa main droite de l'ennemi qu'il devait frapper, en ne se découvrant que le moins possible. Le bouclier était attaché avec des courroies à l'avant-bras gauche. Végèce.

Végèce traite ensuite sommairement de la marche: il est aisé de calculer que le pas ordinaire devait être de trente-neuf toises par minutes, et le pas accéléré de quarante-six toises, à en juger d'après les promenades militaires dont il parle, de vingt *milles* au pas ordinaire, et de vingt-quatre *milles* au pas accéléré, en

cinq heures d'été (six et demi de nos heures). « Si l'on « veut, dit Végèce, mener les soldats plus vîte que le « pas accéléré, ils ne marchent plus, ils courent, et « alors on ne peut plus guère assujettir leur pas à des « temps et à des mouvements égaux. »

Les troupes légères étaient particulièrement exercées à la course, afin qu'elles pussent fondre sur l'ennemi avec plus d'impétuosité, occuper avant lui un poste favorable, se porter lestement en éclaireurs, en avant ou sur les flancs de la colonne, rapporter promptement des nouvelles de l'ennemi, et poursuivre vivement les fuyards. On formait aussi ces jeunes vélites à sauter, tout armés, à droite ou à gauche, sur des chevaux de bois, afin qu'ils ne fussent pas embarrassés pour monter en croupe lorsqu'ils combattaient avec la cavalerie.

Le jeune soldat devait être exercé à sauter pour franchir les fossés et les autres obstacles qui pouvaient se trouver sur son chemin. D'ailleurs, s'il était agile dans les combats, il éblouissait son ennemi, l'étonnait, lui portait des coups certains sans lui donner le temps de les prévenir ou de les éviter. On lui apprenait à nager, afin que les rivières les plus profondes ne l'arrêtassent presque jamais dans sa marche.

Après cette première éducation des conscrits, on les réunissait en troupes pour les exercer aux manœuvres. Elles étaient fort simples; car les Romains savaient par expérience que les mouvements compliqués sont fort dangereux en présence de l'ennemi, dans des moments où la plupart des hommes conservent rarement leur sang-froid, et où la maladresse peut être suivie d'une punition bien prompte.

On commençait par ranger les conscrits suivant l'ordre

des rôles, à trois pieds l'un de l'autre, sur un seul rang; de l'un à l'autre il restait ainsi un espace vide de quatorze à quinze pouces, indispensable pour que chacun fût libre dans ses mouvements en combattant à l'épée. Lorsqu'ils étaient bien habitués à conserver leurs distances dans le rang, et à marcher en ligne droite et sans sinuosités, on leur apprenait à doubler le rang, promptement et sans confusion, de manière que chaque soldat fût rangé exactement derrière son chef de file; enfin on les faisait former sur quatre rangs. Végece.

On enseignait aux soldats à former *le coin*, *l'orbe* ou *globe*, *la tortue*.

Le coin ou la *tête de porc*, suivant l'expression naïve du vieux Catòn, était la colonne d'attaque des Romains; ils lui donnaient la figure d'un triangle, dont l'angle supérieur, formé des centurions et des soldats les plus braves, tâchait de percer la ligne ennemie, tandis que les soldats placés sur les côtés du triangle l'accablaient sous une grêle de traits.

Une troupe enveloppée et pressée de tous côtés par l'ennemi, se pelotonnait en rond et formait un cercle pour se défendre de toutes parts. Cette disposition s'appelait *globe* ou *orbe*.

Les légionaires formaient la tortue pour se mettre à Dion Cassius.
couvert des traits d'une ville qu'ils voulaient escalader, ou dont ils cherchaient à sapper les murs. Alors ils serraient et pressaient leurs rangs en tous sens : les soldats du premier rang mettant un genou en terre, se couvraient le corps de leurs boucliers jointifs, tandis que les autres tenaient les leurs au-dessus de la tête, rangés les uns dans les autres comme les tuiles d'un toit.

Ceux des soldats qui excellaient dans ces exercices,



Végèce.

et dont on se servait pour instruire les conscrits, obtenaient double ration de blé; tandis que l'on punissait les paresseux et les maladroits en leur distribuant de l'orge au lieu de blé. Les empereurs formaient des cohortes de recrues qu'on exerçait pendant quatre mois au moins avant de les incorporer dans les légions.

Mais tous ces exercices, qu'on fut obligé d'enseigner aux recrues sous les empereurs, étaient connus, dans les beaux temps de la république, de tous les citoyens, qui s'y livraient sans cesse au Champ-de-Mars, grande plaine aux portes de Rome, sur le bord du Tibre. Les anciens Romains jouissaient, comme les Spartiates, de beaucoup de loisir : leurs terres étoient en grande partie cultivées par des esclaves; les arts mécaniques étaient le partage de quelques affranchis; la simplicité de leurs mœurs bornait leurs besoins, et leur honorable pauvreté bannissait le luxe, qui les eût distraits des occupations militaires. Ils ne pensaient qu'à la guerre, n'apprenaient que la guerre, et, comme dit Joseph, *leurs exercices étaient tellement l'image de la guerre, qu'on pouvait les appeler des combats sans effusion de sang; et leurs combats des exercices sanglants.* Leurs spectacles même de gladiateurs n'avaient tant d'attraits pour eux que parce qu'ils étaient l'image exacte de leurs combats.

Si l'on considère quelle était l'influence de la force et de l'adresse de corps dans les combats des anciens, on ne sera point surpris de leur ardeur à se livrer à la gymnastique. On en venait presque toujours aux mains avec son ennemi; on se battait avec lui corps à corps, comme dans un combat de gladiateurs, et c'était le mieux armé, le plus fort, le plus adroit qui rem-

portait la victoire. Aussi l'opinion flétrissait la maladresse et la faiblesse de corps, tandis qu'elle se plaisait à exalter la force et l'adresse chez les personnages mêmes les plus illustres par leur esprit et le rang qu'ils occupaient dans la société. Salluste loue le grand Pompée d'avoir surpassé en agilité les meilleurs sauteurs, en vîtesse les coureurs les plus légers, en force les soldats les plus vigoureux. César, sur les côtes d'Afrique, exerçait lui-même ses légions, *non pas*, dit Hirtius, *comme un général exerce une armée victorieuse d'anciens soldats, mais comme un instructeur qui apprend à des gladiateurs novices de quel pied ils doivent partir ou se retirer, dans quel espace ils doivent donner ou faire retraite, la manière d'avancer, de reculer, de feindre une attaque.*

On exerçait non-seulement les conscrits, mais encore les anciens soldats, pour les maintenir dans l'usage et la pratique des armes. *Un soldat inexercé*, dit Végèce, *est toujours un conscrit, quels que soient son âge et le nombre de ses campagnes.*

Cet auteur rapporte que les empereurs Auguste et Adrien renouvelèrent l'ancienne coutume de faire des promenades militaires au moins trois fois par mois; l'infanterie, armée de toutes pièces, sortait du camp, et n'y rentrait qu'après avoir fait vingt milles. La cavalerie, avec ses armes, divisée par turmes, faisait le même chemin, et s'exerçait en route à charger et à se rallier. On faisait passer les troupes par des chemins montueux, difficiles, plutôt qu'en plaine, pour habituer le soldat à surmonter tous les obstacles qui se rencontrent à la guerre. Dans la nécessité où sont les soldats de porter, outre leurs armes, leurs sacs et des vivres

pour des expéditions lointaines, on les exerçait à marcher au pas militaire chargés d'un poids de soixante livres. *Qu'on n'allègue pas l'impossibilité de porter d'aussi lourds fardeaux*, s'écrie Végèce, *il n'y a rien dont l'habitude ne facilite l'usage.* Ces fardeaux étaient indépendants du poids de leurs armes, qu'ils étaient tellement habitués à porter, suivant l'expression de Cicéron, qu'ils les regardaient comme leurs membres, et qu'ils s'en servaient avec la même adresse et la même facilité que de leurs bras.

Les légions ne restaient jamais oisives dans leurs camps; les moments de repos que leur laissaient la guerre, les exercices et les fortifications, étaient employés à des travaux publics. Ces cirques immenses, ces vastes théâtres, ces aquéducs hardis, ces ponts, dont les ruines nous attestent la grandeur romaine, furent en grande partie leur ouvrage; et ces voies qui prolongeaient leurs masses solides jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'empire, furent les amusements de leurs loisirs. Ces routes traversaient les Alpes, les Pyrénées; elles embrassaient, dans leurs ramifications, la vaste étendue de l'empire, et facilitaient par-tout la prompte circulation des troupes.

Recherches de Bergier. La grandeur de ces travaux et leur solidité ont toujours causé l'étonnement et l'admiration des modernes. Les voies romaines (*strata*) étaient construites sur des levées de terre suffisamment élevées pour être à l'abri des inondations, et pour laisser des écoulements aux eaux pluviales. La première couche solide était un ciment de chaux ou de sable d'un pouce d'épaisseur, sur laquelle on plaçait une assise de grosses pierres, unies avec du ciment, de dix pouces de haut; une se-

conde assise de huit pouces était formée au-dessus, avec des pierres cimentées de la grosseur du poing; et enfin on mettait par-dessus une couche d'un pied d'épaisseur de chaux et de cailloutage, sur laquelle reposait le pavé, composé quelquefois de pierres irrégulières, plus souvent de pierres taillées régulièrement. Tout ce massif, de vingt pieds de large et de trois pieds d'épaisseur, était contenu entre deux rangs de dalles.

Ces immenses travaux bannissaient des camps l'oisiveté, qui est la perte de la discipline militaire, fortifiaient le soldat, et entretenaient sa santé; car un travail assidu prévient les maladies, tandis qu'elles sont engendrées par le passage d'un long repos aux fatigues de la guerre, ou des fatigues à un repos absolu. La guerre n'était pour le soldat romain qu'un changement de travaux, qui n'étaient guère plus pénibles que ceux qu'on exigeait de lui en temps de paix.

NOTE 9.

Lorsque je voulus lire l'histoire romaine avec quelque fruit, je cherchai avidement à comprendre les batailles et les opérations des armées, mais sans pouvoir y réussir, parce que je manquais des connaissances préliminaires nécessaires. Je sentis bientôt qu'il fallait commencer par acquérir des notions claires sur la milice romaine, sur l'organisation et sur l'ordre des armées. J'eus recours à Juste-Lipse, le plus célèbre des commentateurs qui en ont traité: j'avoue que son ordre de bataille me parut fort étrange. Tous ces petits quarrés de douze hommes de front sur dix de hauteur, rangés en quinconce sur trois lignes, tant pleines que vides, à-peu-

près comme les cases d'un damier; cette méthode de les enchâsser les unes dans les autres au milieu des combats, me parurent un ordre de bataille beaucoup trop vicieux pour avoir jamais appartenu aux Romains. Une ligne ainsi découpée par des vides égaux aux pleins aurait un grand désavantage avec les armes de jet, puisqu'elle lancerait la moitié moins de traits qu'une ligne pleine; et son désavantage serait bien plus grand encore dans les combats de main, où tous ces petits corps seraient pris en flanc en même temps qu'ils seraient attaqués de front. D'ailleurs, comment ajuster ces petits quarrés les uns dans les autres au milieu de la confusion et du désordre des combats? Les parties faibles de tout ordre de bataille sont les flancs, et Juste-Lipse en multiplie le nombre en découpant sa ligne en petites portions. L'inconvénient de laisser des vides dans les lignes était si grave, que César fait presque toujours disparaître les petits intervalles que l'usage de son temps permettait entre les cohortes pour la libre circulation des troupes légères.

Quant à l'ordre de bataille par cohortes, qu'on trouve toujours dans les Commentaires de César, Juste-Lipse ne s'en inquiète point: il ne voit par-tout que manipules en quinconce.

Très-peu satisfait des commentateurs modernes, qui ne faisaient qu'obscurcir à mes yeux les batailles romaines, je pris le parti de remonter aux sources et de puiser mes recherches dans les historiens anciens. Je ne tardai pas à y acquérir des notions assez claires de toutes les parties de la milice romaine; et, ce qui me prouve que je ne me trompe pas dans les idées que je m'en suis formées, c'est qu'elles cadrent fort bien avec

les descriptions militaires des historiens. A l'aide de ces connaissances premières, il n'est aucune bataille, aucune marche, aucune opération militaire, qu'on ne puisse se représenter parfaitement : on pourrait, sans craindre de se tromper, faire le plan de la plupart des batailles anciennes.

L'observation la plus essentielle pour se former une idée de l'ordre de bataille de la légion, c'est que le manipule se formait sur un seul rang. Les mots *manipule* et *rang* sont synonymes dans tous les historiens. *Les trois classes des hastaires, des princes et des triaires*, dit Polybe, *se divisent chacune en dix parties, qu'on nomme manipules ou rangs.* C'est pour cela que les officiers du manipule sont sans cesse désignés par l'expression de *conducteurs de rang*. Polybe nous dit expressément que, des deux officiers du manipule, l'un commandait la droite et l'autre la gauche du rang.

On trouve toujours l'ancienne légion manipulaire rangée en bataille par classes, sur trois lignes; mais, ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'aucun historien ne dit positivement sur combien de rangs les lignes se formaient habituellement. On voit seulement dans Frontin qu'à la bataille de Pharsale les trois lignes de Pompée étaient formées sur dix de hauteur ; mais comme, d'après le récit de cette bataille, son armée ne débordait pas celle de César, quoique une fois plus nombreuse qu'elle, il paraîtrait que les lignes césariennes n'étaient formées que sur cinq rangs, pour égaler le front de leurs adversaires. La plupart des batailles des Romains semblent nous montrer les lignes sur dix rangs ou manipules; cependant ils s'éloignaient quel-

quefois de cet usage, et ils les faisaient plus minces, pour égaler le front d'un ennemi plus nombreux qu'eux. A la bataille de l'Adda, contre les Gaulois, par exemple, Tite-Live reproche au général romain d'avoir affaibli son ordre de bataille en s'étendant outre mesure, sans pour cela pouvoir égaler le front de ses nombreux ennemis. A la bataille de Cannes, au contraire, on fait un crime au malheureux Varron de n'avoir pas su développer son armée, et de s'être laissé déborder par Annibal, qui avait une fois moins de troupes que lui.

On ne trouve nulle part la distance d'une ligne à l'autre dans l'ordre de bataille de la légion; mais, comme les historiens ainsi que les poètes nous la représentent en quarré lorsqu'elle marche au combat *(quadrata legio)*, j'ai dû présumer que la distance de la troisième ligne à la première était égale à-peu-près au front de la légion de soixante toises; ce qui établit trente toises pour les intervalles des lignes entre elles. Cette distance paraît suffisante pour placer les lignes de réserve hors de la portée des traits des combattants. Polybe nous apprend, il est vrai, qu'Annibal, à la bataille de Zama, éloigna sa troisième ligne d'environ cent toises de sa seconde; mais il cite cette disposition comme extraordinaire.

L'ordre de bataille que je viens de décrire est celui que Polybe donne à la légion en marche dans un pays ouvert et en présence de l'ennemi; ordre qu'il désigne comme également propre à la marche et au combat. Je n'ai fait qu'expliquer avec un peu plus d'étendue ce qu'il dit très-sommairement.

Les files occupaient trois pieds dans la ligne, sui-

vant Polybe et Végèce ; de sorte qu'elles ne se touchaient point, et qu'elles laissaient des passages transversaux de seize pouces entre elles. La principale attention des généraux romains, consistait à faire conserver aux soldats leurs distances dans le rang, afin qu'ils eussent la liberté de leurs mouvements pour manier leurs armes. César, surpris par les Nerviens, s'apperçoit qu'une de ses légions a serré et aggloméré ses rangs ; son premier soin est de dégager ses flancs, afin qu'elle puisse s'étendre et combattre à rangs ouverts.

Voici comment Tite-Live nous explique le mécanisme des combats romains. « Dès que la légion était « ainsi rangée, dit cet historien à propos du combat « contre les Latins, les hastaires engageaient le com- « bat. S'ils ne pouvaient pas rompre la ligne ennemie, « et qu'ils fussent repoussés, les princes les faisaient « passer derrière eux par les intervalles de leurs rangs, « et se battaient à leur place ; les hastaires les suivaient « alors.

« Cependant les triaires restaient sous leurs enseignes, « un genou en terre, couverts de leurs boucliers, leurs « piques fixées en terre la pointe haute, semblables à « des palissades plantées autour de la ligne. Si la for- « tune se déclarait aussi contre les princes, ils se reti- « raient peu-à-peu de la première ligne jusqu'aux « triaires : de là le proverbe, *l'affaire en est aux « triaires*, pour désigner une affaire critique. Alors « les triaires se levaient tout-à-coup, ralliaient à eux « les princes et les hastaires, les recevaient dans les « intervalles de leurs rangs, et formaient ainsi une seule « ligne pleine et serrée, avec laquelle ils fondaient sur « l'ennemi ; c'était le dernier espoir. Rien de plus ter-

« rible aux yeux d'un ennemi qui croyait n'avoir plus « à poursuivre que des vaincus, que cette nouvelle « ligne, plus nombreuse que jamais, s'élevant tout-à-« coup devant lui: »

Les vélites se dispersaient en tirailleurs avant qu'on en vînt aux mains, pour harceler l'ennemi à coups de traits; et, pendant le combat, ils se glissaient quelquefois entre les files pour aider aux combattants : de là le nom d'*interpedites*, que leur donnent quelques historiens. *Les fantassins légers*, dit Tite-Live à propos du combat contre les Latins, *couraient au travers des rangs des antepilani, et ajoutaient des forces aux hastaires et aux princes.*

On laissait ordinairement des intervalles entre les légions ou les cohortes. *Scipion, à la bataille de Zama*, dit Tite-Live, *ne rangea pas ses troupes en ligne pleine; mais il laissa des intervalles entre les légions, afin de laisser passer les éléphants d'Annibal sans qu'ils troublassent les rangs.* C'est par ces passages ou voies, comme les appellent les Romains, que les vélites et la cavalerie couraient en avant, ou se retiraient derrière la ligne. Mais l'ennemi pouvant s'y introduire et prendre les cohortes en flanc dès qu'on en venait aux mains, ils étaient souvent plus dangereux qu'utiles. On les faisait fort étroits, on les garnissait de vélites, et même on les supprimait quelquefois totalement, comme on le voit dans les commentaires. On n'ouvrait alors ces passages dans les lignes, qu'au moment même du besoin, en faisant resserrer les rangs. *Papirius ordonne aux centurions et aux tribuns*, dit Tite-Live, *d'ouvrir des passages pour la cavalerie..... En un clin-d'œil, tout s'exécute suivant l'ordre du dictateur, comme si cette*

manœuvre eût été préparée d'avance. Les rangs s'ouvrent, la cavalerie court et s'élance, la lance en arrêt, au milieu des ennemis en désordre ; elle renverse tout ce qu'elle trouve sur son passage.

On voit par-là que la cavalerie ne se rangeait pas toujours sur les ailes, et qu'on en formait quelquefois des corps de réserve derrière les lignes d'infanterie.

NOTE 10.

Des troupes sociales et auxiliaires.

Pour bien comprendre ce qu'étaient les troupes sociales ou alliées qui partagèrent si souvent les périls et les travaux des Romains, sans partager leur gloire et leur puissance, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur les relations successives des Romains avec les autres peuples d'Italie.

Lorsque Romulus s'établit sur le mont Palatin, toute l'Italie était partagée comme la Grèce, en une multitude de petits états gouvernés les uns par des rois, les autres par des magistrats. Au centre de l'Italie étaient plusieurs associations connues sous les noms de Latins, de Samnites, d'Étrusques, de Sabins, de Marses, etc.; l'extrémité était peuplée par des colonies grecques, et le pied des Alpes était habité par les peuplades sauvages des Liguriens, et par des nations d'origine gauloise.

La confédération latine qui s'étendait le long de la mer, sur la rive gauche du Tibre, comprenait, dit-on, dans un espace de cent lieues quarrées, quarante-sept Denis d'Halicarnasse.

villes ou villages, formant autant de petits états indépendants. Ces petits peuples étaient souvent en guerre entre eux; chacun faisait des incursions sur le territoire de ses voisins, enlevait leurs troupeaux, ravageait leurs champs. Toutes ces petites guerres avaient forcé chaque canton à fortifier une place de sûreté, où les familles pouvaient venir se mettre en sûreté, avec leurs troupeaux et leurs richesses.

Tite-Live.

Mais, dans un danger commun, leurs dissensions intestines cédaient devant l'intérêt général; ils se réunissaient contre un ennemi étranger par une association de toutes leurs forces, et leur confédération voulait que chaque état fournît ses troupes pour la défense générale.

Rome, l'un de ces petits cantons, acquit bientôt de la prépondérance sur ses voisins, par la maxime qu'adopta son fondateur, de recevoir dans son sein, non seulement tous les étrangers qui voudraient s'y établir, mais même d'y incorporer tous les prisonniers faits sur l'ennemi. On distribuait des terres à ces nouveaux citoyens, et ils jouissaient des mêmes droits que les anciens habitants.

Ainsi, tandis que les cités voisines se ruinaient et se dépeuplaient par la guerre, Rome trouva le secret de faire servir la guerre même à sa population. Ce peuple, dont les commencements furent si faibles, comptait déja quatre-vingt mille citoyens pubères, à l'expulsion des rois; ce qui suppose une population de trois cent mille ames au moins.

La bataille du lac Régille donna aux Romains la supériorité sur les autres villes du *Latium*, sans cependant les rendre maîtres absolus de tous ces peuples, qui

étaient vaincus, mais non pas soumis. L'intérêt des deux partis leur dicta un traité par lequel chaque cité latine conserva ses lois et son gouvernement; mais toutes les forces militaires de la confédération, qui auparavant ne se réunissaient qu'en vertu d'une délibération commune, et d'un pacte général, durent se rassembler aux ordres du sénat de Rome, et obéir aux généraux romains. Ces nouveaux compagnons d'armes (*socii*) devinrent entre les mains des Romains, des instruments de leur fortune et de leur grandeur. Les Latins tentèrent de secouer le joug, et prirent une seconde fois les armes pour obtenir qu'un des deux consuls fût pris parmi eux; mais la fortune s'étant déclarée contre eux, ils furent obligés de se soumettre à leur ancienne destinée. Tite-Live.

Les confédérations des Sabins, des Étrusques, des Samnites, et généralement tous les peuples d'Italie, se virent contraints par la force ou par l'adresse de subir les mêmes lois. Lorsque les Carthaginois parurent sur la scène, les Romains avaient soumis, sous le titre honorable d'alliés, toute la péninsule jusqu'au Rubicon et à l'Arnus, qui formaient les limites de l'Italie proprement dite.

Cependant tous les peuples d'Italie ne furent pas traités de la même manière; ils furent plus ou moins affaiblis, plus ou moins humiliés, à proportion des services rendus à la république, ou de la crainte qu'ils lui inspiraient. On distingua les puissances alliées, les villes municipales, les préfectures, les colonies. Les premières conservèrent leurs lois et leurs gouvernements, et ne furent astreintes qu'à fournir un contingent de troupes; les Municipes jouirent de tous les

droits de citoyens romains, excepté de celui de suffrages; les Campaniens et les habitants d'Antium furent dépouillés de leur gouvernement et de leurs lois, pour être gouvernés comme sujets par des préfets envoyés de Rome; enfin les colonies étaient des établissements de citoyens et de soldats romains, auxquels on donnait une partie des terres du peuple vaincu. Ces colonies, formées de trois à six mille hommes, à-peu-près de la force d'une légion, étaient trop faibles pour devenir jamais redoutables à la république, qui en retirait au contraire des avantages immenses. On récompensait, par ce moyen, les vétérans aux dépens de l'ennemi, et, en l'affaiblissant, on retenait les pays conquis dans la soumission, et on les garantissait des invasions étrangères; enfin, on purgeait sans cesse Rome de cette populace, qui, n'ayant rien à perdre, se montre toujours avide de troubles et de dissensions dans les grandes villes.

Mais comment une seule ville pouvait-elle fournir assez de citoyens pour former de nombreuses légions, et peupler une multitude de colonies? Ce phénomène peut s'expliquer facilement si l'on considère qu'il suffisait de resider quelque temps à Rome pour être compris par les censeurs sur le rôle des citoyens romains. Ce titre si beau, si avantageux, qui donnait le droit de suffrages, qui ouvrait la carrière des honneurs et de la fortune, était ambitionné par une foule d'étrangers, qui venaient sans cesse se fixer à Rome pour l'obtenir. Tous les peuples voisins y affluaient; leurs principaux citoyens abandonnaient leurs villes pour
Tite-Live. venir partager les droits du peuple-roi. Ces émigrations devinrent si fréquentes, que les magistrats de plusieurs

nations d'Italie, se virent forcés plus d'une fois de solliciter du sénat romain des réglements, afin de prévenir la dépopulation de leurs villes.

Cette multitude d'affranchis et d'étrangers devenus citoyens romains, remplaçait, dans les armées de la république, les soldats que la guerre consommait en grand nombre, et peuplait ces colonies qu'on dispersait sur toute la surface de l'Italie, comme des camps permanents, pour contenir les peuples dans l'obéissance. On comptait jusqu'à soixante-dix colonies à l'époque des guerres puniques.

Tous ces peuples d'Italie, qui se trouvaient sous la dépendance des Romains, sous quelque titre que ce fût, fournissaient les troupes sociales, dont le nombre, fixé par le sénat, ne dépassait guère, dans chaque armée, celui des légionaires, afin que les Romains pussent toujours rester les maîtres.

Cependant les alliés se lassèrent d'être les instruments de la grandeur romaine, sans être associés aux destinées brillantes de la république. Ils profitèrent du moment où la force du gouvernement était paralysée par les troubles et les dissensions, fomentées par l'ambition de Marius et de quelques tribuns démagogues, pour réclamer hautement le droit de cité. Sur le refus du sénat, la plupart prirent les armes : telle fut l'origine de la guerre *sociale*, durant laquelle les alliés, qui s'étaient formés à l'école des Romains, firent trembler quelquefois leurs maîtres. Le sénat s'appercevant que, dans cette espèce de guerre civile, les succès n'étaient pas moins funestes à la république que les revers, chercha à calmer et à terminer la querelle avec sa prudence accoutumée. Les Latins qui étaient restés

fidèles, obtinrent d'abord le droit de cité, qui fut ensuite accordé successivement aux autres peuples d'Italie. Vers l'an de Rome 663, toute l'Italie jusqu'au Rubicon jouit de ce droit, à l'exception des Samnites, qui s'efforcèrent de prolonger la guerre encore quelques années.

Dès-lors, tous les Italiens furent inscrits indistinctement dans les légions, et il ne fut plus question de troupes sociales; car l'on ne doit pas confondre avec elles les troupes auxiliaires ou mercenaires, que fournissaient les provinces, appelées aussi *alariæ cohortes*. Ces auxiliaires ne ressemblaient en rien aux troupes sociales : celles-ci, armées, formées, et disciplinées à la romaine, ne différaient des légions que par le nom; les autres, au contraire, n'avaient rien de commun avec les légionaires; ce n'étaient que des cohortes isolées, uniquement composées d'archers, de frondeurs, et d'autres troupes légères. « Les auxiliaires, dit Végèce, « faisaient partie des armées comme troupes légères, « et n'étaient regardées que comme un accessoire, et « non pas comme leur principale force. »

On sait que, lorsque les Romains étendirent leurs conquêtes hors de l'Italie, ils appesantirent le joug de leur domination, et qu'ils traitèrent les peuples vaincus avec plus de dureté qu'ils n'avaient traité les Italiens. En général, ils les dépouillaient de leurs lois, de leurs magistrats, de leur gouvernement; ils réduisaient les pays conquis en provinces romaines, gouvernées par des préteurs envoyés de Rome. Ces provinces fournissaient pour les armées romaines des cohortes légères, et sur-tout de la cavalerie, dont on manquait en Italie. Toutes ces troupes provinciales

furent nommées auxiliaires, ainsi que les troupes légères et la cavalerie, qu'on recevait quelquefois des princes alliés de Rome.

César, dans ses Mémoires, après avoir passé en revue les auxiliaires de Pompée, avant la bataille de Pharsale, ajoute :

« Le tout s'élevait au nombre de 7000 chevaux, « partie mercenaires, partie requis ou volontaires (*par-« tim mercenarios, partim imperio aut gratiâ compa-« ratos.*) »

Les généraux romains, auxquels l'Italie ne fournissait alors que peu ou point de cavalerie, employaient effectivement ces trois manières pour s'en procurer ; ou ils prenaient à leur solde des turmes d'auxiliaires, ou ils faisaient des levées dans les provinces de leur commandement, ou bien ils engageaient par argent ou par bienfaits les chefs de quelques nations, à prendre les armes en leur faveur, et à leur amener des corps de cavalerie.

Les premiers auxiliaires furent les Celtibériens, peuples d'origine gauloise, qui habitaient les rives de l'Èbre. P. Scipion les prit à la solde de la république : *on vit alors, pour la première fois, des troupes mercenaires dans les camps romains*, dit Tite-Live.

Les auxiliaires et les mercenaires étaient presque toujours en petit nombre dans les armées romaines. Cette espèce de milice peut devenir fort dangereuse lorsqu'elle est assez nombreuse pour faire la loi aux troupes nationales ; car elle est toujours prête à trahir la cause qu'elle a embrassée ; elle appartient à celui qui lui offre le plus d'argent. Publius Scipion en fit une triste expérience en Espagne : ce général, ayant

pris tous les auxiliaires Celtibériens qui se trouvaient dans l'armée romaine, au nombre de vingt-deux mille, avec quelques cohortes légionaires, se sépara de l'armée principale, commandée par son frère Cneïus, pour marcher contre l'armée d'Asdrubal. Le rusé Carthaginois, après avoir battu en retraite plusieurs jours de suite, pour l'éloigner de l'armée principale, s'arrêta enfin, et vint établir son camp très-près de celui du général romain. Il pratiqua incessamment des intelligences avec les Celtibériens, et les détermina à abandonner les Romains, en leur offrant plus d'argent pour retourner tranquillement chez eux, qu'ils n'en recevaient des Romains pour faire la guerre. Les légionaires de Publius, abandonnés des auxiliaires, et trop faibles pour résister seuls à Asdrubal, furent bientôt enveloppés et taillés en pièces.

NOTE II.

De la solde.

Ce ne fut qu'au siége de Veïes, l'an de Rome 347, que les troupes romaines commencèrent à recevoir une solde de la république. Jusque-là, chaque citoyen, enrôlé dans les légions, faisait la guerre à ses dépens, se fournissant lui-même d'armes, de vivres, d'habillements, sans avoir d'autre dédommagement que sa part du butin fait sur l'ennemi; ce qui explique l'exception dont jouissaient les citoyens pauvres, qui n'avaient pas de quoi s'entretenir à l'armée.

Tite-Live.

Polybe, qui écrivait à la fin de la troisième guerre punique, nous apprend que le simple soldat recevait

alors deux oboles (six sols), le centurion le double, et le chevalier le triple, ou une drachme (dix-huit sols).

Cette solde ne varia que très-peu, jusqu'au moment où César la doubla pour toujours; elle fut alors, pour le simple soldat, de dix as par jour (douze sols); et elle se maintint à ce taux fort long-temps sous les empereurs. Tibère fixa à deux deniers (36 sols), la solde du soldat prétorien. Les troupes alliées étaient payées par leurs villes, et n'étaient sujettes à aucune retenue pour les vivres qu'on leur distribuait. Suétone. Polybe.

Cette solde, qui paraît très-forte d'après le bas prix des denrées à Rome, se trouvait réduite de beaucoup par les retenues que le questeur faisait aux légionaires. *Les soldats se plaignaient à Germanicus*, dit Tacite, *d'être obligés de racheter leurs armes*, *leurs habillements, leurs effets de campement*, *sur la modique somme de dix as par jour.* Le prix de la ration de blé, distribuée aux légionaires, de près de deux livres par jour, qu'on peut évaluer à deux sols et demi, d'après le prix fixé à Rome, par le sénat, du temps de Cicéron, leur était primitivement retenu sur leur solde; mais l'usage s'introduisit ensuite de leur faire ces distributions aux frais de l'état, ou plutôt des pays conquis.

Il est facile de calculer qu'une légion de six mille hommes, avec l'augmentation de paye établie par César, devait coûter environ treize à quatorze cent mille francs par an. Ce calcul s'accorde assez bien avec la somme de mille talents (5,400,000 francs), que le sénat accorda à Pompée, suivant Plutarque, pour l'entretien annuel des quatre légions qui lui furent confiées en Espagne et en Afrique.

NOTE 12.

L'usage d'entremêler des vélites avec la cavalerie s'introduisit au siége de Capoue : « La cavalerie romaine, « dit Tite-Live, étant fort inférieure à celle de l'en- « nemi, on tâcha d'obtenir de l'art une égalité de « forces, qu'on ne pouvait obtenir du nombre. On « choisit, dans chaque légion, des jeunes gens lestes, « légers et nerveux, qu'on arma de petits boucliers et « de hastes comme les vélites, et qu'on habitua à sauter « promptement en croupe, et à descendre de cheval au « premier signal. Cette institution rendit les Romains « supérieurs en cavalerie, comme ils l'étaient déja en « infanterie. »

NOTE 13.

Végèce. Les instruments militaires des Romains étaient le cor et la trompette; ils étaient d'airain, et ils avaient à-peu-près la forme des nôtres. On se servait de ces deux espèces d'instruments dans le combat, pour sonner la charge et la retraite; mais, dans les camps, la trompette était particulièrement consacrée à annoncer l'espèce de service qui n'exigeait pas le déplacement des enseignes, comme les gardes, les fourrages, les détachements; au lieu que le cor donnait le signal d'enlever les enseignes, ou de les placer.

On donnait du *classique*, autre espèce de cor, pour
César. annoncer la présence du général en chef. On en donnait devant la tente de chaque consul, lorsque les deux armées étaient réunies en un seul camp; Pompée, réuni à Scipion, avant la bataille de Pharsale, voulut qu'on donnât du classique devant la tente de ce général,

comme devant la sienne, pour faire connaître qu'il le traitait comme son égal.

NOTE 14.

Sur les camps romains.

Polybe décrit, avec une minutieuse exactitude, le tracé intérieur d'un camp romain. Mais, si ces détails de la disposition intérieure des rues et des tentes, que je me dispense de traduire, piquent peu notre curiosité aujourd'hui, il n'en est pas de même de ceux sur les retranchements, dont nous pouvons tirer quelques idées utiles à l'art de la défense. C'est pour cela que je crois devoir me livrer à quelques recherches sur cet objet important, qui a été négligé jusqu'à-présent.

Végèce, après avoir décrit son retranchement passager, dont j'ai donné une idée, ajoute : « mais si « l'on craint une attaque sérieuse de la part de l'ennemi, « il convient d'enceindre le camp d'un bon fossé de « douze pieds de large, sur neuf de profondeur, au-« dessous de la ligne du terrain. La terre de l'excavation « se jette sur des lits de fascines qui se croisent, et « l'on en forme un rempart de douze pieds de large, « au terre-plain, sur quatre pieds de haut; la hauteur « totale de l'escarpe, à partir du fond du fossé, se « trouve ainsi de treize pieds. On plante ensuite, sur « la crête extérieure du rempart, ou le sommet de « l'escarpe, les palissades que les soldats ont l'habitude « de porter. Les légionaires sont toujours munis de « tous les outils nécessaires pour ces travaux. »

Le fossé de Végèce devait se réduire à deux ou trois pieds au fond, à cause des talus, nécessaires pour le

soutien des terres; ce qui donne un profil de cinquante pieds quarrés, à-peu-près égal à celui du rempart de quatre pieds de haut, et de douze pieds de large. ainsi, les dimensions fixées par Végèce établissent une égalité parfaite entre les déblais et les remblais. Les lits de fascines, entremêlés de couches de terre, servaient à soutenir le rempart à l'extérieur, tandis qu'il se prolongeait intérieurement en talus, afin que les défenseurs pussent gravir sur son terre-plain. Il est aisé de calculer que les mouvements de terre d'un pareil retranchement n'exigeaient pas plus de six heures de travail, en y employant six ou huit travailleurs par toise courante.

Tite-Live. La palissade que portait le soldat romain, dans toutes ses marches, afin de pouvoir se fortifier en tous lieux, suivant les besoins de la guerre, était un rondin d'environ six à sept pieds de long, et trois pouces de diamètre, aiguisé et durci au feu par le bout supérieur, auquel on laissait deux ou trois rameaux flexibles. On plantait ces palissades sur le sommet de l'escarpe, de deux ou trois pieds en terre, en les entrelaçant entre elles avec leurs rameaux, de telle sorte qu'étant toutes liées ensemble, l'ennemi ne pût pas les arracher. On en formait, ainsi sur le rempart, une enceinte continue de quatre pieds de haut, qui avait le double objet de rendre l'escalade plus difficile, et, de former un parapet, pour couvrir les défenseurs contre les traits de l'assaillant. Les légionaires, placés sur le terre-plain, repoussaient l'ennemi à coups de pilons et de piques, par-dessus cette espèce de parapet, dont la hauteur ne devait pas excéder quatre pieds. On se servait pour cela de pilons de remparts, plus

longs que les pilons ordinaires. Le rempart se nommait *ager*, et la palissade *vallum*; mais par extension, on nommait souvent de ce dernier nom tout le retranchement composé de trois parties distinctes, le fossé, le rempart, et la palissade ou parapet. Il est aisé maintenant de se former une idée des retranchements de quinze à dix-sept pieds de haut, élevés en quelques heures de temps, dont parlent César et les autres auteurs militaires. Le fossé, creusé à fond de cuve, avait huit à neuf pieds; le rempart trois à quatre pieds, et la palissade, qui le couronnait, quatre pieds; en tout, quinze à dix-sept pieds de haut. La palissade que les modernes sont obligés de cacher au fond du fossé, pour la dérober à l'action du canon, bordait chez les anciens le rempart en guise de parapet.

Ce n'est pas sans raison que Végèce compare une armée consulaire, chargée de ses outils et de dix-huit mille palissades, à une forteresse ambulante. Par-tout où les circonstances de la guerre la forçaient à s'arrêter, elle s'entourait de retranchements en quelques heures de temps. Mais, comme son camp devait avoir environ huit mille pieds de pourtour, les dix-huit mille palissades de trois pouces de diamètre qu'elle portait, ne suffisaient pas pour le fermer en les plaçant jointives. On était donc obligé, ou de couper un supplément de palissades sur les lieux mêmes, ou d'espacer les palissades à deux ou trois pouces les unes des autres. On suivait ordinairement cette dernière méthode; ce qui donnait au rang de palissades l'aspect des dents d'un peigne. *Vallum pectinis*, dit Ovide, pour peindre les dents d'un peigne.

Ces claires-voies laissant un passage aux traits de

l'ennemi, les généraux qui se fortifiaient avec soin remédiaient à cet inconvénient en faisant adapter à la palissade un clayonnage d'osier (*viminea lorica*), dont la partie supérieure qui s'élevait de deux pieds au-dessus de la palissade, était découpée en créneaux comme les vieilles enceintes de nos anciennes villes. Le parapet ainsi fortifié avait l'avantage de couvrir les défenseurs beaucoup mieux qu'une simple palissade.

On renforçait presque toujours les retranchements d'un camp permanent par des tours en bois à deux ou trois étages, placées sur le rempart à une portée de trait les unes des autres. Telles furent les tours que Q. Cicéron fit élever pour fortifier son camp d'hiver, vivement assailli par Ambiorix, après la défaite de Titurius Sabinus. « Les bois qu'on avait rassemblés « pour les fortifications, dit César, sont employés à « élever pendant la nuit cent vingt tours avec une in- « croyable célérité, et l'on perfectionne les ouvrages.... « On ne cesse de travailler un seul moment de la « nuit; les malades et les blessés même ne peuvent « prendre aucun repos; on rassemble, la nuit, tout ce « qui est nécessaire pour la défense du lendemain; on « prépare un grand nombre de pieux durcis au feu, et « de pilons de rempart; on construit des planchers aux « tours, et l'on adapte à la palissade un clayonnage « d'osier avec des créneaux. »

Ces tours quarrées, de douze pieds de côté, revêtues en clayonnage, étaient placées sur le rempart à quatre-vingts ou cent vingt pieds les unes des autres, pour flanquer la palissade et pour plonger de plus haut dans le fossé. A ces retranchements garnis de tours, on ajoutait encore quelquefois un pont ou galerie suspen-

due, élevée à six pieds au-dessus du terre-plain, et communiquant d'une tour à l'autre. Tel était le camp que César fortifia avec tant de soin contre les Bellovaques, au rapport d'Hirtius.

« César, dit cet historien, étonné de la multitude « des ennemis, établit son camp en face du leur, dont « il n'était séparé que par un ravin plus profond que « large. Il le fait fortifier par un retranchement de « douze pieds de haut, avec le parapet en clayonnage, « et par un double fossé creusé à pic, de quinze pieds « d'ouverture. Il ordonne d'élever sur le rempart quan- « tité de tours à trois étages, et de jeter de l'une à « l'autre des ponts couverts par un parapet d'osier. Il « oppose ainsi à l'ennemi un double fossé défendu par « deux étages de combattants, dont l'un, moins exposé « vu son élévation, lancerait ses traits et plus loin et « avec plus d'assurance; et dont l'autre, placé au-des- « sous sur le rempart même, serait abrité et couvert « par l'étage supérieur des traits plongeants de l'en- « nemi. Les portes furent défendues par de fortes tours, « et obstruées par des hérissons ou chevaux-de-frise. »

C'est pour se garantir de la plongée des traits, que dans d'autres circonstances on plaçait des berceaux d'osier (*vineæ*), qui formaient des espèces de galeries couvertes sur le rempart. « Pompée augmenta beau- « coup ses fortifications dans la nuit, dit César; il éleva « des tours les jours suivants, porta ses retranchements « à quinze pieds de haut, et les couvrit en partie par « des *berceaux*. »

On sait par Végèce que les *berceaux* ou galeries si souvent employés dans l'attaque, formés de rameaux entrelacés, avaient quelque ressemblance avec des ber-

ceaux de vigne, dont ils tiraient leur nom. Ces machines, de sept pieds de large sur huit de haut et seize de long, se plaçaient bout à bout pour former une galerie couverte à l'épreuve des traits de l'assiégé jusqu'au point d'attaque. On les garantissait du feu en les couvrant de peaux fraîches et de filaments imbibés d'eau. Les berceaux de remparts, destinés à garantir les défenseurs de la chûte des pierres et des traits, devaient être encore plus simples.

Des retranchements tels que ceux que nous venons de décrire ne rassurèrent pas pleinement César au blocus d'Alezia, contre cette multitude innombrable de Gaulois qui se préparaient à l'assaillir. Il crut devoir y ajouter encore d'autres obstacles : ainsi il fit couper des arbres ou de très-grosses branches, dont les rameaux furent taillés et aiguisés par le bout, qu'on plaça dans un fossé de cinq pieds de profondeur ; le gros bout était planté et fixé au fond, afin qu'on ne pût pas les arracher, tandis que les rameaux s'élevaient par-dessus. On en avait placé cinq rangs liés et entrelacés entre eux ; ceux qui s'y engageaient se perçaient eux-mêmes de leurs pointes aiguës.

Devant ce formidable abattis, il fit creuser en quinconce des trous de trois pieds de profondeur, armés au milieu d'un pieu pointu, et recouverts par des branchages et des broussailles qui cachaient ces piéges. Il fit parsemer tout le terrain en avant de chausse-trapes, faites avec des planches d'un pied quarré, armées de pointes de fer, qu'on recouvrait légérement de terre.

Il est toujours facile, suivant Végèce, de se retrancher loin de l'ennemi ; mais, lorsqu'on est en sa présence, cet auteur conseille de mettre en bataille à la

tête du camp toute la cavalerie et moitié de l'infanterie, afin de couvrir contre ses entreprises l'autre moitié qui travaille au retranchement.

Voyez à ce sujet les précautions de César pour se retrancher en présence d'Affranius, près de Lérida. « César ayant laissé six cohortes à la garde du pont « sur la Segre, du camp et du bagage (à une lieue au-« dessus de Lérida), marche vers Lérida avec son ar-« mée rangée en bataille sur trois lignes, se présente « devant le camp d'Affranius, et y reste quelque temps, « lui offrant ainsi le combat en rase campagne. Affra-« nius (campé sur le plateau du Garden, à quatre « cents toises de Lérida où il avait garnison) fait sor-« tir ses troupes, et s'arrête à mi-côte au-dessous de « son camp. César voyant qu'Affranius s'arrêtait pour « ne pas en venir aux mains, résolut d'établir son « camp à environ trois cents toises du pied du pla-« teau; et, afin que les travailleurs ne fussent pas ef-« frayés et dérangés par une attaque soudaine de l'en-« nemi, il fit seulement creuser un fossé en face de « l'armée opposée, par sa troisième ligne; mais il dé-« fendit d'en couronner le rempart avec la palissade, « que son élévation eût fait appercevoir de loin. La « première et la seconde lignes continuèrent à rester « sous les armes, et masquèrent dans cette position le « travail de la troisième ligne qui creusait le fossé : « ainsi cet ouvrage fut achevé avant qu'Affranius pût se « douter qu'on se retranchât. Sur le soir, César fit « rentrer ses légions en-deçà du fossé, et il tint toute « la nuit ses troupes sous les armes. Mémoires de César.

« Le lendemain, toute la troupe resta derrière le « fossé.... Trois légions furent chargées d'élever les

« autres côtés de l'enceinte, et les trois autres, cou-
« vertes par le retranchement de la veille, restèrent sous
« les armes pour protéger le travail. Affranius, pour ef-
« frayer les travailleurs et interrompre l'ouvrage, range
« ses troupes au pied de la colline, et fait mine d'atta-
« quer; mais César, assez rassuré par trois légions en ba-
« taille, couvertes par un fossé, ne suspend pas l'ouvrage. »

Faute de se former une idée précise des retranchements romains, on n'avait point entendu jusqu'à présent le passage des Commentaires où César défend de planter la palissade sur le rempart, afin que le travail reste masqué par ses premières lignes. Il est cependant évident que ces lignes en bataille pouvaient très-bien masquer aux yeux des Affraniens les déblais du fossé, qui formaient un rempart de trois ou quatre pieds de haut; mais si on eût couronné ce rempart d'un rang de palissades, le sommet de ces palissades, de huit pieds plus élevé que le sol, eût été apperçu par-dessus les lignes de César. Une seconde observation, c'est que l'armée de César, de six légions, devait occuper, en bataille sur trois lignes, un front de quatre cents toises, à-peu-près égal à un des côtés de son camp. Enfin une troisième observation, c'est que la distance de trois cents toises à laquelle il se place d'Affranius, était la moindre qu'on se permît, parce que c'était la portée des traits et des pierres lancées à toute volée par les machines de guerre. Deux camps établis plus près l'un de l'autre se seraient incommodés mutuellement à coups de traits.

Les Romains campaient en quarré, en suivant une distribution de tentes qui ne variait jamais; cette forme, en agglomérant l'armée dans un petit espace, n'exigeait

qu'un faible développement de retranchements. L'enceinte suivait la même forme que le camp; mais on ne la construisait qu'à deux cents pieds des tentes, afin de conserver une esplanade pour la circulation intérieure des défenseurs, et sur-tout afin de tenir les tentes et le camp hors de la portée des projectiles enflammés des assaillants. Cette précaution était fort importante pour empêcher les incendies; c'est pour l'avoir négligée que les Carthaginois perdirent deux armées en un seul jour sur les côtes d'Afrique. On peut voir dans Tite-Live avec quelle admirable adresse Scipion sut profiter de cette faute de ses ennemis pour brûler le camp des Numides, surprendre celui des Carthaginois, et dissiper les deux armées qu'il avait en tête dans l'espace d'une nuit.

Il était quelquefois avantageux, même indispensable, d'occuper quelques points près du camp principal, pour s'assurer d'une hauteur importante, d'une bonne position, de l'eau d'une rivière, ou pour couvrir un pont. Les Romains construisaient dans ce cas de petits camps ou forts (*castella*), où ils plaçaient quelques cohortes. Ils faisaient quelquefois une ligne pour les unir au camp principal; c'est ce qu'ils appelaient *brachia ducere*.

C'est sur-tout pour bloquer les villes qu'ils faisaient usage de ce genre de fortifications. Après avoir établi le camp principal près de la ville, ils occupaient successivement toutes les hauteurs avantageuses autour de la place, par des forts qu'ils liaient entre eux avec des retranchements continus. Bientôt la garnison, privée de toute communication avec la campagne, et renfermée dans ses murs sans avoir la possibilité de franchir

cette barrière pour s'échapper, voyait finir sa défense avec ses vivres.

Ils élevaient ensuite une seconde ligne semblable à la première, mais tournée du côté de la campagne, pour s'opposer aux secours du dehors.

Le blocus d'Alésia, qui termina en quelque sorte la guerre des Gaules, est un exemple bien mémorable de la puissance des lignes de contrevallation et de circonvallation, et de toutes les merveilles que le travail et l'industrie des Romains savaient opérer pour suppléer au nombre par l'art des fortifications.

César, à la tête de ses dix légions, marchait contre Vercingetorix, qui prit position, avec une armée de quatre-vingts mille hommes, sous les murs d'Alésia. La ville, située sur une hauteur baignée par deux rivières, parut inexpugnable au général romain, qui résolut de se borner à un blocus, afin de réduire cette nombreuse armée par la famine.

En conséquence, il commence à occuper les hauteurs et les positions favorables autour de la ville, par des forts qu'il travaille à lier entre eux par une forte ligne continue. Cependant Vercingetorix, qui se voit sur le point d'être renfermé, fait sortir sa cavalerie, tandis qu'il en est temps encore, afin qu'elle tienne la campagne et lui aille chercher du secours; il abandonne son camp retranché, et se borne à la défense de la ville avec son infanterie.

César continue sa ligne de contrevallation, renforcée de tous les travaux que nous avons décrits : lorsqu'elle est achevée, apprenant que les Gaulois rassemblaient des forces immenses pour venir au secours de la place, il construit une ligne de circonvallation de quatorze

mille toises de circuit, semblable à la première. Ces lignes étaient appuyées par une chaîne de forts établis sur les sommités les plus avantageuses. Les cohortes qui campaient dans ces forts fournissaient de petits postes pour la garde des ouvrages intermédiaires. Si la ligne était forcée sur quelques points, les postes se repliaient sur les forts voisins, qui envoyaient aussitôt de nouvelles troupes à leur secours pour renouveler le combat, et tâcher de chasser l'ennemi. Ce sont ces forts, espèces de réduits de sûreté, que les modernes n'ont jamais su construire pour appuyer leurs lignes continues, qui faisaient la principale force de celles des anciens.

César, à l'aide de ces travaux étonnants, qui furent exécutés en moins de deux mois, parvint, avec cinquante mille hommes, à repousser l'armée de secours des Gaulois, forte de deux cent cinquante mille hommes, et à faire échouer toutes les tentatives du brave Vercingetorix, dont le courage et le grand caractère furent enfin vaincus par la famine la plus hideuse dont l'histoire fasse mention.

César est celui de tous les généraux qui a su le mieux faire servir les fortifications à lutter avec avantage contre le nombre, et à obtenir de brillants succès. On le voit, sous Dyrachium, essayer, avec une armée très-inférieure en nombre, d'enceindre et de bloquer le camp de Pompée, en construisant tout autour une chaîne de forts et des lignes immenses; entreprise audacieuse que la fortune faillit justifier. Il ne craint pas de débarquer avec trois mille hommes sur les côtes d'Afrique, et il y brave, derrière ses retranchements, les trente mille hommes de Scipion et du roi Juba, jusqu'à l'ar-

rivée du reste de son armée, dispersée par la tempête. Il parvient en Espagne, par ses travaux, à bloquer et à affamer dans son camp l'armée d'Affranius, qu'il contraint à se livrer à discrétion. Il n'hésite pas à poursuivre Pompée et les malheureux restes de Pharsale avec trois mille deux cents hommes, jusque sur les côtes d'Egypte, et à soutenir à Alexandrie, avec cette poignée d'hommes, qu'il a l'art de bien retrancher, une guerre fort vive contre les armées du roi Ptolomée et toute la nation égyptienne.

La république ne songeait qu'à conquérir; ses camps furent presque toujours offensifs, presque toujours portés au-delà des grands fleuves, afin de ne laisser aucun obstacle, aucune barrière entre ses légions et ses ennemis. L'empereur Auguste, au contraire, et la plupart de ses successeurs, pensèrent plus à conserver qu'à reculer les bornes de l'empire. On prit pour limite le cours des principaux fleuves, qu'on fortifia contre l'invasion des barbares par des camps permanents qui devinrent de véritables forteresses. L'appât du gain y attirait un grand nombre de marchands et d'artisans, qui, n'étant point reçus dans l'intérieur du camp, se construisaient des barraques et des maisons à quelque distance des retranchements. Ces espèces de faubourgs furent l'origine de plusieurs villes sur le Rhin et sur le Danube.

Ces camps permanents étaient placés en-deçà des fleuves, au lieu d'être portés au-delà en forme de têtes de pont, pour menacer continuellement les barbares. La plupart des empereurs se renfermèrent timidement dans les limites d'une guerre défensive, qui, à la longue, est la plus dangereuse de toutes. De deux gladiateurs

qui combattent, celui qui se bornerait à parer les coups de son adversaire sans lui en porter, ne finirait-il pas infailliblement par être vaincu?

L'empereur Trajan seul, au lieu de se borner à repousser les incursions des barbares, sentit qu'il fallait couper le mal dans sa racine; il passa le Danube, et alla exterminer ou soumettre ces peuples belliqueux et féroces du Nord, qui commençaient à devenir dangereux pour la sûreté de l'empire. Son pont sur le Danube, à Orsowa, au-dessous de Vienne, fut assuré par un double camp et une double tête de pont; et, si ses successeurs eussent su conserver son ouvrage et construire d'autres ponts et d'autres têtes de pont sur les fleuves limitrophes, les barbares, tremblant pour leur propre existence, n'eussent pas songé à envahir le territoire de l'empire.

NOTE 15.

Des marches.

On apperçoit un ordre assez analogue à celui que nous a donné Polybe, dans la marche de l'armée de Titus sur Jérusalem, décrite par Josephe. Les troupes auxiliaires formaient une avant-garde suivie d'un corps de pionniers pour réparer les chemins, et des officiers chargés de tracer le camp. Titus paraissait ensuite à la tête de la colonne, entouré d'une troupe d'élite; il était suivi de la cavalerie légionaire, qui précédait les machines de guerre. Venait, après cela, l'infanterie légionaire, marchant en colonne sur six files; les tribuns et l'aigle étaient à la tête, les valets et les bêtes de somme à la queue de chaque légion : les mercenaires fermaient

la marche avec un corps d'arrière-garde, chargé de faire rejoindre tous les traîneurs.

Ce passage de l'historien juif est, je crois, le seul où il soit question du nombre de files sur lequel marchait une colonne de route. Au reste, tant qu'on marchait par le flanc, il devait dépendre du nombre de rangs sur lequel on se formait en bataille. L'ordre de bataille en usage sous Titus étant de six rangs, on marchait sur six files. Lorsque, sous la république, on se formait en bataille sur dix rangs, on devait marcher par le flanc sur dix files, toutes les fois du moins que la largeur du chemin le permettait.

L'usage voulait que chaque légion fût suivie de ses bagages tant qu'on n'avait rien à craindre; mais, lorsqu'on approchait de l'ennemi, on les rejetait tous à la queue de l'armée, comme on le voit dans la marche de César contre les Nerviens. « Des transfuges avaient appris « aux ennemis, dit César, que les légions étaient sépa-« rées par beaucoup de bagages, et que la première, « devant arriver au campement long-temps avant les « autres, il serait facile de l'attaquer seule le sac sur le « dos....... Mais cet ordre de marche était changé : « car César, suivant sa coutume, en approchant de l'en-« nemi, marchait à la tête de six légions sans bagages. « Venaient ensuite tous les équipages de l'armée, es-« cortés par les deux légions de nouvelle levée, qui « formaient l'arrière-garde. »

La colonne se resserrait encore et augmentait son front en présence de l'ennemi, pour former le *quadratum agmen* que j'ai décrit d'après Polybe. Voyez, dans Salluste, les belles marches de Marius contre Jugurtha, cet ennemi actif, leste, rusé, qui, trop faible

pour combattre les Romains de vive force, n'employait contre eux que les embûches et les surprises. « La vic-« toire de Marius, dit cet historien, ne le rendit ni moins « vigilant ni moins prudent. Il marchait en colonne « formée par légions (*quadrato agmine*), comme si « l'ennemi eût été en présence. Sylla, avec la cavalerie, « Manlius, avec les frondeurs, les archers et les co-« hortes liguriennes, flanquaient et protégeaient, l'un « la droite, et l'autre la gauche de la colonne. L'avant-« garde et l'arrière-garde, commandées par des tribuns, « étaient composées de cohortes légionaires sans sacs. « Il envoyait au loin des transfuges du pays, pour ob-« tenir des nouvelles de l'ennemi.

« Le quatrième jour, les coureurs reviennent en hâte, « ce qui annonce la présence de l'ennemi; mais, comme « on les voit se replier sur tous les points à-la-fois, le « consul, incertain de quel côté il doit faire face, arrête « sa colonne sans la déployer, prêt à tout événement.

« Jugurtha, qui avait embusqué ses troupes sur quatre « points différents, tombe de tous côtés sur la colonne « de Marius. Le flanc droit est le premier attaqué: Sylla « rassemble ses cavaliers, les forme en turmes, et fond « sur les Maures, tandis que la colonne d'infanterie se « couvre du bouclier contre leurs traits lancés de loin, « et égorge tout ce qui pénètre jusqu'à elle.

« Cependant l'avant-garde où s'était porté Marius « est attaquée par Jugurtha et sa cavalerie, et l'arrière-« garde par le roi Bocchus et son infanterie. Bientôt « Jugurtha accourt à toute bride de l'avant-garde à l'ar-« rière-garde, s'approche des manipules romains, et « s'écrie en latin que Marius vient d'être tué de sa pro-« pre main........ Déja l'arrière-garde était ébranlée

« et ne résistait plus qu'avec peine, lorsque Sylla, qui « avait chassé tout ce qu'il avait devant lui, revient à la « tête de ses turmes, prend en flanc l'infanterie de Boc- « chus, et la taille en pièces. »

Ce récit nous donne lieu d'admirer, dans la conduite de Marius, toutes les précautions qu'un bon général peut prendre pour éviter les surprises; on voit le consul romain marcher en large colonne, dans un ordre qui lui permet de prendre son ordre de bataille en un clin-d'œil, soit sur son front, soit sur l'un ou l'autre de ses flancs; sa cavalerie couvre son flanc droit, son infanterie légère son flanc gauche; son avant-garde et son arrière-garde sont composées de troupes prêtes à combattre; il envoie des coureurs au loin, pour éclairer et reconnaître le pays; et, enfin, il emploie des espions pour avoir des nouvelles de l'ennemi; et cependant cette *échauffourée* de Jugurtha faillit réussir. Tant il est difficile de protéger la marche d'une armée contre un ennemi rusé, adroit, et actif!

La sanglante défaite que les Romains éprouvèrent sur les bords du lac de Trasimène, ne peut être attribuée qu'à l'insouciance et à l'imprévoyance du consul Flaminius, qui avait négligé d'éclairer ses flancs, et d'occuper les hauteurs du défilé, avant d'y engager sa colonne. « La route resserrée par une chaîne de mon- « tagnes et le lac de Trasimène, dit Tite-Live, passe « d'abord par un défilé fort étroit : le pays s'ouvre « ensuite un peu plus, et le défilé se termine à des col- « lines perpendiculaires à la route. C'est sur ces col- « lines qu'Annibal, avec ses Africains et ses Espagnols, « avait assis son camp dans un lieu découvert; mais il « avait fait occuper en secret les sommets des mon-

« tagnes par son infanterie légère, et il avait fait cacher « sa cavalerie derrière quelques mamelons, à l'entrée « du défilé, afin que, dès que la colonne romaine y « serait engagée, elle fût renfermée, et par la cavalerie « qui l'empêcherait de rétrograder, et par le lac et les « montagnes, qui ne lui permettraient pas de se dé- « ployer.

« Flaminius qui était arrivé la veille au coucher du « soleil sur les bords du lac, se met en marche lorsque « le jour commençait à peine, et s'engage dans le dé- « filé sans se faire éclairer, et sans faire reconnaître et « occuper les montagnes sur sa droite. Il apperçoit « bientôt les ennemis devant lui, au-delà du défilé, « sans se douter qu'il en a d'autres au-dessus de sa « tête et derrière lui. Dès que le rusé Carthaginois voit, « au gré de ses desirs, son ennemi resserré par le lac « et les montagnes, et enveloppé de ses troupes, il « donne le signal d'une attaque générale. »

On connaît l'issue de ce funeste combat, où toute l'armée romaine fut taillée en pièces, pour avoir négligé les précautions de marche, dictées par la prudence et l'expérience.

Les marches en retraite étaient extrêmement difficiles et lentes devant un ennemi supérieur en cavalerie. On avait sans doute la facilité de décamper à l'heure qu'on voulait, au milieu des ténèbres de la nuit, et de gagner ainsi de l'avance en trompant l'ennemi sur le moment du départ; mais bientôt ses coureurs ou les premiers rayons du jour l'instruisaient de la retraite. Il suivait aussitôt avec son armée, et envoyait sa cavalerie à toute bride, pour harceler l'arrière-garde, la

déborder sur ses flancs, la charger dans tous les sens, et, par ce moyen, retarder sa marche, et par conséquent celle de toute l'armée, qui était obligée de s'arrêter pour la soutenir. Si l'on se représente le peu de portée des armes de jet des légionaires, on appercevra que les cohortes de l'arrière-garde ne pouvaient pas éloigner cette cavalerie sans cesse sur leur dos, et qu'étant obligées de faire volte-face à chaque instant, et de prendre des dispositions pour repousser des charges continuelles, elles ne pouvaient avancer que lentement. Les savantes manœuvres de César pour retarder avec sa cavalerie la marche d'Affranius de Lérida sur Octogésa, jettent du jour sur tout ceci : c'est une des parties les plus intéressantes de ses mémoires.

On doit se représenter le légionaire en route, le bouclier agraffé sur l'épaule gauche, l'épée suspendue à droite à un baudrier, le casque dans un étui retombant sur la poitrine, les deux pilons à la main droite, ses effets placés sur une fourche reposant sur son épaule, le dos chargé de la palissade, d'un outil de pionnier, et d'une poche ou gibecière en cuir contenant sa provision de blé pour quinze jours. Qu'on évalue pièce à pièce le poids de son armure et de tous ses effets, et l'on trouvera que sa charge était d'environ quatre-vingt-dix livres, le double de celle de nos fantassins.

C'est avec ces fardeaux énormes que les soldats romains faisaient sept à huit lieues par jour, ce qui était la journée ordinaire, suivant Végèce. Quelques passages de Tite-Live s'accordent avec cette opinion : « Annibal, dit cet historien, ordonna à Hannon de

« remonter le Rhône l'espace d'une marche ordinaire. « Hannon s'arrêta selon ses instructions, après avoir « fait vingt-cinq *milles* (huit lieues). »

Scipion en revenant de Carthagène aux bouches de l'Èbre, fit ce trajet de quatre-vingt-cinq lieues en dix *camps*, suivant l'expression de Tite-Live. Ce général faisait ainsi huit lieues et demie par jour, sans avoir de motif de se hâter.

Les généraux romains, persuadés que le succès des grandes opérations de la guerre dépend souvent de la rapidité des mouvements, faisaient quelquefois mouvoir leurs légions avec une célérité étonnante. César, au siége de Jergovie, informé à minuit de la défection d'un corps d'Éduens, se met aussitôt à leur poursuite à la tête de sa cavalerie, et de quatre légions sans bagages. Il les atteint à vingt-cinq *milles* de son camp, les enveloppe, et les force à rentrer dans le devoir. Il donne ensuite trois heures de repos à ses troupes, et les ramène au camp d'où il était parti, où il arrive avant le lever du soleil. Il fit ainsi seize lieues en vingt-quatre heures.

P. Scipion, en arrivant en Espagne, part des bouches de l'Èbre pour aller surprendre Carthagène, place d'armes des Carthaginois en Espagne. Tout le succès de cette expédition était dans la célérité; il fallait précéder même le bruit de sa marche, pour pouvoir surprendre cette ville sans donner aux ennemis le temps d'en renforcer la garnison. Le général romain franchit cet espace de quatre-vingt-cinq lieues à marches forcées, et arrive le septième jour devant la place, faisant ainsi douze lieues par jour. Il est vrai que sa flotte, qui Tite-Live.

rangeait la côte à sa hauteur, transportait ses bagages et ses machines de siége.

Mais l'exemple de célérité le plus mémorable dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, est la marche de Claudius Néro : ce consul choisit huit mille hommes de troupes d'élite dans son armée, qui était campée sur les frontières du *Brutium*, en présence d'Annibal, et, à la tête de ce détachement, il court rejoindre au pied des Alpes, son collégue Livius, qui s'opposait au passage d'Asdrubal, en Italie. Il opère sa jonction le sixième jour de son départ, après avoir fait environ quatre-vingt-dix lieues. On attaque et on défait l'ennemi dès le lendemain, et Claudius retourne aussi promptement dans son camp, où il arrive avant même qu'Annibal ne se soit apperçu de son absence. Ce petit corps faisait quinze lieues par jour ; il est vrai que les habitants des pays qu'il traversait lui fournissaient des relais de chariots et de chevaux pour les soldats fatigués, et lui préparaient des aliments sur sa route. C'est le premier exemple qu'on trouve de cette manière prompte de voyager par relais.

NOTE 16.

Des vivres.

Lorsque les guerres s'éloignèrent de Rome, les généraux se trouvèrent dans la nécessité de faire des distributions de vivres aux légionaires, puisque les provisions que chacun emportait de la ville ne pouvaient ni se renouveler, ni durer long-temps. Ces distributions consistaient en blé, vinaigre, sel, et orge.

Les fantassins légionaires et alliés recevaient cinquante-cinq livres de blé par mois. Les chevaliers qui avaient sans doute des esclaves à nourrir, avaient triple ration, et obtenaient de plus quarante-deux boisseaux d'orge par mois pour la nourriture de leurs chevaux. On ne donnait aux cavaliers alliés que double ration de blé, et trente boisseaux d'orge par mois. La distribution de blé se faisait aux troupes tous les quinze ou vingt jours; le soldat portait sa provision dans une poche de cuir ou gibecière, suspendue derrière lui. Le questeur faisait établir, dans des dépôts convenables, des magasins de blé suffisants pour les besoins de l'armée, soit en le faisant fournir et voiturer par requisition, comme un tribut imposé aux pays conquis, soit en l'achetant des deniers de la république. Polybe.

On faisait transporter ordinairement sur des chevaux de bat, à la suite de chaque légion, des moulins portatifs qui servaient aux légionaires à moudre leur grain. On peut voir dans Plutarque combien les légions d'Antoine eurent à souffrir de la perte de leurs moulins, lorsque, dans l'expédition contre les Parthes, on fut obligé de les abandonner, faute de bêtes de somme pour les transporter. Le soldat, après avoir fait sa farine, la pétrissait, et en formait une pâte sans levain, qu'il faisait cuire sous la cendre. Ce pain militaire, très-aisé à préparer, était presque le seul dont on fit usage dans les camps, et l'habitude le rendait aussi agréable au goût que le pain ordinaire. Le légionaire préparait aussi avec sa farine une espèce de bouillie, cuite dans des vases d'airain, qui faisaient partie de son équipage de guerre.

On ne distribuait que rarement du vin aux troupes;

mais on leur donnait toujours du vinaigre pour corriger la crudité de l'eau. L'expérience avait appris aux anciens que le vinaigre est un excellent antidote contre les maladies que la putréfaction, les mauvaises odeurs, et la corruption de l'eau, engendrent dans les camps : leurs armées en faisaient un grand usage. Les esclaves et les gens pauvres s'en servaient aussi pour y tremper leur pain ; c'était, avec le sel, l'assaisonnement le plus commun.

Il ne paraît point qu'on fît des distributions de viande aux légionaires. Ils achetaient au marché qui se tenait hors des retranchements, de la viande, du lard, des légumes, etc. Les légions étaient suivies de vivandiers, qu'on protégeait, afin qu'ils approvisionnassent le camp.

La trompette donnait le signal des repas : on en faisait deux, le dîner et le souper. Celui du matin était fort léger, se prenait debout, et ne consistait ordinairement qu'en quelques aliments froids. Les généraux menaient rarement leurs troupes au combat avant de leur avoir fait faire ce repas ; car le soldat à jeun ne se battait ni aussi fortement ni aussi long-temps. Le souper était le repas principal, et se prenait à quatre ou cinq heures du soir.

L'usage de faire porter par le soldat pour quinze ou vingt jours de vivres, eut la plus grande influence sur les succès des Romains : les grandes opérations de la guerre étaient rarement enchaînées, et les marches des armées rarement rallenties par le défaut de subsistances, grace à cette excellente méthode.

NOTE 17.

Coup-d'œil sur l'expédition d'Annibal en Italie.

Je veux donner ici une idée des grandes opérations de la guerre chez les anciens : pour cela, je ne vois rien de mieux que de présenter le tableau de l'expédition d'Annibal en Italie. C'est de toutes les expéditions antiques celle qui doit piquer le plus notre curiosité, et exciter le plus vivement notre intérêt, soit par la puissance des deux peuples qui entrèrent en lice, soit par la grandeur du prix, l'empire de l'univers, que la fortune proposait aux combattants, soit par les succès variés des événements qui firent enfin triompher celui des deux peuples qui paraissait d'abord devoir succomber, soit par la constance et le grand caractère que déployèrent les Romains, soit enfin par le talent et le génie des généraux que la fortune se plut à mettre en scène.

Voici quelles étaient la position et la puissance des deux peuples au début de leur seconde querelle : Polybe.

Les Carthaginois étendaient leur domination sur toute cette immense côte d'Afrique qui se prolonge sur un espace de quatre cent cinquante lieues, depuis la grande Syrtis, aujourd'hui le royaume de Tripoli, jusqu'aux colonnes d'Hercule. Les alliances qu'ils avaient contractées avec les rois des contrées intérieures leur procuraient cette excellente cavalerie légère numide, si renommée chez les anciens. Enfin, Amilcar Barcas, le père d'Annibal, avait soumis une grande partie de l'Espagne par la force des armes, et avait contraint

la plupart des peuples barbares qui habitaient la rive droite de l'Èbre, à lui envoyer des ôtages. Les Carthaginois, fort sensibles à la perte qu'ils avaient faite de la Sicile, dans la première guerre punique, supportaient avec encore plus d'impatience celle de la Sardaigne, et l'augmentation du tribut que les Romains leur avaient imposé. Amilcar songeait, dit-on, à venger sa patrie et à porter la guerre au sein de l'Italie, dès qu'il aurait achevé la conquête de l'Espagne, lorsque la mort vint le surprendre. Asdrubal, son gendre, qui lui succéda dans le commandement, ne songea qu'à pacifier l'Espagne. Enfin, Annibal, placé fort jeune à la tête des troupes, se hâte de terminer la conquête de l'Espagne pour aller ensuite attaquer les Romains jusques chez eux. Toutes les nations de la rive droite de l'Èbre lui avaient envoyé des ôtages, à l'exception des Sagontins, peuple allié des Romains, lorsqu'il met le siége devant leur ville. Les Sagontins envoient des Ambassadeurs aux Romains pour leur demander des secours.

Rome donnait alors des lois à tous les peuples d'Italie, sous le titre honorable d'alliés du peuple romain. Son empire s'étendait jusques sur le Pô, fleuve sur lequel elle établissait les deux colonies de Plaisance et de Crémone, pour resserrer de plus en plus les Gaulois cisalpins. Elle était maîtresse de la Sardaigne et de la Sicile, soit par la force des armes, soit par son alliance avec le roi de Syracuse, Hiéron, qui occupait la moitié de cette dernière île; allié dont la fidélité fut à l'épreuve de la mauvaise fortune. On était en guerre avec les Illyriens et avec les Gaulois cisalpins, lorsque les ambassadeurs de Sagonte se présentent au sénat pour implorer des secours. Le sénat, fidèle à ses maximes, voulut terminer

la guerre contre les Illyriens, et contenir les Gaulois par des colonies et une armée prétoriale, avant de s'engager dans une nouvelle guerre.

Cependant Annibal pressait le siége de Sagonte, défendue par de fortes murailles, par l'avantage du lieu, et sur-tout par le courage inflexible de ses habitants, qui, après huit mois d'une résistance opiniâtre, se laissèrent mourir de faim ou passer au fil de l'épée, plutôt que de se rendre. C'est ainsi que la lenteur des Romains et la fortune trahirent leur grand cœur, digne d'un meilleur sort. Annibal passa aussitôt l'Èbre, et soumit en peu de temps toutes les nations de la rive gauche. Avant de franchir les Pyrénées, il pourvoit à la sûreté de l'Espagne; il laisse Asdrubal, son frère, avec deux mille cinq cents chevaux numides et douze mille fantassins africains, pour gouverner toute la partie de l'Espagne au-delà de l'Èbre; il confie à Hannon le commandement de la rive gauche, la garde des passages des Pyrénées, et celle du gros bagage de l'armée avec dix mille fantassins et mille chevaux. Il se met ensuite en marche, franchit les Pyrénées, et entre dans les Gaules à la tête d'une armée de cinquante mille fantassins et de neuf mille chevaux, pour exécuter un des projets les plus difficiles et les plus audacieux que les hommes eussent jamais tenté.

Les Romains terminèrent enfin leurs préparatifs. Au commencement du printemps, Sempronius, l'un des consuls, fut envoyé en Sicile pour y rassembler des troupes, et passer de là en Afrique, afin d'y faire une puissante diversion; mais cette expédition n'eut pas lieu, comme nous le verrons par la suite. L'autre con-

sul, Publius Scipion, fut destiné à s'opposer à la marche d'Annibal avec une armée ordinaire de vingt mille hommes. Ainsi, par un aveuglement ou une folle présomption dont on ne peut rendre compte, le sénat, au lieu de réunir la majeure partie de ses forces contre l'ennemi principal, n'envoya que vingt mille hommes pour en combattre soixante mille.

Publius, qui avait rassemblé une flotte, embarque son armée, range les côtes de la Ligurie; et, ayant abordé à la première embouchure du Rhône, il y débarque ses troupes, sur l'avis qu'il y reçoit, qu'Annibal, après avoir franchi les Pyrénées, après avoir gagné par des présents ou intimidé par des menaces les principaux chefs des Gaulois, qui ne pouvaient pas voir sans une secrète joie une expédition dirigée contre les Romains, les anciens ennemis de leur nation, poursuivait paisiblement sa marche vers le Rhône, afin de passer ce fleuve. Le consul romain ameute les peuples des rives du Rhône, et leur persuade de se former sur la rive gauche du fleuve pour s'opposer au passage d'Annibal. Quant à lui, persuadé avec raison que ce serait commettre la plus haute imprudence que de s'engager dans un pays douteux au milieu de nations inconstantes, avec une armée qui n'était guère que le tiers de celle de son adversaire, il ne s'éloigne point des côtes, afin de ne s'exposer dans aucun cas à être coupé de sa flotte, son unique refuge.

Annibal, arrivé à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône, à-peu-près à la hauteur de Montelimar, rassemble aussitôt des bateaux et des radeaux pour passer ce fleuve. Les Gaulois furent aisément dis-

sipés par un corps de troupes qu'il avait envoyé à une marche au-dessus pour surprendre le passage, et toute son armée traverse heureusement.

Il détache aussitôt un parti de cinq cents chevaux numides pour avoir des nouvelles de l'armée romaine, qui, de son côté, avait envoyé trois cents chevaux en reconnaissance. Les deux partis se rencontrent et se chargent; la mêlée fut sanglante et favorable aux Romains. Tel fut le premier engagement entre les deux peuples.

Annibal suivit alors un plan de campagne digne de son génie. Au lieu de marcher sur l'armée romaine, qui lui eût aisément échappé après lui avoir fait perdre plusieurs jours, en s'embarquant sur sa flotte, ou bien en se renfermant dans Marseille, ville forte et opulente, dévouée aux Romains; au lieu de s'engager dans les défilés des Alpes maritimes ou cotiennes, où l'armée romaine serait toujours arrivée avant lui pour lui en disputer le passage, sans doute avec succès, puisque le nombre est inutile dans ces gorges resserrées, dont les rochers âpres et difficiles sont inexpugnables, il résolut de remonter le Rhône et d'aller prendre les Alpes de revers par le pays des Allobroges, en évitant de les attaquer de front. Ce plan admirable lui donnait la facilité de transporter son armée tout-à-coup dans le bassin fertile du Pô, au milieu des Gaulois-Cisalpins, ses alliés naturels, sans avoir presque d'autres ennemis à combattre que les rigueurs du froid et l'âpreté des lieux. Il fallait tromper l'armée romaine par une marche imprévue, afin de lui dérober le passage des Alpes : ainsi le général carthaginois ne s'amuse point à poursuivre les Romains; il prend une route opposée,

remonte le Rhône, et arrive en quatre jours jusqu'au confluent de la Saône, sous la conduite de Magile, petit roi gaulois, que les Cisalpins avaient envoyé pour traiter avec les Carthaginois, implorer leur secours, et s'engager à partager avec eux la guerre contre les Romains.

Publius, instruit du départ des Carthaginois, en homme d'esprit qui connaît la puissance de l'opinion sur les troupes, feint de les poursuivre, et s'avance jusqu'à leur ancien camp, où il arrive trois jours après leur départ. Il retourne ensuite au plus vite à ses vaisseaux, et embarque son armée.

Il envoya son frère Cneius en Espagne, avec une partie de ses troupes et de sa flotte, pour y soulever les nations de la rive gauche de l'Ebre, autrefois les alliées des Romains, et pour y occuper les forces d'Hannon et d'Asdrubal, afin de les empêcher d'envoyer des renforts à Annibal; mission difficile qu'il remplit avec beaucoup de succès. Quant à lui, il revint par mer sur les côtes de la Ligurie, y débarqua ses troupes, et se prépara à disputer le passage des montagnes aux Carthaginois, qu'il attendait par les Alpes maritimes ou cotiennes, leur route la plus courte.

Cependant Annibal, arrivé à Lyon, trouva deux frères qui se disputaient le pays compris entre le Rhône et la Saône. Il ne laisse pas échapper cette occasion que lui offre la fortune de se faire un allié utile; il prend le parti de l'aîné, le met sur le trône, et en reçoit, en récompense, des vivres et des munitions en abondance. On renouvelle ses armes, vieilles et usées; on fournit des habillements et des chaussures à ses soldats, vêtus trop légèrement pour braver les froids rigoureux des

Alpes; et ce roi lui-même se met, avec ses troupse, à la queue de la colonne carthaginoise, pour la garantir des attaques subites et imprévues des Allobroges.

Annibal continue à remonter le fleuve pendant plusieurs jours; ensuite il quitte le Rhône et prend à droite dans les montagnes, pour gravir cette chaîne des Alpes, que, depuis ce fameux passage, les anciens nommèrent les Alpes *Pennines*, du nom qu'ils donnaient aux Carthaginois (*Pœni*), et qui s'appelle maintenant le petit Saint-Bernard. Il se trouve presque à chaque pas dans la nécessité de combattre les habitants du pays, qui défendaient leurs rochers, et lui faisaient acheter fort cher le passage de leurs affreux défilés. Il vit même le sort de son armée un moment compromis; car ces barbares, profitant de la contrainte où il se trouvait, par les difficultés et les sinuosités du sentier, de faire marcher son armée sur une colonne fort allongée (elle devait avoir plus de dix lieues), fondaient tantôt sur les flancs, tantôt sur la queue de cette longue colonne, et réussissaient quelquefois à la couper, en lui faisant toujours perdre beaucoup de monde. Enfin, il parvient à chasser ces montagnards de tous leurs rochers et à gagner le haut des Alpes, mais non pas sans avoir essuyé de grandes pertes, sur-tout en chevaux. Qu'on juge, d'après les difficultés et les périls que lui firent éprouver une poignée de barbares, s'il eût pu réussir à forcer le passage des Alpes défendu par une armée romaine. Ce fut donc un trait de génie, de la part de ce grand homme, de diriger sa marche d'une manière si extraordinaire et si imprévue que les Romains ne pussent connaître son projet de passage que lorsqu'il ne serait plus temps de s'y opposer.

Annibal commença à descendre la montagne en plaçant sa cavalerie en tête de colonne ; mais la rigueur de la saison, déja fort avancée, car on était en automne, augmentait encore les périls et les dangers de cette descente, fort difficile même dans la belle saison. Le froid était extrême et engourdissait tous ces peuples du midi, qui n'y étaient point habitués. La neige, qui couvrait nouvellement ces montagnes, n'ayant pas eu le temps de se durcir suffisamment pour porter les hommes et les chevaux, cédait sous leurs pas; le pied ne reposant bientôt plus que sur l'ancienne neige qui n'était qu'une glace, on glissait, on se renversait les uns sur les autres. C'est en vain que l'on cherchait à s'accrocher à quelque pierre, à quelques broussailles; ces faibles appuis cédaient souvent sous la main ou sous les pieds du soldat, qui se trouvait entraîné dans les précipices par son propre poids. Au milieu de cette confusion et de ce désordre, Annibal s'apperçoit que la tête de la colonne ne marche plus; il y court, et il voit, avec autant de surprise que de chagrin, que le sentier creusé dans le flanc de la montagne cesse d'être praticable sur une étendue d'environ cent cinquante toises, soit qu'il eût été dégradé par la chûte d'une avalanche, soit par d'autres causes. C'est en vain qu'on s'écarte à droite et à gauche pour chercher d'autres passages, on n'en trouve aucun. On prend alors le parti de faire ouvrir un autre chemin, et, dès le soir même, la cavalerie put descendre au fond de la vallée et y faire paître ses chevaux. Restait à élargir assez le chemin pour que les éléphants y pussent passer; on donna cette tâche aux Numides, que l'on distribua par bandes qui se succédaient les unes aux autres, et qui purent

à peine finir en trois jours. Au bout de ce temps, les éléphants descendirent exténués de faim, et ne pouvant qu'à peine se soutenir. Enfin, l'infanterie descendit la dernière, et toute l'armée déboucha dans la vallée d'Aost, et de là dans la plaine, où elle trouva des vivres en abondance.

Il y avait cinq mois et demi qu'Annibal était parti de Carthagène, lorsqu'il arriva dans le bassin du Pô. Son armée était fort diminuée par les désertions, les fatigues, et les dangers de toute espèce; il ne lui restait plus, en infanterie, que douze mille Africains et huit mille Espagnols, et, en cavalerie, six mille chevaux. *C'est de lui-même*, dit Polybe, *que nous savons ce nombre, gravé par son ordre sur une colonne près du promontoire Lacinium.*

Cependant Publius Scipion, débarqué, comme nous l'avons dit plus haut, sur les côtes de la Ligurie avec une partie de son armée, attendait Annibal par les Alpes maritimes ou cotiennes pour lui en disputer le passage. Quelle dut être sa surprise, lorsqu'il apprit la nouvelle extraordinaire que les Carthaginois débouchaient par le nord! Il accourt aussitôt avec les troupes qu'il avait amenées, se joint à l'armée prétoriale, destinée à contenir les Gaulois, qu'il trouve à Plaisance, passe le Pô sur le pont de cette colonie romaine, jette un pont de radeaux sur le Tésin, et y fait passer son armée, tandis qu'Annibal, après avoir quitté la vallée d'Aost, s'avance de son côté vers ce fleuve.

Tel fut le fameux passage des Alpes par Annibal, sur lequel nos auteurs modernes ont écrit des volumes de conjectures, faute de le comprendre. Polybe est le seul historien de l'antiquité qui le raconte d'une ma-

nière claire et précise, et qui le dépouille de ce merveilleux que les autres auteurs se sont plu à répandre sur cette action, déja assez extraordinaire par elle-même. *Je parle avec assurance de toutes ces choses*, dit cet écrivain, *parce que je les ai apprises de témoins oculaires, et que j'ai été moi-même sur les lieux pour en prendre une exacte connaissance.* Quant à Tite-Live, on se doute bien qu'il ne laisse pas passer une si belle occasion de donner carrière à sa brillante imagination. Il entr'ouvre tout-à-coup, sous les pieds d'Annibal, des abîmes de mille pieds de profondeur; il fend les rochers avec du vinaigre; il fait un tableau de tous les maux dont les Carthaginois sont assaillis, qui fait frémir le lecteur. Heureusement qu'il termine ce tableau d'imagination en le rassurant par l'aveu naïf qu'il ne connaît pas même le point de passage d'Annibal.

Lorsqu'on considère les obstacles que l'éloignement, la nature des lieux et la difficulté des chemins opposaient au général carthaginois, on est tenté de demander pourquoi il ne conduisit pas son expédition par mer; pourquoi il ne débarqua pas sur des côtes d'Italie rapprochées de Rome, en s'emparant, soit par force, soit par ruse, d'un bon port de mer, qui fût devenu entre ses mains une excellente place d'armes, pour recevoir des renforts de Carthage et d'Espagne, et pour mettre en sûreté tous ses magasins et ses dépôts? Une des raisons qui le déterminèrent sans doute à préférer le voyage par terre, malgré la difficulté du passage des Alpes, c'est que, les Romains ayant acquis quelque supériorité maritime dans la première guerre punique, il ne pouvait hasarder son expédition sur mer sans courir les chances d'un combat naval fort périlleux.

Une autre raison, c'était la nécessité de se faire des alliés contre Rome dans les Gaules transalpines, en inspirant de la confiance aux nations chez lesquelles il passait, par la vue de sa puissante et nombreuse armée, et d'arriver au milieu des Gaulois-Cisalpins, ses alliés naturels, qui devaient lui servir de point d'appui pour agir contre la puissance romaine. Il attendait ses renforts de l'Espagne, où il était le maître, plutôt que de Carthage, où ses desseins étaient traversés par une puissante faction; et il lui était facile de les recevoir par terre, puisque, pour se rendre des Pyrénées en Italie, ils n'avaient que cent vingt lieues à franchir, toujours chez des peuples alliés.

Nous avons laissé Publius et Annibal sur la rive droite du Tésin, non loin de l'embouchure de cette rivière, avec des armées qui devaient être à-peu-près d'égale force. Les deux généraux s'étaient mis à la tête de leur cavalerie pour s'étudier et se connaître mutuellement avant de se livrer bataille. Les deux partis se rencontrent; le général carthaginois, qui plaçait une grande confiance dans sa cavalerie, n'hésite pas à charger la cavalerie romaine, et la met en fuite. Publius ayant eu le malheur d'être blessé grièvement dans cette mêlée, n'échappe qu'avec peine aux ennemis; on le ramène dans son camp, et dès la nuit suivante, il fait repasser le Tésin à son armée, sans qu'Annibal s'en apperçoive. Il bat ensuite en retraite sur la route de Plaisance, où il repasse le Pô au moment où l'ennemi, qui le suivait vivement, se montre à son arrière-garde. Les Romains, effrayés, coupent le pont avec tant de précipitation, qu'ils laissent six cents hommes sur la rive gauche, qui deviennent la proie des Carthaginois.

Annibal voyant les Romains de l'autre côté, remonte le fleuve pendant deux nuits consécutives, afin de surprendre un passage ; il jette un pont de bateaux à dix ou douze lieues au-dessus de Plaisance, non loin de l'embouchure du Tésin, et il fait passer aussitôt son armée sur la rive droite du Pô. Publius avait quitté Plaisance et passé la Trébie, petite rivière qui se jette dans le Pô au-dessus de Plaisance, et il s'efforçait de suivre les mouvements des Carthaginois pour s'opposer à leur passage ; mais il arrive trop tard, toute leur armée était déja passée. Il se replie alors prudemment sur la Trébie, qu'il repasse pendant la nuit, mais avec moins de bonheur qu'il n'en avait eu au passage du Tésin ; car il y perdit une partie de son arrière-garde, vivement pressée par les Numides. Il établit son camp sur la rive droite de la rivière, sur une hauteur qu'il fortifia avec soin, en attendant l'arrivée de son collégue Sempronius, qui lui amenait la seconde armée consulaire.

Nous avons laissé le consul Sempronius rassemblant des troupes et une flotte en Sicile, pour porter la guerre en Afrique. Mais le sénat, effrayé de l'arrivée d'Annibal en Italie, changea la destination de ces troupes, et donna l'ordre à Sempronius de venir à marches forcées avec son armée pour renforcer Publius, beaucoup trop faible contre Annibal et les Gaulois. Le consul amena ses légions, partie par terre, partie par mer, à Rimini, d'où il fit diligence pour rejoindre son collégue sur la Trébie. Il campa près de lui, et fit rafraîchir son armée, qui, depuis son départ de Lylibée en Sicile, ne s'était pas reposée.

Cependant Annibal, qui, sans doute, n'avait pas pu

s'opposer à cette jonction, formait des alliances avec les Gaulois, fort disposés, depuis la retraite des Romains, à se déclarer pour lui avec plus de confiance; il renforçait son armée de leurs troupes; il enlevait par surprise *Clastidium*, petite place dans les Gaules, où les Romains avaient renfermé des magasins de vivres.

La rivière de la Trébie séparait les deux camps. Annibal, persuadé que, dans toute guerre offensive, il faut commencer par éblouir vivement l'imagination des peuples par des exploits éclatants, et par donner de la réputation à ses armes, afin de se procurer des alliés; plein de confiance d'ailleurs dans ses vieilles bandes aguerries en Espagne, desirait ardemment d'en venir aux mains. Publius, au contraire, craignant la cavalerie d'Annibal, et se méfiant des légions romaines de nouvelle levée, était d'avis d'éviter la bataille en se renfermant dans son camp. *On forcerait par ce moyen*, disait-il, *les Carthaginois à hiverner chez les Gaulois, peuples légers et inconstants, qui, fatigués de voir tomber sur eux tout le poids d'une guerre dans laquelle ils n'étaient entrés que dans l'espoir de s'enrichir des dépouilles de l'Italie, ne tarderaient pas à les quitter pour passer du côté des Romains; de plus, on aurait tout l'hiver pour exercer les nouvelles légions.* Mais son collégue, l'ardent et impétueux Sempronius, jaloux de se distinguer durant l'année de son consulat, fit pencher la balance pour la bataille. Ainsi le mauvais génie de Rome l'emporta, et fit rejeter les conseils prudents et sensés de Publius Scipion, le digne père du grand Scipion, auquel il est impossible de reprocher la moindre faute dans tout le cours de cette campagne malheureuse.

L'armée romaine était de trente-six mille hommes

d'infanterie et de quatre mille de cavalerie; Annibal avait vingt mille fantassins et dix mille chevaux. L'habile Carthaginois voulant attirer les Romains sur le champ de bataille qu'il avait choisi, envoie sa cavalerie de l'autre côté de la rivière escarmoucher auprès de leurs retranchements. L'ardent Sempronius sort de son camp, se range en bataille, poursuit la cavalerie carthaginoise, passe la rivière par un temps froid et neigeux, le soldat ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et arrive sur la rive gauche dans une plaine qu'Annibal avait choisie et préparée pour son champ de bataille. L'infanterie carthaginoise sort de son camp, et se forme sur une ligne précédée des éléphants et des troupes légères, et flanquée de la cavalerie. Le soldat romain, mouillé et transi de froid, soutenait à peine ses armes. Les dix mille chevaux d'Annibal mettent aisément en fuite les quatre mille cavaliers romains, et ils se replient ensuite sur les deux flancs d'infanterie, qui se voient en même temps attaqués en queue par deux mille Numides, que le général carthaginois avait fait embusquer la veille dans des broussailles, sur le bord de la rivière. Bientôt les légions romaines, assaillies de tous côtés, sont mises en désordre et taillées en pièces, à l'exception de dix mille hommes qui se forment en colonne serrée, et se retirent en ordre au travers de toute cette cavalerie, répandue sur les derrières des Romains. Cette colonne repasse la rivière avec les fuyards qui se rallient à elle, et elle gagne Plaisance, place qui devient le refuge des débris de l'armée. Les Carthaginois poursuivent les Romains jusqu'à la rivière; là, arrêtés par la rigueur du froid, ils reviennent à leurs retranchements.

Après sa victoire, Annibal s'avança jusqu'auprès de Plaisance, et tâcha de s'emparer de quelques places de dépôt des Romains : ensuite, malgré la rigueur de la saison, il tenta de franchir les Apennins pour aller prendre ses quartiers d'hiver en Étrurie, dans le bassin de l'Arno. Mais il trouva le passage des Apennins déja fermé par les neiges, et il fut obligé de renoncer à cette tentative, dont le succès l'eût transporté dans un excellent pays, l'eût rapproché de Rome, et lui eût évité l'ennui d'être incommode pendant tout l'hiver aux Gaulois, ses alliés. Ces peuples, extrêmement pauvres, voyaient à regret leur pays devenir le théâtre de la guerre.

Telle fut la première campagne d'Annibal en Italie, campagne admirable où l'on vit ce grand homme triompher, par son génie et sa constance, et des hommes et de la nature. On ne peut pas cependant s'empêcher de regretter qu'il soit arrivé si tard au pied des Alpes, soit que ce fût sa faute ou celle des circonstances, qu'on ne peut pas toujours maîtriser. Un mois plus tôt, il eût évité de perdre une partie de son armée par la rigueur de la saison, au passage des Alpes, et il eût sans doute réussi à franchir les Apennins, pour porter ses quartiers d'hiver en Étrurie.

L'année suivante, le sénat continua à opposer les deux armées consulaires à Annibal, après les avoir complétées par des recrues envoyées de Rome. Mais, avant l'arrivée de ces nouvelles troupes, Annibal, qui s'était mis en campagne à l'ouverture du printemps, s'était avancé sur Plaisance, et avait forcé l'armée romaine, après quelques légers combats, à repasser les Apennins, et à se replier sur la route de Rome, au-devant

des renforts qu'on lui envoyait. Deux routes principales conduisaient de Plaisance à Rome; l'une par Modène, Bologne, Rimini, Spolette; l'autre par Florence, Arezzo et Spolette, où elle rejoignait la première. Les deux nouveaux consuls formèrent le projet de défendre chacun une de ces routes : Servilius se plaça avec son armée à Rimini; et Flaminius se posta au débouché des défilés d'Arezzo.

Annibal, après avoir franchi les Apennins, était arrivé à Fœsule, au-dessus de Florence : la route principale remontait la rive droite de l'Arno jusqu'auprès d'Arezzo, où le général carthaginois eût trouve l'armée romaine dans une position qu'il eût été difficile de forcer de front. Il apprit qu'il existait une autre route plus courte, il est vrai, mais fort mauvaise; car, après avoir traversé le fleuve près de Florence, on trouvait un terrain fangeux et marécageux, qu'un débordement récent vénait de rendre presque impraticable. Le général carthaginois, qui ne se laissait point ébranler par les difficultés lorsqu'il s'agissait d'obtenir de grands résultats, choisit cette dernière route, parce qu'elle le conduisait d'une manière imprévue sur les derrières de l'armée romaine, tandis que le consul ne l'attendait que de front par la route ordinaire.

Cette résolution, aussi vivement exécutée qu'habilement conçue, amena la destruction entière de l'armée romaine. Les Carthaginois eurent, il est vrai, beaucoup à souffrir au passage des marais; ils restèrent quatre jours et trois nuits dans la vase et la boue, sans pouvoir prendre un moment de repos; ils y perdirent beaucoup de chevaux et tous leurs éléphants, à l'exception d'un seul qui portait Annibal, malade, souf-

frant, et perdant un œil par les exhalaisons malfaisantes du marais : enfin on en sortit. On s'avance aussitôt en laissant l'armée romaine sur la gauche, et l'on rejoint la grand'route entre Arezzo et le lac de Trasimène, sur les derrières des Romains. Annibal ruine, ravage, incendie toute la campagne aux environs, afin d'irriter les Romains. Le consul, effrayé de ce mouvement sur ses derrières, croit déjà voir l'ennemi aux portes de Rome sans défense; il se hâte de quitter Arezzo pour aller le combattre. C'est en vain qu'on exhorte l'imprudent Flaminius à attendre du moins Servilius, qui, sur l'avis du mouvement de l'ennemi, quittait Rimini pour se joindre à son collégue. Il n'écoute rien; il marche à la hâte et sans précaution, et s'engage témérairement sans faire reconnaître le défilé formé par le lac de Trasimène et les montagnes de Cortone, où son adversaire l'attendait. Je n'entre dans aucun détail sur cette mémorable surprise d'une armée en marche, que j'ai rapportée ailleurs; il suffit de rappeler que les Romains y furent taillés en pièces.

Quant au consul Servilius, qui accourait de Rimini au secours de son collégue en se faisant précéder de toute sa cavalerie au nombre de quatre mille chevaux, il paraît qu'il fut assez heureux pour sauver son infanterie en sacrifiant sa cavalerie, qui fut entièrement détruite dans l'*Umbrie*. Les anciens historiens, très-peu exacts à tracer les marches des armées faute de cartes géographiques, nous le représentent quelque temps après couvrant Rome avec ses légions, mais sans nous expliquer comment il parvint à échapper aux Carthaginois.

Annibal s'avança sur la route de Rome jusques devant Spolette, colonie romaine qu'il tenta d'enlever, mais sans succès. Ce général, au milieu de ses victoires, se trouvait dans une position aussi difficile que dangereuse. Il avait espéré qu'à sa première victoire, la moitié de l'Italie se déclarerait pour lui; car, sans cet espoir, comment aurait-il pu se promettre, avec vingt-six mille hommes, de renverser le colosse de la puissance romaine? Cet espoir paraissait bien fondé, si l'on considère l'état de l'Italie à cette époque. Le nord était habité par les Gaulois et les Liguriens, nations belliqueuses que d'anciennes guerres et l'intérêt de leur conservation rendaient les ennemis implacables des Romains : ces peuples l'avaient invité eux-mêmes à passer en Italie. Le reste de la péninsule était partagé en une foule de petites républiques, que les Romains s'étaient assujéties après cinq cents ans de guerres meurtrières, mais qui paraissaient devoir saisir avidement l'occasion de l'arrivée des Carthaginois pour secouer le joug et recouvrer leur liberté. Cependant, contre tous les calculs des probabilités, la fortune en décida autrement. Les Gaulois, peuples que tous les historiens s'accordent à nous peindre comme légers, inconstants, avides de changements, n'écoutant que les intérêts et les passions du moment, plutôt que les conseils d'une prudente et saine politique, se dégoûtaient de cette guerre, qui se prolongeait au-delà de leur attente; et, contre l'ordinaire des alliés, qui passent presque toujours du côté de la fortune, aucune ville d'Italie n'avait encore abandonné la cause des Romains malgré leurs désastres, tant leur gouvernement paraissait juste et équitable. C'est en vain qu'Annibal fit jouer tous les ressorts de

la politique pour les détacher de Rome; c'est en vain qu'il tenta la voie des bienfaits pour les séduire, en traitant tous leurs prisonniers avec bonté, et en les renvoyant sans rançon; il ne put gagner aucune ville. Après deux ans de brillantes victoires, il se trouvait au milieu de l'Italie sans une seule place forte, et plus que jamais exposé aux caprices de la fortune, qui pouvait le perdre sans ressource par un seul revers.

Dans cet état de choses, après l'attaque infructueuse de Spolette, il sentit que ce serait marcher à sa perte que de continuer à s'avancer sur Rome avec sa faible armée, au milieu d'obstacles toujours croissants; il sentit que les Gaulois, inconstants et dégoûtés de la guerre, ne servaient plus qu'à regret d'instrument à ses desseins contre Rome; qu'il ne pouvait pas compter plus long-temps sur eux, et qu'il fallait se créer d'autres ressources en s'ouvrant des communications maritimes avec sa patrie. En conséquence, on le vit changer tout-à-coup de plan de campagne; il quitta le chemin de Rome, et se jeta dans la marche d'Ancône et du côté de Chietti, pour se rapprocher de la mer Adriatique, et établir des communications par mer avec Carthage. Chemin faisant, il pillait, ravageait le pays, incendiait les campagnes, afin de forcer les villes à se détacher de la cause des Romains, pour éviter les maux que leur attirait leur alliance avec eux. Il fit un butin immense, et il vint ensuite camper dans les plaines fertiles de l'Apulie, où il prit soin de refaire son armée, que de longues marches et un quartier-d'hiver passé dans la Gaule cisalpine, au milieu de la fange et de la misère, avaient réduite à un état déplorable.

A la nouvelle de la sanglante défaite de Trasimène,

Rome consternée eut recours au remède dont elle se servait dans les occasions critiques, à la nomination d'un dictateur, souverain magistrat, qui concentrait dans ses mains tous les pouvoirs pendant six mois. Le choix tomba sur Q. Fabius, sage vieillard, dont le caractère prudent et circonspect se trouvait en rapport avec les circonstances du moment. Le dictateur leva une nouvelle armée pour remplacer celle que la malheureuse bataille de Trasimène avait anéantie, et il la joignit à l'infanterie que Servilius amenait de Rimini. Il prit la route de l'Apulie, à la tête de quarante mille hommes, marcha avec circonspection, et alla se camper à deux lieues du général carthaginois, non loin de Lucera.

Annibal, certain de la supériorité de ses vieilles bandes, animées par des succès continuels, contre des troupes de nouvelle levée, intimidées par leur récente défaite, sort de son camp, se range en bataille, et s'approche des retranchements romains. Mais Fabius se tient renfermé dans son camp, sans se laisser émouvoir par les bravades et les injures de l'ennemi. Ce sage vieillard, réfléchissant sur la témérité qui avait causé les malheurs de sa république, résolut de tenir une conduite opposée à celle de ses prédécesseurs. Ils avaient couru imprudemment attaquer l'excellente et vieille armée d'Annibal, dans des champs de bataille désavantageux, avec des troupes de nouvelle levée : quant à lui, il prit la résolution invariable d'aguerrir sa jeune armée par de petits combats, sans se commettre à une bataille, de se donner toujours l'avantage du terrain, et de combattre Annibal plutôt par la famine que par le fer. Pour cela, il forçait tous les habitants des campagnes à se réfugier dans les villes fortifiées à l'approche

des Carthaginois, avec leurs denrées et leurs troupeaux, en ne leur laissant qu'un sol nu, et il faisait abandonner et brûler celles des villes qui ne lui paraissaient pas en état de défense. L'Italie était admirablement préparée pour l'exécution de ce plan de campagne, en rapport avec les circonstances; car toutes ses villes, qui avaient formé autant de petits états indépendants toujours en guerre entre eux, s'étaient fortifiées pour se mettre à l'abri des insultes de leurs voisins, et les habitants des campagnes, habitués à se refugier dans les places pour éviter les ravages de la guerre, n'habitaient que quelques cabanes isolées, qu'ils quittaient sans peine à l'approche de l'ennemi : l'Italie n'avait point de villages.

Annibal, qui ne pouvait se soutenir sans magasins et sans places fortes, dans le cœur de l'Italie, que par des victoires continuelles, était désespéré de ce genre de guerre. S'il tenait son armée réunie, elle était consumée par la faim; s'il la dispersait en différents corps, pour la facilité des fourrages et des subsistances, il se faisait battre en détail par l'armée romaine, toujours campée dans son voisinage; s'il tentait de faire un siége, les Romains accouraient au secours de la place. Il prit le parti de changer souvent de camp pour subsister, et de parcourir les contrées les plus fertiles de l'Italie, en pillant, saccageant, brûlant toutes les campagnes, afin de détacher les alliés de la cause de Rome par tant de maux, ou d'irriter les Romains par tant d'indignités, de lasser leur patience, et de les attirer à une bataille. Il tendait des piéges à l'armée romaine, et tentait de l'attirer ou de la surprendre dans un champ de bataille propice.

Cependant le sage Fabius suivait avec circonspection, à une journée de marche, tous les mouvements du général carthaginois, et, dès que l'ennemi approchait, il se renfermait prudemment dans son camp, doublement fortifié par l'art et la nature: car tel est l'avantage précieux des camps retranchés, un général y peut éviter la bataille aussi long-temps qu'il le juge convenable. L'abondance régnait à son armée, alimentée par les villes alliées, tandis que celle de l'ennemi manquait de tout.

Nous n'essaierons pas de suivre tous les détails des marches et des contre-marches de ces deux habiles rivaux, détails que les anciens historiens, privés du secours des cartes, n'ont pu nous tracer que fort imparfaitement. Qu'il nous suffise d'indiquer sommairement qu'Annibal, après avoir ravagé l'Apulie, dirigea sa furie dans le Samnium, du côté de Bénévent, et qu'il entra de là dans le bassin du Volturne, fleuve qui arrose l'opulente Capoue et ses riches campagnes. Ce bassin est fermé d'un côté par la mer, et de l'autre par un cintre de montagnes qui n'offre que trois passages étroits et difficiles. Lorsqu'il voulut s'en retirer pour aller prendre ses quartiers d'hiver dans l'Apulie, les Romains étaient maîtres des trois gorges. Le rusé Carthaginois se servit, dit-on, d'un expédient fort extraordinaire pour se tirer d'affaire. Il attacha des fagots de sarment aux cornes de deux mille bœufs, et chassa ensuite, pendant la nuit, ces troupeaux devant lui, après avoir fait allumer les fagots. Les bœufs, excités par la flamme et la douleur, couraient çà et là dans les montagnes; les Romains, trompés par ces simulacres de torches enflammées, s'imaginèrent qu'ils étaient attaqués sur ces différents points; ils y coururent

et abandonnèrent leur poste principal, dont les Carthaginois se saisirent aussitôt.

Annibal retourna dans l'Apulie, où il parvint à s'emparer de Gérunium, petite place non loin de Lucéra, dont il fit sa place de dépôt, pour mettre en sûreté ses prisonniers et ses magasins. Il y établit son camp d'hiver, après y avoir rassemblé autant de vivres et de fourrages qu'il lui fut possible.

L'année suivante, le sénat, cédant aux plaintes et aux cris des alliés, qui se voyaient ruinés par cette terrible guerre, et à l'impatience de la multitude, incapable d'apprécier la sage lenteur de Fabius, résolut d'ouvrir la campagne par une grande bataille. Si on la gagnait, les Carthaginois étaient perdus sans ressource, et la guerre était terminée d'un seul coup. On ne peut s'empêcher de trouver cette résolution bien imprudente; en effet, quoi de plus fou que d'abandonner le certain pour l'incertain, et de livrer au hasard d'une bataille des résultats qu'on peut obtenir sûrement par la force des circonstances. Annibal, au cœur de l'Italie, entouré d'ennemis, sans argent, sans vivres, sans places, sans alliés, sans communications, se trouvait aux abois comme un sanglier forcé par les chasseurs. Il songeait, dit-on, à abandonner l'Italie, lorsque l'éclatante victoire de Cannes vint embellir sa position, et lui procurer tout ce qui lui manquait auparavant, alliés, vivres, munitions, argent, places fortes.

Les Romains avaient fait, pendant tout l'hiver, des préparatifs immenses pour cette bataille; ils avaient augmenté la force de leurs légions et doublé leur nombre, de manière à composer l'armée destinée à combattre Annibal de deux doubles armées consulaires,

ou quatre corps d'armée, commandés par les deux consuls de l'année précédente et les deux nouveaux consuls, Émilius et Varron. On la porta à quatre-vingt mille fantassins et six mille chevaux. Ils euvoyèrent, de plus, le préteur Posthumius avec dix mille hommes à Rimini, contre les Gaulois; expédition parfaitement calculée pour couper la communication d'Annibal avec les Gaules, et le priver des secours qu'il en retirait.

Annibal, de son côté, employait tous ses soins à augmenter son armée, à l'exercer, et à l'armer avec les armes enlevées aux Romains, qu'il jugea meilleures que les siennes. Tel fut l'ascendant de son génie sur les peuples barbares des Gaules, que son armée, qui n'était que de vingt-six mille hommes en entrant en Italie, fut portée alors à quarante mille hommes d'infanterie et dix mille cavaliers, par les seuls renforts qu'il en retira; car il n'avait reçu aucun secours ni d'Espagne ni de Carthage. Il fallait nourrir, vêtir, solder cette armée, composée de différentes nations, qui n'étaient retenues sous les drapeaux que par l'appât du gain, avec ce qu'il pouvait retirer des campagnes dépeuplées et ravagées de l'Italie. Les historiens latins l'accusent d'avarice: mais il était contraint, par la plus impérieuse des lois, la nécessité, de lever de l'argent de quelque manière que ce fût; et c'est sur-tout dans la position où il se trouvait *que la guerre doit nourrir la guerre.*

Les Romains et les Carthaginois avaient passé l'hiver dans des camps fort rapprochés, près de Lucéra. Dès que la belle saison fut venue, Annibal, pressé par la disette de fourrages et de blé, quitte son camp au milieu de la nuit, s'éloigne des Romains, et se dirige

sur Cannes, petite ville où il s'empare de quelques magasins. Les consuls le suivent le lendemain à la tête de leurs troupes, et vont camper sur l'Aufide, petite rivière qui coule près de Cannes et se jette dans l'Adriatique. Ils placent leur camp principal sur la rive gauche, et un petit camp de douze mille hommes sur la rive droite, à une demi-lieue du premier, pour soutenir leurs fourrageurs et tomber sur ceux d'Annibal. Les Carthaginois avaient leur camp sur la rive gauche de la rivière, à une demi-lieue au-dessus de celui des Romains. Les deux partis desiraient également d'en venir aux mains ; mais ce champ de bataille, qui était une plaine rase et sans obstacles, était trop favorable à la nombreuse et excellente cavalerie d'Annibal pour plaire à Émilius. Quant à son collégue Varron, homme aussi ignorant que présomptueux, il ne respirait qu'un aveugle desir de livrer bataille, sans rien calculer. Le jour de son commandement, en dépit des représentations d'Émilius, il passe l'Aufide, et se range en bataille sur la rive droite : Annibal en fait autant. L'aile droite des Romains, formée de leur cavalerie légionaire, s'appuyait à la rivière, et leur aile gauche, protégée par la cavalerie alliée, s'étendait dans la plaine ; d'où l'on voit que l'armée romaine était tournée vers le midi, tandis que l'armée carthaginoise, dont la gauche s'appuyait à la rivière, était tournée vers le nord. Il est facile de remarquer que cette position était fausse pour les Romains, puisque, adossés à la mer, ils ne pouvaient plus faire de retraite en cas de malheur, et se trouvaient coupés de leurs communications avec Rome et même avec Vénoza et Canuse, les places les plus voisines. Quant à Annibal, comme il ne pouvait échapper d'aucun côté en cas de malheur, il ne devait con-

sulter, dans la manière de se placer, que le moyen de faire le plus de mal à son ennemi; et c'est ce qu'il fit.

Il rangea ses Espagnols et ses Gaulois en première ligne, et il forma de ses douze mille Africains, ses troupes d'élite, deux corps de réserve, qu'il plaça, l'un à droite, l'autre à gauche, en arrière de sa première ligne : la cavalerie s'étendait, à l'ordinaire, sur les deux ailes. Le général romain n'ayant pas su étendre et développer sa grande armée, le nombre lui devient inutile. Il n'aborde l'armée ennemie, qui n'était que la moitié de la sienne, que sur un front égal au sien. On se bat vivement; mais les Espagnols et les Gaulois, incapables de soutenir long-temps le choc des Romains, commençaient à plier, à reculer et à céder du terrain, lorsque Annibal fait avancer ses deux corps de réserve d'Africains, qui sortent de derrière sa ligne, à droite et à gauche, la dépassent, débordent les Romains, et tombent sur leurs flancs. En même temps, la cavalerie carthaginoise, qui avait mis en fuite la cavalerie romaine, comme on devait s'y attendre, charge leur infanterie en queue. Dès-lors ce ne fut plus qu'une affreuse boucherie : cette grosse et lourde masse d'infanterie romaine, enveloppée de toutes parts, incapable de s'étendre et de se remuer, fut toute taillée en pièces. Les Romains perdirent soixante mille hommes et tous leurs généraux, à l'exception de l'infâme Varron, qui se sauva à Vénosa avec soixante-dix cavaliers. Cette sanglante et brillante victoire coûta huit mille hommes aux Carthaginois. Le lendemain, les deux camps romains, et dix mille hommes qui avaient été laissés pour leur défense, tombèrent encore entre leurs mains, et, de toute cette immense armée, il s'échappa à peine dix mille fuyards, qui se réfugièrent à Vénosa et à Canuse.

Tite-Live a dit, et cette foule d'écrivains, qui compile sans réflexion les idées d'autrui, a répété après lui, que si Annibal eût marché aussitôt sur Rome, il s'emparait de cette capitale. On s'appuie de l'avis de Maherbal, son général de cavalerie, qui lui promettait de le faire souper le cinquième jour au Capitole, s'il le laissait marcher sur Rome avec toute sa cavalerie, suivie du reste de l'armée. Sur les ordres contraires de son général, il s'écria, dit-on : *Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire!* Cette exclamation pouvait n'être pas déplacée dans la bouche d'un chef de Numides, qui ne doute de rien, parce qu'il ne calcule rien; mais Annibal, tout en louant son ardeur, se garda bien de suivre ce conseil. Il voyait son armée fatiguée et épuisée par une bataille sanglante qui lui avait coûté huit mille hommes; il savait qu'il ne pouvait arriver aux portes de Rome qu'après huit à neuf jours de marches continues, puisqu'il y a plus de soixante-dix lieues de Cannes à Rome; de sorte qu'il ne pouvait pas se promettre de profiter, pour y entrer, du premier moment de désordre, d'abattement et de consternation où devait la jeter cette terrible nouvelle; il voyait cette ville entourée et défendue encore par tous ses alliés, et prête à armer, pour la défense de ses murs, cent soixante mille citoyens en état de porter les armes; car telle était encore sa population. Rappelons-nous que Rome, deux ans après la bataille de Cannes, abandonnée d'une partie de ses alliés, mit encore sur pied deux cent trente mille hommes, parmi lesquels on comptait la moitié de Romains; et que ses citoyens, nourris au milieu des armes et au sein de la guerre, étaient animés de l'enthousiasme de la liberté et du desir de verser jusqu'à la dernière

goutte de leur sang pour la défense de la patrie. Si Annibal se fût présenté devant cette capitale avec sa faible armée de quarante mille hommes, sans machines de siége, sans munitions, sans alliés, il eût été perdu ou forcé de se retirer honteusement. Nous ne blâmons souvent ces colosses de l'antiquité, que parce que nous ne pouvons pas nous élever assez haut pour bien les juger.

Ah! que ce grand homme apprécia bien mieux et sa position, et le grand caractère des Romains, et le fruit qu'il pouvait retirer de sa victoire. Il renvoya sans rançon tous les prisonniers des alliés, afin de gagner le cœur de leurs concitoyens; il traita avec douceur les prisonniers romains, et leur adressa des paroles de bonté qui s'accordent mal avec la réputation de cruauté dont les historiens latins ont voulu l'entacher, et il essaya de profiter de l'éclat de sa victoire pour faire une paix avantageuse. Il envoya un ambassadeur à Rome pour traiter de la rançon des prisonniers, et pour faire en même temps quelques ouvertures de paix. Mais ce peuple, qu'on veut nous représenter faible, découragé et prêt à ouvrir ses portes à un détachement de cavalerie, ne voulut écouter aucune proposition, pas même celle de la rançon des prisonniers, et l'ambassadeur carthaginois fut renvoyé sans être admis.

A peine avait-on appris à Rome la défaite de Cannes, qu'on y reçut la nouvelle que le préteur envoyé dans la Gaule cisalpine y était malheureusement tombé dans une embuscade, et que son armée avait été toute taillée en pièces par les Gaulois. A ces terribles nouvelles, l'affliction fut grande sans doute; mais bientôt tous les citoyens firent trêve à leur douleur pour ne s'occuper que du salut de la république. On commença par re-

tirer les troupes qui étaient sur la flotte d'Ostie, pour en former la garnison de Rome; on créa un dictateur; on leva quatre nouvelles légions et mille chevaliers, qu'on arma des armes des vaincus, suspendues aux voûtes des temples; on leur adjoignit le nombre ordinaire d'alliés; on forma de plus un corps de huit mille esclaves, tous forts, vigoureux, et remplis de bonne volonté, dans l'espoir de recouvrer leur liberté, et l'on eut bientôt une armée plus nombreuse que celle d'Annibal.

Cette brillante victoire procura au général carthaginois des avantages immenses : elle le retira d'une position presque désespérée, pour le rendre maître de la moitié de l'Italie. Presque tous les peuples de cette partie de l'Italie, connue autrefois sous le nom de la grande Grèce, qui forme aujourd'hui le royaume de Naples, les Hirpiniens, les Apuliens, les Samnites, les Brutiens, les Lucaniens, abandonnèrent enfin avec la fortune la cause des Romains pour s'unir aux Carthaginois. C'est avec les seuls moyens que lui fournirent ces nouveaux alliés qu'il se soutint en Italie encore treize ans; car il ne reçut presque aucun secours de Carthage ni d'Espagne.

Annibal n'ayant plus à redouter les Romains depuis la bataille de Cannes, divisa ses forces pour parcourir toute l'Italie méridionale, afin d'engager tous ses peuples à abandonner la cause des Romains, et à se déclarer pour lui. Il envoya Magon son frère à la tête d'un corps d'armée vers la partie orientale; quant à lui, il dirigea sa marche avec le reste de l'armée par le Samnium, dans la Campanie, et se présenta devant Naples, dans l'espoir de s'emparer de cette ville maritime, qui lui eût offert un excellent port pour ses

vaisseaux revenant d'Afrique. Mais les Romains ayant eu le temps d'y jeter par mer un gouverneur avec quelques troupes, il ne crut pas devoir entreprendre le siége de cette place, qui lui parut très-forte. Il abandonna les environs de Naples pour marcher sur Capoue, et il eut le bonheur de se rendre maître, à la faveur de la faction populaire, toujours avide de changements, de cette ville riche et importante, la seconde d'Italie pour la grandeur et l'opulence. Il ne tarda pas ensuite à établir ses camps d'hiver sur le mont *Tiffate*, qui domine Capoue, au milieu des campagnes délicieuses qu'arrose le Volturne. Les délices de Capoue furent, dit-on, funestes à son armée; le voisinage et l'exemple d'une ville opulente, plongée dans le luxe et la mollesse, corrompirent ses soldats, qui, irrités par de longues privations, se jetèrent avidement dans toutes sortes de voluptés, propres à les amollir et à les dégoûter des fatigues de la guerre. Cette cause ne fut sans doute point sans influence; mais la principale raison du peu de progrès d'Annibal dans les campagnes suivantes, c'est que les Romains adoptèrent dès-lors, et suivirent constamment le système de guerre de Fabius. Le sénat, instruit par une funeste expérience, de la supériorité d'Annibal sur ses généraux et sur ses troupes, leur prescrivit d'éviter toute bataille rangée, et de se borner à resserrer l'armée carthaginoise sans se commettre à une affaire générale, en se tenant toujours à l'abri de leurs camps et des places fortes. Et telle fut l'admirable constance des Romains dans l'exécution de ce plan, que pendant treize ans que dura encore cette guerre, depuis la bataille de Cannes jusqu'au départ des Carthaginois, ils ne livrèrent aucune bataille rangée. Ce système ne pouvait pas avoir d'aussi prompts résultats

qu'avant la bataille de Cannes, puisque Annibal avait alors des alliés, des magasins, des places fortes qui soutenaient et alimentaient son armée; mais il changea la nature de la guerre, qui dégénéra dès-lors en guerre de siéges. L'habileté du général carthaginois, ses ruses de campagne, et son excellente cavalerie, furent paralysées par ce nouveau genre de guerre auquel son armée était peu exercée. Les siéges traînaient la guerre en longueur, et convenaient par conséquent aux Romains, dont les forces se renouvelaient et s'accroissaient chaque hiver par de nouvelles levées, tandis qu'Annibal, fort éloigné de ses secours, voyait les siennes s'affaiblir et devenir caduques.

Une autre cause encore du peu de succès d'Annibal depuis la bataille de Cannes, c'est que les Romains commençaient à connaître son genre de talent, et à se corriger des fautes qui lui avaient donné de la supériorité sur eux. Le génie des plus grands hommes est toujours fort borné, et souvent un habile général ne doit ses succès qu'à l'heureux emploi de deux ou trois idées neuves en rapport avec les circonstances. Mais, lorsqu'il fait long-temps la guerre avec les mêmes ennemis, ses adversaires finissent par le comprendre, par le deviner, et par trouver enfin des moyens de défense proportionnés à son genre d'attaque. C'est ce qui arriva à Annibal : à son entrée en Italie, il trouva des généraux ignorants et simples, habitués à combattre sans finesse et sans art, dédaignant les avantages du terrain, des manœuvres, et toute autre qualité que le courage; il trouva des cavaliers lourds et maladroits, et des armées qui ne savaient pas s'étendre sur un assez grand front pour profiter de leur nombre et de leurs armes. Ces défauts n'échappèrent point à l'œil pénétrant de l'ha-

bile Carthaginois, qui adopta aussitôt un système de guerre calculé pour en tirer parti; ce fut de harceler et de fatiguer sans cesse les Romains dans leurs marches par des nuées de Numides, afin de leur faire desirer la bataille; et ce fut, sur un champ de bataille, de s'étendre et de se déployer beaucoup plus qu'eux, afin de les tourner et de les envelopper. Mais, lorsque les Romains, rudement châtiés par trois grandes défaites, se furent corrigés à l'école du malheur, Annibal, qui avait épuisé sa science, n'obtint plus les mêmes succès.

Je ne suivrai pas plus long-temps cette expédition, qui cesse de frapper l'imagination par des résultats éclatants. L'affaiblissement graduel des forces d'Annibal, que ce général ne put parvenir à renouveler ni de l'Espagne, ni de l'Afrique, et l'accroissement progressif de celles des Romains, ne tardèrent pas à le réduire à une guerre défensive. Il serait beau et intéressant sans doute d'observer les talents et les moyens que ce grand homme déploya pour lutter pendant treize ans contre les légions nombreuses et sans cesse renaissantes des Romains, qui employèrent jusqu'à cinq armées contre lui seul; de peindre son grand caractère, et ses ressources inépuisables dans la mauvaise fortune; de faire connaître l'art avec lequel il sut former une vaste place d'armes du Brutium (*l'Abruzze*), où il transporta tous ses magasins et ses dépôts, ainsi que ses recrues, pour y réorganiser et y refaire ses armées; de décrire ses sorties du Brutium pour fondre tantôt sur une armée romaine, tantôt sur l'autre; de le représenter cherchant et trouvant dans cette presqu'île un refuge assuré contre les coups de la mauvaise fortune. Là, comme un lion dans son antre, il défiait les nombreuses légions des Romains, qui, désespérant de

le forcer dans sa dernière retraite, prirent le parti de transporter la guerre en Afrique, afin de l'obliger de quitter l'Italie pour secourir sa patrie.

Mais cette seconde partie de la guerre d'Italie sortirait du sujet de cette note, où je n'avais en vue que la guerre offensive.

NOTE 18.

Polybe, l'exact Polybe, qui nous décrit avec tant de soin l'organisation légionaire, ne dit pas un mot de la division par cohorte dans tout le cours de son histoire. Ne doit-on pas conclure de ce silence, que la formation par cohortes n'existait pas encore de son temps? Tant qu'on trouve dans les historiens les troupes rangées par classes d'hastaires, de princes et de triaires, il n'est point fait mention de cohortes. Le seul Tite-Live fait une exception; mais il est aisé de s'appercevoir que ce brillant auteur, plus éloquent que profond, n'a pas écrit en homme de guerre. Il confond les époques des différentes institutions militaires, et il applique aux premiers siècles de la république les usages de son temps. Il emploie le mot cohorte, comme nos auteurs modernes emploient le mot bataillon, pour désigner une division quelconque de troupe, quelle que soit son organisation.

La guerre de Jugurtha est, je crois, la dernière époque où l'on trouve les légions rangées par classes; on ne les voit plus ensuite rangées que par cohortes. La cohorte avait été composée d'un manipule de chaque classe, comme on peut le conjecturer d'après les anciens noms que conservèrent les officiers de ces nouveaux corps, où l'on trouve des centurions d'hastaires, de princes et de triaires.

Les légions, partagées en cohortes, ne se rangèrent d'abord que sur deux lignes, comme on le voit par l'ordre de bataille de Catilina contre Pétréius. Cet audacieux conspirateur avait rassemblé vingt cohortes. « Il en plaça huit en première ligne, dit Salluste, dans « une petite plaine bordée à droite par des rochers « escarpés, et à gauche par des montagnes élevées. Il « rangea les autres en seconde ligne, dans un ordre « plus resserré; et il tira de cette réserve les meilleurs « centurions et évoqués, et les soldats les mieux armés, « pour en renforcer sa première ligne. »

César, Pompée, et tous les bons généraux, rappelèrent bientôt l'usage de se former sur trois lignes. « Affranius, dit César dans ses Mémoires, avait formé « deux lignes de ses cinq légions, et une troisième de « ses auxiliaires, qui servait de réserve. Les cinq légions « césariennes étaient rangées sur trois lignes, chaque « légion ayant quatre cohortes en première ligne, trois « en arrière en seconde ligne, et autant en troisième « ligne. » L'usage voulait qu'on laissât un intervalle, ou voie, entre les cohortes; mais César, qui trouvait ces lacunes dangereuses, s'en dispensait la plupart du temps, et abordait son ennemi en ligne pleine (*confertis cohortibus*), comme on le voit dans plusieurs endroits de ses Mémoires.

Il paraîtrait qu'on laissait, du temps de César, cinquante toises d'intervalle entre les lignes, à en juger d'après le passage suivant de ses Mémoires : « Il n'y « avait pas plus de trois cents toises (deux mille pieds « romains) du camp d'Affranius à celui de César. Cha« que armée, rangée sur trois lignes, occupait un tiers « de cet espace; restait donc cent toises entre les ar« mées pour la charge et le choc. » Ainsi, chaque armée

occupait cent toises, de sa première à sa troisième ligne, en supposant celle-ci rangée immédiatement sous les retranchements.

Il n'est plus question, dans les Mémoires de César, d'hastaires, de princes, ni de triaires, puisqu'ils étaient incorporés en cohortes; mais il l'est souvent d'*antesignani*. Il paraît qu'on nommait ainsi les cohortes de première ligne de chaque légion. Lorsqu'il nous dit qu'il envoya les *antesignani* d'une légion pour attaquer un mamelon situé entre Lérida et le camp d'Affranius, il entend sans doute par-là les trois ou quatre cohortes de première ligne, qu'on paraît avoir composées avec plus de soin que les autres, puisqu'on y plaçait les évoqués et les vétérans. Tite-Live donne souvent le nom d'*antesignani* aux hastaires, qui formaient la première ligne de l'ancienne légion.

NOTE 19.

Tibère, qui changea d'abord peu de chose au gouvernement établi par son prédécesseur, conserva à-peu-près le même état militaire, comme on le voit par le tableau succinct que Tacite trace des forces de ce prince et de leur emplacement. « D'abord l'Italie, dit cet historien, « avait sur les deux mers deux flottes, l'une à Misène, « l'autre à Ravennes, sans compter les galères prises « par Auguste à la bataille d'Actium, qu'il avait en- « voyées, bien équipées de rameurs, à Fréjus, pour « protéger la côte des Gaules, la plus voisine de l'Italie. « Mais son plus sûr rempart était huit légions sur le « Rhin, destinées à contenir également les Germains et « les Gaulois. Les Espagnes, dont on avait nouvelle- « ment achevé la conquête, étaient gardées par trois « légions; la Mauritanie, par le roi Juba, qui l'avait

« reçue en don du peuple romain. Dans le reste de « l'Afrique, il y avait deux légions, autant en Égypte, « et quatre seulement dans tout ce vaste pays qui s'étend « depuis la Syrie jusqu'à l'Euphrate, et qui comprend « l'Albanie, l'Ibérie, et d'autres royaumes que la gran- « deur romaine protége contre les empires voisins. « Rhæmetalcès et les enfants de Cotys étaient chargés « de la Thrace. Deux légions dans la Pannonie, deux « dans la Mœsie, défendaient la rive du Danube; deux « autres, placées dans la Dalmatie, étaient, par la po- « sition de cette province, à portée de secourir les pre- « mières, et de protéger même l'Italie dans une attaque « imprévue. D'ailleurs, Rome avait ses troupes particu- « culières, les trois cohortes de la ville, et les neuf co- « hortes du prétoire, toutes levées presque entièrement « dans l'Étrurie, l'Umbrie, le vieux Latium, et dans les « colonies les plus anciennement romaines. En outre, « on avait distribué convenablement, dans les provinces, « les flottes, la cavalerie, et l'infanterie auxiliaire, qui « composaient des forces presque égales; mais on ne « peut rien dire de certain ni sur leur destination, qui « variait sans cesse, ni sur leur nombre, tantôt plus ou « moins grand. »

On peut donc évaluer les forces de l'empire, sous Auguste et Tibère, à cent cinquante mille légionaires, pareil nombre de soldats des cohortes provinciales, neuf mille prétoriens, quatre mille gardes de la ville; en tout, plus de trois cent mille hommes. L'entretien de toutes ces troupes devait monter à près de soixante-dix millions de notre monnaie par an.

FIN.



